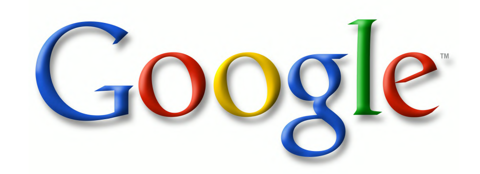
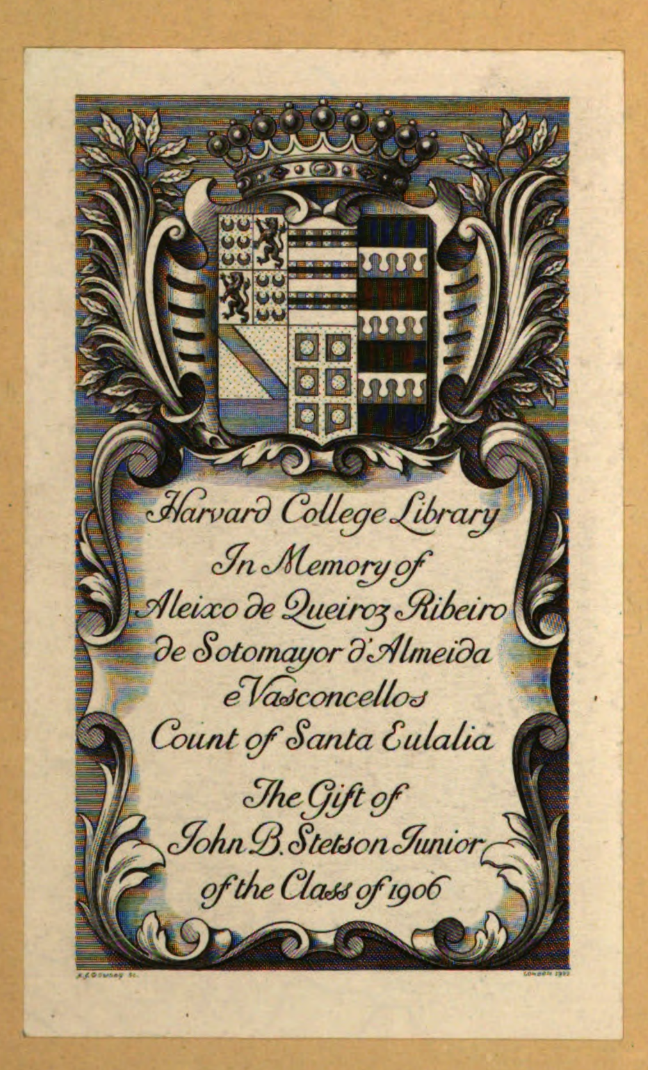
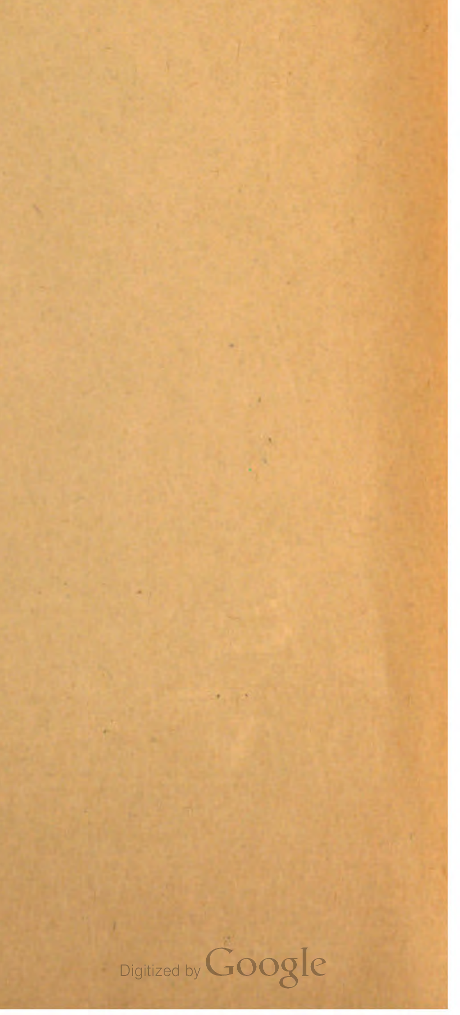





Harvard College Library
In Memory of
Aleixo de Queiroz Ribeiro
de Sotomayor d'Almeida
e Vasconcellos
Count of Santa Eulalia
The Gift of
John B. Stetson Junior
of the Class of 1906



OEUVRES COMPLÈTES

DE M. LE VICOMTE

DE

CHATEAUBRIAND.

TOME VII.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX,
RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N° 8.

OEUVRES COMPLÈTES

DE M. LE VICOMTE

DE

CHATEAUBRIAND

PAIR DE FRANCE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME SEPTIÈME.

ITINÉRAIRE DE PARIS A JERUSALEM.

TOME I.



PARIS.
LEFÈVRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6;
LADVOCAT, ÉDITEUR,
QUAI VOLTAIRE.

M DCCC XXXI.

PRÉFACE
DE L'ITINÉRAIRE
POUR L'ÉDITION DE 1827.

Lorsqu'en 1806 j'entrepris le voyage d'outre-mer, Jérusalem étoit presque oubliée; un siècle anti-religieux avoit perdu mémoire du berceau de la religion : comme il n'y avoit plus de chevaliers, il sembloit qu'il n'y eût plus de Palestine.

Le dernier voyageur dans le Levant, M. le comte de Volney, avoit donné au public d'excellents renseignements sur la Syrie, mais il s'étoit borné à des détails généraux sur le gouvernement de la Judée. De ce concours de circonstances, il résultoit que Jérusalem, d'ailleurs si près de nous, paroissoit être au bout du monde : l'imagination se plaisoit à semer des obstacles et des périls sur les avenues de la Cité sainte. Je tentai l'aventure, et il m'arriva ce qui arrive à quiconque marche sur l'objet de sa frayeur : le fantôme s'évanouit. Je fis le tour de la Méditerranée sans accidents graves, retrouvant Sparte, passant à Athènes, saluant Jérusalem, admirant Alexandrie, signalant Carthage, et me reposant du spectacle de tant de ruines dans les ruines de l'Alhambra.

J'ai donc eu le très petit mérite d'ouvrir la carrière, et le très grand plaisir de voir qu'elle a été suivie après moi. En effet, mon *Itinéraire* fut à peine publié qu'il servit de guide à une foule de voyageurs. Rien ne le recommande au public que son exactitude; c'est le livre

de postes des ruines : j'y marque scrupuleusement les chemins, les habitacles et les stations de la gloire. Plus de quinze cents Anglois ont visité Athènes dans ces dernières années ; et lady Stanhope, en Syrie, a renouvelé l'histoire des princesses d'Antioche et de Tripoli.

Quand je n'aurois eu en allant en Grèce et en Palestine que le bonheur de tracer la route aux talents qui devoient nous faire connoître ces pays des beaux et grands souvenirs, je me féliciterois encore de mon entreprise. On a vu à Paris les *Panorama* de Jérusalem et d'Athènes ; l'illusion étoit complète ; je reconnus au premier coup d'œil les monuments et les lieux que j'avois indiqués. Jamais voyageur ne fut mis à si rude épreuve : je ne pouvois pas m'attendre qu'on transportât Jérusalem et Athènes à Paris, pour me convaincre de mensonge ou de vérité. La confrontation avec les témoins m'a été favorable : mon exactitude s'est trouvée telle, que des fragments de l'*Itinéraire* ont servi de programme et d'explication populaires aux tableaux des *Panorama.*

L'*Itinéraire* a pris par les événements du jour un intérêt d'une espèce nouvelle : il est devenu, pour ainsi dire, un ouvrage de circonstance, une carte topographique du théâtre de cette guerre sacrée, sur laquelle tous les peuples ont aujourd'hui les yeux attachés. Il s'agit de savoir si Sparte et Athènes renaîtront, ou si elles resteront à jamais ensevelies dans leur poussière. Malheur au siècle, témoin passif d'une lutte héroïque, qui croiroit qu'on peut, sans péril comme sans pénétration de l'avenir, laisser immoler une nation ! Cette faute, ou plutôt ce crime, seroit tôt ou tard suivi du plus rude châtiment.

Il n'est pas vrai que le droit politique soit toujours séparé du droit naturel : il y a des crimes qui, en troublant l'ordre moral, troublent l'ordre social, et mo-

tivent l'intervention politique. Quand l'Angleterre prit les armes contre la France, en 1793, quelle raison donna-t-elle de sa détermination? Elle déclara qu'elle ne pouvoit plus être en paix avec un pays où la propriété étoit violée, où les citoyens étoient bannis, où les prêtres étoient proscrits, où toutes les lois qui protégent l'humanité et la justice étoient abolies. Et l'on soutiendroit aujourd'hui qu'il n'y a ni massacre, ni exil, ni expropriation en Grèce! On prétendroit qu'il est permis d'assister paisiblement à l'égorgement de quelques millions de chrétiens!

Des esprits détestables et bornés, qui s'imaginent qu'une injustice, par cela seul qu'elle est consommée, n'a aucune conséquence funeste, sont la peste des états. Quel fut le premier reproche adressé pour l'extérieur, en 1789, au gouvernement monarchique de la France? Ce fut d'avoir souffert le partage de la Pologne. Ce partage, en faisant tomber la barrière qui séparoit le nord et l'orient du midi et de l'occident de l'Europe, a ouvert le chemin aux armées qui tour à tour ont occupé Vienne, Berlin, Moscou et Paris.

Une politique immorale s'applaudit d'un succès passager : elle se croit fine, adroite, habile; elle écoute avec un mépris ironique le cri de la conscience et les conseils de la probité. Mais, tandis qu'elle marche, et qu'elle se dit triomphante, elle se sent tout à coup arrêtée par les voiles dans lesquels elle s'enveloppoit; elle tourne la tête, et se trouve face à face avec une révolution vengeresse qui l'a silencieusement suivie. Vous ne voulez pas serrer la main suppliante de la Grèce? Eh bien! sa main mourante vous marquera d'une tache de sang, afin que l'avenir vous reconnoisse et vous punisse.

Lorsque je parcourus la Grèce, elle étoit triste, mais

paisible : le silence de la servitude régnoit sur ses monuments détruits; la liberté n'avoit point encore fait entendre le cri de sa renaissance du fond du tombeau d'Harmodius et d'Aristogiton; et les hurlements des esclaves noirs de l'Abyssinie n'avoient point répondu à ce cri. Le jour je n'entendois, dans mes longues marches, que la longue chanson de mon pauvre guide; la nuit je dormois tranquillement à l'abri de quelques lauriers-roses, au bord de l'Eurotas. Les ruines de Sparte se taisoient autour de moi; la gloire même étoit muette : épuisé par les chaleurs de l'été, l'Eurotas versoit à peine un peu d'eau pure entre ses deux rivages, comme pour laisser plus d'espace au sang qui alloit bientôt remplir son lit. Modon, où je foulai pour la première fois la terre sacrée des Hellènes, n'étoit pas l'arsenal des hordes d'Ibrahim; Navarin ne rappeloit que Nestor et Pylos; Tripolizza, où je reçus les firmans pour passer l'isthme de Corinthe, n'étoit pas un amas de décombres noircis par les flammes, et dans lesquels tremble une garnison de bourreaux mahométans, disciplinée par des renégats chrétiens. Athènes étoit un joli village qui mêloit les arbres verts de ses jardins aux colonnes du Parthenon. Les restes des sculptures de Phidias n'avoient point encore été entassés pour servir d'abri à un peuple redevenu digne de camper dans ces remparts immortels. Et où sont mes hôtes de Mégare? Ont-ils été massacrés? Des vaisseaux chrétiens ont-ils transporté leurs enfants aux marchés d'Alexandrie? Des bâtiments de guerre construits à Marseille pour le pacha d'Égypte, contre les vrais principes de la neutralité[1], ont-ils escorté ces

[1] Il y a deux sortes de neutralité : l'une qui défend tout, l'autre qui permet tout.

La neutralité qui défend tout peut avoir des inconvénients; elle

convois de chair humaine vivante, ou ces cargaisons de mutilations triomphales qui vont décorer les portes du sérail?

Chose déplorable! j'ai cru peindre la désolation en peignant les ruines d'Argos, de Mycènes, de Lacédémone; et, si l'on compare mes récits à ceux qui nous viennent aujourd'hui de la Morée, il semble que j'aie voyagé en Grèce au temps de sa prospérité et de sa splendeur!

J'ai pensé qu'il étoit utile pour la cause des Grecs de joindre à cette nouvelle préface de l'*Itinéraire* ma *Note sur la Grèce*, mon *Opinion* à la Chambre des Pairs, à l'appui de mon amendement sur le projet de loi pour la répression des délits commis dans les échelles du Levant, et même la page du discours que j'ai lu à l'Académie, page où j'exprimois mon admiration pour les anciens comme pour les nouveaux Hellènes. On trou-

peut, en certains cas, manquer de générosité, mais elle est strictement juste.

La neutralité qui permet tout est une neutralité marchande, vénale, intéressée : quand les parties belligérantes sont inégales en puissance, cette neutralité, véritable dérision, est une hostilité pour la partie foible, comme elle est une connivence avec la partie forte. Mieux vaudroit se joindre franchement à l'oppresseur contre l'opprimé, car du moins on n'ajouteroit pas l'hypocrisie à l'injustice.

Vous laissez le pacha d'Égypte bâtir des vaisseaux dans vos ports, vous lui fournissez tous les moyens qui sont en votre pouvoir pour achever ses expéditions, et vous dites que les Grecs peuvent en faire autant! Le pacha d'Égypte peut vous payer les moyens de destruction qu'il vous achète : son fils ravage la Morée. Les Grecs ont-ils, pour faire bâtir des vaisseaux, l'or que les Arabes d'Ibrahim leur ont ravi? Les enfants de ces Grecs ne sont-ils pas élevés dans vos cités par la piété publique, à laquelle vous ne voulez prendre aucune part! Cessez donc de nous dire que les Grecs peuvent aussi faire construire des vaisseaux dans vos ports; ne venez pas, en insultant la raison et l'humanité, appeler du nom de neutralité une alliance abominable.

vera ainsi réuni tout ce que j'ai jamais écrit sur la Grèce, en exceptant toutefois quelques livres des *Martyrs*.

J'ai offert dans la *Note* un moyen simple et facile d'émanciper les Grecs; et j'ai plaidé leur cause auprès des souverains de l'Europe; par l'*amendement*, je me suis adressé au premier corps politique de la France, et ce noble tribunal a prononcé une magnanime sentence en faveur de mes illustres clients.

La *Note* présente la Grèce telle que des Barbares la font aujourd'hui; l'*Itinéraire* la montre telle que d'autres Barbares l'avoient faite autrefois. La *Note*, indépendamment de son côté politique, est donc une espèce de complément de l'*Itinéraire*. Si la nouvelle édition de cet ouvrage tombe jamais entre les mains des Hellènes, ils verront du moins que je n'ai pas été ingrat : l'*Itinéraire* fait foi de l'hospitalité qu'ils m'ont donnée; la *Note* témoigne de la reconnoissance que j'ai gardée de cette hospitalité.

Au surplus, on pourra remarquer que j'ai jugé les Turcs dans l'*Itinéraire* comme je les juge dans la *Note*, bien qu'un espace de vingt années sépare les époques où ces deux ouvrages ont été écrits.

Les affaires de la Grèce se présentoient naturellement à mon esprit en m'occupant de la réimpression de l'*Itinéraire* : j'aurois cru commettre un sacrilége de les passer sous silence dans cette préface. Il ne faut point se lasser de réclamer les droits de l'humanité : je ne regrette que de manquer de cette voix puissante qui soulève une indignation généreuse au fond des cœurs, et qui fait de l'opinion une barrière insurmontable aux desseins de l'iniquité.

NOTE SUR LA GRÈCE.

AVERTISSEMENT.

Ce n'est point un livre, pas même une brochure qu'on publie [1]; c'est, sous une forme particulière, le prospectus d'une souscription, et voilà pourquoi il est signé : c'est un remercîment et une prière qu'un membre de la société en faveur des Grecs adresse à la piété nationale ; il remercie des dons accordés ; il prie d'en apporter de nouveaux ; il élève la voix au moment de la crise de la Grèce ; et comme, pour sauver ce pays, les secours de la générosité des particuliers ne suffiroient peut-être pas, il cherche à procurer à une cause sacrée de plus puissants auxiliaires.

[1] La première édition de la *Note sur la Grèce* n'étoit en effet qu'une sorte de prospectus du comité grec dont l'auteur est membre; mais les événements qui ont suivi cette première publication ont engagé l'auteur à ajouter un avant-propos à la seconde édition, et une préface à la troisième édition. Cet avant-propos est en deux parties; le lecteur le trouvera à la suite de cet avertissement, ainsi que la préface.

AVANT-PROPOS.

PREMIÈRE PARTIE.

Les personnages du drame qui depuis trente ans se joue sous nos yeux se retirent. Les acteurs populaires ont descendu les premiers dans les tombeaux qu'ils avoient placés sur la scène : ils ont emporté avec eux quelques têtes couronnées ; d'autres potentats, en plus grand nombre, les ont suivis. Louis XVI, Louis XVII, Gustave III, Pie VI, Léopold II, Pie VII, Catherine II, Sélim III, Charles III d'Espagne, Ferdinand I[er] de Sicile, Georges III, Louis XVIII, le roi de Bavière, Alexandre, et ce Buonaparte, unique dans sa dynastie, solitaire dans la vie et dans la mort, ce Buonaparte qu'on ne sait ni comment admettre au nombre des rois, ni comment retrancher de ce nombre ; tous ces souverains ont disparu. En face des antiques monarchies qui perdent tour à tour leurs vieux chefs, s'élèvent des républiques nouvelles, qui, dans toute la vigueur de la jeunesse, semblent se promettre la terre par droit de déshérence.

Des hommes importants qui marquèrent dans la fondation d'un nouveau système ont pris la file,

et sont arrivés de même au rendez-vous général: Pitt et Fox, Richelieu et Castlereagh se sont hâtés; d'autres ne tarderont pas à les rejoindre.

Ce grand mouvement, qui tout entraîne, rend bien petites les ambitions, les intrigues et les choses du jour. Buonaparte meurt au bout du monde, sur un rocher, au milieu de l'Océan; et Alexandre revient dans son cercueil chercher un tombeau par ces chemins de la Crimée qui virent le voyage triomphant de son aïeule. Ainsi Dieu se joue de la puissance humaine, et annonce par des signes éclatants les révolutions que ses conseils vont opérer dans les destinées des peuples.

Une nouvelle époque politique commence: le temps qui a appartenu à la restauration proprement dite finit, et nous entrons dans une ère inconnue. Où est l'ouvrage de nos dix années de paix? Qu'avons-nous fondé ou qu'avons-nous détruit? Si nous n'avons rien fait au milieu du profond calme de l'Europe, que ferons-nous au milieu de l'Europe peut-être agitée? Quand les événements du dehors viendront se compliquer avec les misères du dedans, où irons-nous?

La consternation de cinquante millions d'hommes annonce, mieux qu'on ne pourroit le dire, tout ce que la Russie a perdu en perdant Alexandre. Une famille auguste en larmes; une épouse à qui sa mort coûtera peut-être la vie; l'héritier d'un empire qui, oubliant cet immense et glorieux héritage, s'enferme deux jours pour pleurer, et dont la puissance n'est annoncée que par le serment

de la plus noble fidélité fraternelle; l'idole d'un peuple religieux et sensible, une vénérable mère plongée dans une affliction d'autant plus cruelle qu'une fausse espérance étoit venue se mêler à ses craintes, et que c'est au pied des autels où cette mère remercioit Dieu d'avoir sauvé son fils, que ses actions de graces se sont changées en cris de douleur; tous ces signes non équivoques d'un deuil profond et véritable sont une éloquente oraison funèbre.

L'Europe a partagé ce deuil; elle a pleuré celui qui mit un terme à des ravages effroyables, à des bouleversements sans nombre, à l'effusion du sang humain, à une guerre de vingt-deux années; elle a pleuré celui qui le premier releva parmi nous le trône légitime, et servit à nous rendre, avec les fils de saint Louis, l'ordre, la paix et la liberté.

L'empereur Alexandre, qui avoit senti les abus de la force, avoit cherché la gloire dans la modération. Il sera toujours beau au maître absolu d'un million de soldats de les avoir retenus sous la tente. Né avec les sentiments les plus nobles; religieux et tolérant; incliné aux libertés publiques; ayant affranchi en partie les serfs de sa couronne; magnanime en 1814, lorsqu'il sauva Paris après avoir vu brûler Moscou, lorsqu'il ne voulut pour fruit de ses succès que le bonheur d'applaudir à nos institutions naissantes; généreux en 1817, lorsqu'il repoussa toute idée d'affoiblir la France, lorsqu'il ne demanda rien au moment même où

il étoit obligé de contracter des emprunts, au moment où tant de puissances profitoient de nos malheurs, Alexandre avoit fait violence à son penchant naturel en s'arrêtant devant l'indépendance de la Grèce, et il ne s'arrêta que dans la seule crainte de troubler le repos du monde. Que d'autres eussent de lui cette frayeur, rien de plus simple sans doute; mais qu'il eût cette crainte de lui-même, certes elle ne pouvoit sortir que d'une délicatesse de conscience, que d'un fonds de justice et de grandeur d'âme peu commune.

Qu'il soit permis à l'auteur de la *Note* de donner des regrets à un prince qui rehaussoit les qualités les plus rares par cette bonté de cœur, ces mœurs sans faste, cette simplicité si admirable dans la puissance; qu'il soit permis à un homme peu accoutumé à la faveur et au langage des cours de manifester ses sentiments pour un prince qui lui avoit témoigné, et par ses lettres, et par ses paroles, la confiance la plus honorable, pour un prince qui l'avoit comblé des marques publiques de son estime, pour un prince auquel il ne peut payer ici que le tribut d'une stérile et douloureuse reconnoissance : du moins aujourd'hui on ne pourra soupçonner cette reconnoissance d'être dictée par l'ambition ou par la flatterie.

Cependant on ne peut se dissimuler que la politique suivie par la Russie à l'égard des Hellènes ne fût contraire à l'opinion religieuse, populaire et militaire du pays. Quels que fussent les événements de la Morée, on en rendoit toujours le

cabinet de Pétersbourg responsable : si la Grèce triomphoit, les Russes demandoient pourquoi ils n'avoient pas pris part à la victoire; si la Grèce éprouvoit des revers, les Russes s'irritoient de n'avoir pas empêché la défaite. Leur orgueil national avoit vu avec peine les négociations de leur gouvernement confiées, à Constantinople, à un diplomate étranger; ils trouvoient leur rôle au dessous de leur puissance : il n'y avoit que leur confiance sans bornes dans les lumières de leur souverain, leur respect, leur vénération pour un monarque digne de tous les hommages, qui les rassurât sur le parti qu'on avoit adopté. Mais Alexandre lui-même commençoit à nourrir des doutes; et les ennemis des Grecs qui s'étoient aperçus de cette disposition nouvelle, pressoient par cette raison même l'extermination d'un peuple infortuné : ils craignoient le réveil d'un prince dont les vertus sembloient tenir à la fois de celles du juste et du grand homme.

Une importante question s'étoit élevée en 1823 au moment de l'expédition d'Espagne : non seulement cette question fut traitée par les voies ordinaires de la diplomatie, mais elle le fut encore par une correspondance particulière entre l'auteur de la *Note*, alors ministre, et un de ses illustres amis dans une des grandes cours de l'Europe. Un jour il ne sera peut-être pas sans avantage pour l'étude de la société de savoir comment deux hommes dont les positions et les destinées avoient quelque analogie à cette époque, ont débattu entre

eux les intérêts généraux du monde et les intérêts essentiels de leurs pays, dans des confidences fondées sur une estime réciproque.

Aujourd'hui que l'auteur de la *Note* est privé des renseignements et de l'autorité que donne une place active, ces facilités d'être utile lui manquent : il ne peut servir une cause sacrée que par le moyen de la presse, moyen borné sous le rapport diplomatique, puisqu'il est évident que ne pouvant ni ne devant tout dire au public, beaucoup de choses restent dans l'ombre par l'impossibilité même où l'on est de les expliquer.

Si l'on a été bien instruit, l'idée d'une dépêche collective ou de dépêches simultanées en faveur des Grecs, adressées par les puissances chrétiennes au divan (cette idée développée dans la *Note*), auroit été prise en considération avant la mort de l'empereur Alexandre, sinon officiellement, du moins comme matière de controverse générale. Mais une objection auroit été faite par les politiques d'une cour principale.

« On ne peut pas, auroient-ils dit, demander au divan la séparation de la Grèce, sans appuyer cette demande d'une menace en cas de refus. Or, toute intervention avec menace est contraire aux principes du droit politique. D'un autre côté, toute dépêche comminatoire qui demeureroit sans effet seroit puérile; et toute dépêche comminatoire suivie d'un effet produiroit la guerre : donc une pareille dépêche est inadmissible, puisqu'une guerre avec la Turquie pourroit ébranler l'Europe. »

Le raisonnement seroit juste s'il étoit applicable au projet exposé dans la *Note*. Mais la *Note* ne demande point de dépêche menaçante; elle ne place point la Porte dans la nécessité d'obéir ou de se battre; elle désire qu'on dise simplement à la cour ottomane: « Reconnoissez l'indépendance « de la Grèce ou avec des conditions ou sans con- « ditions; si vous ne voulez pas prendre ce parti, « nous serons forcés nous-mêmes de reconnoître « cette indépendance, pour le bien de l'humanité « en général, pour la paix de l'Europe en particu- « lier, pour les intérêts du commerce. »

A ces motifs, on pourroit ajouter aujourd'hui qu'il ne convient pas à la sûreté des puissances chrétiennes que des forces soient transportées chaque jour de l'Afrique et de l'Asie en Europe; qu'il ne convient pas à ces puissances que la Morée devienne un camp retranché où l'on exerce au maniement des armes de nombreux soldats; qu'il ne leur convient pas que le pacha d'Égypte se place avec toutes les populations blanches et noires du Nil aux avant-postes de la Turquie, menaçant ainsi ou la chrétienté, ou Constantinople même.

Le pacha d'Égypte domine en Chypre; il est maître de Candie; il étend sa puissance en Syrie; il cherche à enrôler et à discipliner les peuplades guerrières du Liban; il fait des conquêtes dans l'Abyssinie, et s'avance en Arabie jusqu'aux environs de la Mecque; il a des trésors et des vaisseaux; il influe sur les régences barbaresques. Le voilà en Morée, il peut demander l'empire avant

que le sultan lui demande sa tête. On ne remarque pas ces progrès pourtant fort remarquables. Si une nation civilisée précipitoit toutes ses armées sur un point de son territoire, l'Europe justement inquiétée lui demanderoit compte de cette résolution. N'est-il pas étrange que l'on voie l'Afrique, l'Asie et l'Europe mahométane verser incessamment leurs hordes dans la Grèce, sans que l'on craigne les effets plus ou moins éloignés d'un pareil mouvement? Une poignée de chrétiens qui s'efforcent de briser un joug odieux sont accusés par des chrétiens d'attenter au repos du monde; et l'on voit sans effroi s'agiter, s'agglomérer, se discipliner ces milliers de Barbares qui pénétrèrent jadis jusqu'au milieu de la France, jusqu'aux portes de Vienne.

On fait plus que de rester tranquille, on prête à ces nations ennemies les moyens d'arriver plus promptement à leur but. La postérité pourra-t-elle[1] jamais croire que le monde chrétien, à l'époque de sa plus grande civilisation, a laissé des vaisseaux sous pavillon chrétien transporter des hordes de mahométans des ports de l'Afrique à ceux de l'Europe, pour égorger des chrétiens? Une flotte de plus de cent navires manœuvrés par de prétendus disciples de l'Évangile, vient de traverser

[1] Le comité grec ayant désiré faire connoître, par la voie de la presse périodique, une lettre de Canaris à son fils, et une lettre d'un Grec de Napoli de Romanie, l'auteur de la *Note* fit insérer ces lettres dans le *Journal des Débats*, en y mettant pour introduction ce paragraphe et quelques autres de l'avant-propos.

la Méditerranée, amenant à Ibrahim les disciples du Coran qui vont achever de ravager la Morée. Nos pères que nous appelons barbares, saint Louis, quand il alloit chercher les infidèles jusque dans leurs foyers, prêtoient-ils leurs galères aux Maures pour envahir de nouveau l'Espagne ?

L'Europe y songe-t-elle bien ? On enseigne aux Turcs à se battre régulièrement. Les Turcs, sous un gouvernement despotique, peuvent faire marcher toutes leurs populations : si ces populations armées se forment en bataillons, s'accoutument à la manœuvre, obéissent à leurs chefs ; si elles ont de l'artillerie bien servie ; en un mot, si elles apprennent la tactique européenne, on aura rendu possible une nouvelle invasion des Barbares à laquelle on ne croyoit plus. Qu'on se souvienne (si l'expérience et l'histoire servent aujourd'hui à quelque chose), qu'on se souvienne que les Mahomet et les Soliman n'obtinrent leurs premiers succès que parce que l'art militaire étoit, à l'époque où ils parurent, plus avancé chez les Turcs que chez les chrétiens.

Non seulement on fait l'éducation des soldats de la secte la plus fanatique et la plus brutale qui ait jamais pesé sur la race humaine, mais on les approche de nous. C'est nous chrétiens, c'est nous qui prêtons des barques aux Arabes et aux Nègres de l'Abyssinie pour envahir la chrétienté, comme les derniers empereurs romains transportèrent les Goths des rives du Danube dans le cœur même de l'empire.

C'est en Morée, à la porte de l'Italie et de la France, que l'on établit ce camp d'instruction et de manœuvres; c'est contre des adorateurs de la Croix qu'on leur livre que les conscrits du turban vont apprendre à faire l'exercice à feu. Établie sur les ruines de la Grèce antique et sur les cadavres de la Grèce chrétienne, la barbarie enrégimentée menacera la civilisation. On verra ce que sera la Morée lorsque, appuyée sur les Turcs de l'Albanie, de l'Épire et de la Macédoine, elle sera devenue, selon l'expression énergique d'un Grec, une nouvelle régence barbaresque. Les Turcs sont braves, et ils ont derrière eux, sur le champ de bataille, le paradis de Mahomet. Le ciel nous préserve de l'esclavage en guêtres et en uniforme, et de la fatalité disciplinée !

Et cette nouvelle régence barbaresque, n'en prenons-nous pas un soin tout particulier ? Nous lui laissons bâtir des vaisseaux à Marseille; on assure même, ce que nous ne voulons pas croire, qu'on lui cède pour ses constructions des bois de nos chantiers maritimes. D'un autre côté, elle achète aussi des vaisseaux à Londres : elle aura des bateaux à vapeur, des canons à vapeur, et le reste. Les Turcs ont conservé toute la vigueur de leur férocité native ; on y ajoutera toute la science de l'art perfectionné de la guerre. Vit-on jamais combinaison de choses plus formidable et plus menaçante ?

Qu'on revienne, il est temps encore, à une politique plus généreuse et en même temps plus pré-

voyante et plus sage. Il n'est donc question, ainsi qu'on l'a dit dans la *Note*, que d'agir envers la Grèce de la même manière que l'Angleterre a cru devoir agir envers les colonies espagnoles. Elle a traité commercialement ou politiquement avec ces colonies, comme états indépendants, et elle n'a point laissé entrevoir qu'elle feroit la guerre à l'Espagne, et elle n'a point fait la guerre à l'Espagne.

Mais le divan, objectera-t-on, ne prendroit pas les choses si bénignement : en vain on éviteroit le ton menaçant en lui déclarant la résolution des alliés relative à l'indépendance de la Grèce ; ce téméraire conseil seroit capable de dénoncer lui-même les hostilités contre les puissances qui lui présenteroient une pareille déclaration.

Le divan sans doute est passionné ; mais, quand on raisonne, on ne peut pas admettre comme une objection solide la supposition d'une folie. Quiconque a pratiqué les Turcs et étudié leurs mœurs sait que l'abbattement de la Porte égale sa jactance aussitôt qu'elle est sérieusement pressée. D'imaginer que la Porte déclareroit la guerre à l'Europe chrétienne, si toute l'Europe demandoit ou reconnoissoit l'indépendance de la Grèce, ce seroit vouloir s'épouvanter d'une chimère. Quand on voit le divan alarmé à la seule annonce de l'équipement des trois bateaux à vapeur que devoit monter lord Cochrane, on peut juger s'il seroit désireux de lutter avec les flottes combinées de l'Angleterre, de la France, de la Russie, de l'Autriche et de la Grèce.

Mais la simple reconnoissance de l'indépendance

des Grecs par les puissances chrétiennes suffiroit-elle pour leur assurer cette indépendance? N'en auroient-ils pas moins à soutenir les efforts de toute la Turquie?

Sans doute; mais le gouvernement de la Grèce, reconnu par les puissances alliées, prendroit une force insurmontable à ses ennemis. Ce gouvernement, entouré des résidents des diverses cours, pouvant communiquer avec les états réguliers, trouveroit facilement à négocier des emprunts; avec de l'argent, il auroit des flottes et des soldats. Les vaisseaux chrétiens n'oseroient plus servir de transports aux Barbares, et le découragement, qui ne tarderoit pas à s'emparer des Turcs, auroit bientôt forcé le divan à ces trêves successives, par où l'orgueil musulman consent à s'abaisser, et aime à descendre jusqu'à la paix.

Quelles que soient les tentatives que la bienveillance ait pu faire, ou pourra faire en faveur de la Grèce à Constantinople, on ne peut guère espérer de succès, tant qu'on n'en viendra pas à la déclaration que la *Note* propose, ou à toute autre mesure décisive. Recommander l'humanité à des Turcs, les prendre par les beaux sentiments, leur expliquer le droit des gens, leur parler de hospodarats, de trêves, de négociations, sans rien leur intimer et sans rien conclure, c'est peine perdue, temps mal employé: un mot franchement articulé finiroit tout. Si la Grèce périt, c'est qu'on veut la laisser périr: il ne faut pour la sauver que l'expédition d'un courrier à Constantinople.

La conséquence de l'extermination des Hellènes seroit grave pour le monde civilisé. On veut, répète-t-on, éviter une commotion militaire en Europe. Encore une fois, cette commotion n'auroit pas lieu, si l'on consentoit à délivrer les Grecs par le moyen proposé; mais d'ailleurs, qu'on ne s'y trompe pas: du succès même des Turcs dans la Morée sortiroient des guerres sanglantes. Toutes les puissances sont jusqu'à présent dans une fausse position relativement à la Grèce: supposez la destruction des Hellènes consommée, alors s'élèveroient de toutes parts les plaintes de l'opinion. Le massacre de toute une nation chrétienne civilisée, opéré sous les yeux de la chrétienté civilisée, ne resteroit pas impuni; le sang chrétien retomberoit sur ceux qui l'auroient laissé répandre: on se souviendroit que la chrétienté, non seulement auroit été forcée d'assister au spectacle de ce grand martyre, mais qu'elle auroit encore vendu ou prêté ses vaisseaux pour transporter les bourreaux et les bêtes féroces dans l'amphithéâtre. Tôt ou tard les gouvernements apprendroient à leurs dépens à connoître le mal qu'ils se seroient fait: dans les uns les pensées généreuses, dans les autres des antipathies secrètes et des ambitions cachées, se réveilleroient; on s'accuseroit réciproquement, et l'on viendroit se battre sur des ruines, après avoir refusé de sauver des peuples.

L'auteur de la *Note* justifieroit facilement ses prédictions par des considérations tirées du caractère, de l'esprit, des intérêts, des opinions des peuples de l'Europe, et des événements qui attendent bien-

tôt ces peuples. Quelle influence a déterminé la politique que l'on a suivie jusqu'ici par rapport à la Grèce? Par quelle idée et par quelle crainte toute cette grande affaire a-t-elle été dominée? Ici le droit de l'écrivain finit, et l'homme d'état laisse tomber le rideau.

La mort de l'empereur Alexandre vient de changer la position des choses : Alexandre, déja vieilli sur le trône, avoit deux fois traversé l'Europe à la tête de ses armées; guerrier pacificateur, il avoit, pour adopter une conduite particulière, cette prépondérance que donnent le triomphe, l'âge, le succès, l'habitude de la couronne et du gouvernement. Son héritier suivra-t-il la même politique, et lui seroit-il possible de la suivre, quand il le voudroit? Ne trouvera-t-il pas plus facile et plus sûr de rentrer dans la politique nationale de son empire, d'être Russe, avant d'être François, Anglois, Autrichien, Prussien? alors la Grèce seroit secourue. Quel noble début pour un prince dans la carrière royale, de faire de l'affranchissement de la Grèce, de la délivrance de tant de chrétiens infortunés, le premier acte de son règne! Quelle popularité et quel éclat pour tout le reste de ce règne! C'est peut-être la seule gloire qu'Alexandre ait laissé à moissonner à son successeur.

Veut-on savoir ce qu'on peut attendre du nouveau monarque? Un général françois va nous l'apprendre :

« Le grand duc Constantin faisoit soigner sous ses « yeux et jusque dans ses appartements les officiers

« françois malades, qu'il alloit chercher lui-même « dans les hôpitaux; il alloit les visiter dans leurs « lits, et les consoloit par des expressions de bonté « et d'intérêt; il sauva d'un bâtiment incendié deux « officiers qu'il arracha des flammes, en chargeant « l'un sur ses épaules, tandis que son valet de « chambre emportoit l'autre; il brava, pour suivre « les impulsions de son cœur généreux, une épidé- « mie mortelle dont il fut lui-même atteint. Plus « d'un officier françois, arraché par son humanité « active des bras de la mort, lui doit son existence: « c'est à ce titre que l'auteur lui adresse l'hommage « de sa juste reconnoissance[1].

Et Constantin Ier, ce généreux ennemi, ne seroit pas l'ami secourable de ses frères en religion? N'y a-t-il ni contagion à braver, ni incendie à éteindre, ni victime à sauver dans la Morée? Constantin le saura: les peuples trouvent dans son nom un présage, et dans son caractère un garant de la délivrance de la Grèce[2].

[1] *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en* 1812, page 324; par le général Vaudoncourt.

[2] Tout ce qu'on disoit ici de Constantin peut s'appliquer en partie à Nicolas, qui, plus jeune, n'a pas eu les mêmes occasions de déployer son caractère, mais qui vient de montrer les hautes vertus dont il est capable, en saluant le premier du nom d'*empereur* un frère digne de porter le sceptre. Constantin qui, de son côté, a conservé toute la gloire de la royauté en rejetant seulement le fardeau de la couronne, Constantin peut appuyer de son expérience, de ses conseils, et s'il le faut de son épée, les résolutions généreuses que Nicolas seroit disposé à prendre en faveur de la Grèce. Cet empereur, qui a voulu rester soldat, a sa place à la tête des grenadiers russes, et il ne peut manquer d'être souvent consulté par un frère auquel il a laissé le diadème.

Que le cabinet de Pétersbourg demande aujourd'hui la dépêche collective ou les dépêches simultanées, elle sera, nous n'en doutons point, accueillie par plusieurs puissances; que, sur la réponse négative ou évasive des Turcs, la Russie reconnoisse l'indépendance de la Grèce, et un terme est mis à tant de calamités.

D'un autre côté, l'Angleterre, prévoyant un changement probable, n'essaiera-t-elle pas de devancer les événements, en acceptant le protectorat qu'elle a d'abord refusé? Le temps développera la nouvelle politique qu'il n'est pas impossible de voir naître, qu'il est même raisonnable de supposer. Le projet indiqué dans la *Note* seroit donc plus utile que jamais, si l'on vouloit l'adopter à la fois pour sauver la Grèce, et pour prévenir toute collision entre les états de l'Europe. Puissent les Grecs trouver moyen de vivre jusqu'au jour qui doit peut-être les délivrer!

Malheureusement ce jour ne peut être fixé. Un nouveau règne peut s'annoncer par un changement complet de système, mais il peut aussi marcher quelque temps dans les voies tracées par le règne précédent. Bien des obstacles se rencontrent quelquefois au commencement d'une carrière : la prudence et la circonspection sont alors commandées. Lorsque le monarque descendu dans la tombe a d'ailleurs été un grand et vertueux prince, lorsqu'il a joué un rôle éclatant sur le théâtre du monde, lorsqu'il a été le fondateur d'une politique particulière, enfin lorsqu'il est mort dans une haute réputation de sagesse, aimé, pleuré, admiré de ses peuples

et des nations étrangères : la vénération que l'on a pour sa mémoire, le culte mérité qu'on rend à ses cendres, la tristesse même et la désolation que produit le spectacle de ses funérailles, les sentiments de tendresse et de douleur de son successeur, tout fait que l'on est enclin à suivre d'abord les traditions qu'il a laissées. Ce qu'il a établi paroît sacré ; y toucher sembleroit une impiété, et l'on se sent disposé à déclarer que rien ne sera changé à l'ouvrage de son génie. Mais le temps affoiblit ces impressions, sans les détruire en ce qu'elles ont de naturel et de respectable : le caractère du nouveau souverain, la force des intérêts nouveaux, l'esprit différent des ministres appelés aux affaires, finissent par dominer, surtout dans les choses justes et visiblement utiles à l'état. Pour la Grèce il ne suffit que de pouvoir attendre : que sa liberté campe sur la montagne, elle verra venir ses amis. Au delà de six mois, rien ne peut se calculer en Europe.

On espère avoir détruit l'objection au moyen de laquelle des hommes influents sont censés avoir écarté l'idée de se rapprocher du plan indiqué dans la *Note*. On croit avoir démontré qu'il ne s'agit pas d'une dépêche comminatoire, mais d'une simple déclaration qui amèneroit l'émancipation désirée. Refusera-t-on d'acheter à si peu de frais une si sainte gloire ? Un pareil résultat ne vaut-il pas bien la demi-heure que coûteroit la rédaction de la dépêche libératrice de la Grèce ?

Maintenant nous allons passer à l'examen des reproches que l'on fait aux Grecs, dans l'intention

d'enlever à un peuple opprimé l'admiration due à son courage, et la pitié qu'inspirent ses malheurs.

DEUXIÈME PARTIE.

Comme le consentement universel des nations démontre l'existence de la grande vérité religieuse, il est des vérités secondaires qui tirent leur preuve de l'acquiescement général des esprits. Quand vous voyez des hommes de génie différent, de mœurs opposées, de principes, d'intérêts, et même de passions contraires, s'accorder sur un point, vous pouvez hardiment prononcer qu'il y a dans ce point consenti une vérité incontestable.

Appliquez cette observation aux affaires de la Grèce. Que feroient des peuples rivaux s'ils étoient les maîtres? Ils affranchiroient cet infortuné pays. Que pensent les esprits susceptibles de voir les objets sous des rapports dissemblables? que pensent-ils ces esprits à l'égard de la légitimité dont les mahométans réclament les droits sur la Grèce conquise et chrétienne? Ils pensent que cette légitimité n'existe pas.

M. de Bonald a soutenu cette thèse avec toute la conviction de sa foi et la force de sa logique; M. Benjamin Constant, dans une brochure pleine de raison et de talent, a montré que cette prétendue légitimité étoit une monstruosité d'après les définitions

mêmes des plus grands publicistes, et qu'il ne falloit pas joindre à l'absurdité du principe l'imprévoyance, plus dangereuse encore, de discipliner des Barbares; M. Pouqueville, dans son ouvrage substantiel et rempli de faits, a établi les mêmes vérités; M. Charles Lacretelle, dans des discours animés d'une chaleur et d'une vie extraordinaires, a plaidé la cause des infortunés Hellènes d'une manière digne de cette cause; M. Villemain, dans son *Essai sur l'état des Grecs*, a retracé avec toute l'autorité de l'éloquence et toute la puissance des témoignages historiques les droits que les Grecs ont à la liberté[1]. Et nous, si nous osons nous compter pour quelque chose, notre opinion est formée depuis long-temps: nous l'avons manifestée à une époque où l'on ne songeoit guère à l'émancipation de la patrie de Léonidas[2].

[1] Quelques écrivains, et en particulier M. Viennet, ont bien voulu se plaindre de n'avoir pas été nommés dans ce passage. L'auteur de la *Note* se fût fait un devoir de donner de justes éloges à cette foule de poëtes et de prosateurs qui ont plaidé avec autant de générosité que de talent la cause des Hellènes, s'il avoit pu supposer un moment qu'on attachât quelque importance à son suffrage; mais il étoit loin d'avoir la prétention d'être le dispensateur de la gloire. Quand il a cité les noms de cinq ou six écrivains, opposés sous d'autres rapports politiques, mais d'accord sur la question de la Grèce, il n'a voulu faire valoir qu'un argument, et il n'a pas prétendu publier un catalogue. Si quelqu'un avoit des droits à se présenter comme défenseur des Grecs, c'étoit sans doute le capitaine Raybaud, qui les a servis de sa plume et de son épée, et M. Fauriel, traducteur des *Chants populaires* de la Grèce; ouvrage d'un grand mérite, soit par la traduction élégante et fidèle des chants populaires, soit par la savante notice dont ces chants sont précédés.

[2] Dans l'*Itinéraire*.

Dans tous les comités philhellènes formés en Europe on remarque des noms qui, par des oppositions politiques, sembloient devoir difficilement se réunir; que faut-il conclure de ces observations? Qu'aucune passion, qu'aucun esprit de parti n'entre dans l'opinion qui sollicite la délivrance de la Grèce; et la rencontre de tant d'esprits divers dans une même vérité dépose fortement, comme nous l'avons dit, en faveur de cette vérité.

Les ennemis des Grecs, d'ailleurs en très petit nombre, sont loin de montrer la même unanimité dans les motifs de la haine qui les anime; cela doit être, car ils sont dans le faux, et ils ne peuvent soutenir leur sentiment que par des sophismes. Tantôt ils transforment les Grecs en carbonari et en jacobins; tantôt ils attaquent le caractère même de la nation grecque et se font des arguments de leurs calomnies.

On répondra sur le premier chef d'accusation: que les Grecs ne sont point des jacobins; qu'ils n'ont point manifesté de projets destructeurs de l'ordre; qu'au lieu de s'élever contre les princes des nations, ils ont imploré leur puissance. Ils leur ont demandé de les admettre dans la grande communauté chrétienne, ils ont élevé vers eux une voix suppliante; et, loin de préférer à tout autre le gouvernement républicain, leurs mœurs et leurs désirs les font pencher vers la monarchie. Les a-t-on écoutés? Non: on les a repoussés sous le couteau; on les a renvoyés à la boucherie. On a prétendu que briser les fers de la tyrannie c'étoit se délier d'un serment de fidé-

lité, comme s'il pouvoit y avoir un contrat social entre l'homme et la servitude!

Le souvenir des maux qui ont désolé notre patrie sert aujourd'hui d'argument aux ennemis des principes généreux. Eh quoi! parce qu'une révolution se sera plongée dans les excès les plus coupables, tous les opprimés, quelque part qu'ils gémissent sur la surface du globe, seront obligés de se résigner au joug pour expier des crimes dont ils sont innocents! Toutes les mains enchaînées qui labourent péniblement la terre seront accusées des forfaits dont elles n'ont point été souillées. Le fantôme d'une liberté sanglante qui couvrit la France d'échafauds aura prononcé du haut de ces échafauds l'esclavage du monde!

Mais ceux qui se montrent si effrayés du passé ont-ils toujours manifesté les mêmes craintes? n'auroient-ils jamais capitulé avec des républiques? Ils se repentent aujourd'hui d'avoir favorisé l'indépendance; soit. Mais que ne rachètent-ils eux-mêmes leurs péchés? La Grèce n'avoit pas besoin que leur repentir retombât sur elle; elle se seroit bien passé d'avoir été choisie pour accomplir leur pénitence.

On a laissé se former des républiques en Amérique, et par compensation on veut du despotisme dans la Grèce: mauvais jeu pour la monarchie. La royauté qui se place entre des démocraties et des gouvernements arbitraires se met dans un double péril: la crainte de la tyrannie peut précipiter dans des libertés populaires. Que les couronnes délivrent

la Grèce, elles se feront bénir : les bénédictions font vivre.

Le second chef d'accusation porte sur le caractère des Grecs et la conduite qu'ils ont tenue depuis qu'ils combattent pour leur indépendance.

Quels sont ici les accusateurs ? Ce sont, en général, de petits trafiquants qui craignent toute concurrence. La Grèce est encore ingénieuse et vaillante : libre, elle deviendroit promptement une pépinière de hardis matelots et de marchands industrieux. Cette rivalité future que l'on prévoit donne de l'humeur. Mais, pour conserver le monopole des huiles et du miel de l'Attique, des cotons de Sères, des tabacs de la Macédoine, des laines de l'Olympe et du Pélion, des fabriques d'Ambélakia, du vermillon de Livadie, des raisins de Corinthe, des gommes de Thessalie, de l'opium de Salonique et des vins de l'Archipel, faut-il vouer tout un peuple à l'extermination ? faut-il qu'une nation appelée à son tour aux bienfaits de la Providence soit immolée à la jalousie de quelques marchands ?

Les Grecs, nous disent leurs ennemis, sont menteurs, perfides, avares, lâches et rampants ; et l'on oppose à ce tableau, qu'un intérêt jaloux a tracé, celui de la bonne foi des Turcs et de leurs vertus singulières.

Les voyageurs qui, sans intérêts commerciaux, ont parcouru le Levant, savent à quoi s'en tenir sur la bonne foi et les vertus des pachas, des beys, des agas, des spahis, des janissaires ; espèce d'animaux cruels, les plus violents quand ils ont la supériorité,

les plus traîtres quand ils ne peuvent triompher par la force.

Défions-nous de nos préjugés historiques : relativement aux Grecs du Bas-Empire et de leurs malheureux descendants, nous sommes fascinés par nos études ; nous sommes, plus que nous ne le pensons peut-être, sous le joug des traditions. Les chroniqueurs des Croisés, et les poëtes qui depuis chantèrent les Croisades, rejetèrent les malheurs des Francs sur la perfidie des Grecs ; les Latins, qui prirent et saccagèrent Constantinople, cherchèrent à justifier ces violences par la même accusation de perfidie. Le schisme d'Orient vint ensuite nourrir les inimitiés religieuses. Enfin la conquête des Turcs et l'intérêt des commerçants se plurent à propager une opinion qui servoit d'excuse à leur barbarie et à leur avidité : le malheur a tort.

Mais du moins aujourd'hui il faut rayer de l'acte d'accusation ce reproche de lâcheté qu'on adressoit si gratuitement aux Grecs. Les femmes souliotes se précipitant avec leurs enfants dans les vagues ; les exilés de Parga emportant les cendres de leurs pères ; Psara s'ensevelissant sous ses ruines ; Missolonghi, presque sans fortifications, repoussant les Barbares entrés deux fois jusque dans ses murs ; de frêles barques, transformées en flottes formidables, attaquant, brûlant, dispersant les grands vaisseaux de l'ennemi : voilà les actions qui consacreront la Grèce moderne à cet autel où est gravé le nom de la Grèce antique. Le mépris n'est plus permis là où se trouve tant d'amour de la liberté et de

la patrie; quand on est perfide et corrompu, on n'est pas si brave. Les Grecs se sont refaits nation par leur valeur : la politique n'a pas voulu reconnoître leur légitimité; ils en ont appelé à la gloire.

Si on leur objecte quelques pirates qu'ils n'ont pu réprimer et qui ont souillé leurs mers, ils montreront les cadavres des femmes de Souli, qui ont purifié ces mêmes flots.

Pour que le caractère général attribué aux Grecs par la malveillance eût d'ailleurs une apparence de vérité, il faudroit que les Grecs fussent aujourd'hui un peuple homogène. Or les Klephtes de la Thessalie, les paysans de la Morée, les manufacturiers de la Romélie, les soldats de l'Épire et de l'Albanie, les marins de l'Archipel, ont-ils tous les mêmes vices, les mêmes vertus? doit-on leur prêter les mœurs des marchands de Smyrne et des princes du Fanar? Les Grecs ont des défauts : quelle nation n'a les siens? et comment les François (plus équitables dans leur jugement sur les autres peuples que ces peuples ne le sont envers eux), comment les François sont-ils traités par les historiens de la Grande-Bretagne?

Après tout, dans la lutte actuelle des Grecs et des Turcs, on n'est point appelé à juger des vertus relatives des deux peuples, mais de la justice de la cause qui a mis les armes à la main des Grecs. Si les Grecs ont des vices que leur a donnés l'esclavage, l'iniquité seroit de les forcer à supporter cet esclavage en considération des vices mêmes qu'ils devroient à cet esclavage. Détruisez la cause, vous

détruirez l'effet. Ne calomniez pas les Grecs parce que vous ne voulez pas les secourir; pour vous justifier d'être les amis du bourreau, n'accusez pas la victime.

Enfin il y a dans une nation chrétienne, par cela seul qu'elle est chrétienne, plus de principes d'ordre et de qualités morales que dans une nation mahométane. Les Turcs, eussent-ils quelques unes de ces vertus particulières que donne l'usage du commandement et qui peuvent manquer aux Grecs, ont moins de ces vertus publiques qui entrent dans la composition de la société. Sous ce seul rapport, l'Europe doit préférer un peuple qui se conduit d'après les lois régénératrices des lumières, à un peuple qui détruit partout la civilisation. Voyez ce que sont devenues, sous la domination des Turcs, l'Europe, l'Asie et l'Afrique mahométanes.

Après les reproches généraux faits au caractère des Grecs, viennent les reproches particuliers relatifs à leur position du moment.

« Les Grecs ont appliqué à des intérêts privés l'argent qu'on leur avoit prêté pour les intérêts de leur liberté; les Grecs admettent dans leurs rangs des aventuriers; ils souffrent des intrigues et des ambitions étrangères. Les *capitani* sont divisés et avides; la Grèce est plongée dans l'anarchie, etc. etc. »

Des compagnies françoises s'étoient présentées pour remplir l'emprunt de la Grèce. Si elles l'avoient obtenu, elles n'auroient pas fait des reproches si amers à la nation qu'elles auroient secourue: on sait en France que quelques désordres sont insépa-

rables des grands malheurs; on sait qu'un peuple qui sort tumultuairement de l'esclavage n'est pas un peuple régulier, versé dans cet art de l'administration, fruit de l'ordre politique et de la progression du temps. On ne croit point en France que les services rendus donnent le droit d'insulte et autorisent un langage offensif et hautain. Si des particuliers avoient détourné à leur profit l'argent prêté à la Grèce, comment la Grèce auroit-elle depuis cinq ans fourni aux frais de cinq campagnes aussi dispendieuses que meurtrières? On sait de plus que les Hellènes avoient acheté des vaisseaux en Angleterre et aux États-Unis. Ces forces seroient arrivées, si les sources n'en avoient été taries par l'Europe chrétienne.

« Les Grecs admettent dans leurs rangs des aventuriers; ils souffrent des intrigues et des ambitions étrangères? »

Admettons ce reproche, si tel est le fait; mais à qui la faute? Les Grecs abandonnés de tous les gouvernements réguliers et chrétiens reçoivent quiconque leur apporte quelque secours. Que des intrigues étrangères s'agitent au milieu d'eux, ils ne peuvent les empêcher : mais loin de les favoriser ils les désapprouvent, car ils sentent qu'elles ne peuvent que leur nuire. Sauvez les Grecs par une intervention favorable, et ils n'auront plus besoin des enfants perdus de la fortune. N'assimilons pas toutefois à quelques particuliers inconnus ces hommes généreux qui, abandonnant leur patrie, leurs familles et leurs amis, accourent de toutes les

parties de l'Europe pour verser leur sang dans la cause de la Grèce. Ils savent que la Grèce ne peut rien pour eux, qu'elle est pauvre et désolée; mais leur cœur bat pour sa gloire et pour son infortune, et ils veulent partager l'une et l'autre.

« L'anarchie règne dans la Grèce, les *capitani* sont divisés : donc le peuple est indigne d'être libre, donc il faut le laisser périr. »

C'est aussi la doctrine que l'Europe monarchique a suivie pour la Vendée : les chefs étoient désunis, la Vendée a été abandonnée. Qu'en dit aujourd'hui l'Europe monarchique?

Nous voyons les Grecs au moment de la lutte : peut-on s'étonner que les difficultés sans nombre qu'ils ont à surmonter ne fassent pas naître chez eux divers sentiments, diverses opinions? Les Grecs sont divisés parce que la nature de leurs ressources pécuniaires et militaires sont inégales, ainsi que leurs populations, parce qu'il est tout simple que les habitants des îles et des diverses parties du continent aient des intérêts un peu opposés. Refuser de reconnoître ces causes naturelles de divergence et en faire un crime aux Grecs seroit grande injustice.

Loin de s'étonner que les Grecs ne soient pas tout-à-fait d'accord, il faut plutôt s'émerveiller qu'ils soient parvenus à former un lien commun, une défense commune. N'est-ce pas par un véritable miracle qu'un peuple esclave, à la fois insulaire et continental, ait pu, sous le bâton et le cimeterre des Turcs, sous le poids d'un immense empire, se créer des armées de terre et de mer, soutenir des siéges,

prendre des places, remporter des victoires navales, établir un gouvernement qui délibère, commande, contracte des emprunts, s'occupe d'un code de lois financières, administratives, civiles et politiques? Peut-on, avec une apparence d'équité, mettre en balance ce qu'ont fait les Grecs dans le cours de leur lutte héroïque, avec quelques désordres inséparables de leur cruelle position?

Si un voyageur eût visité les États-Unis après la perte de la bataille de Brooklyn, de la prise de New-York, de l'invasion du New-Jersey, de la défaite à Brandywine, de la fuite du congrès lors de l'occupation de Philadelphie et du soulèvement des royalistes; s'il avoit rencontré de méchantes milices, sans vêtements, sans paie, sans nourriture, souvent sans armes, s'il avoit vu la Caroline méridionale soumise, l'armée républicaine de Pensylvanie insurgée; s'il avoit été témoin des conjurations et des trahisons; s'il avoit lu les proclamations d'Arnold, général de l'Union, qui déclaroit que l'*Amérique étoit devenue la proie de l'avidité des chefs, l'objet du mépris de ses ennemis et de la douleur de ses amis*; si ce voyageur s'étoit à peine sauvé au milieu des guerres civiles et des égorgements judiciaires dans diverses cités de l'Union; si on lui avoit donné en échange de son argent des billets de crédit dépréciés au point qu'un chapeau rempli de ces billets suffisoit à peine pour acheter une paire de souliers; s'il avoit recueilli l'acte du congrès qui, violant la foi publique, déclaroit que ces mêmes billets n'auroient plus cours selon leur valeur nominale, mais

selon leur valeur de convention : quel récit un pareil voyageur auroit-il fait de la situation des choses et du caractère des chefs dans les États-Unis? N'auroit-il pas représenté l'insurrection d'outre-mer comme une honteuse anarchie, comme un mouvement prêt à finir? n'auroit-il pas peint les Américains comme une race d'hommes divisés entre eux, d'hommes ambitieux, incapables de la liberté à laquelle ils prétendoient; d'hommes avides, sans foi, sans loi et au moment de succomber sous les armes victorieuses de la Grande-Bretagne?

L'événement et la prospérité actuelle des États-Unis auroient aujourd'hui donné un démenti au récit de ce voyageur, et pourtant il auroit dit ce qu'il auroit cru voir à l'époque de sa course. Combien néanmoins les Américains étoient dans une position plus favorable que les Grecs pour travailler à leur indépendance! Ils n'étoient pas esclaves; ils avoient déja l'habitude d'une administration organisée; chaque état se régissoit dans une forme de gouvernement régulier, et jouissoit de cette force qui résulte d'une civilisation avancée.

Qu'un voyageur vienne donc maintenant nous faire le tableau de l'anarchie qu'il aura trouvée ou cru trouver en Grèce, il ne peindra que la situation naturelle d'une nation dans l'enfantement pénible de sa liberté. Il seroit beaucoup plus extraordinaire qu'on nous apprît que tout est calme et florissant dans la Morée au milieu de l'invasion d'Ibrahim, que de nous dire que les Grecs sont agités, que les ordres s'exécutent mal, que la frayeur a atteint

des ames pusillanimes; que quelques ambitieux, et peut-être quelques traîtres, cherchent à profiter des troubles de leur patrie.

Et certes, sans manquer de courage, il faut avoir une ame d'une trempe extraordinaire pour envisager d'un œil tranquille la suite que pourroient avoir les succès de ce Barbare à qui l'Afrique envoie incessamment de nouveaux assassins. L'auteur de cette *Note* a jadis connu Ibrahim. On lui pardonnera de rappeler, dans l'intérêt du moment, ce qu'il a dit de son entrevue avec ce chef :

« Le lendemain de notre arrivée au Caire, 1er no-
« vembre 1806, nous montâmes au château, afin
« d'examiner le puits de Joseph, la mosquée, etc.
« Le fils du pacha habitoit alors ce château. Nous
« présentâmes nos hommages à Son Excellence qui
« pouvoit avoir quatorze ou quinze ans. Nous la trou-
« vâmes assise sur un tapis dans un cabinet délabré,
« et entourée d'une douzaine de complaisants qui
« s'empressoient d'obéir à ses caprices. Je n'ai jamais
« vu un spectacle plus hideux. Le père de cet enfant
« étoit à peine maître du Caire, et ne possédoit ni
« la haute ni la basse Égypte. C'étoit dans cet état
« de choses que douze misérables sauvages nourris-
« soient des plus lâches flatteries un jeune Barbare
« enfermé pour sa sûreté dans un donjon. Et voilà
« le maître que les Égyptiens attendoient après tant
« de malheurs!

« On dégradoit dans un coin de ce château l'ame
« d'un enfant qui devoit conduire des hommes; dans
« un autre coin on frappoit une monnoie du plus bas

« aloi. Et afin que les habitants du Caire reçussent « sans murmurer l'or altéré et le chef corrompu « qu'on leur préparoit, les canons étoient pointés sur « la ville [1]. »

Voilà l'homme peut-être destiné à exterminer la race grecque, et à la remplacer dans la terre natale des beaux arts et de la liberté, par une race d'esclaves nègres!

Sait-on bien ce que c'est pour les Osmanlis que le droit de conquête, et de conquête sur un peuple qu'ils regardent comme des *chiens* révoltés? Ce droit, c'est le massacre des vieillards et des hommes en état de porter les armes [2], l'esclavage des femmes, la prostitution des enfants suivie de la circoncision forcée et de la prise du turban. C'est ainsi que Candie, l'Abanie et la Bosnie, de chrétiennes qu'elles étoient, sont devenues mahométanes. Un véritable chrétien peut-il fixer les yeux, sans frémir, sur ce résultat de l'asservissement de la Grèce? Ce nom même, qu'on ne peut prononcer sans respect et sans attendrissement, n'ajoute-t-il pas quelque chose de plus douloureux à la catastrophe qui menace ce pays de la gloire et des souvenirs? Qu'iroit désormais chercher le voyageur dans les débris d'Athènes? les retrouveroit-il ces débris? et s'il les retrouvoit,

[1] *Itinéraire*, VIe partie.

[2] Sous Mahomet II, les habitants d'une bourgade près de Modon furent au nombre de cinq cents sciés par le milieu du corps; sous Bajazet, toute la population de Modon au dessous de douze ans fut massacrée, etc.

(*Essai historique sur l'état de la Grèce*, par M. Villemain.)

quelle affreuse civilisation retraceroient-ils à ses yeux? Du moins le janissaire indiscipliné, enfoncé dans son imbécille barbarie, vous laissoit en paix, pour quelques sequins, pleurer sur tant de monuments détruits; l'Abyssinien discipliné ou le Grec musulman vous présentera sa consigne ou sa baïonnette.

Il faut considérer l'invasion d'Ibrahim comme une nouvelle invasion de la chrétienté par les musulmans. Mais cette seconde invasion est bien plus formidable que la première: celle-ci ne fit qu'enchaîner les corps; celle-là tend à ruiner les ames: ce n'est plus la guerre au chrétien, c'est la guerre à la Croix.

Nous n'ignorons pas qu'on murmure à l'oreille des hommes qui s'épouvantent de cet avenir un secret tout extraordinaire: Ibrahim n'a point l'intention de rester en Grèce; tous les maux qu'il fait à ce pays ne sont qu'un jeu; il passe par la Morée avec ses Nègres et ses Arabes pour devenir roi en Égypte.

Et qui le fera roi? Lui-même? Il n'avoit pas besoin d'aller si loin, de faire tant de dépenses, de perdre une partie de ses troupes nouvellement disciplinées.

Est-ce pour aguerrir ces troupes qu'il s'est donné ce passe-temps? les Grecs l'auroient volontiers dispensé du voyage.

Est-ce le grand-seigneur qui mettra la couronne sur la tête d'Ibrahim? Mais apparemment qu'il ne la lui donnera que pour récompense de l'extermina-

tion des Grecs, et il ne se contentera pas d'un simulacre de guerre. Quand un pacha a rendu des services à la Porte, ce n'est pas ordinairement une couronne qu'elle lui envoie. Les ennemis des Grecs en sont pourtant réduits à cette politique et à ces excuses !

La cour de Rome dans les circonstances actuelles s'est montrée humaine et compatissante ; cependant, nous osons le dire, si elle a connu ses devoirs, elle n'a pas assez senti sa force.

« Pontifes du Très-Haut (dit d'une manière admi« rable l'*Essai historique sur l'état des Grecs*[1]),
« successeurs des Bossuet et des Fénelon, comment
« n'a-t-on pas entendu votre voix dans cette cause
« sacrée ? L'église de France n'a-t-elle pas, hélas ! à
« l'époque la plus affreuse de nos troubles civils,
« connu toutes les tortures de la persécution, et ne
« trouve-t-elle pas de la pitié dans ses souvenirs ?
« Vers la fin du moyen âge, dans la chaleur des
« dissensions réveillées par le concile de Florence,
« le pape Calixte fit publier des indulgences, et or« donna des prières dans tous les temples d'Europe
« pour les chrétiens de la Grèce qui combattoient les
« infidèles ; il oublioit leur schisme, et ne voyoit que
« leur malheur !

« Ne craint-on pas, si la Grèce achève de périr, ne
« craint-on pas de préparer à l'avenir un terrible
« sujet de blâme et d'étonnement ? Les peuples chré« tiens de l'Europe, dira-t-on, étoient-ils dénués de

[1] Par M. Villemain.

« force et d'expérience pour lutter contre les Bar-
« bares ? Non. Jamais tous les arts de la guerre n'a-
« voient été portés si loin. Cette catastrophe fut-elle
« trop rapide et trop soudaine pour que la politique
« ait eu le temps de calculer et de prévenir ? Non.
« Le sacrifice dura cinq ans ; plus de cinq ans s'é-
« coulèrent avant que tous les prêtres fussent égorgés,
« tous les temples brûlés, toutes les Croix abattues
« dans la Grèce. »

Qu'il eût été touchant de voir le Père des fidèles réveiller les princes chrétiens, les appeler au secours de l'humanité, se déclarer lui-même, comme Eugène III, comme Pie II, le chef d'une Croisade pour le moins aussi sainte que les premières ! Il auroit pu dire aux chrétiens de nos jours ce qu'Urbain II disoit aux premiers Croisés (nous empruntons cette éloquente traduction à l'excellente, complète et capitale *Histoire des Croisades*[1]) :

« Quelle voix humaine pourra jamais raconter les
« persécutions et les tourments que souffrent les
« chrétiens ? La rage impie des Sarrasins n'a point
« respecté les vierges chrétiennes ; ils ont chargé de
« fers les mains des infirmes et des vieillards ; des
« enfants arrachés aux embrassements maternels
« oublient maintenant chez les Barbares le nom du
« Dieu... Malheur à nous, mes enfants et mes frères,
« qui avons vécu dans des jours de calamités !
« Sommes-nous donc venus dans ce siècle pour voir
« la désolation de la chrétienté, et pour rester en

[1] Par M. Michaud.

« paix lorsqu'elle est livrée entre les mains de ses « oppresseurs ?... Guerriers qui m'écoutez, vous qui « cherchez sans cesse de vains prétextes de guerre, « réjouissez-vous, car voici une guerre légitime! »

Que de cœurs un pareil langage, une pareille politique, n'auroient-ils pas ramenés à la religion!

Elle eût surtout formé un contraste frappant, cette politique, avec celle que l'on suit ailleurs. Jamais, non jamais, on ne craint pas de le déclarer, politique plus hideuse, plus misérable, plus dangereuse par ses résultats, n'a affligé le monde. Quand on voit des chrétiens aimer mieux discipliner des hordes mahométanes que de permettre à une nation chrétienne de prendre, même sous des formes monarchiques, son rang dans le monde civilisé, on est saisi d'une sorte d'horreur et de dégoût. On refuse tout secours aux Grecs, qu'on affecte de regarder comme des rebelles, des républicains, des révolutionnaires, et l'on reconnoît les républiques blanches des colonies espagnoles, et la république noire de Saint-Domingue; et lord Cochrane a pu faire ce qu'il a voulu en Amérique, et on lui ôte les moyens d'agir en faveur de la Grèce!

Aux bras, aux vaisseaux, aux canons, aux machines que l'on a fournis à Ibrahim, il falloit une direction capable de les faire valoir. Aussi a-t-on surveillé le plan des Turcs. Ceux-ci n'auroient jamais songé à entreprendre une campagne d'hiver; mais les ennemis des Hellènes ont senti qu'il falloit les exterminer vite; que, si on laissoit la Grèce respirer pendant quelques mois, un événement

inattendu, quelque intervention puissante pourroit la sauver.

Eh bien! s'il est trop tard aujourd'hui, si les Grecs doivent succomber, s'ils doivent trouver tous les cœurs fermés à la pitié, tous les yeux à la lumière; que les victimes échappées au fer et à la flamme se réfugient chez les peuples divers; que, dispersées sur la terre, elles accusent notre siècle auprès de tous les hommes, devant la dernière postérité! Elles deviendront, comme les débris de leur antique patrie, l'objet de l'admiration et de la douleur, et montreront les restes d'un grand peuple. Alors justice sera faite, et justice inexorable. Heureux ceux qui n'auront point été chargés de la conduite des affaires au jour de l'abandon de la Grèce! Mieux vaudra cent fois avoir été l'obscur chrétien dont la prière sera montée inutilement vers les trônes! Mille fois plus en sûreté sera la mémoire du défenseur sans pouvoir des droits de la religion persécutée et de l'humanité souffrante!

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION DE LA NOTE.

Un rare spectacle a été donné au monde depuis la publication de la dernière édition de cette *Note* : deux princes ont tour à tour refusé l'empire, et se sont montrés également dignes de la couronne, en renonçant à la porter.

Quoique cette couronne soit enfin restée sur la tête du grand-duc Nicolas, et que l'avant-propos de la *Note* parle de Constantin comme empereur, on n'a rien changé au texte de cet avant-propos. Il y a une politique commune à tous les rois : c'est celle qui est fondée sur les principes éternels de la religion et de la justice ; bien différente de cette politique qu'il faut accommoder aux temps et aux hommes, de cette politique qui vous oblige de rétracter le lendemain ce que vous avez écrit la veille, parce qu'un événement est arrivé, parce qu'un monarque a disparu.

Mais seroit-ce le sort de cette Grèce infortunée de voir tourner contre elle jusqu'aux vertus mêmes qui la pourroient secourir? Le temps employé à une lutte où les progrès des idées du siècle se sont fait remarquer au milieu de la résistance des mœurs nationales et militaires, ce temps a été perdu pour le salut d'un peuple dont on presse l'extermination : tandis que deux frères se renvoyoient généreusement le diadème, les Grecs, héritiers les uns des autres, se léguoient en mourant la couronne du martyre, et pas un d'eux n'a refusé d'en parer sa tête. Mais ces monarques à la façon de la religion, de la liberté et du malheur, se succèdent rapidement sur leur trône ensanglanté ; cette race royale sera bientôt épuisée : on ne sauroit trop se hâter, si l'on en veut sauver le reste.

On assure qu'Ibrahim arrivé à Patras va faire transporter

une partie de son armée à Missolonghi. Cette place, assiégée depuis près d'un an, et qui a résisté aux bandes tumultueuses de Reschid-Pacha, pourra-t-elle avec des remparts à moitié détruits, des moyens de défense épuisés, une garnison affoiblie, résister aux brigands disciplinés d'Ibrahim? Au moment même où l'on publie la nouvelle édition de cette *Note*, le voyageur cherche peut-être en vain Missolonghi, comme ce messager de l'ancienne Athènes qui en passant n'avoit plus vu Olynthe. Nous invitons les monarques de la terre à délivrer des hommes dont le Roi des rois a peut-être à jamais brisé les chaînes. Nous écrivons peut-être sans le savoir sur le tombeau de la Grèce moderne, comme jadis nous avons écrit sur le tombeau de la Grèce antique.

Si la Grèce avoit succombé une seconde fois, ce seroit pour notre âge le grand crime de l'Europe chrétienne, l'œuvre illégitime de ce siècle qui pourtant a rétabli la légitimité, la faute qui seroit punie bien avant que ce siècle se soit écoulé. Toute injustice politique a sa conséquence inévitable, et cette conséquence est un châtiment. Dans l'ordre moral et religieux, ce châtiment n'est pas moins certain. Le sang des pères massacrés pour être restés fidèles à leur religion, la voix des fils tombés dans l'infidélité, ne manqueroient pas d'attirer sur nous les vengeances et les malédictions du ciel.

Et quelle double abomination! Quoi! ces vaisseaux de chrétiens qui ont porté en Europe les hordes mahométanes de l'Afrique pour égorger des chrétiens, ont rapporté en Afrique les femmes et les enfants de ces chrétiens pour être vendus et réduits en servitude! Et ces auteurs de la traite des blancs oseroient parler de l'abolition de la traite des Nègres, oseroient prononcer des paroles d'humanité, oseroient se vanter de la philanthropie de leur politique!

Non, elles ne seront point admises à dire qu'elles étoient chrétiennes, ces générations qui auroient vu sans l'arrêter le massacre de tout un peuple chrétien. Vous n'étiez point chrétiens, répondra la Justice divine, vous qui demandiez des

lois contre le sacrilége, et qui laissiez changer en mosquées les temples du vrai Dieu; vous n'étiez point chrétiens, vous qui appeliez la sévérité des tribunaux sur des écrits irréligieux, et qui trouviez bon que le Coran fût enseigné aux enfants chrétiens tombés dans l'esclavage; vous n'étiez pas chrétiens, vous qui multipliez en France les monastères, et qui laissiez violer en Orient les retraites des servantes du Seigneur; vous n'étiez pas chrétiens, vous qui fréquentiez les hôpitaux, qui ne parliez que de charité et d'œuvres de miséricorde, et qui avez abandonné à toutes les douleurs quatre millions de chrétiens dont les plaies accusent votre charité; vous n'étiez point chrétiens, vous qui vous faisiez un triomphe de ramener à l'église catholique quelques uns de vos frères protestants, et qui avez souffert que vos frères du rit grec fussent contraints d'embrasser l'islamisme; vous n'étiez pas chrétiens, vous qui vous unissiez pour approcher ensemble de la Sainte-Table, et qui, l'hostie sur les lèvres, condamniez les adorateurs de la victime sans tache aux prostitutions de l'apostasie! Vous avez dit avec le pharisien: « Je ne suis point comme le reste des hommes, qui « sont voleurs, injustes et adultères, je jeûne deux fois la « semaine. » Et Dieu vous préférera le publicain qui, en s'accusant, n'osoit même lever les yeux au ciel.

Ces remarques seront faites; elles le sont déja, et elles tourneront contre les choses même que vous prétendez établir. L'incrédulité s'enquerra de ce que votre foi a fait pour la Grèce, comme la révolution demande à votre royalisme quelle chaumière il a rebâtie dans la Vendée. Vos doctrines, par vous-mêmes démenties, feront éclater chez les ennemis du trône et de l'autel une grande risée.

Le passé prédit l'avenir: des événements se préparent. Ce n'est pas sans un secret dessein de la Providence qu'Alexandre a disparu au moment où les éléments d'un ordre de choses nouveau fermentent chez tous les peuples. Cette arrière-garde de huit cent mille hommes, qui tenoit le monde en respect, ne peut plus agir dans la même politique, dans la même unité. L'Europe continentale sort de

tutelle ; la base sur laquelle s'appuyoient toutes les forces militaires de l'Alliance ne tardera pas à s'ébranler ; cette vaste armée disposée en échelons, dont la tête étoit à Naples et la queue à Moscou, bientôt sera disloquée. Quand les flots de cette mer seront retirés, on verra le fond des choses à découvert. Alors on se repentira, mais trop tard, d'avoir refusé de faire ce qu'on auroit dû pour n'avoir pas besoin de ces flots.

On aime encore à espérer que Missolonghi n'aura pas succombé, que ses habitants, par un nouveau prodige de courage, auront donné le temps à la chrétienté enfin éclairée de venir à leur secours. Mais s'il en étoit autrement, chrétiens héroïques, s'il étoit vrai que, près d'expirer, vous nous eussiez chargé du soin de votre mémoire, si notre nom avoit obtenu l'honneur d'être au nombre des derniers mots que vous avez prononcés, que pourrions-nous faire pour nous montrer digne d'exécuter le testament de votre gloire ? Que sont à tant de hauts faits, à tant d'adversités, d'inutiles discours ? Une seule épée tirée dans une cause si sainte auroit mieux valu que toutes les harangues de la terre : il n'y a que la parole divine qui soit un glaive.

NOTE SUR LA GRÈCE.

Les derniers événements de la Grèce ont attiré de nouveau les regards de l'Europe sur cet infortuné pays. Des bandes d'esclaves nègres, transportées du fond de l'Afrique, accourent pour achever à Athènes l'ouvrage des eunuques noirs du sérail. Les premiers viennent dans leur force renverser des ruines, que du moins les seconds, dans leur impuissance, laissoient subsister.

Notre siècle verra-t-il des hordes de Sauvages étouffer la civilisation renaissante dans le tombeau d'un peuple qui a civilisé la terre? La chrétienté laissera-t-elle tranquillement des Turcs égorger des chrétiens? Et la légitimité européenne souffrira-t-elle, sans en être indignée, que l'on donne son nom sacré à une tyrannie qui auroit fait rougir Tibère?

On ne prétend point retracer ici l'origine et l'histoire des troubles de la Grèce; on peut consulter les ouvrages qui abondent sur ce triste sujet. Tout ce qu'on se propose dans la présente *Note*, c'est de rappeler l'attention publique sur une lutte qui doit avoir un terme; c'est de fixer quelques principes, de résoudre quelques questions, de présenter quelques dées qui pourront germer utilement dans d'autres esprits, de montrer qu'il n'y a rien de plus simple et qui coûteroit moins d'efforts que la délivrance

de la Grèce, d'agir enfin par l'opinion, s'il est possible, sur la volonté des hommes puissants. Quand on ne peut plus offrir que des vœux à la religion et à l'humanité souffrantes, encore est-ce un devoir de les faire entendre.

Il n'y a personne qui ne désire l'émancipation des Grecs, ou du moins il n'y a personne qui osât prendre publiquement le parti de l'oppresseur contre l'opprimé. Cette pudeur est déja une présomption favorable à la cause que l'on examine.

Mais les publicistes qui ont écrit sur les affaires de la Grèce, sans être toutefois ennemis des Grecs, ont prétendu qu'on ne devoit pas se mêler de ces affaires par quatre raisons principales:

1° L'empire turc a été reconnu partie intégrante de l'Europe au congrès de Vienne;

2° Le grand-seigneur est le souverain légitime des Grecs, d'où il résulte que les Grecs sont des sujets rebelles;

3° La médiation des puissances à intervenir pourroit élever des difficultés politiques;

4° Il ne convient pas qu'un gouvernement populaire s'établisse à l'orient de l'Europe.

Il faut examiner d'abord les deux premières raisons.

Première raison : L'empire turc a été reconnu partie intégrante de l'Europe au congrès de Vienne.

Le congrès de Vienne auroit donc garanti au grand-seigneur l'intégralité de ses états? Quoi! on les auroit assurés même contre la guerre? Les ambassadeurs de la Porte assistoient-ils au congrès? le

grand-visir a-t-il signé au protocole? le mufti a-t-il promis de protéger le souverain pontife, et le souverain pontife le mufti? On craindroit de s'écarter d'une gravité que le sujet commande en s'arrêtant à des assertions aussi singulières que peu correctes.

Il y a plus: la Porte seroit fort surprise d'apprendre qu'on s'est avisé de lui garantir quelque chose; ces garanties lui sembleroient une insolence. Le sultan règne de par le Coran et l'épée; c'est déja douter de ses droits que de les reconnoître; c'est supposer qu'il ne possède pas de sa pleine et entière volonté: dans le régime arbitraire, la loi est le délit ou le crime, selon la légalité plus ou moins prononcée de l'action.

Mais les écrivains qui prétendent que les états du grand-seigneur ont été mis sous la sauve-garde du congrès de Vienne, se souviennent-ils que les possessions des princes chrétiens, y compris leurs colonies, ont été réellement garanties par les actes de ce congrès? Voient-ils où cette question, qu'on soulève ici en passant, pourroit conduire? Quand il s'agit des colonies espagnoles, parle-t-on de ce congrès de Vienne, que l'on fait intervenir si bizarrement quand il s'agit de la Grèce?

Qu'il soit permis au moins de réclamer pour les victimes du despotisme musulman, la liberté que l'on se croit en droit de demander pour les sujets de S. M. catholique. Que l'on s'écarte des articles d'un traité général signé par toutes les parties afin de procurer ce qu'on pense être un plus grand bien à des populations entières, soit; mais alors n'invo-

quez pas ce même traité pour maintenir la misère, l'injustice et l'esclavage.

Seconde raison : Le grand-seigneur est le souverain légitime des Grecs; d'où il résulte que les Grecs sont des sujets rebelles.

D'abord le grand-seigneur ne prétend point aux honneurs de la légitimité qu'on veut bien lui décerner, et il en seroit extrêmement choqué; ou plutôt il n'élève point des chrétiens au rang de sujets légitimes.

Les sujets légitimes du successeur de Mahomet sont des mahométans. Les Grecs, comme chrétiens, ne sont ni des sujets légitimes, ni des sujets illégitimes, ce sont des esclaves, des *chiens* faits pour mourir sous le bâton des vrais croyants.

Quant à la nation grecque, que la nation turque n'a point incorporée dans son sein en l'appelant au partage de la communauté civile et politique, elle n'est tenue à aucune des conditions qui lient les sujets aux souverains et les souverains aux sujets. Soumise, dans l'origine, au droit de conquête, elle obtint quelques priviléges du vainqueur en échange d'un tribut qu'elle consentit à payer. Elle a payé, elle a obéi tant qu'on a respecté ces priviléges; elle a même encore payé et obéi après qu'ils ont été violés. Mais lorsqu'enfin on a pendu ses prêtres et souillé ses temples; lorsqu'on a égorgé, brûlé, noyé des milliers de Grecs; lorsqu'on a livré leurs femmes à la prostitution, emmené et vendu leurs enfants dans les marchés de l'Asie, ce qui restoit de sang dans le cœur de tant d'infortunés s'est soulevé. Ces esclaves

par force ont commencé à se défendre avec leurs fers. Le Grec, qui déja n'étoit pas sujet par le droit politique, est devenu libre par le droit de nature : il a secoué le joug sans être rebelle, sans rompre aucun lien légitime, car on n'en avoit contracté aucun avec lui. Le musulman et le chrétien en Morée sont deux ennemis qui avoient conclu une trêve à certaines conditions : le musulman a violé ces conditions; le chrétien a repris les armes : ils se retrouvent l'un et l'autre dans la position où ils étoient quand ils commencèrent le combat il y a trois cent soixante ans.

Il s'agit maintenant de savoir si l'Europe veut et peut arrêter l'effusion du sang. Mais ici se présentent les deux dernières raisons des publicistes :

La médiation des puissances à intervenir pourroit élever des difficultés politiques;

Il ne convient pas qu'un gouvernement populaire s'établisse à l'orient de l'Europe.

Ces raisons peuvent être écartées par les faits.

La scène politique a bien changé de face depuis le jour où les premiers mouvements se firent sentir dans la Morée. Le divan et le cabinet de Saint-Pétersbourg ont commencé à renouer leurs anciennes relations; les hospodars ont été nommés; les Turcs ont à peu près évacué la Moldavie et la Valachie ; et s'il y a encore quelque question pendante à l'égard des principautés, il n'en est pas moins vrai que les affaires de la Grèce ne se compliquent plus avec les affaires de la Russie.

On est donc placé sur un terrain tout nouveau

pour négocier ; et, par la lettre de ses traités, notamment de ceux de Jassy et de Bucharest, la Russie a le droit incontestable de prendre part aux affaires religieuses de la Grèce.

D'un autre côté, l'Europe n'est plus, ni par la nature de ses institutions, ni par les vertus de ses souverains, ni par les lumières de ses cabinets et de ses peuples, dans la position où elle se trouvoit lorsqu'elle rêvoit le partage de la Turquie. Un sentiment de justice plus général est entré dans la politique depuis que les gouvernements ont augmenté la publicité de leurs actes. Qui songe aujourd'hui à démembrer les états du grand-seigneur ? Qui pense à la guerre avec la Porte ? Qui convoite des terres et des priviléges commerciaux quand on a déja trop de terres, et quand l'égalité des droits et la liberté du commerce deviennent peu à peu le vœu et le code des nations ?

Il ne s'agit donc pas, pour obtenir l'indépendance de la Grèce, d'attaquer ensemble la Turquie, et de se battre ensuite pour les dépouilles ; il s'agit simplement de demander en commun à la Porte de traiter avec les Grecs, de mettre fin à une guerre d'extermination qui afflige la chrétienté, interrompt les relations commerciales, gêne la navigation, oblige les neutres à se faire convoyer, et trouble l'ordre général.

Si le divan refusoit de prêter l'oreille à des représentations aussi justes, la reconnoissance de l'indépendance de la Grèce par toutes les puissances de l'Europe pourroit être la conséquence immédiate

du refus : par ce seul fait la Grèce seroit sauvée sans qu'on tirât un coup de canon pour elle, et la Porte, tôt ou tard, seroit obligée de suivre l'exemple des états chrétiens.

Mais peut-on contester au gouvernement ottoman le droit de souveraineté sur ses états?

Non. La France, plus qu'un autre pouvoir, doit respecter son ancien allié, maintenir tout ce qu'il est possible de maintenir de ses traités antérieurs et de ses vieilles relations; mais il faut pourtant se placer avec la Turquie comme elle se place elle-même avec les autres peuples.

Pour la Turquie, les gouvernements étrangers ne sont que des gouvernements de fait : elle ne se comprend pas elle-même autrement.

Elle ne reconnoît point le droit politique de l'Europe, elle se gouverne d'après le code des peuples de l'Asie; elle ne fait, par exemple, aucune difficulté d'emprisonner les ambassadeurs des peuples avec lesquels elle commence des hostilités.

Elle ne reconnoît pas notre droit des gens : si le voyageur qui parcourt son empire est protégé par les mœurs, en général hospitalières, par les préceptes charitables du Coran, il ne l'est pas par les lois.

Dans les transactions commerciales l'individu musulman est sincère, religieux observateur de ses propres conventions; le fisc est arbitraire et faux.

Le droit de guerre chez les Turcs n'est point le droit de guerre chez les chrétiens : il emporte la mort dans la défense, l'esclavage dans la conquête.

Le droit de souveraineté de la Porte ne peut être légitimement réclamé par elle que pour ses provinces musulmanes. Dans ses provinces chrétiennes, là où elle n'a plus la force, là elle a cessé de régner; car la présence des Turcs parmi les chrétiens n'est pas l'établissement d'une société, mais une simple occupation militaire[1].

Mais la Grèce, état indépendant, sera-t-elle d'une considération aussi importante que la Turquie dans les transactions de l'Europe? pourra-t-elle offrir, par sa propre masse, un rempart contre les entreprises d'un pouvoir, quel qu'il soit?

La Turquie est-elle un plus ferme boulevart? La facilité de l'attaquer n'est-elle pas démontrée à tous les yeux? On a vu dans ses guerres avec la Russie, on a vu en Égypte quelle est sa force de résistanee. Ses milices sont nombreuses et assez braves au premier choc; mais quelques régiments disciplinés suffisent pour les disperser. Son artillerie est nulle; sa cavalerie même ne sait pas manœuvrer, et vient se briser contre un bataillon d'infanterie: les fameux mamelouks ont été détruits par une poignée de soldats françois. Si telle puissance n'a pas envahi la Turquie, rendons-en graces à la modération même sur le trône.

Que si l'on veut supposer que la Turquie a été ménagée par la crainte prudente que chacun a ressentie d'allumer une guerre générale, n'est-il pas

[1] Partout en Grèce où le poste est militaire les Grecs sont relégués dans une bourgade à part, et séparés des Turcs.

évident que tous les cabinets seroient également attentifs à ne pas laisser succomber la Grèce? La Grèce auroit bientôt des alliances et des traités, et ne se présenteroit pas seule dans l'arène.

Il faut dire plus : la Grèce libre, armée comme les peuples chrétiens, fortifiée, défendue par des ingénieurs et des artilleurs qu'elle emprunteroit d'abord de ses voisins, destinée à devenir promptement par son génie une puissance navale; la Grèce, malgré son peu d'étendue, couvriroit mieux l'orient de l'Europe que la vaste Turquie, et formeroit un contre-poids plus utile dans la balance des nations.

Enfin la séparation de la Grèce de la Turquie ne détruiroit pas ce dernier état, qui compteroit toujours tant de provinces militaires européennes. On pourroit même soutenir que l'empire turc augmenteroit de puissance en se resserrant, en devenant tout musulman, en perdant ces populations chrétiennes placées sur les frontières de la chrétienté, et qu'il est obligé de surveiller et de garder comme on surveille et comme on garde un ennemi. Les politiques de la Porte prétendent même que le gouvernement ottoman n'aura toute sa force que lorsqu'il sera rentré en Asie. Ils ont peut-être raison.

En dernier lieu, si le divan vouloit traiter pour l'affranchissement de la Grèce, il seroit possible que celle-ci consentît à payer une subvention plus ou moins considérable : tous les intérêts seroient ainsi ménagés.

Toutes choses pesées, le droit de souveraineté ne

peut pas être vu du même œil sous la domination du croissant que sous l'empire de la Croix.

La Grèce, déja à moitié délivrée, déja politiquement organisée, ayant des flottes, des armées, faisant respecter et reconnoître ses blocus, étant assez forte pour maintenir des traités, contractant des emprunts avec des étrangers, battant monnoie et promulguant des lois, est un gouvernement de fait ni plus ni moins que le gouvernement des Osmanlis: son droit politique à l'indépendance, quoique moins ancien, est de même nature que celui de la Turquie; et la Grèce a de plus l'avantage de professer la religion, d'être régie par les principes qui régissent les autres peuples civilisés et chrétiens.

Si ces arguments ont quelque force, reste à examiner les dangers ou les frayeurs que feroit naître l'établissement d'un gouvernement populaire à l'orient de l'Europe.

Les Grecs, qu'aucune puissance n'a pu jusqu'ici secourir pour ne pas compromettre des intérêts plus immédiats, les Grecs qui bâtiront leur liberté de leurs propres mains, ou qui s'enseveliront sous ses débris, les Grecs ont incontestablement le droit de choisir la forme de leur existence politique. Il faudroit avoir partagé leurs périls pour se permettre de se mêler de leurs lois. Il y a trop d'équité, trop de connoissances, trop d'élévation de sentiments, trop de magnanimité dans les hautes influences sociales, pour craindre qu'on entrave jamais l'indépendance d'un peuple qui l'a conquise au prix de son sang.

Mais si l'on pouvoit, d'après les faits, hasarder un jugement sur la Grèce; si les divisions dont elle a été travaillée pouvoient donner une idée assez juste de son esprit national, si sa forte tendance religieuse, si la prépondérance de son clergé, expliquoient le secret de ses mœurs; si l'histoire enfin, qui nous montre les peuples de l'Attique et du Péloponèse sortant, après plus de mille ans, du double esclavage du Bas-Empire et du fanatisme musulman; si cette histoire pouvoit fournir quelque base solide à des conjectures, on seroit porté à croire que la Grèce, excepté les îles, inclineroit plutôt à une constitution monarchique qu'à une constitution républicaine.

Les droits de tous les citoyens sont aussi bien conservés (particulièrement chez un vieux peuple) dans une monarchie constitutionnelle que dans un état démocratique. Si les passions avoient été moins pressées, peut-être aujourd'hui de grandes monarchies représentatives s'élèveroient-elles dans les Amériques espagnoles d'accord avec la légitimité. Les besoins de la civilisation auroient été satisfaits, une liberté nécessaire auroit été établie sans que l'avenir des antiques royaumes de l'Europe eût été menacé par l'existence de tout un monde républicain.

La plus grande découverte politique du dernier siècle, découverte à laquelle les hommes d'état ne font pas assez d'attention, c'est la création d'une *république représentative* telle que celle des États-Unis. La formation de cette république résout le

problème que l'on croyoit insoluble, savoir : la possibilité pour plusieurs millions d'hommes d'exister en société sous des institutions populaires.

Si l'on n'opposoit pas, dans les états qui se forment ou se régénèrent, des monarchies représentatives à des républiques représentatives; si l'on prétendoit reculer dans le passé, combattre en ennemie la raison humaine, avant un siècle peut-être toute l'Europe seroit républicaine ou tombée sous le despotisme militaire.

Quoi qu'il en soit, il est assez vraisemblable qu'une forme monarchique adoptée par les Grecs dissiperoit toutes les frayeurs, à moins toutefois que les monarchies constitutionnelles ne fussent elles-mêmes suspectes. Il seroit malheureux pour les couronnes que le port fût regardé comme l'écueil : espérons qu'une méprise aussi funeste n'est le partage d'aucun esprit éclairé.

Une médiation qui se réduiroit à demander de la Turquie pour la Grèce une sorte d'existence semblable à celle de la Valachie et de la Moldavie, toute salutaire qu'elle eût été il y a deux ans, pourroit bien être aujourd'hui insuffisante. La révolution paroît désormais trop avancée : les Grecs semblent au moment de chasser les Turcs ou d'être exterminés par eux.

Une politique ferme, grande et désintéressée peut arrêter tant de massacres, donner une nouvelle nation au monde, et rendre la Grèce à la terre.

On a parlé sans passion, sans préjugé, sans illusion, avec calme, réserve et mesure, d'un sujet

dont on est profondément touché. On croit mieux servir ainsi la cause des Grecs que par des déclamations; un problème politique qui n'en étoit pas un, mais qu'on s'est plu à couvrir de nuages, se résout en quelques mots.

Les Grecs sont-ils des rebelles et des révolutionnaires ? Non.

Forment-ils un peuple avec lequel on puisse traiter ? Oui.

Ont-ils les conditions sociales voulues par le droit politique pour être reconnus des autres nations? Oui.

Est-il possible de les délivrer sans troubler le monde, sans se diviser, sans prendre les armes, sans mettre même en danger l'existence de la Turquie ? Oui, et cela dans trois mois, par une seule dépêche collective souscrite des grandes puissances de l'Europe, ou par des dépêches simultanées exprimant le même vœu.

Ce sont là de ces pièces diplomatiques qu'on aimeroit à signer de son sang.

Et l'on a raisonné dans un esprit de conciliation, dans le sens et dans l'espoir d'une harmonie complète entre les puissances : car, dans la rigoureuse vérité, une entente générale entre les cabinets n'est pas même nécessaire pour l'émancipation des Grecs : une seule puissance qui reconnoîtroit leur indépendance opèreroit cette émancipation. Toute bonne intelligence cesseroit-elle entre cette puissance et les diverses cours ? A-t-on rompu toutes les relations amicales avec l'Angleterre, lorsqu'elle a suivi pour les colonies espagnoles le plan que l'on indique

ici pour la Grèce? Et pourtant quelle différence, sous tous les rapports, dans la question!

La Grèce sort héroïquement de ses cendres: pour assurer son triomphe, elle n'a besoin que d'un regard de bienveillance des princes chrétiens. On n'accusera plus son courage, comme on se plaît encore à calomnier sa bonne foi. Qu'on lise dans le récit de quelques soldats françois qui se connoissent en valeur, qu'on lise le récit de ces combats dans lesquels ils ont eux-mêmes versé leur sang, et l'on reconnoîtra que les hommes qui habitent la Grèce sont dignes de fouler cette terre illustre. Les Canaris, les Miaoulis auroient été reconnus pour véritables Grecs à Mycale et à Salamine.

La France, qui a laissé tant de grands souvenirs en Orient, qui vit ses soldats régner en Égypte, à Jérusalem, à Constantinople, à Athènes; la France, fille aînée de la Grèce par le courage, le génie et les arts, contempleroit avec joie la liberté de ce noble et malheureux pays, et se croiseroit pieusement pour elle. Si la philanthropie élève la voix en faveur de l'humanité, si le monde savant comme le monde politique aspire à voir renaître la mère des sciences et des lois; la religion demande aussi ses autels dans la cité où saint Paul prêcha le Dieu inconnu.

Quel honneur pour la restauration d'attacher son époque à celle de l'affranchissement de la patrie de tant de grands hommes! Qu'il seroit beau de voir les fils de saint Louis, à peine rétablis sur leurs trônes, devenir à la fois les libérateurs des rois et des peuples opprimés!

Tout est bien dans les affaires humaines quand les gouvernements se mettent à la tête des peuples et les devancent dans la carrière que ces peuples sont appelés à parcourir.

Tout est mal dans les affaires humaines quand les gouvernements se laissent traîner par les peuples et résistent aux progrès comme aux besoins de la civilisation croissante. Les lumières étant alors déplacées, l'intelligence supérieure se trouvant dans celui qui obéit au lieu d'être dans celui qui commande, il y a perturbation dans l'état.

Nous, simples particuliers, redoublons de zèle pour le sort des Grecs; protestons en leur faveur à la face du monde; combattons pour eux; recueillons à nos foyers leurs enfants exilés, après avoir trouvé l'hospitalité dans leurs ruines.

En attendant des jours plus prospères, nous recevons et nous sollicitons à la fois de la munificence publique, ce qu'elle nous adresse de tous côtés pour nos illustres suppliants. Nous remercions cette généreuse et brillante jeunesse qui lève un tribut sur ses plaisirs pour secourir le malheur. Nous savons ce qu'elle vaut cette jeunesse françoise! Que ne pourroit-on point faire avec elle en lui parlant son langage, en la dirigeant, sans l'arrêter, sur le penchant de son génie : toujours prête à se sacrifier, toujours prête à faire dire à quelque nouveau Périclès : « L'année a perdu son printemps! »

Nous voulons aussi témoigner notre gratitude à ces officiers de toutes armes qui viennent nous offrir leur expérience, leur bras et leur vie. Telle est

la puissance du courage et du talent, que quelques hommes peuvent seuls faire pencher la victoire du côté de la justice, ou donner le temps, en arrêtant la mauvaise fortune, d'arriver à une médiation que tous les intérêts doivent désirer.

Quelles que soient les déterminations de la politique, la cause des Grecs est devenue la cause populaire. Les noms immortels de Sparte et d'Athènes semblent avoir touché le monde entier : dans toutes les parties de l'Europe il s'est formé des sociétés pour secourir les Hellènes; leurs malheurs et leur vaillance ont rattaché tous les cœurs à leur liberté. Des vœux et des offrandes leur arrivent jusque des rivages de l'Inde, jusque du fond des déserts de l'Amérique : cette reconnoissance du genre humain met le sceau à la gloire de la Grèce.

EXTRAIT

D'UN DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE FRANCE,

LU A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

DANS SA SÉANCE TENUE LE 9 FÉVRIER 1826, A LA RÉCEPTION DE M. LE DUC MATHIEU DE MONTMORENCY.

Une même génération de Romains eut pour maîtres, en moins d'un quart de siècle, un Africain, un Assyrien et un Goth[1] : nous allons dans un moment voir régner un Arabe[2]. Il est digne de remarque que de tous ces aventuriers, candidats au despotisme, qui affluoient à Rome de tous les coins du globe, aucun ne vint de la Grèce. Cette vieille terre de l'indépendance, tout enchaînée qu'elle étoit, se refusoit à produire des tyrans : en vain les Goths firent périr ses chefs-d'œuvre à Olympie, la dévastation et l'esclavage ne purent lui ravir ni son génie ni son nom. On abattoit ses monuments, et leurs ruines n'en devenoient que plus sacrées ; on dispersoit ces ruines, et l'on trouvoit au dessous les tombeaux des grands hommes ; on brisoit ces tombeaux, et il en sortoit une mémoire immortelle ! Patrie commune de toutes les renommées ! pays qui

[1] Macrin, Héliogabale et Maximin.

[2] Philippe.

ne manqua plus d'habitants! car partout où naissoit un étranger illustre, là naissoit un enfant adoptif de la Grèce, en attendant la renaissance de ces indigènes de la liberté et de la gloire qui devoient un jour repeupler les champs de Platée et de Marathon.

OPINION

DE M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND

SUR LE PROJET DE LOI

RELATIF A LA RÉPRESSION DES DÉLITS COMMIS DANS LES ÉCHELLES DU LEVANT[1].

MESSIEURS,

J'ai remarqué dans le projet de loi soumis à votre examen une lacune considérable et qu'il est, selon moi, de la dernière importance de remplir.

Le projet parle des contraventions, délits et crimes commis dans les échelles du Levant; mais il ne définit point ces contraventions, ces délits et ces crimes; il annonce seulement qu'il les punit par les lois pénales françoises, quand ils se commettent.

On est donc réduit à remonter par l'infliction des peines à la connoissance des délits : cela est dans l'ordre, puisqu'il ne s'agit ici que d'une loi de procédure, et que l'on peut toujours connoître les délits par la loi pénale, celle-ci désignant toujours et nécessairement le délit ou le crime qui provoque son application.

Mais s'il arrive qu'il y ait des contraventions, des délits et des crimes qui n'aient point été prévus, et que par conséquent aucun châtiment ne menace, il en résulte que ces contraventions, délits et crimes ne peuvent être atteints par les lois pénales exis-

[1] Chambre des Pairs, séance du lundi 13 mars 1826.

tantes jusqu'à ce qu'ils aient été rangés dans la série des contraventions, des délits et des crimes connus et signalés.

Ainsi, par exemple, il a été loisible d'entreprendre la traite des noirs jusqu'au jour où une loi l'a défendue. Eh bien! un crime pour le moins aussi effroyable, que je nommerai la *traite des blancs*, se commet dans les mers du Levant, et c'est ce crime que mon amendement vous propose de rappeler, afin qu'il puisse tomber sous la vindicte des lois françoises.

Je vais, Messieurs, développer ma pensée:

Si la loi contre la traite des noirs s'étoit exprimée d'une manière plus générale; si, au lieu de dire comme elle le dit: toute part quelconque qui sera prise au *trafic connu sous le nom de la traite des noirs sera punie, etc.*, elle avoit dit seulement au *trafic des esclaves*, je n'aurois eu, Messieurs, aucun amendement à proposer. Le projet de loi actuel parlant en général des contraventions, délits et crimes qui ont lieu dans les échelles du Levant, et le crime du trafic des esclaves s'y commettant tous les jours, il seroit clair que le crime que je désigne seroit enveloppé dans le présent projet de loi. Mais la loi de 1818 ne parle pas d'une manière générale du crime contre la liberté des hommes; elle borne sa prohibition à la seule traite des noirs. Or, voici, Messieurs, l'étrange résultat que cette prohibition spéciale peut produire dans les échelles du Levant et de Barbarie.

Je suppose qu'un bâtiment chargé d'esclaves noirs, partant d'Alger, de Tunis, de Tripoli, ap-

porte son odieuse cargaison à Alexandrie : ce délit est prévu par vos lois. Les consuls d'Alger, de Tunis, de Tripoli, informent en vertu de la loi que vous allez rendre, et le capitaine coupable est puni en vertu de la loi de 1818 contre la traite.

Eh bien, Messieurs, au moment même où le vaisseau négrier arrive à Alexandrie, entre dans le port un autre vaisseau chargé de malheureux esclaves grecs, enlevés aux champs dévastés d'Argos et d'Athènes : aucune information ne peut être commencée contre les fauteurs d'un pareil crime. Vos lois puniront dans le même lieu, dans le même port, à la même heure, le capitaine qui aura vendu un homme noir, et elles laisseront échapper celui qui aura trafiqué d'un homme blanc.

Je vous le demande, Messieurs, cette anomalie monstrueuse peut-elle subsister ? Le seul énoncé de cette anomalie ne révolte-t-il pas le cœur et l'esprit, la justice et la raison, la religion et l'humanité ?

C'est cette disparate effrayante que je vous propose de détruire par le moyen le plus simple, sans blesser le caractère du projet de loi qui fait l'objet de la présente discussion.

Ne craignez pas, Messieurs, que je vienne vous faire ici un tableau pathétique des malheurs de la Grèce, que je vous entraîne dans ce champ de la politique étrangère où il ne vous conviendroit peut-être pas d'entrer. Plus mes sentiments sont connus sur ce point, plus je mettrai de réserve dans mes paroles. Je me contente de demander la répression d'un crime énorme, abstraction faite des causes qui ont produit ce crime et de la politique que l'Europe

chrétienne a cru devoir suivre. Si cette politique est erronée, elle sera punie, car les gouvernements n'échappent pas plus aux conséquences de leurs fautes que les individus.

Il est de notoriété publique que des femmes, des enfants, des vieillards ont été transportés dans des vaisseaux appartenant à des nations civilisées, pour être vendus comme esclaves dans les différents bazars de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Ces enfants, ces femmes, ces vieillards sont de la race blanche dont nous sommes; ils sont chrétiens comme nous; et je dirois qu'ils sont nés dans cette Grèce, mère de la civilisation, si je ne m'étois interdit tous les souvenirs qui pourroient ôter le calme à vos esprits.

A Dieu ne plaise que je veuille diminuer l'horreur qu'inspire la traite des noirs; mais enfin je parle devant des chrétiens, je parle devant de vénérables prélats d'une église naguère persécutée. Quand on arrache un Nègre à ses forêts, on le transporte dans un pays civilisé; il y trouve des fers, il est vrai; mais la religion, qui ne peut rien pour sa liberté dans ce monde, quoiqu'elle ait prononcé l'abolition de l'esclavage; la religion, qui ne peut le défendre contre les passions des hommes, console du moins le pauvre Nègre, et lui assure dans une autre vie cette délivrance que l'on trouve près du Réparateur de toutes les injustices, près du Père de toutes les miséricordes.

Mais l'habitant du Péloponèse et de l'Archipel, arraché aux flammes et aux ruines de sa patrie; la femme enlevée à son mari égorgé; l'enfant ravi à

la mère dans les bras de laquelle il a été baptisé, toute cette race est civilisée et chrétienne. A qui est-elle vendue ? à la barbarie et au mahométisme ! Ici le crime religieux vient se joindre au crime civil et politique, et l'individu qui le commet est coupable au tribunal du Dieu des chrétiens comme au tribunal des nations policées ; il est coupable des apostasies qui suivront des ventes réprouvées du ciel, comme il est responsable des autres misères qui en seront dans ce monde la conséquence inévitable.

Dira-t-on qu'on ne peut assimiler ce que j'appelle la *traite des blancs* à la traite des noirs, puisque les marchands chrétiens n'achètent pas des blancs pour les revendre ensuite dans les différents marchés du Levant ?

Ce seroit là, Messieurs, une dénégation sans preuve à laquelle vous pourriez attribuer plus ou moins de valeur. Je pourrois toujours dire que, puisque des esclaves blancs sont vendus dans les marchés du Caire, dans les ports de la Barbarie, rien ne démontre que les mêmes chrétiens infidèles à leur foi, rebelles aux lois de leur pays, qui se livrent encore à la traite des noirs, se fissent plus de scrupule d'acheter et de vendre un blanc qu'un noir. Vous niez le crime ? Eh bien ! s'il ne se commet pas, la loi ne sera pas appliquée ; mais elle existera comme une menace de votre justice, comme un témoignage de votre gloire, de votre religion, de votre humanité, et, j'ose dire, comme un monument de la reconnoissance du monde envers la patrie des lumières.

Mais à présent, Messieurs, que j'ai bien voulu,

pour la force de l'argumentation, combattre *à priori* la dénégation pure et simple, si elle m'étoit opposée, les raisonnements du second degré de logique ne laisseroient plus vestige de la dénégation.

Un crime est-il toujours un et entier? N'y a-t-il assassinat, par exemple, que lorsque l'homme est mort du coup qu'on lui a porté? La loi n'a-t-elle pas assimilé au crime tout ce qui sert à le faire commettre? N'enveloppe-t-elle pas dans ses arrêts les complices du criminel comme le criminel lui-même?

« Les complices d'un crime ou d'un délit, dit le « Code pénal, art. 59 et 60, livre II, seront punis de « la même peine que les auteurs mêmes de ce crime « ou de ce délit, sauf les cas où la loi en auroit dis- « posé autrement. Seront punis de la même peine « ceux qui auront, avec connoissance, aidé ou assisté « l'auteur ou les auteurs de l'action dans les faits qui « l'auront préparée ou facilitée, ou dans ceux qui « l'auront consommée. »

On dira que des chrétiens dans le Levant n'achètent pas et ne vendent pas des esclaves blancs; mais n'ont-ils jamais nolisé de bâtiments pour les transporter du lieu où ils avoient subi la servitude au marché où ils devoient être vendus? Ne sont-ils pas ainsi devenus les courtiers d'un commerce infâme? N'ont-ils pas ainsi reçu le prix du sang? Eh quoi! ces hommes qui ont entendu les cris des enfants et des mères, qui ont entassé dans la cale de leurs vaisseaux des Grecs demi-brûlés, couverts du sang de leur famille égorgée; ces hommes qui ont embarqué ces chrétiens esclaves avec le marchand turc qui alloit, pour quelques piastres, les livrer à

l'apostasie et à la prostitution, ces hommes ne seroient pas coupables!

Ici il est évident que le complice est, pour ainsi dire, plus criminel même; car, s'il n'avoit pas, pour un vil gain, fourni des moyens de transport, les malheureuses victimes seroient du moins restées dans les ruines de leur patrie; et qui sait si la victoire ou la politique, ramenant enfin la Croix triomphante, ne les eût pas rendus un jour à la religion et à la liberté?

Observez d'ailleurs, Messieurs, une chose qui tranche la question. Mon amendement, qui n'est autre chose, comme vous le verrez bientôt, que l'article I[er] de la loi du 15 avril 1818, s'exprime d'une manière étendue comme cet article; il ne renferme pas le crime dans le fait unique de l'achat et de la vente de l'esclave : le bon sens et l'efficacité de la loi vouloient qu'il fût ainsi rédigé.

Un vaisseau arrive sur la côte d'Afrique pour faire la traite, le capitaine trouve une moisson abondante, et si abondante, que son navire ne suffit pas pour la porter; un autre vaisseau survient, le capitaine le nolise, y verse une partie de sa cargaison; le vaisseau nolisé part pour les Antilles; il est rencontré et arrêté, bien que le capitaine de ce vaisseau n'ait acheté ni ne doive vendre pour son compte les esclaves dont il ne fait que le commerce interlope. Ce capitaine comparoît devant les tribunaux et il est condamné; et pourquoi? parce que la loi du 15 avril 1818 dit très justement : « Toute part quel« conque qui seroit prise au trafic connu sous le « nom de la *traite des noirs*. »

Voilà précisément le cas de ces affreux nolis qui

ont lieu dans la Méditerranée, et voilà le crime que mon amendement est destiné à prévenir.

Je veux croire, Messieurs, qu'aucun navire françois n'a taché son pavillon blanc dans ce damnable trafic, qu'aucun sujet des descendants du saint roi qui mourut à Tunis pour la délivrance des chrétiens n'a eu la main dans ces abominations; mais, quel que soit le criminel, que je ne recherche point, le crime certainement a été commis : or, il me semble qu'il est de notre devoir rigoureux de le tenir au moins sous le coup d'une menace.

Il y a, Messieurs, des articles que l'on peut oublier d'insérer dans une loi, mais qu'on ne peut refuser d'y admettre lorsqu'une fois ils ont été proposés. J'ose donc espérer que messieurs les ministres du roi eux-mêmes seront favorables à l'amendement dont je vais donner lecture à la Chambre. Lorsque j'avois l'honneur de siéger avec eux dans le conseil de Sa Majesté, je sais avec quel empressement ils adoptèrent une réponse à la dépêche d'un cabinet étranger pour essayer de mettre un terme au déchirement de la Grèce. Je me plais à révéler ces sentiments qui leur font honneur, et j'espère que, si la politique nous divise, l'humanité au moins nous réunira.

Je me résume, Messieurs.

Si la loi sur la traite des noirs avoit été moins particulière dans l'énoncé des délits et crimes qu'elle condamne, le projet de loi que nous examinons embrassant les crimes et délits qui se commettent dans les échelles du Levant, je n'aurois eu aucun amendement à proposer.

Mais comme la loi contre la traite borne son action à ce qui regarde les esclaves de race noire, elle laisse tout pouvoir d'agir aux hommes qui voudroient faire le commerce des esclaves de race blanche dans les échelles du Levant, et met les coupables visiblement hors de l'atteinte de la loi contre la traite des noirs.

Je propose de remédier à ce mal par un amendement qui n'est autre, comme je l'ai dit, que le premier article de la loi sur la traite des noirs, mais généralisé et étendu à toutes les races d'esclaves. Je n'ajoute rien dans le projet de loi actuel à l'énoncé des peines, et je ne change rien à la juridiction des tribunaux. Ce projet de loi déclarant que les contraventions, les délits et les crimes commis dans les échelles du Levant et de Barbarie sont punis par les *lois françoises*, il est évident que la loi contre la traite des noirs est comprise dans les lois françoises, et que les peines que cette loi statue seront applicables aux crimes et délits mentionnés dans mon amendement. J'évite ainsi tout naturellement d'entrer dans le système d'une loi pénale; mon amendement reste ce qu'il doit être, un degré de plus de procédure dans le cours d'une loi de procédure.

Il n'innove rien dans la matière pénale, il ne fait qu'étendre une disposition d'une loi déja existante; il applique seulement à l'esclavage en général ce qui, dans une de vos lois, se bornoit à un esclavage particulier. Je ne crois donc pas, Messieurs, qu'il soit possible de faire une objection un peu solide contre un amendement que réclament également

votre religion, votre justice, votre humanité, et qui se place si naturellement dans le projet de loi sur lequel vous allez voter, qu'on diroit qu'il en est partie inhérente et indispensable.

Considéré dans ses rapports avec les affaires du monde, l'amendement est aussi sans le moindre inconvénient. Le terme générique que j'emploie n'indique aucun peuple particulier. J'ai couvert le Grec du manteau de l'esclave afin qu'on ne le reconnût pas et que les signes de sa misère rendissent au moins sa personne inviolable à la charité du chrétien.

AMENDEMENT

A l'article 1er du projet de loi sur la répression des crimes commis par des François dans les échelles du Levant, et devant former le second paragraphe de cet article.

« Est réputée contravention, délit et crime, selon « la gravité des cas, conformément à la loi du « 15 avril 1818, toute part quelconque qui seroit « prise par des sujets et des navires françois, en « quelque lieu, sous quelque condition et prétexte « que ce soit, et par des individus étrangers dans « les pays soumis à la domination françoise, au « trafic des esclaves dans les échelles du Levant et « de Barbarie. »

DISCOURS

EN RÉPONSE

A M. LE GARDE DES SCEAUX.

MESSIEURS,

M. le garde des sceaux prétend que mon amendement seroit mieux placé au vingt-sixième article du projet de loi qu'au premier article : qu'à cela ne tienne; si M. le garde des sceaux veut s'engager à soutenir mon amendement placé au vingt-sixième article, je suis prêt à lui donner satisfaction et à m'entendre avec lui.

La mémoire de M. le garde des sceaux l'aura, je pense, trompé : il croit que j'ai accusé des François. J'ai précisément mis les François hors de cause, et j'ai déclaré que j'espérois qu'aucun d'eux n'avoit souillé le pavillon blanc dans un damnable trafic.

M. le garde des sceaux ne me semble avoir détruit ni ce que j'ai avancé touchant le crime, ni ce que j'ai soutenu sur la complicité du crime. Il se contente de tout nier. Mais nier n'est pas prouver; et moi, pour soutenir que les transports d'esclaves existent, je m'appuie sur les écrits de tous les voyageurs, sur les récits de toutes les gazettes imprimées dans l'Orient, même de celles qui ne sont pas favorables à la cause des Grecs, sur les journaux offi-

ciels de Napoli de Romanie, enfin sur les plaintes même du gouvernement grec. Quand on a demandé à celui-ci de faire justice des pirates qui usurpent son pavillon, il a répondu qu'il ne demandoit pas mieux, mais qu'il falloit aussi que les puissances chrétiennes défendissent à leurs sujets de fournir des transports aux soldats turcs, et de noliser des vaisseaux pour y faire recevoir les malheureux habitants de la Grèce que l'on emmenoit en esclavage. Voilà, Messieurs, des faits connus de tout l'univers.

Et enfin, comme je l'ai déja dit, si le crime n'existe pas, il suffiroit qu'il fût possible, et qu'on en eût été menacé, pour ôter d'avance tout moyen de le commettre impunément. Si mon amendement introduit dans le projet de loi est inutile, tant mieux; mais c'est le cas de dire plus que jamais que ce qui abonde ne vicie pas. Cet amendement vous fera un immortel honneur sans pouvoir causer aucun dommage. Toute la question vient se réduire à ce point: il y aura jugement devant les tribunaux. Si les prévenus ne sont pas coupables du crime qu'on leur impute, s'ils n'ont pas pris une part quelconque à un trafic réprouvé par les lois divines et humaines, ils seront acquittés. Tous les jours des vaisseaux sont arrêtés comme prévenus d'avoir fait la traite des noirs; les maîtres de ces vaisseaux se justifient, et ils sont libérés. Encore une fois, si le délit ou le crime que l'amendement est destiné à prévenir n'existe pas, la loi ne sera jamais appliquée; s'il existe, et qu'il y ait des prévenus, ils seront jugés, et renvoyés absous s'ils ne sont pas coupables; s'ils

sont coupables, voudriez-vous qu'un crime aussi énorme devant Dieu et devant les hommes restât impuni?

Une autre objection de M. le ministre de la justice consiste à dire que mon amendement introduit une loi pénale dans une loi de procédure.

Je croyois, Messieurs, m'être mis à l'abri de cette fin de non recevoir dans le développement de mon amendement. En effet, je crois avoir prouvé d'une manière sensible que l'amendement ne fait aucune confusion de matières, et ne sort pas du caractère de la loi. Mais apparemment que je ne me serai pas suffisamment expliqué; essayons de mieux me faire entendre :

Mon amendement confond si peu une loi pénale avec une loi de procédure, qu'il ne renferme le prononcé d'aucune peine. Il exprime seulement un délit, lequel délit sera puni sans doute par les lois françoises, comme tous les délits et crimes commis dans les échelles du Levant, et ainsi le veut le projet de loi lui-même, par son article 26.

Le savant magistrat à qui j'ai l'honneur de répondre semble avoir confondu lui-même des choses extrêmement diverses : parce que je m'occupois de délits, il lui a paru que j'établissois des peines, dont je ne dis pas un mot.

Considéré sous tous les rapports, mon amendement, Messieurs, ne dénature point le principe de la loi dans laquelle je sollicite son introduction. Ce n'est qu'un article oublié dans cette loi, dont je demande pour ainsi dire le rétablissement. La ma-

tière est parfaitement homogène. L'amendement ne fait que généraliser la nature d'un crime déja mentionné dans vos lois; il n'introduit aucune peine nouvelle pour la répression de ce crime. Le projet de loi s'occupe des délits commis dans les échelles du Levant, sous les yeux des consuls françois; et ce sont aussi des délits commis dans les échelles du Levant, sous les yeux des consuls du roi, que l'amendement spécifie. Ici les crimes ont le même théâtre, sont perpétrés par les mêmes hommes, attestés par les mêmes témoins, jugés par les mêmes tribunaux: que faut-il donc de plus pour donner à un amendement le caractère de la loi même dans laquelle il peut être placé?

Je voulois négliger de répondre à une objection qui n'est pas nouvelle et que, depuis dix ans, j'ai vu reproduire à propos de presque toutes les lois.

Il est rare, quand un amendement a quelque importance, qu'on ne dise pas que cet amendement n'est autre chose qu'une loi particulière, qu'un envahissement de l'initiative royale et qui peut tout au plus devenir l'objet d'une proposition spéciale. Votre sagesse, Messieurs, ne s'est pas souvent rendue à cette objection, et vous avez nombre de fois au contraire adopté des amendements qui, vous assuroit-on, dénaturoient la loi dans son principe, introduisoient une loi dans une loi. Votre mémoire vous en fournira de grands exemples. Vous aurez bientôt, dans le projet de loi sur le droit d'aînesse, l'occasion d'user largement du droit d'amender. Je ne pense pas que vous demandiez au noble rappor-

teur de votre commission de changer en propositions les amendements qu'elle a jugé convenable de vous présenter à votre dernière séance.

Et en vérité, Messieurs, mon amendement fût-il plus étranger à la loi, pourriez-vous, pour une petite convenance de matières, refuser de prévenir un si grand crime? Et qu'on ne dise pas que dans tous les cas on a le temps d'attendre: l'amendement est urgent, car les malheurs se précipitent; il ne s'agit pas de prévenir un désordre à venir, mais un désordre du jour.

Au moment où je vous parle, Messieurs, une nouvelle moisson de victimes humaines tombe peut-être sous le fer des Turcs. Une poignée de chrétiens héroïques se défend encore au milieu des ruines de Missolonghi, à la vue de l'Europe chrétienne insensible à tant de courage et à tant de malheurs. Et qui peut pénétrer les desseins de la Providence? J'ai lu hier, Messieurs, une lettre d'un enfant de quinze ans datée des remparts de Missolonghi. « Mon cher « compère, écrit-il dans sa naïveté à un de ses ca- « marades à Zante, j'ai été blessé trois fois; mais je « suis moi et mes compagnons assez guéri pour avoir « repris nos fusils. Si nous avions des vivres, nous « braverions des ennemis trois fois plus nombreux. « Ibrahim est sous nos murs; il nous a fait faire des « propositions et des menaces; nous avons tout re- « poussé. Ibrahim a des officiers françois avec lui : « qu'avons-nous fait aux François pour nous traiter « ainsi ? »

Messieurs, ce jeune homme sera-t-il pris, trans-

porté par des chrétiens aux marchés d'Alexandrie? S'il doit encore nous demander ce qu'il a fait aux François, que notre amendement soit là pour satisfaire à l'interrogation de son désespoir, au cri de sa misère, pour que nous puissions lui répondre: « Non, ce n'est pas le pavillon de saint Louis qui « protége votre esclavage, il voudroit plutôt couvrir « vos nobles blessures! »

Pairs de France, ministre du roi très chrétien, si nous ne pouvons pas par nos armes secourir la malheureuse Grèce, séparons-nous du moins par nos lois des crimes qui s'y commettent; donnons un noble exemple qui préparera peut-être en Europe les voies à une politique plus élevée, plus humaine, plus conforme à la religion, et plus digne d'un siècle éclairé; et c'est à vous, Messieurs, c'est à la France qu'on devra cette noble initiative!

ITINÉRAIRE

DE PARIS A JÉRUSALEM

ET DE

JÉRUSALEM A PARIS.

f.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Si je disois que cet *Itinéraire* n'étoit point destiné à voir le jour, que je le donne au public à regret et comme malgré moi, je dirois la vérité, et vraisemblablement on ne me croiroit pas.

Je n'ai point fait un voyage pour l'écrire; j'avois un autre dessein : ce dessein je l'ai rempli dans *les Martyrs*. J'allois chercher des images; voilà tout.

Je n'ai pu voir Sparte, Athènes, Jérusalem, sans faire quelques réflexions. Ces réflexions ne pouvoient entrer dans le sujet d'une épopée; elles sont restées sur mon journal de route : je les publie aujourd'hui, dans ce que j'appelle *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, faute d'avoir trouvé un titre plus convenable à mon sujet.

Je prie donc le lecteur de regarder cet *Itinéraire* moins comme un Voyage que comme des Mémoires d'une année de ma vie. Je ne marche point sur les traces des Chardin, des Tavernier, des Chandler, des Mungo Parck, des Humboldt : je n'ai point la prétention d'avoir connu des peuples chez lesquels je n'ai fait que passer. Un moment suffit au peintre de paysage pour crayonner un arbre, prendre une vue, dessiner une ruine; mais les années entières sont trop courtes pour étudier les mœurs des hommes, et pour approfondir les sciences et les arts.

Toutefois je sais respecter le public, et l'on auroit tort de penser que je livre au jour un ouvrage qui ne

m'a coûté ni soins, ni recherches, ni travail : on verra que j'ai scrupuleusement rempli mes devoirs d'écrivain. Quand je n'aurois fait que donner une description détaillée des ruines de Lacédémone, découvrir un nouveau tombeau à Mycènes, indiquer les ports de Carthage, je mériterois encore la bienveillance des voyageurs.

J'avois commencé à mettre en latin les deux Mémoires de l'Introduction, destinés à une académie étrangère ; il est juste que ma patrie ait la préférence.

Cependant, je dois prévenir le lecteur que cette Introduction est d'une extrême aridité. Elle n'offre qu'une suite de dates et de faits dépouillés de tout ornement : on peut la passer sans inconvénient, pour éviter l'ennui attaché à ces espèces de tables chronologiques.

Dans un ouvrage du genre de cet *Itinéraire*, j'ai dû souvent passer des réflexions les plus graves aux récits les plus familiers : tantôt m'abandonnant à mes rêveries sur les ruines de la Grèce, tantôt revenant aux soins du voyageur, mon style a suivi nécessairement le mouvement de ma pensée et de ma fortune. Tous les lecteurs ne s'attacheront donc pas aux mêmes endroits : les uns ne chercheront que mes sentiments ; les autres n'aimeront que mes aventures ; ceux-ci me sauront gré des détails positifs que j'ai donnés sur beaucoup d'objets ; ceux-là s'ennuieront de la critique des arts, de l'étude des monuments, des digressions historiques. Au reste, c'est l'homme, beaucoup plus que l'auteur, que l'on verra partout ; je parle éternellement de moi, et j'en parlois en sûreté, puisque je ne comptois point publier ces Mémoires. Mais, comme je n'ai rien dans le cœur que je craigne de montrer au dehors, je n'ai rien retranché de mes notes originales. Enfin, j'aurai atteint le but que je me propose, si l'on sent d'un bout à

l'autre de cet ouvrage une parfaite sincérité. Un voyageur est une espèce d'historien : son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire ; il ne doit rien inventer ; mais aussi il ne doit rien omettre ; et, quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou de dénaturer la vérité.

Je n'ai point chargé cet *Itinéraire* de notes ; j'ai seulement réuni, à la fin du troisième volume, trois opuscules qui éclaircissent mes propres travaux [1] :

1° L'*Itinéraire latin de Bordeaux à Jérusalem :* il trace le chemin que suivirent, depuis, les Croisés, et c'est pour ainsi dire le premier pélerinage à Jérusalem. Cet *Itinéraire* ne se trouvoit jusqu'ici que dans les livres connus des seuls savants ;

2° La dissertation de d'Anville sur l'ancienne Jérusalem : dissertation très rare, et que le savant M. de Sainte-Croix regardoit, avec raison, comme le chef-d'œuvre de l'auteur ;

3° Un Mémoire inédit sur Tunis.

J'ai reçu beaucoup de marques d'intérêt durant le cours de mon voyage. M. le général Sébastiani, MM. Vial, Fauvel, Drovetti, Saint-Marcel, Caffe, Devoise, etc., trouveront leurs noms cités avec honneur dans cet *Itinéraire :* rien n'est doux comme de publier les services qu'on a reçus.

La même raison m'engage à parler de quelques autres personnes à qui je dois aussi beaucoup de reconnoissance.

M. Boissonade s'est condamné, pour m'obliger, à la

[1] Dans la troisième édition, on a rejeté en notes, à la fin de chaque volume, les longues citations qui se trouvoient insérées dans le texte.

chose la plus ennuyeuse et la plus pénible qu'il y ait au monde : il a revu les épreuves des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*. J'ai cédé à toutes ses observations, dictées par le goût le plus délicat, par la critique la plus éclairée et la plus saine. Si j'ai admiré sa rare complaisance, il a pu connoître ma docilité.

M. Guizot, qui possède aussi ces connoissances que l'on avoit toujours autrefois avant d'oser prendre la plume, s'est empressé de me donner les renseignements qui pouvoient m'être utiles. J'ai trouvé en lui cette politesse et cette noblesse de caractère qui font aimer et respecter le talent.

Enfin, des savants distingués ont bien voulu éclaircir mes doutes et me faire part de leurs lumières : j'ai consulté MM. Malte-Brun et Langlès. Je ne pouvois mieux m'adresser pour tout ce qui concerne la géographie et les langues anciennes et modernes de l'Orient.

Comme mille raisons peuvent m'arrêter dans la carrière littéraire au point où je suis parvenu, je veux payer ici toutes mes dettes. Des gens de lettres ont mis en vers plusieurs morceaux de mes ouvrages; j'avoue que je n'ai connu qu'assez tard le grand nombre d'obligations que j'avois aux Muses sous ce rapport. Je ne sais comment, par exemple, une pièce charmante, intitulée *le Voyage du Poëte*, a pu si long-temps m'échapper. L'auteur de ce petit poëme, M. de Saint-Victor, a bien voulu embellir mes descriptions sauvages, et répéter sur sa lyre une partie de ma chanson du désert. J'aurois dû l'en remercier plus tôt. Si donc quelques écrivains ont été justement choqués de mon silence, quand ils me faisoient l'honneur de perfectionner mes ébauches, ils verront ici la réparation de mes torts. Je n'ai jamais l'intention de blesser personne, encore moins les hommes de talent, qui me font jouir d'une

partie de leur gloire en empruntant quelque chose à mes écrits. Je ne veux point me brouiller avec les neuf Sœurs, même au moment où je les abandonne. Eh! comment n'aimerois-je pas ces nobles et généreuses Immortelles! Elles seules ne sont pas devenues mes ennemies lorsque j'ai obtenu quelques succès; elles seules encore, sans s'étonner d'une vaine rumeur, ont opposé leur opinion au déchaînement de la malveillance. Si je ne puis faire vivre Cymodocée, elle aura du moins la gloire d'avoir été chantée par un des plus grands poëtes de nos jours, et par l'homme qui, de l'aveu de tous, juge et apprécie le mieux les ouvrages des autres [1].

Quant aux censeurs qui, jusqu'à présent, ont parlé de mes ouvrages, plusieurs m'ont traité avec une indulgence dont je conserve la reconnoissance la plus vive : je tâcherai d'ailleurs, dans tous les cas et dans tous les temps, de mériter les éloges, de profiter des critiques, et de pardonner aux injures.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

J'ai revu le style de cet *Itinéraire* avec une attention scrupuleuse, et j'ai, selon ma coutume, écouté les conseils de la critique. On a paru désapprouver généralement les citations intercalées dans le texte; je les ai rejetées à la fin de chaque volume : débarrassé de ces richesses étrangères, le récit marchera peut-être avec plus de rapidité.

[1] M. de Fontanes.

Dans les deux premières éditions de l'*Itinéraire*, j'avois rappelé, à propos de Carthage, un livre italien que je ne connoissois pas. Le vrai titre de ce livre est : *Ragguaglio del viaggio compendioso di un Dilettante antiquario, sorpreso da Corsari; condotto in Barberia, e felicemente ripatriato. Milano*, 1805. On m'a prêté cet ouvrage : je n'ai pu découvrir distinctement si son auteur, le Père Caroni, est de mon opinion touchant la position des ports de Carthage; cependant, ils sont placés sur la carte du *Ragguaglio* là où je voudrois les placer. Il paroît donc que le Père Caroni a suivi, comme moi, le sentiment de M. Humbert, officier du génie hollandois, qui commande à la Goulette. Tout ce que dit d'ailleurs l'antiquaire italien sur les ruines de la patrie d'Annibal est extrêmement intéressant : les lecteurs en achetant le *Ragguaglio* auront le double plaisir de lire un bon ouvrage et de faire une bonne action, car le Père Caroni, qui a été esclave à Tunis, veut consacrer le prix de la vente de son livre à la délivrance de ses compagnons d'infortune; c'est mettre noblement à profit la science et le malheur : le *non ignara mali, miseris succurrere disco*, est particulièrement inspiré par le sol de Carthage.

L'*Itinéraire* semble avoir été reçu du public avec indulgence : on m'a fait cependant quelques objections auxquelles je me crois obligé de répondre.

On m'a reproché d'avoir pris mal à propos le *Sousoughirli* pour le Granique, et cela uniquement pour avoir le plaisir de faire le portrait d'Alexandre. En vérité, j'aurois pu dire du conquérant macédonien ce qu'en dit Montesquieu : *Parlons-en tout à notre aise.* Les occasions ne me manquoient pas; et, par exemple, il eût été assez naturel de parler d'Alexandre à propos d'Alexandrie.

Mais comment un critique, qui s'est d'ailleurs ex-

primé avec décence sur mon ouvrage, a-t-il pu s'imaginer qu'aux risques de faire rire à mes dépens l'Europe savante, j'avois été de mon propre chef trouver le Granique dans le *Sousoughirli?* N'étoit-il pas naturel de penser que je m'appuyois sur de grandes autorités? Ces autorités étoient d'autant plus faciles à découvrir, qu'elles sont indiquées dans le texte. Spon et Tournefort jouissent, comme voyageurs, de l'estime universelle; or ce sont eux qui sont les coupables, s'il y a des coupables ici. Voici d'abord le passage de Spon.

« Nous continuâmes notre marche le lendemain jus-« qu'à midi, dans cette belle plaine de la Mysie; puis « nous vînmes à de petites collines. Le soir nous pas-« sâmes le Granique sur un pont de bois à piles de « pierres, quoiqu'on l'eût pu aisément guéer, n'y ayant « pas de l'eau jusqu'aux sangles des chevaux. C'est cette « rivière que le passage d'Alexandre-le-Grand a rendue « si fameuse, et qui fut le premier théâtre de sa gloire « lorsqu'il marchoit contre Darius. Elle est presque à « sec en été; mais quelquefois elle se déborde étrange-« ment par les pluies. Son fond n'est que sablon et gra-« vier; et les Turcs, qui ne sont pas soigneux de tenir « les embouchures de rivières nettes, ont laissé presque « combler celle du Granique, ce qui empêche qu'elle « ne soit navigable. Au village de *Sousoughirli,* qui n'en « est qu'à une mousquetade, il y a un grand kan ou « Kiervansera, c'est-à-dire une hôtellerie à la mode du « pays, de quoi M. Tavernier nous donne une longue et « exacte description dans ses Voyages d'Asie. . . . . . .
« . . . .

« Ayant quitté le village des Buffles d'eau, car c'est « ce que signifie en turc *Sousoughirli,* nous allâmes en-« core le long du Granique pendant plus d'une heure; « et, à six milles de là, M. le docteur Pierelin nous fit « remarquer de l'autre côté de l'eau, assez loin de notre

« chemin, les masures d'un château qu'on croit avoir été « bâti par Alexandre, après qu'il eut passé la rivière [1]. »

Il est, je pense, assez clair que Spon prend comme moi la rivière du village de *Sousoughirli* ou des Buffles d'eau pour le Granique.

Tournefort est encore plus précis :

« Ce Granique, dont on n'oubliera jamais le nom tant « qu'on parlera d'Alexandre, coule du sud-est au nord, « et ensuite vers le nord-ouest, avant que de tomber « dans la mer; ses bords sont fort élevés du côté qui « regarde le couchant. Ainsi les troupes de Darius « avoient un grand avantage, si elles en avoient su pro- « fiter. Cette rivière, si fameuse par la première ba- « taille que le plus grand capitaine de l'antiquité gagna « sur ses bords, s'appelle à présent *Sousoughirli*, qui « est le nom d'un village où elle passe; et *Sousoughirli* « veut dire *le village des Buffles d'eau.* »

Je pourrois joindre à ces autorités celle de Paul Lucas (*Voyage de Turquie en Asie*, liv. II, pag. 131); je pourrois renvoyer le critique au grand *Dictionnaire de la Martinière*, au mot *Granique*, tom. III, pag. 160; à l'*Encyclopédie*, au même mot *Granique*, tom. VII, pag. 858; enfin à l'auteur de l'*Examen critique des Historiens d'Alexandre*, pag. 239 de la deuxième édition : il verroit dans tous ces ouvrages que le Granique est aujourd'hui le *Sousou* ou le *Samsou*, ou le *Sousoughirli*, c'est-à-dire que la Martinière, les encyclopédistes et le savant M. de Sainte-Croix s'en sont rapportés à l'autorité de Spon, de Wheler, de Paul Lucas et de Tournefort. La même autorité est reconnue, dans l'*Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, par La Harpe, tom. XXIX, pag. 86. Quand un chétif voyageur comme moi a derrière lui des voyageurs tels que Spon, Wheler, Paul

[1] *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, par S. Spon et G. Wheler, tome I, p. 285-86-87, édition de Lyon, 1678.

Lucas et Tournefort, il est hors d'atteinte, surtout lorsque leur opinion a été adoptée par des savants aussi distingués que ceux que je viens de nommer.

Mais Spon, Wheler, Tournefort, Paul Lucas, sont tombés dans une méprise, et cette méprise a entraîné celle de la Martinière, des encyclopédistes, de M. de Sainte-Croix et de M. de La Harpe. C'est une autre question : ce n'est pas à moi à m'ériger en maître, et à relever les erreurs de ces hommes célèbres, il me suffit d'être à l'abri sous leur autorité : je consens à avoir tort avec eux.

Je ne sais si je dois parler d'une autre petite chicane qu'on m'a faite au sujet de *Kirkagach :* j'avois avancé que le nom de cette ville n'existe sur aucune carte; on a répondu que ce nom se trouve sur une carte de l'Anglois Arrowsmith, carte presque inconnue en France : cette querelle ne peut pas être bien sérieuse.

Enfin, on a cru que je me vantois d'avoir découvert le premier les ruines de Sparte. Ceci m'humilie un peu : car il est clair qu'on a pris à la lettre le conseil que je donne dans la Préface de la première édition, de ne point lire l'*Introduction à l'Itinéraire;* mais pourtant il restoit assez de choses sur ce sujet dans le corps même de l'ouvrage, pour prouver aux critiques que je ne me vantois de rien. Je cite dans l'Introduction et dans l'*Itinéraire* tous les voyageurs qui ont vu Sparte avant moi, ou qui ont parlé de ses ruines. Giambetti, en 1465; Giraud et Vernon, en 1676; Fourmont, en 1726; Leroi, en 1758, Riedsel, en 1773; Villoison et Fauvel, vers l'an 1780; Scrofani, en 1794, et Pouqueville, en 1798. Qu'on lise dans l'*Itinéraire* les pages 75-76-77 du premier volume, où je traite des diverses opinions touchant les ruines de Sparte, et l'on verra s'il est possible de parler de soi-même avec moins de prétention. Comme il m'a paru néanmoins que quelques phrases, relatives à mes

très foibles travaux, n'étoient pas assez modestes, je me suis empressé de les supprimer ou de les adoucir dans cette troisième édition [1].

Cette bonne foi, à laquelle j'attache un grand prix, se fait sentir, du moins je l'espère, d'un bout à l'autre de mon Voyage. Je pourrois citer en faveur de la sincérité de mes récits plusieurs témoignages d'un grand poids, mais je me contenterai de mettre sous les yeux du lecteur une preuve tout-à-fait inattendue de la conscience avec laquelle l'*Itinéraire* est écrit : j'avoue que cette preuve m'est extrêmement agréable.

S'il y a quelque chose qui puisse paroître singulier dans ma relation, c'est sans doute la rencontre que je fis du père Clément à Bethléem. Lorsqu'au retour de mon voyage on imprima dans le Mercure un ou deux fragments de l'*Itinéraire*, les critiques, en louant

[1] Au reste, je ne sais pourquoi je m'attache si sérieusement à me justifier sur quelques points d'érudition : il est très bon sans doute que je ne me sois pas trompé; mais quand cela me seroit arrivé, on n'auroit encore rien à me dire : j'ai déclaré que je n'avois aucune prétention, ni comme savant, ni même comme voyageur. Mon *Itinéraire* est la course rapide d'un homme qui va voir le ciel, la terre et l'eau, et qui revient à ses foyers avec quelques images nouvelles dans la tête, et quelques sentiments de plus dans le cœur : qu'on lise attentivement ma première préface, et qu'on ne me demande pas ce que je n'ai pu ni voulu donner. Après tout, cependant, je réponds de l'exactitude des faits. J'ai peut-être commis quelques erreurs de mémoire, mais je crois pouvoir dire que je ne suis tombé dans aucune faute essentielle. Voici, par exemple, une inadvertance assez singulière qu'on veut bien me faire connoître à l'instant : en parlant de l'épisode d'Herminie et du vieillard dans la *Jérusalem délivrée*, je prouve que la scène doit être placée au bord du Jourdain, mais j'ajoute que le poëte ne le dit pas; et cependant le poëte dit formellement :

Giunse (*Erminia*) del bel *Giordano* à le chiare acque.

N'ayant pas été instruit assez tôt de cette erreur, elle est restée dans cette présente édition; mais il suffit au lecteur qu'elle soit indiquée ici.

beaucoup trop mon style, eurent l'air de penser que mon imagination avoit fait tous les frais de l'histoire du père Clément. La lettre suivante fera voir si ce soupçon étoit bien fondé. La personne qui me fait l'honneur de m'écrire m'est tout-à-fait inconnue :

A MONSIEUR

MONSIEUR DE CHATEAUBRIAND,

AUTEUR DES MARTYRS

ET DE L'ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM ET DE JÉRUSALEM A PARIS.

A PARIS.

Au Pérai, 20 juin.

« En lisant votre *Voyage de Paris à Jérusalem*, Monsieur, j'ai vu, « avec une augmentation d'intérêt, la rencontre que vous avez faite « du père Clément à Bethléem. Je le connois beaucoup : il a été « mon aumônier avant la révolution. J'ai été en correspondance « avec lui pendant son séjour en Portugal, et il m'annonça son « voyage à la Terre-Sainte. J'ai été extrêmement touchée de l'idée « qu'il a été oublié dans sa patrie; mon mari et moi avons conservé « pour lui toute la considération que méritent ses vertus et sa piété. « Nous serions enchantés qu'il voulût revenir demeurer avec nous; « nous lui offrons le même sort qu'il avoit autrefois, et de plus la « certitude de ne jamais nous quitter. Je croirois amener la béné- « diction sur ma maison si je le décidois à y rentrer. Il auroit la plus « parfaite liberté pour tous ses exercices de piété; il nous connoît, « nous n'avons point changé. J'aurois le bonheur d'avoir tous les « jours la messe d'un saint homme. Je voudrois, Monsieur, lui « faire toutes mes propositions, mais j'ignore comment les lui faire « passer. Oserai-je vous demander si vous n'auriez pas conservé « quelque relation dans ce pays, où si vous connoîtriez quelque « moyen de lui faire passer ma lettre? Connoissant vos principes « religieux, Monsieur, j'espère que vous me pardonnerez, si je suis « indiscrète, en faveur du motif qui me conduit.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et obéissante « servante.

« BELIN DE NAN.

« A Madame de Nan, en son château du Pérai, près Vaas, par « Château-du-Loir, département de la Sarthe. »

J'ai répondu à Madame Belin de Nan; et, par une seconde lettre, elle m'a permis d'imprimer celle que je donne ici. J'ai écrit aussi au père Clément à Bethléem, pour lui faire part des propositions de madame Belin.

Enfin, j'ai eu le bonheur de recevoir sous mon toit quelques unes des personnes qui m'ont donné si généreusement l'hospitalité pendant mon voyage, en particulier M. Devoise, consul de France à Tunis : ce fut lui qui me recueillit à mon arrivée d'Égypte. Mais j'ai de la peine à me consoler de n'avoir pas rencontré un des pères de Terre-Sainte, qui a passé à Paris et qui m'a demandé plusieurs fois. J'ai lieu de croire que c'étoit le père Muños : j'aurois tâché de le recevoir avec un cœur *limpido e bianco*, comme il me reçut à Jaffa et je lui aurois demandé à mon tour :

Sed tibi qui cursum venti, quæ fata dedere?

J'oubliois de dire que j'ai reçu, trop tard pour en faire usage, des renseignements sur quelques nouveaux voyageurs en Grèce, dont les journaux ont annoncé le retour; j'ai lu aussi, à la suite d'un ouvrage, traduit de l'allemand, sur l'Espagne moderne, un excellent morceau intitulé : *les Espagnols du quatorzième siècle.* J'ai trouvé dans ce Précis des choses extrêmement curieuses sur l'expédition des Catalans en Grèce, et sur le duché d'Athènes où régnoit alors un prince françois de la maison de Brienne. Montaner, compagnon d'armes des héros catalans, écrivit lui-même l'histoire de leur conquête; je ne connois point son ouvrage, cité souvent par l'auteur allemand : il m'auroit été très utile pour corriger quelques erreurs, ou pour ajouter quelques faits à l'Introduction de l'*Itinéraire.*

INTRODUCTION.

PREMIER MÉMOIRE.

Je diviserai cette introduction en deux Mémoires : dans le premier, je prendrai l'histoire de Sparte et d'Athènes à peu près au siècle d'Auguste, et je la conduirai jusqu'à nos jours. Dans le second, j'examinerai l'authenticité des traditions religieuses à Jérusalem.

Spon, Wheler, Fanelli, Chandler et Leroi ont, il est vrai, parlé du sort de la Grèce dans le moyen âge; mais le tableau tracé par ces savants hommes est bien loin d'être complet. Ils se sont contentés des faits généraux, sans se fatiguer à débrouiller la *Byzantine*; ils ont ignoré l'existence de quelques Voyages au Levant : en profitant de leurs travaux, je tâcherai de suppléer à ce qu'ils ont omis.

Quant à l'histoire de Jérusalem, elle ne présente aucune obscurité dans les siècles barbares; jamais on ne perd de vue la ville sainte. Mais lorsque les pélerins vous disent : « Nous « nous rendîmes au tombeau de Jésus-Christ, nous entrâmes « dans la grotte où le Sauveur du monde répandit une sueur « de sang, etc. etc., » un lecteur peu crédule pourroit s'imaginer que les pélerins sont trompés par des traditions incertaines : or, c'est un point de critique que je me propose de discuter dans le second Mémoire de cette Introduction.

Je viens à l'histoire de Sparte et d'Athènes :

Lorsque les Romains commencèrent à se montrer dans l'Orient, Athènes se déclara leur ennemie, et Sparte embrassa leur fortune. Sylla brûla le Pirée et Munychie; il saccagea la ville de Cécrops, et fit un si grand massacre des citoyens, que le sang, dit Plutarque, remplit tout le Céramique, et regorgea par les ports. Av. J. C. 87. Plut. in Syll.; Appian.

Av. J. C. 87. Dans les guerres civiles de Rome, les Athéniens suivirent
le parti de Pompée, qui leur sembloit être celui de la liberté :
Av. J. C. 47. les Lacédémoniens s'attachèrent à la destinée de César. Celui-
Cæs. de Bell. civil.; Dion.; ci refusa de se venger d'Athènes. Sparte, fidèle à la mémoire
Appian.; Plut. de César, combattit contre Brutus à la bataille de Philippes;
in Vit. Brut. Av. J. C. 44. Brutus avoit promis le pillage de Lacédémone à ses soldats,
Av. J. C. 41. en cas qu'il obtînt la victoire. Les Athéniens élevèrent des sta-
Plut. in Ant. Av. J. C. 21. tues à Brutus, s'unirent à Antoine et furent punis par Au-
Vell.-Pat. guste. Quatre ans avant la mort de ce prince, ils se révoltèrent
De J. C. 10. Suet. in Aug. contre lui.

De J. C. 25. Athènes demeura libre pendant le règne de Tibère. Sparte
Tac. Ann. lib. 4. vint plaider et perdre à Rome une petite cause contre les Mes-
séniens, autrefois ses esclaves. Il s'agissait de la possession
du temple de Diane-Limnatide : précisément cette Diane dont
la fête donna naissance aux guerres messéniaques.

De Sit. orb. Si l'on fait vivre Strabon sous Tibère, la description de
lib. 9. Sparte et d'Athènes par ce géographe se rapportera au temps
dont nous parlons.

De J. C. 18. Lorsque Germanicus passa chez les Athéniens, par respect
Tacit. Annal. lib. 2. pour leur ancienne gloire, il se dépouilla des marques de la
puissance, et marcha précédé d'un seul licteur.

De J. C. 56. Pomponius Méla écrivoit vers le temps de l'empereur
De Sit. orb. lib. 2. Claude. Il se contente de nommer Athènes en décrivant la
côte de l'Attique.

De J. C. 67. Néron visita la Grèce; mais il n'entra ni dans Athènes, ni
Xiph. in Ner. dans Lacédémone.

De J. C. 79. Vespasien réduisit l'Achaïe en province romaine, et lui
Dio. donna pour gouverneur un proconsul. Pline l'ancien, aimé de
Vespasien et de Titus, parla sous ces princes de divers mo-
numents de la Grèce.

De J. C. 91. Apollonius de Tyane, pendant le règne de Domitien,
Philostr. in Vit. Apol. Ty. trouva les lois de Lycurgue en vigueur à Lacédémone.

De J. C. 97. Nerva favorisa les Athéniens. Les monuments d'Hérode-
Eutr. Vict. Dio. Atticus et le voyage de Pausanias sont à peu près de cette
époque.

De J. C. 115. Pline le jeune, sous Trajan, exhorte Maxime, proconsul
Plin. jun. l. 8. c. 24. d'Achaïe, à gouverner Athènes et la Grèce avec équité.

De J. C. 134. Adrien rétablit les monuments d'Athènes, acheva le temple

de Jupiter-Olympien, bâtit une nouvelle ville auprès de l'ancienne, et fit refleurir dans la Grèce les sciences, les lettres et les arts. De J. C. 134. Dio.; Spart.; Euseb.

Antonin et Marc-Aurèle comblèrent Athènes de bienfaits. Le dernier s'attacha surtout à rendre à l'Académie son ancienne splendeur : il multiplia les professeurs de philosophie, d'éloquence et de droit civil, et en porta le nombre jusqu'à treize : deux platoniciens, deux péripatéticiens, deux stoïciens, deux épicuriens, deux rhéteurs, deux professeurs de droit civil, et un préfet de la jeunesse. Lucien, qui vivoit alors, dit qu'Athènes étoit remplie de longues barbes, de manteaux, de bâtons et de besaces. De J. C. 176. Capitol.; Dio.

Le *Polyhistor* de Solin parut vers la fin de ce siècle. Solin décrit plusieurs monuments de la Grèce. Il n'a pas copié Pline le naturaliste aussi servilement qu'on s'est plu à le répéter.

Sévère priva Athènes d'une partie de ses priviléges, pour la punir de s'être déclarée en faveur de Pescennius Niger. De J. C. 194. Herodian.; Spart.; Dio.

Sparte, tombée dans l'obscurité, tandis qu'Athènes attiroit encore les regards du monde, mérita la honteuse estime de Caracalla : ce prince avoit dans son armée un bataillon de Lacédémoniens, et une garde de Spartiates auprès de sa personne. De J. C. 214. Herodian.

Les Scythes, ayant envahi la Macédoine, au temps de l'empereur Gallien, mirent le siége devant Thessalonique. Les Athéniens effrayés se hatèrent de relever les murs que Sylla avait abattus. De J. C. 260. Trebell.; Zon.

Quelques années après, les Hérules pillèrent Sparte, Corinthe et Argos. Athènes fut sauvée par la bravoure d'un de ses citoyens nommé *Dexippe*, également connu dans les lettres et dans les armes. De J. C. 261. Trebell.

L'archontat fut aboli à cette époque, le stratége, inspecteur de l'*agora* ou du marché, devint le premier magistrat d'Athènes. Chandl. Trav.

Les Goths prirent cette ville sous le règne de Claude II. Ils voulurent brûler les bibliothèques; mais un des Barbares s'y opposa : « Conservons, dit-il, ces livres qui rendent les « Grecs si faciles à vaincre, et qui leur ôtent l'amour de la De J. C. 269. Zon.

De J. C. 269 « gloire. » Cléodème, Athénien échappé au malheur de sa patrie, rassembla des soldats, fondit sur les Goths, en tua un grand nombre, et dispersa le reste : il prouva aux Goths que la science n'exclut pas le courage.

De J. C. 323. Liban.; Or.; Zon. Athènes se remit promptement de ce désastre; car on la voit peu de temps après offrir des honneurs à Constantin et en recevoir des graces. Ce prince donna au gouverneur de l'Attique le titre de grand-duc : titre qui, se fixant dans une famille, devint héréditaire, et finit par transformer la république de Solon en une principauté gothique. Pite, évêque d'Athènes, parut au concile de Nicée.

De J. C. 337. Eunape; Zon. in Const. Constance, successeur de Constantin, après la mort de ses frères Constantin et Constant, fit présent de plusieurs îles à la ville d'Athènes.

De J. C. 354. Zos. lib. 3; Jul. Ep. Ad. Athen.; Greg.; Cyr.; Bas.; Chrys. Oper. ap. Bibl. Pat. Julien, élevé parmi les philosophes du Portique, ne s'éloigna d'Athènes qu'en versant des larmes. Les Grégoire, les Cyrille, les Basile, les Chrysostome, puisèrent leur sainte éloquence dans la patrie de Démosthènes.

De J. C. 377. Zos. lib. 4.; Chandl. Inscript. ant. Sous le règne du grand Théodose, les Goths ravagèrent l'Épire et la Thessalie. Ils se préparaient à passer dans la Grèce; mais ils en furent écartés par Théodore, général des Achéens. Athènes reconnoissante éleva une statue à son libérateur.

De J. C. 395. Zos. lib. 5. Honorius et Arcadius tenoient les rênes de l'empire lorsque Alaric pénétra dans la Grèce. Zosime raconte que le conquérant aperçut, en approchant d'Athènes, Minerve qui le menaçoit du haut de la citadelle, et Achille qui se tenoit debout devant les remparts. Si l'on en croit le même historien, Alaric ne saccagea point une ville que protégeoient les héros et les dieux. Mais ce récit a bien l'air d'une fable. Synésius, plus près de l'événement que Zosime, compare Athènes incendiée par les Goths à une victime que la flamme a dévorée, et dont il ne reste plus que les ossements. On croit que le Jupiter de Phidias périt dans cette invasion des Barbares.

Syn. ep. Op. omn. a Pet. edit.

Chandl. Trav.

Corinthe, Argos, les villes de l'Arcadie, de l'Élide et de la Laconie, éprouvèrent le sort d'Athènes : « Sparte si fameuse, « dit encore Zosime, ne put être sauvée; ses citoyens l'a- « bandonnèrent, et ses chefs la trahirent : ses chefs, vils

Zos. lib. 5.

« ministres des tyrans injustes et débauchés qui gouvernoient « alors l'état. » De J. C. 395.

Stilicon, en venant chasser Alaric du Péloponèse, acheva de désoler cet infortuné pays.

Athénaïs, fille de Léonce le philosophe, connue sous le nom d'*Eudoxie*, étoit née à Athènes, et elle épousa Théodose le jeune [1]. De J. C. 433. Zon. in Th. II.

Pendant que Léonce tenoit les rênes de l'empire d'Orient, Genseric se jeta de nouveau sur l'Achaïe. Procope ne nous dit point quel fut le sort de Sparte et d'Athènes dans cette nouvelle invasion. De J. C. 430. Procop. de Bell. Vand. l. I. cap. 5.

Le même historien fait ainsi la peinture des ravages des Barbares, dans son *Histoire secrète :* « Depuis que Justinien « gouverne l'empire, la Thrace, la Chersonèse, la *Grèce*, et « tout le pays qui s'étend entre Constantinople et le golfe « d'Ionie, ont été ravagés chaque année par les Antes, les « Slavons et les Huns. Plus de deux cent mille Romains ont « été tués ou faits prisonniers à chaque invasion des Barbares, « et les pays que j'ai nommés sont devenus semblables aux « déserts de la Scythie. » De J. C. 527. Proc. cap. 18.

Justinien fit réparer les murailles d'Athènes et élever des tours sur l'isthme de Corinthe. Dans la liste des villes que ce prince embellit ou fortifia, Procope ne cite point Lacédémone. On remarque auprès des empereurs d'Orient une garde laconienne ou tzaconienne, selon la prononciation alors introduite. Cette garde, armée de piques, portoit une espèce de cuirasse ornée de figures de lion; le soldat était vêtu d'une casaque de drap, et couvroit sa tête d'un capuchon. Le chef de cette milice s'appeloit *Stratopedarcha*. Procop. de AEdif. lib. 4. cap. 2. Cod. Curop. ap. Byz. script.

[1] On n'a pas fait attention à l'ordre chronologique, et l'on place mal à propos le mariage d'Eudoxie avant la prise d'Athènes par Alaric. Zonare dit qu'Eudoxie, chassée par ses frères, Valérius et Genèse, avoit été obligée de fuir à Constantinople. Valérius et Genèse vivoient paisiblement dans leur patrie, et Eudoxie les fit élever aux dignités de l'empire. Toute cette histoire du mariage et de la famille d'Eudoxie ne prouveroit-elle pas qu'Athènes ne souffrit pas autant du passage d'Alaric que le dit Synésius, et que Zosime pourroit bien avoir raison, du moins pour le fait?

De J. C. 527. L'empire d'Orient avait été divisé en gouvernements appelés *Thémata*. Lacédémone devint l'apanage des frères ou des fils aînés de l'empereur. Les princes de Sparte prenoient le titre de *Despotes*, leurs femmes s'appeloient *Despœnes*, et le gouvernement *Despotat*. Le despote résidoit à Sparte ou à Corinthe[1].

Ici commence le long silence de l'histoire sur le pays le plus fameux de l'univers. Spon et Chandler perdent Athènes de vue pendant sept cents ans : « Soit, dit Spon, à cause du « défaut de l'histoire, qui est courte et obscure dans ces siè« cles-là, ou que la fortune lui eût accordé ce long repos. » Cependant on découvre dans le cours de ces siècles quelques traces de Sparte et d'Athènes.

Spon. Voy. tom. 2.

De J. C. 590. Théoph. l. 8. cap. 12 ap. Byz. Script.

Nous retrouvons d'abord le nom d'Athènes dans Théophylacte Simocate, historien de l'empereur Maurice. Il parle des Muses *qui brillent à Athènes dans leurs plus superbes habits*, ce qui prouve que vers l'an 590, Athènes étoit encore le séjour des Muses.

De J. C. 650. Raven. Anon. lib. 4 et 6.

L'Anonyme de Ravenne, écrivain goth qui vivoit vraisemblablement au septième siècle, nomme trois fois Athènes dans sa Géographie ; encore n'avons-nous de cette géographie qu'un extrait mal fait par Galatéus.

De J. C. 846. Const. Porph. de Adm. Imp.

Sous Michel III, les Esclavons se répandirent dans la Grèce. Théoctiste les battit et les poussa jusqu'au fond du Péloponèse. Deux hordes de ces peuples, les Ézerites et les Milinges, se cantonnèrent à l'orient et à l'occident du Taygète, qui se nommoit des lors *Pentadactyle*. Quoi qu'en dise Constantin Porphyrogenète, ces Esclavons sont les ancêtres des Maïnotes, et ceux-ci ne sont point les descendants des anciens Spartiates, comme on le soutient aujourd'hui, sans savoir que ce n'est qu'une opinion ridicule de Constantin Porphyrogenète[2].

[1] Ce titre de despote n'étoit pas cependant particulier à la principauté de Sparte, et l'on trouve des despotes d'Orient, de Thessalie, qui jettent une grande confusion dans l'histoire.

[2] L'opinion de Paw qui fait descendre les Maïnotes, non des Spartiates, mais des Laconiens affranchis par les Romains, n'est fondée sur aucune vraisemblance historique.

Ce sont sans doute ces Esclavons qui changèrent le nom d'Amyclée en celui de Sclabochôrion. De J. C. 846.

Nous lisons dans Léon le grammairien, que les habitants de la Grèce ne pouvant plus supporter les injustices de Chasès, fils de Job et préfet d'Achaïe, le lapidèrent dans une église d'Athènes, pendant le règne de Constantin VII. De J. C. 915. Leo. Vit. Const. cap. 2.

Sous Alexis Comnène, quelque temps avant les croisades, nous voyons les Turcs ravager les îles de l'Archipel et toutes *les côtes de l'Occident.* De J. C. 1081. Leo. Ann.-Comn. lib. 7.

Dans un combat entre les Pisans et les Grecs, un comte, natif du *Péloponèse*, signala son courage vers l'an 1085 : ainsi le Péloponèse ne portoit point encore le nom de *Morée.* De J. C. 1085. Ann.-Comn. lib. 11. cap. 9.

Les guerres d'Alexis Comnène, de Robert et de Boëmond eurent pour théâtre l'Épire et la Thessalie, et ne nous apprennent rien de la Grèce proprement dite. Les premiers croisés passèrent aussi à Constantinople, sans pénétrer dans l'Achaïe. Mais, sous le règne de Manuel Comnène, successeur d'Alexis, les rois de Sicile, les Vénitiens, les Pisans et les autres peuples occidentaux se précipitèrent sur le Péloponèse et sur l'Attique. Roger Ier, roi de Sicile, transporta à Palerme des artisans d'Athènes, habiles dans la culture de la soie. C'est à peu près à cette époque que le Péloponèse changea son nom en celui de Morée; du moins je trouve ce nom employé par l'historien Nicétas. Il est probable que les vers à soie venant à se multiplier dans l'Orient, on fut obligé de multiplier les mûriers : le Péloponèse prit son nouveau nom de l'arbre qui faisoit sa nouvelle richesse. De J. C. 1085 et seq. Ann.-Comn. lib. 4-5, etc.; Glycas. — De J. C. 1130. — Nicet. Hist. Bald. cap. 1.

Roger s'empara de Corfou, de Thèbes et de Corinthe, et eut la hardiesse, dit Nicétas, d'attaquer les villes les plus avancées dans le pays. Mais, selon les historiens de Venise, les Vénitiens secoururent l'empereur d'Orient, battirent Roger, et l'empêchèrent de prendre Corinthe. Ce fut en raison de ce service qu'ils prétendirent, deux siècles après, avoir des droits sur Corinthe et sur le Péloponèse. De J. C. 1140. Nicet. Man. Comn. lib. 2. cap. 1. — Coron. p. 17.

Il faut rapporter à l'an 1170 le voyage de Benjamin de Tudèle en Grèce : il traversa Patras, Corinthe et Thèbes. Il trouva dans cette dernière ville deux mille Juifs qui travail- De J. C. 1170. Itiner. Benj. Tudel.

De J. C. 1170. loient aux étoffes de soie, et s'occupoient de la teinture en pourpre.

Eustathe étoit alors évêque de Thessalonique. Les lettres étoient donc encore cultivées avec succès dans leur patrie, puisque cet Eustathe est le célèbre commentateur d'Homère.

De J. C. 1204. Nic. in Bald.; Ville-Hard. cap. 136 et s. Les François ayant à leur tête Boniface, marquis de Mont-Ferrat, et Baudouin, comte de Flandre; les Vénitiens, sous la conduite de Dandolo, chassèrent Alexis de Constantinople, et rétablirent Isaac l'Ange sur le trône. Ils s'emparèrent bientôt de la couronne pour leur propre compte. Baudouin, comte de Flandre, eut l'empire, et le marquis de Mont-Ferrat fut déclaré roi de Thessalonique.

Nic. in Bald. cap. 3. Dans ce temps-là, un petit tyran de la Morée, appelé *Sgure*, et natif de Napoli de Romanie, vint mettre le siége devant Athènes: il en fut repoussé par l'archevêque Michel Acominat Choniate, frère de l'historien Nicétas. Cet archevêque avoit composé un poëme dans lequel il comparoit l'Athènes de Périclès à l'Athènes du douzième siècle. Il reste encore quelques vers de ce poëme manuscrit, in-4°, n° 963, page 116, à la Bibliothéque royale.

Nic. in Bald. cap. 4. Quelque temps après, Athènes ouvrit ses portes au marquis de Mont-Ferrat; Boniface donna l'investiture de la seigneurie de Thèbes et d'Athènes à Othon de la Roche; les successeurs d'Othon prirent le titre de Ducs d'Athènes et de grands Sires de Thèbes. Au rapport de Nicétas, le marquis de Mont-Ferrat porta ses armes jusqu'au fond de la Morée; il se saisit d'Argos et de Corinthe, mais il ne put s'emparer du château de cette dernière ville, où Léon Sgure se renferma.

Ville-Hard. cap. 173 et seq.; Ducang. Hist. Const. lib. 1. Tandis que Boniface poursuivoit ses succès, un coup de vent amenoit d'autres François à Modon. Geoffroi de Ville-Hardouin, qui les commandoit, et qui revenoit de la Terre-Sainte, se rendit auprès du marquis de Mont-Ferrat, alors occupé au siége de Napoli. Geoffroi, bien reçu de Boniface, entreprit avec Guillaume de Champlite la conquête de la Morée. Le succès répondit aux espérances; toutes les villes se rendirent aux deux chevaliers, à l'exception de Lacédé-

mone où régnoit un tyran nommé *Léon Chamarète.* Peu de temps après, la Morée fut remise aux Vénitiens; elle leur appartenoit, d'après le traité général conclu à Constantinople entre les Croisés. Le corsaire génois, Léon Scutrano, se rendit maître un moment de Coron et de Modon; mais il en fut bientôt chassé par les Vénitiens.

De J. C. 1204. Nic. in Bald. cap. 9.

Coronel; Giac. Died. Stor. del. rep. Ven.

Guillaume de Champlite prit le titre de prince d'Achaïe. A la mort de Guillaume, Geoffroi de Ville-Hardouin hérita des biens de son ami, et devint prince d'Achaïe et de Morée.

De J. C. 1210. Ducange. Hist. Const. lib. 2.

La naissance de l'empire ottoman se rapporte à peu près au temps dont nous parlons. Soliman Shah sortit des solitudes des Tartares-Oguziens, vers l'an 1214, et s'avança vers l'Asie-Mineure. Démétrius Cantemir, qui nous a donné l'histoire des Turcs d'après les auteurs originaux, mérite plus de confiance que Paul Jove et les auteurs grecs, qui confondent souvent les Sarrasins avec les Turcs.

De J. C. 1214. Cantem. Hist. de l'emp. ott. liv. 1.

Le marquis de Mont-Ferrat ayant été tué, sa veuve fut déclarée régente du royaume de Thessalonique. Athènes, lasse apparemment d'obéir à Othon de la Roche ou à ses descendants, voulut se donner aux Vénitiens; mais elle fut traversée dans ce dessein par Magaduce, tyran de Morée; ainsi la Morée avoit vraisemblablement secoué le joug de Ville-Hardouin ou des Vénitiens. Ce nouveau tyran, Magaduce, avoit sous lui d'autres tyrans; car outre Léon Sgure, déja nommé, on trouve un Étienne, pêcheur, *Signore di molti stati nella Morea*, dit Giacomo Diedo.

Died. Stor. del. Rep. lib. 5.

Théodore Lascaris reconquit sur les Francs une partie de la Morée. La lutte entre les empereurs latins d'Orient et les empereurs grecs retirés en Asie dura cinquante-sept années, Guillaume de Ville-Hardouin, successeur de Geoffroi, étoit devenu prince d'Achaïe; il tomba entre les mains de ce Michel Paléologue, empereur grec, qui rentra dans Constantinople au mois d'août de l'année 1261. Pour obtenir sa liberté, Guillaume céda à Michel les places qu'il possédoit en Morée; il les avoit conquises sur les Vénitiens et sur les petits princes qui s'élevoient et disparoissoient tour à tour : ces places étoient Monembasie, Maïna, Hiérace et Misitra. C'est la première fois qu'on lit ce nom de Misitra : Pachymère l'écrit sans

De J. C. 1259. Pachym. l. 1, 3 et 5; Ducang. Hist. Const. lib. 5.

De J. C. 1259. réflexion, sans étonnement, et presque sans y penser : comme si cette Misitra, petite seigneurie d'un gentilhomme françois, n'étoit pas l'héritière de Lacédémone.

Nous avons vu un peu plus haut Lacédémone paroître sous son ancien nom, lorsqu'elle étoit gouvernée par Léon Chamarète : Misitra fut donc, pendant quelque temps, contemporaine de Lacédémone.

Guillaume céda encore à l'empereur Michel, Anaplion et Argos; la contrée de Ciusterne demeura en contestation. Guillaume est ce même prince de Morée dont parle le sire de Joinville :

Joinv. Hist. de saint Louis. Ducange. Annot.

> Lors vint. . . . .
> Avec mainte armeure dorée,
> Celui qui prince est de la Morée.

Died. Stor. della Rep. de Ven. lib. 6. Diedo le nomme Guillaume *Ville*, en retranchant ainsi la moitié du nom.

Pachym. lib. 2. Pachymère nomme, vers ce temps-là, un certain Théodose, moine de Morée, qui, dit l'historien, étoit issu *de la race des princes de ce pays :* nous voyons aussi l'une des sœurs de Jean, héritier du trône de Constantinople, épouser Mathieu de Valincourt, *François venu de Morée.*

Michel fit équiper une flotte, et reprit les îles de Naxos, de Paros, de Céos, de Caryste et d'Orée; il s'empara en même temps de Lacédémone, différente ainsi de Misitra, cédée à l'empereur pour la rançon du prince d'Achaïe : on voit des Lacédémoniens servir sur la flotte de Michel; ils avoient, disent les historiens, été transférés de leur pays à Constantinople, en considération de leur valeur.

De J. C. 1263. Pachym. lib. 3.

Pachym. lib. 3.

De J. C. 1269. Pachym. lib. 4. L'empereur fit ensuite la guerre à Jean Ducas Sebastocrator, qui s'étoit soulevé contre l'empire; ce Jean Ducas étoit fils naturel de Michel, despote d'Occident. Michel l'assiégea dans la ville de Duras. Jean trouva le moyen de s'enfuir à Thèbes, où régnoit un prince, sire Jean, que Pachymère appelle *grand-seigneur de Thèbes,* et qui étoit peut-être un descendant d'Othon de la Roche. Ce sire Jean fit épouser à son frère Guillaume la fille de Jean, bâtard du despote d'Occident.

Six ans après, un prince issu de *l'illustre famille des princes de Morée*, disputa à Veccus le patriarcat de Constantinople. De J. C. 1275. Pachym. lib. 5.

Jean, prince de Thèbes, mourut; son frère Guillaume fut son héritier. Guillaume devint aussi, par sa femme, petite-fille du despote d'Occident, prince d'une partie de la Morée; car le despote d'Occident, en dépit des Vénitiens et du prince d'Achaïe, s'étoit emparé de cette belle province.

Andronic, après la mort de Michel son père, monta sur le trône d'Orient. Nicéphore, despote d'Occident, et fils de ce Michel, despote, qui avoit conquis la Morée, suivit Michel empereur dans la tombe; il laissa pour héritier un fils nommé *Thomas*, et une fille appelée *Itamar*. Celle-ci épousa Philippe, petit-fils de Charles, roi de Naples : elle lui apporta en mariage plusieurs villes, et une grande étendue de pays. Il est donc probable que les Siciliens eurent alors quelques possessions en Morée. De J. C. 1293. Pachym. l. 9.

Vers ce temps-là, je trouve une princesse d'Achaïe, veuve et fort avancée en âge, qu'Andronic vouloit marier à son fils Jean, despote : cette princesse étoit peut-être la fille ou même la femme de Guillaume, prince d'Achaïe, que nous avons vu faire la guerre à Michel, père d'Andronic. De J. C. 1300. Pachym. l. 11.

Quelques années après, un tremblement de terre ébranla Modon et plusieurs autres villes de la Morée. De J. C. 1305. Pachym. l. 11.

Athènes vit alors arriver de l'Occident de nouveaux maîtres. Des Catalans, cherchant aventure sous la conduite de Ximenès, de Roger et de Bérenger, vinrent offrir leurs services à l'empereur d'Orient. Mécontents d'Andronic, ils tournèrent leurs armes contre l'empire. Ils ravagèrent l'Achaïe, et mirent Athènes au nombre de leurs conquêtes. C'est alors et non pas plus tôt qu'on y voit régner Delves, prince de la maison d'Aragon. L'histoire ne dit point s'il trouva les héritiers d'Othon de la Roche en possession de l'Attique et de la Béotie. De J. C. 1312. Pach. l. 11. Pac. notiz. del duc. d'Ath.; Farnel. Aten. Attic.; Spon. t. 1. Chandl. t. 2.

L'invasion de la Morée par Amurat, fils d'Orcan, doit être placée sous la même date : on ignore quel en fut le succès [1]. Cant. Hist. de l'emp. ott. l. 2.

[1] On voit quelques traces de cette invasion dans Cantacuzène, l. 1, c. 39.

De J. C. 1336. Cantac. lib. 3. cap. 11.

Les empereurs Jean Paléologue et Jean Cantacuzène voulurent porter la guerre dans l'Achaïe. Ils y étoient invités par l'évêque de Coronée et par Jean Sidère, gouverneur de plusieurs villes. Le grand-duc Apocauque, qui s'étoit révolté contre l'empereur, pilla la Morée, et y mit tout à feu et à sang.

De J. C. 1342. Cantac. lib. 3. cap. 71.

Reinier Acciajuoli, Florentin, chassa les Catalans d'Athènes. Il gouverna cette ville pendant quelque temps; et, n'ayant point d'héritiers légitimes, il la laissa par testament à la république de Venise; mais Antoine, son fils naturel qu'il avoit établi à Thèbes, enleva Athènes aux Vénitiens.

De J. C. 1370. Pac. Notiz. del duc. d'Ath. Fanell. Ath. Attic. Mart. Crus. lib. 2, etc.

Antoine, prince de l'Attique et de la Béotie, eut pour successeur un de ses parents nommé *Nérius*. Celui ci fut chassé de ses états par son frère Antoine II, et il ne rentra dans sa principauté qu'après la mort de l'usurpateur.

De J. C. 1390 jusqu'à 1400. Auct. supr. cit.

Bajazet faisoit alors trembler l'Europe et l'Asie; il menaçoit de se jeter sur la Grèce. Mais je ne vois nulle part qu'il se soit emparé d'Athènes, comme le disent Spon et Chandler, qui ont d'ailleurs confondu l'ordre des temps en faisant arriver les Catalans dans l'Attique après le prétendu passage de Bajazet.

Quoi qu'il en soit, la frayeur que ce prince répandit en Europe produisit un des événements les plus singuliers de l'histoire. Théodore Porphyrogène, despote de Sparte, étoit frère d'Andronic et d'Emmanuel, tour à tour empereurs de Constantinople. Bajazet menaçoit la Morée d'une invasion : Théodore, ne croyant pas pouvoir défendre sa principauté, voulut la vendre aux chevaliers de Rhodes. Philibert de Naillac, prieur d'Aquitaine et grand-maître de Rhodes, acheta, au nom de son Ordre, le despotat de Sparte. Il y envoya deux chevaliers françois, Raymond de Leytoure, prieur de Toulouse, et Élie du Fossé, commandeur de Sainte-Maixance, prendre possession de la patrie de Lycurgue. Le traité fut rompu, parce que Bajazet, obligé de repasser en Asie, tomba entre les mains de Tamerlan. Les deux chevaliers, qui s'étoient déja établis à Corinthe, rendirent cette ville, et Théodore remit de son côté l'argent qu'il avoit reçu pour le prix de Lacédémone.

De J. C. 1400. Hist. des Ch. de Malte. La Guillett. Lacéd. anc. et mod.

Le successeur de Théodore fut un autre Théodore, neveu du premier, et fils de l'empereur Emmanuel. Théodore II épousa une Italienne de la maison de Malatesta. Les chefs de cette illustre maison prirent dans la suite, à cause de cette alliance, le titre de ducs de Sparte. De J. C. 1410. Mart. Crus. Turco-Græc. lib. 2; Guill. Lacéd. anc. et mod.

Théodore laissa à son frère Constantin, surnommé *Dragazès*, la principauté de la Laconie. Ce Constantin, qui monta sur le trône de Constantinople, fut le dernier empereur d'Orient.

Tandis qu'il n'étoit encore que prince de Lacédémone, Amurat II envahit la Morée, et se rendit maître d'Athènes. Mais cette ville retourna promptement sous la domination de la famille de Reinier Acciajuoli. De J. C. 1420. Cantem. Hist. ott. lib. 2.

L'empire d'Orient n'existoit plus, et les derniers restes de la grandeur romaine venoient de s'évanouir; Mahomet II étoit entré à Constantinople. Toutefois la Grèce, menacée d'un prochain esclavage, ne portoit point encore les chaînes qu'elle se hâta de demander aux musulmans. Francus, fils du second Antoine, appela Mahomet II à Athènes, pour dépouiller la veuve de Nérius[1]. Le sultan, qui faisoit servir ces querelles intestines à l'accroissement de sa puissance, favorisa le parti de Francus, et relégua la veuve de Nérius à Mégare. Francus la fit empoisonner. Cette malheureuse princesse avoit un jeune fils, qui porta à son tour ses plaintes à Mahomet. Celui-ci, vengeur intéressé du crime, ôta l'Attique à Francus, et ne lui laissa que la Béotie. Ce fut en 1455 qu'Athènes passa sous le joug des Barbares. On dit que Mahomet parut enchanté de la ville, qu'il ne la ravagea point, et qu'il visita avec soin la citadelle. Il exempta de toute imposition le couvent de Cyriani, situé sur le mont Hymette, parce que les clefs d'Athènes lui furent présentées par l'abbé de ce couvent. Francus Acciajuoli fut mis à mort quelque temps après, pour avoir conspiré contre le sultan. De J. C. 1444. Cantem. Hist. ott.; Mart. Crus. Turco-Græc. lib. 1. Fanel. Athen. Att.; Pacific. Not. del duc. d'At.; Spon.; Chandl. De J. C. 1455. De J. C. 1458.

Il ne nous reste plus à connoître que le sort de Sparte ou plutôt de Misitra. J'ai dit qu'elle étoit gouvernée par Constantin, surnommé *Dragazès*. Ce prince, étant allé prendre à Constan- De J. C. 1460. Chalcond. Hist. Turc. lib. 10;

[1] On ignore le temps de la mort de Nérius.

De J. C. 1460. Ducas. Hist. cap. 45. Sansow. Ann. Turc.; Mart. Crus. Turco-Græc. lib. 1.

tinople la couronne qu'il perdit avec la vie, partagea la Morée entre ses deux frères, Démétrius et Thomas. Démétrius s'établit à Misitra, et Thomas à Corinthe. Les deux frères se firent la guerre, et eurent recours à Mahomet, meurtrier de leur famille et destructeur de leur empire. Les Turcs chassèrent d'abord Thomas de Corinthe. Il s'enfuit à Rome, en emportant le chef de saint André, qu'il enleva à la ville de Patras. Mahomet vint alors à Misitra; il engagea le gouverneur à lui remettre la citadelle. Ce malheureux se laissa séduire; il se livra aux mains du sultan, qui le fit scier par le milieu du corps. Démétrius fut exilé à Andrinople, et sa fille devint la femme de Mahomet. Ce conquérant estima et craignit assez cette jeune princesse pour ne pas l'admettre à sa couche.

De J. C. 1463. Guill. Lacéd. anc. et mod.

Trois ans après cet événement, Sigismond Malatesta, prince de Rimini, vint mettre le siége devant Misitra; il emporta la ville, mais il ne put prendre le château, et il se retira en Italie.

De J. C. 1464. Chandl. Trav.

Les Vénitiens descendirent au Pirée en 1464, surprirent Athènes, la pillèrent, et se réfugièrent en Eubée avec leur butin.

De J. C. 1555. Cantem. Hist. ott. l. 3; Coron. Desc. de la M.

Sous le règne de Soliman Ier, ils ravagèrent la Morée et s'emparèrent de Coron; ils en furent peu après chassés par les Turcs.

De J. C. 1688. Auc. supr. cit.

Ils conquirent de nouveau Athènes et toute la Morée, en 1688; ils reperdirent la première presqu'aussitôt, mais ils gardèrent la seconde jusqu'à l'an 1715, qu'elle retourna au

De J. C. 1770. Choiseul. Voy. de la Gr.

pouvoir des musulmans. Catherine II, en soulevant le Péloponèse, fit faire à ce malheureux pays un dernier et inutile effort en faveur de la liberté.

Je n'ai point voulu mêler aux dates historiques les dates des voyages en Grèce. Je n'ai cité que celui de Benjamin de Tudèle: il remonte à une si haute antiquité, et il nous apprend si peu de choses, qu'il pouvoit être compris sans inconvénient dans la suite des faits et annales. Nous venons donc maintenant à la chronologie des voyages et des ouvrages géographiques.

Aussitôt qu'Athènes, esclave des musulmans, disparoît dans l'histoire moderne, nous voyons commencer pour cette ville

un autre ordre d'illustration plus digne de son ancienne renommée : en cessant d'être le patrimoine de quelques princes obscurs, elle reprit, pour ainsi dire, son antique empire, et appela tous les arts à ses vénérables ruines. Dès l'an 1465, Francesco Giambetti dessina quelques monuments d'Athènes. Le manuscrit de cet architecte étoit en vélin, et se voyoit à la bibliothèque Barberini, à Rome. Il contenoit, entre autres choses curieuses, le dessin de la tour des Vents, à Athènes, et celui des masures de Lacédémone, à quatre ou cinq milles de Misitra : Spon observe à ce sujet que Misitra n'est point sur l'emplacement de Sparte, comme l'avoit avancé Guillet, d'après Sophianus, Niger et Ortelius. Spon ajoute : « J'estime « le manuscrit de Giambetti d'autant plus curieux, que les « dessins en ont été tirés avant que les Turcs se fussent rendus « maîtres de la Grèce, et eussent ruiné plusieurs beaux monu- « ments qui étoient alors en leur entier. » L'observation est juste quant aux monuments, mais elle est fausse quant aux dates : les Turcs étoient maîtres de la Grèce en 1465.

De J. C. 1770.

De J. C. 1465. Francesco Giambetti.

Nicolas Gerbel publia à Bâle, en 1550, son ouvrage intitulé : *Pro declaratione picturæ, sive descriptionis Græciæ Sophiani libri septem.* Cette description, excellente pour le temps, est claire, est courte, et pourtant substantielle. Gerbel ne parle guère que de l'ancienne Grèce ; quant à Athènes moderne, il dit : *Æneas Silvius Athenas hodie parvi oppiduli speciem gerere dicit, cujus munitissimam adhuc arcem Florentinus quidam Mahometi tradiderit, ut nimis vere Ovidius dixerit :*

De J. C. 1550. Gerbel.

Quid Pandionæ restant, nisi nomen, Athenæ?

O rerum humanarum miserabiles vices! O tragicam humanæ potentiæ permutationem! Civitas olim muris, navalibus, ædificiis, armis, opibus, viris, prudentia atque omni sapientia florentissima, in oppidulum, seu potius vicum, redacta est. Olim libera, et suis legibus vivens; nunc immanissimis belluis, servitutis jugo obstricta. Proficiscere Athenas, et pro magnificentissimis operibus videto rudera, et lamentabiles ruinas. Noli, noli nimium fidere viribus tuis; sed in eum confidito qui dicit : Ego Dominus Deus vester.

De J. C. 1550. Cette apostrophe d'un vieux et respectable savant, aux ruines d'Athènes, est très touchante : nous ne saurions avoir trop de reconnoissance pour les hommes qui nous ont ouvert les routes de la belle antiquité.

De J. C. 1554. Dupinet. Dupinet soutenoit qu'Athènes n'étoit plus qu'une petite bourgade, exposée aux ravages des renards et des loups.

De J. C. 1557. Laurenberg. Laurenberg, dans sa *Description d'Athènes*, s'écrie : *Fuit quondam Græcia, fuerunt Athenæ : nunc neque in Græcia Athenæ, neque in ipsa Græcia Græcia est.*

De J. C. 1578. Ortelius. Ortelius, surnommé *le Ptolémée* de son temps, donna quelques nouveaux renseignements sur la Grèce dans son *Theatrum orbis terrarum*, et dans sa *Synonyma Geographia*, réimprimée sous le titre de *Thesaurus Geographicus;* mais il confond mal à propos Sparte et Misitra : il croyoit aussi qu'il n'y avoit plus à Athènes qu'un château et quelques chaumières : *Nunc casulæ tantùm supersunt quædam.*

De J. C. 1584. Crusius ou Kraus. Martin Crusius, professeur de grec et de latin à l'université de Tubinge vers la fin du seizième siècle, s'informa diligemment du sort du Péloponèse et de l'Attique. Ses huit livres, intitulés *Turco-Græcia*, rendent compte de l'état de la Grèce depuis l'année 1444 jusqu'au temps où Crusius écrivoit. Le premier livre contient l'histoire politique, et le second l'histoire ecclésiastique de cet intéressant pays : les six autres livres sont composés de lettres adressées à différentes personnes par des Grecs modernes. Deux de ces lettres contiennent quelques détails sur Athènes, qui méritent d'être connus.

Zygomalas. ΤΩι ΣΟΦΩι ΚΑΙ ΑΡΙΣΤΩι, κτλ.

Au docte Martin Crusius, professeur des lettres grecques et latines à l'université de Tubinge, et très cher en J. C.

. . . .

« Moi, qui suis né à Nauplia, ville du Péloponèse peu éloi-
« gnée d'Athènes, j'ai souvent vu cette dernière ville. J'ai
« recherché avec soin les choses qu'elle renferme, l'Aréopage,
« l'antique Académie, le Lycée d'Aristote, enfin le Panthéon.
« Cet édifice est le plus élevé, et surpasse tous les autres en
« beauté. On y voit en dehors, sculptée tout autour, l'histoire

« des Grecs et des dieux. On remarque surtout, au-dessus de « la porte principale, des chevaux qui paroissent vivants et « qu'on croiroit entendre hennir [1]. On dit qu'ils sont l'ou- « vrage de Praxitèle : l'âme et le génie de l'homme ont passé « dans la pierre. Il y a dans ce lieu plusieurs autres choses « dignes d'être vues. Je ne parle point de la colline opposée, « sur laquelle florissent des simples de toute espèce, utiles à « la médecine [2], colline que j'appelle le jardin d'Adonis. Je ne « parle pas non plus de la douceur de l'air, de la bonté des « eaux et des autres agréments d'Athènes : d'où il arrive que « ses habitants, tombés maintenant dans la barbarie, con- « servent toutefois quelques souvenirs de ce qu'ils ont été. « On les reconnoît à la pureté de leur langage : comme des « sirènes, ils charment ceux qui les écoutent par la variété de « leurs accents... Mais pourquoi parlerois-je davantage d'A- « thènes ? la peau de l'animal reste ; l'animal lui-même a péri. De J. C. 1584.

« Constantinople, 1575.

« A jamais votre ami,

« Théodore Zygomalas,

« Protonotaire de la grande église de Constantinople. »

[1] Φρυασσομένους ἀνδρομέαν σάρκα : je n'entends pas cela. La version latine donne : *Tanquam frementes in carnem humanam.* Spon, qui traduit une partie de ce passage, s'en est tenu à la version latine, tout aussi obscure pour moi que l'original. Spon dit : Qui semblent vouloir *se repaître de chair humaine.* Je n'ai osé admettre ce sens, qui me paroît bizarre, à moins qu'on ne dise que Zygomalas fait ici allusion aux juments de Diomède.

Telle étoit cette note dans la première édition. Je m'empresse d'y ajouter l'observation que je dois aux recherches de M. Boissonade :

« Les mots φρυασσομένους ἀνδρομέαν σάρκα cités dans la note sont pris « de l'épigramme 18e d'Apollonidas (*Anal.*, t. II, p. 136) :

Ξεῖνον ὁππηνίκα θαῦμα κατείδομεν Ἀσὶς ἅπασα
Πῶλον ἐπ' ἀνδρομέαν σάρκα φρυασσόμενον,
Φρηΐκις φάτνης πολιὸς λόγος εἰς ἐμὸν ὄμμα
Ἤλυθε· διζήμαι δεύτερον Ἡρακλέα.

« Il ne peut plus y avoir de doute sur l'intention de Zygomalas, et il a évidemment fait allusion aux chevaux de Diomède. »

[2] Apparemment le mont Hymette.

De J. C. 1584. Cette lettre fourmille d'erreurs; mais elle est précieuse à cause de l'ancienneté de sa date. Zygomalas fit connoître l'existence du temple de Minerve que l'on croyoit détruit, et qu'il appelle mal à propos *le Panthéon.*

Cabasilas. La seconde lettre, écrite à Crusius par un certain Cabasilas de la ville d'Acarnanie, ajoute quelque chose aux renseignements du protonotaire :

« Athènes étoit composée autrefois de trois parties également peuplées. Aujourd'hui la première partie, située dans « un lieu élevé, comprend la citadelle et un temple dédié au « Dieu Inconnu : cette première partie est habitée par les « Turcs. Entre celle-ci et la troisième se trouve la seconde « partie où sont réunis les chrétiens. Après cette seconde par- « tie vient la troisième, sur la porte de laquelle on lit cette « inscription :

C'EST ICI ATHÈNES,

L'ANCIENNE VILLE DE THÉSÉE,

« On voit dans cette dernière partie un palais revêtu de « grands marbres et soutenu par des colonnes. On y voit en- « core des maisons habitées. La ville entière peut avoir six à « sept milles de tour; elle compte environ douze mille ci- « toyens.

« Siméon CABASILAS,

« de la ville d'Acarnanie. »

On peut remarquer quatre choses importantes dans cette description : 1° Le Parthenon avoit été dédié par les chrétiens au Dieu Inconnu de saint Paul. Spon chicane mal à propos Guillet sur cette dédicace; Deshayes l'a citée dans son *Voyage.* 2° Le temple de Jupiter-Olympien (le palais revêtu de marbre) existoit en grande partie du temps de Cabasilas : tous les autres voyageurs n'en ont vu que les ruines. 3° Athènes étoit divisée comme elle l'est encore aujourd'hui; mais elle contenoit douze mille habitants, et elle n'en a plus que huit mille. On voyoit plusieurs maisons vers le temple de Jupiter-Olym-

pien : cette partie de la ville est maintenant déserte. 4° Enfin la porte avec l'inscription, De J. C. 1584.

C'EST ICI ATHÈNES,
L'ANCIENNE VILLE DE THÉSÉE

a subsisté jusqu'à nos jours. On lit sur l'autre face de cette porte, du côté de l'Hadrianopolis, ou de l'*Athenæ novæ* :

C'EST ICI LA VILLE D'ADRIEN,
ET NON PAS LA VILLE DE THÉSÉE.

Belon.

Avant l'apparition de l'ouvrage de Martin Crusius, Belon avoit publié (1555) ses *Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce*. Je n'ai point cité son ouvrage, parce que le savant botaniste n'a parcouru que les îles de l'Archipel, le mont Athos, et une petite partie de la Thrace et de la Macédoine.

De J. C. 1625. Deshayes.

D'Anville, en les commentant, a rendu célèbres les travaux de Deshayes à Jérusalem; mais on ignore généralement que Deshayes est le premier voyageur moderne qui nous ait parlé de la Grèce proprement dite : son ambassade en Palestine a fait oublier sa course à Athènes. Il visita cette ville entre l'année 1621 et l'année 1630. Les amateurs de l'antiquité seront bien aises de trouver ici le passage original du premier Voyage à Athènes; car les lettres de Zygomalas et de Cabasilas ne peuvent pas être appelées des Voyages :

« De Mégare jusques à Athènes il n'y a qu'une petite « journée, qui nous dura moins que si nous n'eussions mar« ché que deux lieues : il n'y a jardin en bois de haute futaie « qui contente davantage la vue que fait ce chemin. L'on va « par une grande plaine toute remplie d'oliviers et d'oran« gers, ayant la mer à main droite, et les collines à main « gauche, d'où partent tant de beaux ruisseaux, qu'il semble « que la nature se soit efforcée à rendre ce pays aussi déli« cieux.

« La ville d'Athènes est située sur la pente et aux environs « d'un rocher, qui est assis dans une plaine; laquelle est bor« née par la mer qu'elle a au midi, et par les montagnes

De J. C. 1625. « agréables qui l'enferment du côté du septentrion. Elle n'est « pas la moitié si grande qu'elle étoit autrefois, ainsi que « l'on peut voir par les ruines, à qui le temps a fait moins « de mal que la barbarie des nations qui ont tant de fois « pillé et saccagé cette ville. Les bâtiments anciens qui y res- « tent témoignent la magnificence de ceux qui les ont faits; « car le marbre n'y est point épargné, non plus que les co- « lonnes et les pilastres. Sur le haut du rocher est le château « dont les Turcs se servent encore aujourd'hui. Entre plusieurs « anciens bâtiments, il y a un temple qui est aussi entier et « aussi peu offensé de l'injure du temps comme s'il ne venoit « que d'être fait; l'ordre et la structure en sont admirables. « Sa forme est ovale, et par dehors, aussi bien que par de- « dans, il est soutenu par trois rangs de colonnes de marbre, « garnies de leurs bases et chapitaux : derrière chaque co- « lonne, il y a un pilastre qui en suit l'ordonnance et la pro- « portion. Les chrétiens du pays disent que ce temple est ce- « lui-là même qui étoit dédié au Dieu Inconnu, dans lequel « saint Paul prêcha : à présent il sert de mosquée, et les « Turcs y vont faire leurs oraisons. Cette ville jouit d'un air « fort doux, et les astres les plus malfaisants se dépouillent « de leurs mauvaises influences quand ils regardent cette « contrée : ce que l'on peut connoître aisément, tant par la « fertilité du pays que par les marbres et les pierres qui, de- « puis un si long-temps qu'elles sont exposées à l'air, ne sont « aucunement rongées ni endommagées. L'on dort à la cam- « pagne, la tête découverte, sans en recevoir nulle incom- « modité; enfin, l'air qu'on y respire est si agréable et si « tempéré, que l'on y reconnoît beaucoup de changements « lorsque l'on s'en éloigne. Quant aux habitants du pays, ce « sont tous Grecs, qui sont cruellement et barbarement trai- « tés par les Turcs qui y demeurent, encore qu'ils soient « en petit nombre. Il y a un cadi qui rend la justice, un « prevôt appelé *soubachy*, et quelques janissaires que l'on y « envoie de la Porte, de trois mois en trois mois. Tous ces « officiers firent beaucoup d'honneur au sieur Deshayes lors- « que nous y passâmes, et le défrayèrent aux dépens du « grand-seigneur.

« En sortant d'Athènes on traverse cette grande plaine qui « est toute remplie d'oliviers, et arrosée de plusieurs ruisseaux « qui en augmentent la fertilité. Après avoir marché une bonne « heure, on arrive sur la marine, où il y a un grand port « fort excellent, qui étoit autrefois fermé par une chaîne : « ceux du pays l'appellent le port *Lion*, à cause d'un grand « lion de pierre que l'on y voit encore aujourd'hui; mais les « anciens le nommoient le port du *Pirée*. C'étoit en ce lieu « que les Athéniens assembloient leurs flottes, et qu'ils s'em- « barquoient ordinairement. » De J. C. 1625.

L'ignorance du secrétaire de Deshayes (car ce n'est pas Deshayes lui-même qui écrit) est singulière; mais on voit de quelle admiration profonde on étoit saisi à l'aspect des monuments d'Athènes, lorsque le plus beau de ces monuments existoit encore dans toute sa gloire.

L'établissement de nos consuls dans l'Attique précède le passage de Deshayes de quelques années. Consuls françois.

J'ai cru d'abord que Stochove avoit vu Athènes en 1630; mais en conférant son texte avec celui de Deshayes, je me suis convaincu que le gentilhomme flamand n'avoit fait que copier l'ambassadeur françois. De J. C. 1630. Stochove.

Le père Antoine Pacifique donna, en 1636, à Venise, sa *Description de la Morée*, ouvrage sans méthode, où Sparte est prise pour Misitra. De J. C. 1636. Ant. Pacifiq.

Quelques années après, nous voyons arriver en Grèce ces missionnaires qui portoient dans tous les pays le nom, la gloire et l'amour de la France. Les jésuites de Paris s'établirent à Athènes vers l'an 1645; les capucins s'y fixèrent en 1658, et, en 1669, le père Simon acheta la *Lanterne de Démosthènes*, qui devint l'hospice des étrangers. De J. C. 1645. Missionn.

De Monceaux parcourut la Grèce en 1668 : nous avons l'extrait de son Voyage, imprimé à la suite du Voyage de Bruyn. Il a décrit des antiquités, surtout dans la Morée, dont il ne reste aucune trace. De Monceaux voyageoit avec Laisné par ordre de Louis XIV. De J. C. 1668. De Monceaux.

Au milieu des œuvres de la charité, nos missionnaires ne négligeoient point les travaux qui pouvoient être honorables à leur patrie : le père Babin, jésuite, donna, en 1672, une De J. C. 1672.

De J. C. 1672. Le P. Babin.

Relation de l'état présent de la ville d'Athènes : Spon en fut l'éditeur; on n'avoit rien vu jusqu'alors d'aussi complet et d'aussi détaillé sur les antiquités d'Athènes.

De J. C. 1674. Nointel et Galland.

L'ambassadeur de France à la Porte, M. de Nointel, passa à Athènes dans l'année 1674 : il étoit accompagné du savant orientaliste Galland. Il fit dessiner les bas-reliefs du Parthenon. Ces bas-reliefs ont péri, et l'on est trop heureux d'avoir aujourd'hui les cartons du marquis de Nointel : ils sont pourtant demeurés inédits, à l'exception de celui qui représente les frontons du temple de Minerve [1].

Guillet ou La Guilletière.

Guillet publia en 1675, sous le nom de son prétendu frère La Guilletière, l'*Athènes ancienne et moderne*. Cet ouvrage, qui n'est qu'un roman, fit naître une grande querelle parmi les antiquaires. Spon découvrit les mensonges de Guillet : celui-ci se fâcha, et écrivit une lettre en forme de dialogue contre les Voyages du médecin lyonnais. Spon ne garda plus de ménagements; il prouva que Guillet ou La Guilletière n'avoit jamais mis le pied à Athènes; qu'il avoit composé sa rapsodie sur des mémoires demandés à nos missionnaires, et produisit une liste de questions envoyées par Guillet à un capucin de Patras : enfin, il donna un catalogue de cent douze erreurs, plus ou moins grossières, échappées à l'auteur d'*Athènes ancienne et moderne*, dans le cours de son roman.

Guillet ou La Guilletière ne mérite donc aucune confiance comme voyageur; mais son ouvrage, à l'époque où il le publia, ne manquoit pas d'un certain mérite. Guillet fit usage des renseignements qu'il obtint des pères Simon et Barnabé, l'un et l'autre missionnaires à Athènes; et il cite un monument, le *Phanari tou Diogenis*, qui n'existoit déja plus du temps de Spon.

De J. C. 1676. Spon et Wheler.

Le Voyage de Spon et de Wheler, exécuté dans les années 1675 et 1676, parut en 1678.

Tout le monde connoît le mérite de cet ouvrage, où l'art et l'antiquité sont traités avec une critique jusqu'alors igno-

[1] On peut le voir dans l'atlas des nouvelles éditions du *Voyage d'Anacharsis*.

rée. Le style de Spon est lourd et incorrect; mais il a cette candeur et cette démarche aisée qui caractérisent les écrits de ce siècle. De J. C. 1676.

Le comte de Winchelsey, ambassadeur de la cour de Londres, visita Athènes dans cette même année 1676, et fit transporter en Angleterre quelques fragments de sculpture. Winchelsey.

Tandis que toutes les recherches se dirigeoient vers l'Attique, la Laconie étoit oubliée. Guillet, encouragé par le débit de ses premiers mensonges, donna, en 1676, *Lacédémone ancienne et moderne*. Meursius avoit publié ses différents traités, *De Populis Atticæ, de Festis Græcorum, etc. etc.*; et il fournissoit ainsi une érudition toute préparée à quiconque vouloit parler de la Grèce. Le second ouvrage de Guillet est rempli de bévues énormes sur les localités de Sparte. L'auteur veut absolument que Misitra soit Lacédémone, et c'est lui qui a accrédité cette grande erreur. « Cependant, dit Spon, Mi« sitra n'est point sur le plan de Sparte, comme je le sais de « M. Giraud, de M. Vernon, et d'autres, etc. » Guillet ou La Guilletière.

Giraud étoit consul de France à Athènes depuis dix-huit ans, lorsque Spon voyageoit en Grèce. Il savoit le turc, le grec vulgaire et le grec littéral. Il avoit commencé une description de la Morée; mais comme il passa au service de la Grande-Bretagne, il est probable que ses manuscrits seront tombés entre les mains de ses derniers maîtres. Giraud.

Il ne reste de Vernon [1], voyageur anglois, qu'une lettre imprimée dans les *Philosophical Transactions*, 24 avril 1676. Vernon trace rapidement le tableau de ses courses en Grèce : Vernon.

« Sparte, dit-il, est un lieu désert : Misitra, qui en est « éloignée de quatre milles, est habitée. On voit à Sparte « presque toutes les murailles des tours et des fondements « de temples, avec plusieurs colonnes démolies aussi bien « que leurs chapiteaux. Il y reste encore un théâtre tout en« tier. Elle a eu autrefois cinq milles de tour, et elle est située « à un demi-quart de lieue de la rivière Eurotas [2]. »

[1] Spon écrit presque toujours *Vernhum*. Cette orthographe n'est point angloise; c'est une faute de Spon.

[2] Je me sers de la traduction de Spon, n'ayant point l'original.

De J. C. 1676. On doit observer que Guillet indique dans la préface de son dernier ouvrage plusieurs Mémoires manuscrits sur Lacédémone : « Les moins défectueux, dit-il, sont entre les « mains de M. Saint-Challier, secrétaire de l'ambassade de « France en Piémont. »

Nous voici arrivés à une autre époque de l'histoire de la ville d'Athènes. Les voyageurs que nous avons cités jusqu'à présent avoient vu dans toute leur intégrité quelques uns des plus beaux monuments de Périclès : Pococké, Chandler,

De J. C. 1687. Leroi, n'en ont plus admiré que les ruines. En 1687, tandis que Louis XIV faisoit élever la colonnade du Louvre, les Vénitiens renversoient le temple de Minerve. Je parlerai, dans l'*Itinéraire*, de ce déplorable événement, fruit des victoires de Koningsmarck et de Morosini.

Pierre Pacifique. Cette même année 1687 vit paroître à Venise la *Notizia del Ducato d'Atene*, de Pierre Pacifique : mince ouvrage, sans critique et sans recherches.

De J. C. 1688. Coronelli. Le père Coronelli, dans sa *Description géographique de la Morée reconquise par les Vénitiens*, a montré du savoir ; mais il n'apprend rien de nouveau, et il ne faudroit pas suivre aveuglément ses citations et ses cartes. Les petits faits d'armes vantés par Coronelli font un contraste assez piquant avec les lieux célèbres qui en sont le théâtre. Cependant on remarque parmi les héros de cette conquête un prince de Turenne, qui combattit près de Pylos, dit Coronelli, avec cette bravoure naturelle à tous ceux de sa maison. Coronelli confond Sparte avec Misitra.

Fanelli. L'*Atene Attica* de Fanelli prend l'histoire d'Athènes à son origine, et la mène jusqu'à l'époque où l'auteur écrivoit son ouvrage. Cet ouvrage est peu de chose considéré sous le rapport des antiquités, mais on y trouve des détails curieux sur le siége d'Athènes par les Vénitiens en 1687, et un plan de cette ville, dont Chandler paroît avoir fait usage.

De J. C. 1704. Paul Lucas. Paul Lucas jouit d'une assez grande renommée parmi les voyageurs, et je m'en étonne. Ce n'est pas qu'il n'amuse par ses fables : les combats qu'il rend lui tout seul contre cinquante voleurs, les grands ossements qu'il rencontre à chaque pas, les villes de géants qu'il découvre, les trois ou quatre

mille pyramides qu'il trouve sur un grand chemin, et que personne n'avoit jamais vues, sont des contes divertissants; mais du reste il estropie toutes les inscriptions qu'il rapporte: ses plagiats sont continuels, et sa description de Jérusalem est copiée mot à mot de celle de Deshayes; enfin il parle d'Athènes comme s'il ne l'avoit jamais vue: ce qu'il en dit est un des contes les plus insignes que jamais voyageur se soit permis de débiter. De J. C. 1704.

« Ses ruines, comme on le peut juger, sont la partie la « plus remarquable. En effet, quoique les maisons y soient en « grand nombre, et que l'air y soit admirable, il n'y a pres- « que point d'habitants. Il y a une commodité que l'on ne « trouve point ailleurs; y demeure qui veut, et les maisons « s'y donnent sans que l'on en paie aucun loyer. Au reste, si « cette ville célèbre est de toutes les anciennes celle qui a « consacré le plus de monuments à la postérité, on peut dire « que la bonté de son climat en a aussi conservé plus qu'en « aucun autre endroit du monde; au moins de ceux que j'ai « vus. Il semble qu'ailleurs on se soit fait un plaisir de tout « renverser, et la guerre a causé presque partout des ravages « qui, en ruinant les peuples, ont défiguré tout ce qu'ils « avoient de beau. Athènes seule, soit par le hasard, soit par « le respect que l'on devoit naturellement avoir pour une « ville qui avoit été le siége des sciences, et à laquelle tout le « monde avoit obligation; Athènes, dis-je, a été seule épar- « gnée dans la destruction universelle: on y rencontre par- « tout des marbres d'une beauté et d'une grandeur surpre- « nantes; ils y ont été prodigués, et l'on y trouve à chaque « pas des colonnes de granit et de jaspe. »

Athènes est fort peuplée; les maisons ne s'y donnent point; on n'y rencontre point à chaque pas des colonnes de granit et de jaspe; enfin, dix-sept ans avant l'année 1704, les monuments de cette ville célèbre avoient été renversés par les Vénitiens. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'on possédoit déja les dessins de M. de Nointel et le Voyage de Spon, lorsque Paul Lucas imprima cette relation, digne des *Mille et Une Nuits*.

La *Relation du Voyage du sieur* Pellegrin *dans le royaume* De J. C. 1718.

De J. C. 1718. Pellegrin. *de Morée* est de 1718. L'auteur paroît avoir été un homme de petite éducation, et d'une science encore moins grande; son misérable pamphlet de cent quatre-vingt-deux pages est un recueil d'anecdotes galantes, de chansons et de mauvais vers. Les Vénitiens étoient restés maîtres de la Morée depuis l'an 1685; ils la perdirent en 1715. Pellegrin a tracé l'histoire de cette dernière conquête des Turcs: c'est la seule chose intéressante de sa relation.

De J. C. 1728. Fourmont. L'abbé Fourmont alla, par ordre de Louis XV, chercher au Levant des inscriptions et des manuscrits. Je citerai dans l'*Itinéraire* quelques unes des découvertes faites à Sparte par ce savant antiquaire. Son Voyage est resté manuscrit, et l'on n'en connoît que des fragments; il seroit bien à désirer qu'on le publiât; car nous n'avons rien de complet sur les monuments du Péloponèse.

De J. C. 1739. Pococke. Pococke visita Athènes en revenant de l'Égypte; il a décrit les monuments de l'Attique avec cette exactitude qui fait connoître les arts sans les faire aimer.

De J. C. 1740. Wood, Hawkins et Bouveric. Wood, Hawkins et Bouveric faisoient alors leur beau voyage en l'honneur d'Homère.

De J. C. 1758. Leroi. Le premier Voyage pittoresque de la Grèce est celui de Leroi. Chandler accuse l'artiste françois de manquer de vérité dans quelques dessins; moi-même je trouve dans ces dessins des ornements superflus: les coupes et les plans de Leroi n'ont pas la scrupuleuse fidélité de ceux de Stuart; mais, à tout prendre, son ouvrage est un monument honorable pour la France. Leroi avoit vu Lacédémone, qu'il distingue fort bien de Misitra, et dont il reconnut le théâtre et le *dromos*.

De J. C. 1759. Sayer. Je ne sais si les *Ruins of Athens* de Robert Sayer ne sont point une traduction angloise et une nouvelle gravure des planches de Leroi; j'avoue également mon ignorance sur le travail de Pars, dont Chandler fait souvent l'éloge. (Pars.)

De J. C. 1761. Stuart. L'an 1761, Stuart enrichit sa patrie de l'ouvrage si connu sous le titre de *Antiquities of Athens*: c'est un grand travail, utile surtout aux artistes, et exécuté avec cette rigueur de mesures dont on se pique aujourd'hui; mais l'effet général des tableaux n'est pas bon; la vérité qui se trouve dans les détails manque dans l'ensemble: le crayon et le burin britanniques

n'ont point assez de netteté pour rendre les lignes si pures des monuments de Périclès; il y a toujours quelque chose de vague et de mou dans les compositions angloises. Quand la scène est placée sous le ciel de Londres, ce style vaporeux a son agrément; mais il gâte les paysages éclatants de la Grèce. De J. C. 1761.

Le *Voyage* de Chandler, qui suivit de près les *Antiquités* de Stuart, pourroit dispenser de tous les autres. Le docteur anglois a déployé dans son travail une rare fidélité, une érudition facile et pourtant profonde, une critique saine, un jugement exquis. Je ne lui ferai qu'un reproche, c'est de parler souvent de Wheler, et de n'écrire le nom de Spon qu'avec une répugnance marquée. Spon vaut bien la peine qu'on parle de lui, quand on cite le compagnon de ses travaux. Chandler, comme savant et voyageur, auroit dû oublier qu'il étoit Anglois. Il a donné en 1805 un dernier ouvrage sur Athènes, que je n'ai pu me procurer. De J. C. 1784. Chandler.

Riedesel parcourut le Péloponèse et l'Attique dans l'année 1773 : il a rempli son petit ouvrage de beaucoup de grandes réflexions sur les mœurs, les lois, la religion des Grecs et des Turcs : le baron allemand voyageoit dans la Morée trois ans après l'expédition des Russes. Une foule de monuments avoient péri à Sparte, à Argos, à Mégalopolis, par une suite de cette invasion, comme les antiquités d'Athènes ont dû leur dernière destruction à l'expédition des Vénitiens. De J. C. 1773. Riedesel.

Le premier volume du magnifique ouvrage de M. de Choiseul parut au commencement de l'année 1778. Je citerai souvent cet ouvrage, avec les éloges qu'il mérite, dans le cours de mon *Itinéraire*. J'observe ici seulement que M. de Choiseul n'a point encore donné les monuments de l'Attique et du Péloponèse. L'auteur étoit à Athènes en 1784 : ce fut, je crois, la même année que M. de Chabert détermina la latitude et la longitude du temple de Minerve. De J. C. 1778. Choiseul; Chabert.

Les recherches de MM. Foucherot et Fauvel commencent vers l'année 1780, et se prolongent dans les années suivantes. Les Mémoires du dernier voyageur font connoître des lieux et des antiquités jusqu'alors ignorés. M. Fauvel a été mon hôte à Athènes, et je parlerai ailleurs de ses travaux. De J. C. 1780. Foucherot et Fauvel.

De J. C. 1780. Villoison. Notre grand helléniste d'Ansse de Villoison parcourut la Grèce à peu près à cette époque : nous n'avons point joui du fruit de ses études.

De J. C. 1785. Lechevalier. M. Lechevalier passa quelques moments à Athènes dans l'année 1785.

De J. C. 1794. Scrofani. Le voyage de M. Scrofani porte le cachet du siècle, c'est-à-dire qu'il est philosophique, politique, économique, etc. Il est nul pour l'étude de l'antiquité ; mais les observations de l'auteur sur le sol de la Morée, sur sa population, sur son commerce, sont excellentes et nouvelles.

Au temps du voyage de M. Scrofani, deux Anglois montèrent à la cime la plus élevée du Taygète.

De J. C. 1797. Dixo et Nicolo Stephanopoli. En 1797, MM. Dixo et Nicolo Stephanopoli furent envoyés à la république de Maïna par le gouvernement françois. Ces voyageurs font un grand éloge de cette république, sur laquelle on a tant discouru. J'ai le malheur de regarder les Maniottes comme un assemblage de brigands, Sclavons d'origine, qui ne sont pas plus les descendants des anciens Spartiates que les Druses ne sont les descendants du comte de Dreux : je ne puis donc partager l'enthousiasme de ceux qui voient dans ces pirates du Taygète les vertueux héritiers de la liberté lacédémonienne.

De J. C. 1798. Pouqueville. Le meilleur guide pour la Morée seroit certainement M. Pouqueville, s'il avoit pu voir tous les lieux qu'il a décrits. Malheureusement il étoit prisonnier à Tripolizza.

Lord Elgin ; Swinton ; Hawkins. Alors l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, lord Elgin, faisoit faire en Grèce les travaux et les ravages que j'aurai occasion de louer et de déplorer. Peu de temps après lui, ses compatriotes Swinton et Hawkins visitèrent Athènes, Sparte et Olympie.

De J. C. 1803. Bartholdi. De J. C. 1808. Castellan. Les *Fragments pour servir à la connoissance de la Grèce actuelle*, terminoient la liste de tous ces voyages, avant la publication des *Lettres sur la Morée*, par M. Castellan.

Résumons maintenant en peu de mots l'histoire des monuments d'Athènes. Le Parthenon, le temple de la Victoire, une grande partie du temple de Jupiter-Olympien, un autre monument appelé par Guillet la *Lanterne de Diogène*, furent vus dans toute leur beauté par Zygomalas, Cabasilas et Deshayes.

De Monceaux, le marquis de Nointel, Galland, le père Babin, Spon et Wheler admirèrent encore le Parthenon dans son entier; mais la Lanterne de Diogène avoit disparu, et le temple de la Victoire avoit sauté en l'air par l'explosion d'un magasin de poudre [1]; il n'en restoit plus que le fronton. De J. C. 1808.

Pococke, Leroi, Stuart, Chandler trouvèrent le Parthenon à moitié détruit par les bombes des Vénitiens, et le fronton du temple de la Victoire abattu. Depuis ce temps les ruines ont toujours été croissant. Je dirai comment lord Elgin les a augmentées.

L'Europe savante se console avec les dessins du marquis de Nointel, les *Voyages pittoresques* de Leroi et de Stuart. M. Fauvel a moulé deux cariatides du Pandroséum et quelques bas-reliefs du temple de Minerve; une métope du même temple est entre les mains de M. de Choiseul; lord Elgin en a enlevé plusieurs autres qui ont péri dans un naufrage à Cérigo; MM. Swinton et Hawkins possèdent un trophée de bronze trouvé à Olympie; la statue mutilée de Cérès Éleusine est aussi en Angleterre; enfin, nous avons, en *terre cuite*, le monument choragique de Lysicrates. C'est une chose triste à remarquer, que les peuples civilisés de l'Europe ont fait plus de mal aux monuments d'Athènes, dans l'espace de cent cinquante ans, que tous les Barbares ensemble dans une longue suite de siècles; il est dur de penser qu'Alaric et Mahomet II avoient respecté le Parthenon, et qu'il a été renversé par Morosini et lord Elgin.

SECOND MÉMOIRE.

J'ai dit que je me proposais d'examiner dans ce second Mémoire l'authenticité des traditions chrétiennes à Jérusalem. Quant à l'histoire de cette ville, comme elle ne présente aucune obscurité, elle n'a pas besoin d'explications préliminaires.

Les traditions de la Terre-Sainte tirent leur certitude de

[1] Cet accident arriva en 1656.

trois sources : de l'histoire, de la religion, des lieux ou des localités. Considérons-les d'abord sous le rapport de l'histoire.

Jésus-Christ, accompagné de ses apôtres, accomplit à Jérusalem les mystères de la Passion. Les quatre Évangiles sont les premiers documents qui nous retracent les actions du Fils de l'homme. Les actes de Pilate, conservés à Rome du temps de Tertullien [1], attestoient le principal fait de cette histoire, savoir, le crucifiement de Jésus de Nazareth.

Le Rédempteur expire : Joseph d'Arimathie obtient le corps sacré, et le fait ensevelir dans un tombeau au pied du Calvaire. Le Messie ressuscite le troisième jour, se montre à ses apôtres et à ses disciples, leur donne ses instructions, puis retourne à la droite de son Père. Dès lors l'Église commence à Jérusalem.

On croira aisément que les premiers apôtres et les parents du Sauveur, selon la chair, qui composoient cette première Église du monde, n'ignoroient rien de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Il est essentiel de remarquer que le Golgotha étoit hors de la ville, ainsi que la montagne des Oliviers; d'où il résultoit que les apôtres pouvoient plus facilement prier aux lieux sanctifiés par le divin Maître.

La connoissance de ces lieux ne fut pas long-temps renfermée dans un petit cercle de disciples : saint Pierre, en deux prédications, convertit huit mille personnes à Jérusalem [2]; Jacques, frère du Sauveur, fut élu premier évêque de cette Église, l'an 35 de notre ère [3]; il eut pour successeur Siméon, cousin de Jésus-Christ [4]. On trouve ensuite une série de treize évêques de race juive, occupant un espace de cent vingt-trois ans, depuis Tibère jusqu'au règne d'Adrien. Voici le nom de ces évêques : Juste, Zachée, Tobie, Benjamin, Jean, Mathias, Philippe, Senèque, Juste II, Lévi, Ephre, Joseph et Jude [5].

[1] *Apolog. advers. Gent.*
[2] *Act. Apost.*, cap. 2 et 4.
[3] Eus., *Hist. eccl.*, lib. II, cap. 2.
[4] *Idem.*, lib. III, cap. 11-33.
[5] Eus., *Hist. eccl.*, lib. III, cap. 35; et lib. IV, cap. 5.

Si les premiers chrétiens de Judée consacrèrent des monuments à leur culte, n'est-il pas probable qu'ils les élevèrent de préférence aux endroits qu'avoient illustrés quelques miracles? Et comment douter qu'il y eût dès lors des sanctuaires en Palestine, lorsque les fidèles en possédoient à Rome même et dans toutes les provinces de l'empire? Quand saint Paul et les autres apôtres donnent des conseils et des lois aux Églises d'Europe et d'Asie, à qui s'adressent-ils, si ce n'est à des congrégations de fidèles, remplissant une commune enceinte sous la direction d'un pasteur? N'est-ce pas même ce qu'implique le mot *ecclesia*, qui dans le grec signifie également *assemblée* et *lieu d'assemblée?* Saint Cyrille le prend dans ce dernier sens [1].

L'élection des sept diacres [2], l'an 33 de notre ère, le premier concile tenu l'an 50 [3], annoncent que les apôtres avoient dans la ville sainte des lieux particuliers de réunion. On peut même croire que le Saint-Sépulcre fut honoré dès la naissance du christianisme, sous le nom de *Martyrion* ou du *Témoignage*, μαρτύριον. Du moins saint Cyrille, évêque de Jérusalem, prêchant en 347 dans l'église du Calvaire, dit : « Ce « temple ne porte pas le nom d'*église* comme les autres, mais « il est appelé μαρτύριον, *témoignage*, comme le prophète « l'avoit prédit [4]. » De J. C. 33. De J. C. 50.

Au commencement des troubles de la Judée, sous l'empereur Vespasien, les chrétiens de Jérusalem se retirèrent à Pella [5], et aussitôt que la ville eut été renversée, ils revinrent habiter parmi ses ruines. Dans un espace de quelques mois [6] ils n'avoient pu oublier la position de leurs sanctuaires, qui, se trouvant d'ailleurs hors de l'enceinte des murs, ne durent pas souffrir beaucoup du siége. Siméon, successeur de Jacques, gouvernoit l'Église de Judée lorsque Jérusalem fut prise, puisque nous voyons ce même Siméon, à l'âge de cent vingt années, recevoir la couronne du martyre pendant le De J. C. 70. De J. C. 117.

[1] *Catéch.* XVIII. [2] *Act. Apost.*, cap. 6. [3] *Idem*, cap. 15.
[4] S. Cyr., *Cat.* XVI, *Illum.* [5] Euseb., *Hist. eccl.*, lib. III, cap. 5.
[6] Titus parut devant Jérusalem vers le temps de la fête de Pâques de l'année 70, et la ville fut prise au mois de septembre de la même année.

De J. C. 117. règne de Trajan[1]. Les autres évêques que j'ai nommés, et qui nous conduisent au temps d'Adrien, s'établirent sur les débris de la Cité sainte, et ils en conservèrent les traditions chrétiennes.

Que les lieux sacrés fussent généralement connus au siècle d'Adrien, c'est ce que l'on prouve par un fait sans réplique.
De J. C. 137. Cet empereur, en rétablissant Jérusalem, éleva une statue à Vénus sur le mont du Calvaire, et une statue à Jupiter sur le Saint-Sépulcre. La grotte de Bethléem fut livrée au culte d'Adonis[2]. La folie de l'idolâtrie publia ainsi, par ses profanations imprudentes, cette folie de la Croix, qu'elle avoit tant d'intérêt à cacher. La foi faisoit des progrès si rapides en Palestine, avant la dernière sédition des Juifs, que Barcochebas, chef de cette sédition, avoit persécuté les chrétiens pour les obliger à renoncer à leur culte[3].

A peine l'Église Juive de Jérusalem fut-elle dispersée par Adrien, l'an 137 de Jésus-Christ, que nous voyons commencer l'Église des Gentils, dans la Ville sainte. Marc en fut le premier évêque, et Eusèbe nous donne la liste de ses successeurs, jusqu'au temps de Dioclétien. Ce furent : Cassien, Publius, Maxime, Julien, Caïus, Symmaque, Caïus II, Julien II,
De J. C. 162. Capiton, Valens, Dolichien, Narcisse, le trentième après
Sous Comm. De J. C. 211. les apôtres[4], Dius, Germanion, Gordius[5], Alexandre[6], Ma-
Sous Sévère. zabane[7], Hymenée[8], Zabdas, Hérmon[9], dernier évêque
De J. C. 217. Sous Carac. avant la persécution de Dioclétien.

De J. C. 251. Cependant Adrien, si zélé pour ses dieux, ne persécuta
Sous Gallus. Sous Macrin. point les Chrétiens, excepté ceux de Jérusalem, qu'il regarda
De J. C. 284. sans doute comme des Juifs, et qui étoient en effet de nation israélite. On croit qu'il fut touché des apologies de Quadrat et d'Aristide[10]. Il écrivit même à Minucius Fundanus, gouver-
De J. C. 126. neur d'Asie, une lettre dans laquelle il défend de punir les fidèles sans sujet[11].

[1] Eus., *Hist. eccl.*, lib. III, cap. 33.
[2] Hieron., *Epist. ad Paul.*; Ruff.; Sozom., *Hist. eccl.*, lib. II, cap. I; Socrat., *Hist. eccl.*, lib. I, cap. 17; Sev., lib. II; Niceph., lib. XVIII.
[3] Eus., lib. IV, cap. 8. [4] *Idem*, lib. V, c. 12. [5] *Idem*, lib. VI, c. 10.
[6] *Idem*, lib. VI, cap. 10 à 11. [7] *Id.*, l. VII, c. 5. [8] *Id.*, l. VII, c. 28.
[9] *Idem*, l. VII, c. 31. [10] Tillem., *Perséc. sous Adr.*; Eus., l. IV, c. 3.
[11] Eus., lib. IV, cap. 8.

Il est probable que les Gentils convertis à la foi vécurent en paix dans Ælia, ou la nouvelle Jérusalem, jusqu'au règne de Dioclétien : cela devient évident par le catalogue des évêques de cette église que j'ai donné plus haut. Lorsque Narcisse occupoit la chaire épiscopale, les diacres manquèrent d'huile à la fête de Pâques : Narcisse fit à cette occasion un miracle [1]. Les chrétiens, à cette époque, célébroient donc publiquement leurs mystères à Jérusalem; il y avoit donc des autels consacrés à leur culte. De J. C. 126. De J. C. 162. Sous Comm.

Alexandre, autre évêque d'Ælia, sous le règne de l'empereur Sévère, fonda une bibliothèque dans son diocèse [2]; or, cela suppose paix, loisirs et prospérité; des proscrits n'ouvrent point une école publique de philosophie.

Si les fidèles n'avoient plus alors, pour célébrer leurs fêtes, la jouissance du Calvaire, du Saint-Sépulcre et de Bethléem, ils ne pouvoient toutefois perdre la mémoire de ces sanctuaires : les idoles leur en marquoient la place. Bien plus, les païens même espéroient que le temple de Vénus, élevé au sommet du Calvaire, n'empêcheroit pas les Chrétiens de visiter cette colline sacrée; car ils se réjouissoient dans la pensée que les Nazaréens, en venant prier au Golgotha, auroinet l'air d'adorer la fille de Jupiter [3]. C'est une démonstration frappante de la connoissance entière que l'église de Jérusalem avoit des saints lieux.

Il y a des auteurs qui vont plus loin, et qui prétendent qu'avant la persécution de Dioclétien les chrétiens de la Judée étoient rentrés en possession du Saint-Sépulcre [4]. Il est certain que saint Cyrille, en parlant de l'église du Saint-Sépulcre, dit positivement : « Il n'y a pas long-temps que Bethléem étoit un lieu champêtre, et que la montagne du Calvaire « étoit un jardin dont on voit encore des traces [5]. » Qu'étoient donc devenus les édifices profanes? Tout porte à croire que les païens, en trop petit nombre à Jérusalem pour se soutenir contre la foule croissante des fidèles, abandonnèrent peu à peu les temples d'Adrien. Si l'Église encore persécutée n'osa De J. C. 326. Sous Const.

[1] Eus., lib. VI, cap. 9. [2] *Idem*, l. VI, c. 20. [3] Sozom., l. II, c. 1.
[4] *Epitom. Bell. Sacr.*, t. VI. [5] *Cateches.* XII et XIV.

De J. C. 326. relever ses autels au Grand-Tombeau, elle eut du moins la consolation de l'adorer sans obstacle et d'y voir tomber en ruine les monuments de l'idolâtrie.

Nous voici parvenus à l'époque où les saints lieux com-
De J. C. 327. mencent à briller d'un éclat qui ne s'effacera plus. Constantin, ayant fait monter la religion sur le trône, écrivit à Macaire, évêque de Jérusalem. Il lui ordonna de décorer le tombeau du Sauveur d'une superbe basilique [1]. Hélène, mère de l'empereur, se transporta en Palestine, et fit elle-même chercher le Saint-Sépulcre. Il avoit été caché sous la fondation des édifices d'Adrien. Un Juif, apparemment chrétien, qui, selon Sozomène, *avoit gardé des Mémoires de ses pères*, indiqua la place où devoit se trouver le tombeau. Hélène eut la gloire de rendre à la religion le monument sacré. Elle découvrit encore trois croix, dont l'une se fit reconnoître à des miracles pour la Croix du Rédempteur [2]. Non seulement on bâtit une magnifique église auprès du Saint-Sépulcre, mais Hélène en fit encore élever deux autres : l'une sur la crèche du Messie à Bethléem, l'autre sur la montagne des Oliviers en mémoire de l'Ascension du Seigneur [3]. Des chapelles, des oratoires, des autels marquèrent peu à peu tous les endroits consacrés par les actions du Fils de l'Homme : les traditions orales furent écrites et mises à l'abri de l'infidélité de la mémoire.

En effet Eusèbe, dans son *Histoire de l'Église*, dans sa *Vie de Constantin*, et dans son *Onomasticum urbium et locorum sacræ Scripturæ*, nous décrit à peu près les saints lieux tels que nous les voyons aujourd'hui. Il parle du Saint-Sépulcre, du Calvaire, de Bethléem, de la montagne des Oliviers, de la grotte où Jésus-Christ révéla les mystères aux apôtres [4]. Après lui vient saint Cyrille, que j'ai déja cité plusieurs fois : il nous montre les stations sacrées telles qu'elles étoient avant
De J. C. 147. et après les travaux de Constantin et de sainte Hélène ; Socrate, Sozomène, Théodoret, Évagre, donnent ensuite la suc-
De J. C. 328. cession de plusieurs évêques depuis Constantin jusqu'à Jus-
Sous Const. tinien : Macaire [5], Maxime [6], Cyrille [7], Herennius, Héraclius,

[1] Eus., *in Const.*, lib. III, cap. 25-43; Socr., lib. I, cap. 9.
[2] Socr., c. 17; Sozom., l. II, c. I. [3] Eus., *in Const.*, l. III, c. 43. [4] *Ib.*
[5] Socr., l. I, c. 17. [6] *Id.*, l. II, c. 24; Soz., l. II, c. 20. [7] *Id.*, l. III, c. 20.

Hilaire[1], Jean[2], Salluste, Martyrius, Élie, Pierre, Macaire II[3], et Jean[4] quatrième du nom. De J. C. 361. Sous Julien. De J. C. 384.

Saint Jérôme, retiré à Bethléem vers l'an 385, nous a laissé en divers endroits de ses ouvrages le tableau le plus complet des lieux saints[5]. « Il seroit trop long, dit-il dans une de « ses lettres[6], de parcourir tous les âges depuis l'Ascension « du Seigneur jusqu'au temps où nous vivons, pour raconter combien d'évêques, combien de martyrs, combien de « docteurs sont venus à Jérusalem; car ils auroient cru « avoir moins de piété et de science, s'ils n'eussent adoré Jé- « sus-Christ dans les lieux mêmes où l'Évangile commença à « briller du haut de la Croix. » Sous Valent., Théodose et Arcadius. De J. C. 476. Sous Justin. De J. C. 579. Sous Tib. II. De J. C. 385.

Saint Jérôme assure dans la même lettre qu'il venoit à Jérusalem des pélerins de l'Inde, de l'Éthiopie, de la Bretagne et de l'Hibernie[7]; qu'on les entendoit chanter dans des langues diverses les louanges de Jésus-Christ autour de son tombeau. Il dit qu'on envoyoit de toutes parts des aumônes au Calvaire; il nomme les principaux lieux de dévotion de la Palestine, et il ajoute que, dans la seule ville de Jérusalem, il y avoit tant de sanctuaires qu'on ne pouvoit les parcourir dans un seul jour. Cette lettre est adressée à Marcelle, et censée écrite par sainte Paule et sainte Eustochie, quoique des manuscrits l'attribuent à saint Jérôme. Je demande si les fidèles qui, depuis les temps apostoliques jusqu'à la fin du quatrième siècle, avoient visité le tombeau du Sauveur, je demande s'ils ignoroient la place de ce tombeau?

Le même père de l'Église, dans sa lettre à Eustochie sur la mort de Paule, décrit ainsi les stations où la sainte dame romaine s'arrêta : De J. C. 404.

« Elle se prosterna, dit-il, devant la Croix au sommet du « Calvaire; elle embrassa au Saint-Sépulcre la pierre que « l'ange avoit dérangée lorsqu'il ouvrit le tombeau, et baisa « surtout avec respect l'endroit touché par le corps de Jésus- « Christ. Elle vit sur la montagne de Sion la colonne où le

[1] Sozom., lib. IV, cap. 30. [2] *Idem*, lib. VII, cap 14.
[3] Evagr., lib. IV, cap. 37. [4] *Idem*, lib. V, cap. 14.
[5] *Epist.* XXII, etc. *De situ et nom. loc. hebraic., etc.*
[6] *Epist. ad Marcel.* [7] *Epist.* XXII.

De J. C. 404. « Sauveur avoit été attaché et battu de verges : cette colonne « soutenoit alors le portique d'une église. Elle se fit conduire « au lieu où les disciples étoient rassemblés lorsque le saint « Esprit descendit sur eux. Elle se rendit ensuite à Bethléem, « et s'arrêta en passant au sépulcre de Rachel. Elle adora la « crèche du Messie, et il lui sembloit y voir encore les mages « et les pasteurs. A Bethphagé elle trouva le monument de « Lazare et la maison de Marthe et de Marie. A Sychar elle « admira une église bâtie sur le puits de Jacob, où Jésus-« Christ parla à la Samaritaine; enfin elle trouva à Samarie « le tombeau de saint Jean-Baptiste [1]. »

Cette lettre est de l'an 404; il y a par conséquent 1406 ans qu'elle est écrite. On peut lire toutes les relations de la Terre-Sainte depuis le *Voyage d'Arculfe* jusqu'à mon *Itinéraire*, et l'on verra que les pèlerins ont constamment retrouvé et décrit les lieux marqués par saint Jérôme. Certes, voilà du moins une belle et imposante antiquité.

Une preuve que les pèlerinages à Jérusalem avoient précédé le temps même de saint Jérôme, comme le dit très bien le savant docteur, se tire de l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*. Cet *Itinéraire*, selon les meilleurs critiques, fut composé en 333, pour l'usage des pèlerins des Gaules [2]. Mannert [3] pense que c'étoit un tableau de route pour quelque personne chargée d'une mission du prince : il est bien plus naturel de supposer que cet *Itinéraire* avoit un but général ; cela est d'autant plus probable que les lieux saints y sont décrits.

Il est certain que saint Grégoire de Nysse blâme déja l'abus des pèlerinages à Jérusalem [4]. Lui-même avoit visité les saints
De J. C. 379. lieux en 379; il nomme en particulier le Calvaire, le Saint-Sépulcre, la montagne des Oliviers et Bethléem. Nous avons ce Voyage parmi les œuvres du saint évêque, sous le titre de *Iter Hierosolymæ*. Saint Jérôme cherche aussi à détourner saint Paulin du pèlerinage de Terre-Sainte [5].

[1] *Epist. ad Eustoch.*

[2] Voy. Wess., *Præf. in Itin.*, pag. 5, 37, 47; Bergier, *Chem. de l'Emp.* On trouvera l'*Itinéraire* à la fin de cet ouvrage.

[3] *Geog.* I. [4] *Epist. ad. Ambros.* [5] *Epist. ad Paulin.*

Ce n'étoient pas seulement les prêtres, les solitaires, les évêques, les docteurs, qui se rendoient de toutes parts en Palestine à l'époque dont nous parlons; c'étoient des dames illustres, et jusqu'à des princesses et des impératrices: j'ai déja nommé sainte Paule et sainte Eustochie; il faut compter encore les deux Mélanie [1]. Le monastère de Bethléem se remplit des plus grandes familles de Rome, qui fuyoient devant Alaric. Cinquante ans auparavant, Eutropie, veuve de Maximien Hercule, avoit fait le voyage des saints lieux et détruit les restes de l'idolâtrie qui se montroient encore à la foire du Térébinthe, près d'Hébron. De J. C. 379. De J. C. 404.

Le siècle qui suivit celui de saint Jérôme ne nous laisse point perdre de vue le Calvaire: c'étoit alors que Théodoret écrivoit son *Histoire ecclésiastique*, où nous retrouvons souvent la chrétienne Sion. Nous l'apercevons mieux encore dans la *Vie des Solitaires*, par le même auteur. Saint Pierre, anachorète, accomplit le voyage sacré [2]. Théodoret passa lui-même en Palestine, où il contempla avec étonnement les ruines du Temple [3]. Les deux pélerinages de l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose-le-Jeune, sont de ce siècle. Elle fit bâtir des monastères à Jérusalem, et y finit ses jours dans la retraite [4]. De J. C. 430 De J. C. 450.

Le commencement du sixième siècle nous fournit l'*Itinéraire* d'Antonin de Plaisance; il décrit toutes les stations, comme saint Jérôme. Je remarque dans ce Voyage un *cimetière des Pélerins*, à la porte de Jérusalem, ce qui indique assez l'affluence de ces pieux voyageurs. L'auteur trouva la Palestine couverte d'églises et de monastères. Il dit que le Saint-Sépulcre étoit orné de pierreries, de joyaux, de couronnes d'or, de bracelets et de colliers [5]. De J. C. 500.

Le premier historien de notre monarchie, Grégoire de Tours, nous parle aussi dans ce siècle des pélerinages à Jérusalem. Un de ses diacres étoit allé en Terre-Sainte, et, avec De J. C. 573.

[1] *Epist.* XXII. [2] *Hist. Relig.*, cap. 6. [3] *Serm.* II. *De Fine et Judicio.*

[4] Evagr., cap. 20; Zonar., *in Theod.* II, *sub. fin.* C'est cette illustre Athénienne dont nous avons parlé dans le premier Mémoire de l'Introduction.

[5] *Itin. de Loc. Terr.-Sanct. quos peramb. Ant. Plac.*

De J. C. 573. quatre autres voyageurs, ce diacre avoit vu une étoile miraculeuse à Bethléem [1]. Il y avoit alors à Jérusalem, selon le même historien, un grand monastère où l'on recevoit les voyageurs [2] : c'est sans doute ce même hospice que Brocard retrouva deux cents ans après.

De J. C. 593. Ce fut encore dans ce même siècle que Justinien éleva l'évêque de Jérusalem à la dignité patriarcale. L'empereur renvoya au Saint-Sépulcre les vases sacrés que Titus avoit enlevés du Temple. Ces vases, tombés en 455 dans les mains
De J. C. 600. de Genseric, furent retrouvés à Carthage par Bélisaire [3].

Cosroës prit Jérusalem en 613; Héraclius rapporta au
De J. C. 615. tombeau de Jésus-Christ la vraie Croix que le roi des Perses
De J. C. 636. avoit enlevée. Vingt-un ans après, Omar s'empara de la Cité sainte, qui demeura sous le joug des Sarrasins jusqu'au temps de Godefroy de Bouillon. On verra dans l'*Itinéraire* l'histoire de l'église du Saint-Sépulcre pendant ces siècles de calamités. Elle fut sauvée par la constance invincible des fidèles de la Judée : jamais ils ne l'abandonnèrent; et les pélerins, rivalisant de zèle avec eux, ne cessèrent point d'accourir au saint rivage.

Quelques années après la conquête d'Omar, Arculfe visita la Palestine. Adamannus, abbé de Jona en Angleterre, écrivit, d'après le récit de l'évêque françois, une relation de la Terre-Sainte. Cette relation curieuse nous a été conservée. Séranius la publia à Ingolstadt, en 1619, sous ce titre : *De Locis Terræ Sanctæ, lib. III.* On en trouve un extrait dans les Œuvres du vénérable Bède : *De Situ Hierusalem et Locorum Sanctorum liber.* Mabillon a transporté l'ouvrage d'Adamannus dans sa grande collection, *Acta SS. Ordin. S. Benedicti. II.* 514.

Arculfe décrit les lieux saints tels qu'ils étoient du temps de saint Jérôme, et tels que nous les voyons aujourd'hui. Il parle de la basilique du Saint-Sépulcre comme d'un monument de forme ronde : il trouva des églises et des oratoires à Béthanie, sur la montagne des Oliviers, dans le jardin

[1] Greg. Tur., *de Martyr.*, lib. I, cap. 10. [2] *Idem*, cap. 11.
[3] Procop., *Bell. Vandal.*, lib. XI.

du même nom, et dans celui de Gethsémani, etc. Il admira la superbe église de Bethléem, etc. C'est exactement tout ce que l'on montre de nos jours; et pourtant ce voyage est à peu près de l'an 690, si l'on fait mourir Adamannus au mois d'octobre de l'année 704[1]. Au reste, du temps de saint Arculfe, Jérusalem s'appeloit encore *Ælia*. De J. C. 636. De J. C. 690.

Nous avons, au huitième siècle, deux relations du voyage à Jérusalem, de saint Guillebaud[2] : toujours description des mêmes lieux, toujours même fidélité de traditions. Ces relations sont courtes, mais les stations essentielles sont marquées. Le savant Guillaume Cave[3] indique un manuscrit du vénérable Bède, *in Bibliotheca Gualtari Copi*, *cod.* 169, sous le titre de *Libellus de Sanctis Locis*. Bède naquit en 672, et mourut en 732. Quel que soit ce petit livre sur les lieux saints, il faut le rapporter au huitième siècle. De J. C. 700. De J. C. 765.

Sous le règne de Charlemagne, au commencement du neuvième siècle, le calife Haroun-al-Raschid céda à l'empereur françois la propriété du Saint-Sépulcre. Charles envoyoit des aumônes en Palestine, puisqu'un de ses Capitulaires reste avec cet énoncé : *De Eleemosyna mittenda ad Jerusalem*. Le patriarche de Jérusalem avoit réclamé la protection du monarque d'Occident. Éginard ajoute que Charlemagne protégeoit les chrétiens d'outre-mer[4]. A cette époque les pélerins latins possédoient un hospice au nord du Temple de Salomon, près du couvent de Sainte-Marie, et Charlemagne avoit fait don à cet hospice d'une bibliothèque. Nous apprenons ces particularités de Bernard le moine, qui se trouvoit en Palestine vers l'an 870. Sa relation, fort détaillée, donne toutes les positions des lieux saints[5]. De J. C. 800. De J. C. 870.

Élie, troisième du nom, patriarche de Jérusalem, écrivit à Charles-le-Gros au commencement du dixième siècle. Il lui demandoit des secours pour le rétablissement des églises de Judée : « Nous n'entrerons point, dit-il, dans le récit de nos De J. C. 900. De J. C. 905.

[1] Guill. Cav. *Script. Eccles. Hist. litter.*, pag. 328.

[2] *Canisii Thesaur. Monument. Eccles. et Hist. seu Lect. Antiq.*; A. S. Barn. tom. II, pag. I; Mabil. II, 372.

[3] Guill. Cav. *Script. Eccl. Hist. litter.*, *pag.* 336.

[4] *In Vit. Car. Mag.*

[5] Mabill., *Act. SS. Ord. S. Ben.*, sect. III, part. 2.

De J. C. 905. « maux; ils vous sont assez connus par les pélerins qui « viennent tous les jours visiter les saints lieux, et qui « retournent dans leur patrie[1]. »

De J. C. 1000. Le onzième siècle, qui finit par les Croisades, nous donne plusieurs voyageurs en Terre-Sainte. Oldéric, évêque d'Orléans, fut témoin de la cérémonie du feu sacré au Saint-Sépulcre[2]. Il est vrai que la *Chronique* de Glaber doit être lue avec précaution; mais ici il s'agit d'un fait et non d'un point de critique. Allatius, *in Symmictis sive Opusculis, etc.*, nous a conservé l'*Itinéraire de Jérusalem* du Grec Eugisippe. La plupart des lieux saints y sont décrits, et ce récit est conforme à tout ce que nous connoissons. Guillaume-le-Conquérant envoya dans le cours de ce siècle des aumônes considérables

De J. C. 1099. en Palestine. Enfin, le voyage de Pierre l'ermite, qui eut un si grand résultat, et les Croisades elles-mêmes prouvent à quel point le monde étoit occupé de cette région lointaine où s'opéra le mystère du salut.

De J. C. 1100. Jérusalem demeura entre les mains des princes françois l'espace de quatre-vingt-huit ans; et durant cette période les historiens de la collection *Gesta Dei per Francos* ne nous laissent rien ignorer de la Terre-Sainte. Benjamin de Tudèle

De J. C. 1173. passa en Judée vers l'an 1173.

De J. C. 1187. Lorsque Saladin eut repris Jérusalem sur les Croisés, les Syriens rachetèrent par une somme considérable l'église du Saint-Sépulcre[3]; et, malgré les dangers de l'entreprise, les pélerins continuèrent à visiter la Palestine.

De J. C. 1200. Phocas, en 1208[4], Willebrand d'Oldenbourg, en 1211, Jacob Vetraco ou de Vetri en 1231[5] Brocard, religieux dominicain, en 1283[6], reconnurent et consignèrent dans leurs voyages tout ce qu'on avoit dit avant eux sur les lieux saints.

De J. C. 1300. Pour le quatorzième siècle, nous avons Ludolphe[7], Maudeville[8] et Sanuto[9].

[1] *Acherii. Spicileg.*, tom. II, edit. à Barr.
[2] *Glab. Chron.*, lib. IV. *Apud. Duch. Hist. Franc.*
[3] *San. Le Secret. Fid. Cruc. sup. Terr.-Sanct.* II.
[4] *Itin. Hieros. ap. Allat. Symmict.* [5] *Lib. de Terr.-Sanct.*
[6] *Descript. urb. Jerus. et Loc. Terr.-Sanct. exact.*
[7] *De Terr.-Sanct. et Itiner. Hierosol.*
[8] *Descript. Jerusalem Loc.-Sacr.* [9] *Lib. Secret., etc.* Vid. suprà.

Pour le quinzième, Breidenbach[1], Tuchor[2], Langi[3]. De J. C. 1400.

Pour le seizième, Heyter[4], Salignac[5], Pascha[6], etc. De J. C. 1500.

Pour le dix-septième, Cotovic, Nau, et cent autres. De J. C. 1600.

Pour le dix-huitième, Maundrell, Pococke, Shaw et Hasselquist[7]. De J. C. 1700.

Ces voyages, qui se multiplient à l'infini, se répètent tous les uns les autres, et confirment les traditions de Jérusalem de la manière la plus invariable et la plus frappante.

Quel étonnant corps de preuves en effet! Les apôtres ont vu Jésus-Christ; ils connoissent les lieux honorés par les pas du Fils de l'homme; ils transmettent la tradition à la première église chrétienne de Judée; la succession des évêques s'établit, et garde soigneusement cette tradition sacrée. Eusèbe paroît, et l'histoire des saints lieux commence; Socrate, Sozomène, Théodoret, Évagre, saint Jérôme, la continuent. Les pélerins accourent de toutes parts. Depuis ce moment jusqu'à nos jours une suite de voyages non interrompue nous donne, pendant quatorze siècles, et les mêmes faits et les mêmes descriptions. Quelle tradition fut jamais appuyée d'un aussi grand nombre de témoignages? Si l'on doute ici, il faut renoncer à croire quelque chose : encore ai-je négligé tout ce que j'aurois pu tirer des Croisades. J'ajouterai à tant de preuves historiques quelques considérations sur la nature des traditions religieuses, et sur le local de Jérusalem.

Il est certain que les souvenirs religieux ne se perdent pas aussi facilement que les souvenirs purement historiques : ceux-ci ne sont confiés en général qu'à la mémoire d'un petit nombre d'hommes instruits qui peuvent oublier la vérité ou la déguiser selon leurs passions; ceux-là sont livrés à tout un peuple qui les transmet machinalement à ses fils. Si le principe de la religion est sévère, comme dans le christia-

[1] *Opus transmar. Peregrinat. ad Sepulch. Dom. in Hierus.*
[2] Raise-Besch. Zum. Heil. Grab.
[3] *Hierosolym. Urb. Templique.*
[4] *Lib, Hist. Partium Orient., etc.*
[5] *Itiner. Jerosol. et Terr.-Sanct., etc.*
[6] *Peregrinatio cum exact. Descript. Jerus., etc.*
[7] Je ne cite plus, et j'ai peut-être déja trop cité; on verra dans l'*Itinéraire* une foule d'autres voyageurs que j'omets ici.

nisme; si la moindre déviation d'un fait ou d'une idée devient une hérésie, il est probable que tout ce qui touche cette religion se conservera d'âge en âge avec une rigoureuse exactitude.

Je sais qu'à la longue une piété exagérée, un zèle mal entendu, une ignorance attachée aux temps et aux classes inférieures de la société, peuvent surcharger un culte de traditions qui ne tiennent pas contre la critique; mais le fond des choses reste toujours. Dix-huit siècles, qui tous indiquent aux mêmes lieux les mêmes faits et les mêmes monuments, ne peuvent tromper. Si quelques objets de dévotion se sont trop multipliés à Jérusalem, ce n'est pas une raison de rejeter le tout comme une imposture. N'oublions pas d'ailleurs que le christianisme fut persécuté dans son berceau, et qu'il a presque toujours continué de souffrir à Jérusalem : or, l'on sait quelle fidélité règne parmi des hommes qui gémissent ensemble : tout devient sacré alors, et la dépouille d'un martyr est conservée avec plus de respect que la couronne d'un monarque. L'enfant qui peut à peine parler connoît déja cette dépouille; porté la nuit, dans les bras de sa mère, à de périlleux autels, il entend des chants, il voit des pleurs qui gravent à jamais dans sa tendre mémoire des objets qu'il n'oubliera plus; et, quand il ne devroit encore montrer que la joie, l'ouverture de cœur et la légèreté de son âge, il apprend à devenir grave, discret et prudent : le malheur est une vieillesse prématurée.

Je trouve dans Eusèbe une preuve remarquable de cette vénération pour une relique sainte. Il rapporte que, de son temps, les chrétiens de la Judée conservoient encore la chaise de saint Jacques, frère du Sauveur, et premier évêque de Jérusalem. Gibbon lui-même n'a pu s'empêcher de reconnoître l'authenticité des traditions religieuses en Palestine : « *They fixed* (*Christians*), dit-il, *by unquestionable tradition, the scene* « *of each memorable event.* » — Ils fixèrent (les chrétiens), « par une tradition non douteuse, la scène de chaque évé- « nement mémorable [1]. » Aveu d'un poids considérable dans

[1] Gibb., tom. IV, pag. 101.

la bouche d'un écrivain aussi instruit que l'historien anglois, et d'un homme en même temps si peu favorable à la religion.

Enfin les traditions de lieux ne s'altèrent pas comme celle des faits, parce que la face de la terre ne change pas aussi facilement que celle de la société. C'est ce que remarque très bien d'Anville, dans son excellente *Dissertation sur l'ancienne Jérusalem :* « Les circonstances locales, dit-il, et dont la na- « ture même décide, ne prennent aucune part aux change- « ments que le temps et la fureur des hommes ont pu apporter « à la ville de Jérusalem [1]. » Aussi d'Anville retrouve-t-il avec une sagacité merveilleuse tout le plan de l'ancienne Jérusalem dans la nouvelle.

Le théâtre de la Passion, à l'étendre depuis la montagne des Oliviers jusqu'au Calvaire, n'occupe pas plus d'une lieue de terrain; et voyez combien de choses faciles à signaler dans ce petit espace! C'est d'abord une montagne appelée *la montagne des Oliviers,* qui domine la ville et le Temple à l'orient; cette montagne est là, et n'a pas changé: c'est un torrent de Cédron; et ce torrent est encore le seul qui passe à Jérusalem: c'est un lieu élevé à la porte de l'ancienne cité, où l'on mettoit à mort les criminels; or, ce lieu élevé est aisé à retrouver entre le mont Sion et la porte Judicielle, dont il existe encore quelques vestiges. On ne peut méconnoître Sion, puisqu'elle étoit encore la plus haute colline de la ville. « Nous sommes, « dit notre grand géographe, assurés des limites de cette ville « dans la partie que Sion occupoit. C'est le côté qui s'avance « le plus vers le midi; et non seulement on est fixé de manière « à ne pouvoir s'étendre plus loin de ce côté-là, mais encore « l'espace de l'emplacement que Jérusalem peut y prendre en « largeur se trouve déterminé, d'une part par la pente ou l'es- « carpement de Sion qui regarde le couchant, et de l'autre « par son extrémité opposée vers Cédron [2]. »

Tout ce raisonnement est excellent, et on diroit que d'Anville l'a fait d'après l'inspection des lieux.

[1] D'Anv., *Dissert. sur l'anc. Jérus.*, pag. 4. On peut voir cette Dissertation à la fin de cet *Itinéraire.*

[2] *Idem ibid.*, pag. 4.

Le Golgotha étoit donc une petite croupe de la montagne de Sion, à l'orient de cette montagne et à l'occident de la porte de la ville : cette éminence, qui porte maintenant l'église de la Résurrection, se distingue parfaitement encore. On sait que Jésus-Christ fut enseveli dans un jardin au bas du Calvaire : or, ce jardin et la maison qui en dépendoit ne pouvoient disparoître au pied du Golgotha, monticule dont la base n'est pas assez large pour qu'on y perde un monument.

La montagne des Oliviers et le torrent de Cédron donnent ensuite la vallée de Josaphat : celle-ci détermine la position du Temple sur le mont Moria. Le Temple fournit la porte Triomphale et la maison d'Hérode, que Josèphe place à l'orient, au bas de la ville et près du Temple. Le Prétoire de Pilate touchoit presque à la tour Antonia, et on connoît les fondements de cette tour. Ainsi le Tribunal de Pilate et le Calvaire étant trouvés, on place aisément la dernière scène de la Passion sur le chemin qui conduit de l'un à l'autre; surtout ayant encore pour témoin un fragment de la porte Judicielle. Ce chemin est cette *Via Dolorosa* si célèbre dans toutes les relations des pélerins.

Les actions de Jésus-Christ hors de la Cité sainte ne sont pas indiquées par les lieux avec moins de certitude. Le jardin des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat et du torrent de Cédron, est visiblement aujourd'hui dans la position que lui donne l'Évangile.

Je pourrois ajouter beaucoup de faits, de conjectures et de réflexions à tout ce que je viens de dire; mais il est temps de mettre un terme à cette Introduction, déja trop longue. Quiconque examinera avec candeur les raisons déduites dans ce Mémoire conviendra que, s'il y a quelque chose de prouvé sur la terre, c'est l'authenticité des traditions chrétiennes à Jérusalem.

FIN DE L'INTRODUCTION.

ITINÉRAIRE
DE PARIS A JÉRUSALEM
ET DE
JÉRUSALEM A PARIS.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGE DE LA GRÈCE.

J'avois arrêté le plan des *Martyrs*: la plupart des livres de cet ouvrage étoient ébauchés; je ne crus pas devoir y mettre la dernière main avant d'avoir vu les pays où ma scène étoit placée: d'autres ont leurs ressources en eux-mêmes; moi j'ai besoin de suppléer à ce qui me manque par toutes sortes de travaux. Ainsi, quand on ne trouvera pas dans cet *Itinéraire* la description de tels ou tels lieux célèbres, il faudra la chercher dans les *Martyrs*.

Au principal motif qui me faisoit, après tant de courses, quitter de nouveau la France, se joignoient d'autres considérations: un voyage en Orient complétoit le cercle des études que je m'étois toujours

promis d'achever. J'avois contemplé dans les déserts de l'Amérique les monuments de la nature : parmi les monuments des hommes, je ne connoissois encore que deux sortes d'antiquités, l'antiquité celtique et l'antiquité romaine; il me restoit à parcourir les ruines d'Athènes, de Memphis et de Carthage. Je voulois aussi accomplir le pélerinage de Jérusalem:

. . . . Quì devoto
Il gran Sepolcro adora, et scioglie il voto.

Il peut paroître étrange aujourd'hui de parler de vœux et de pélerinages; mais sur ce point je suis sans pudeur, et je me suis rangé depuis long-temps dans la classe des superstitieux et des foibles. Je serai peut-être le dernier François sorti de mon pays pour voyager en Terre-Sainte, avec les idées, le but et les sentiments d'un ancien pélerin. Mais si je n'ai point les vertus qui brillèrent jadis dans les sires de Coucy, de Nesles, de Chastillon, de Montfort, du moins la foi me reste; à cette marque je pourrois encore me faire reconnoître des antiques Croisés.

« Et quant je voulu partir et me mettre à la voye, « dit le sire de Joinville, je envoyé querir l'abbé de « Cheminon, pour me reconcilier à lui. Et me bailla « et ceignit mon escherpe, et me mit mon bourdon « en la main. Et tantôt je m'en pars de Jonville, « sans ce que rentrasse onques puis au chastel, jus- « ques au retour du veage d'outre-mer. Et m'en allay « premier à de saints veages, qui estoient illeques « près.... tout à pié deschaux, et en lange. Et ainsi « que je allois de Bleicourt à Saint-Urban, qu'il me

« falloit passer auprès du chastel de Jonville, je n'osé « onques tourner la face devers Jonville, de paeur « d'avoir trop grant regret, et que le cueur me at- « tendrist. »

En quittant de nouveau ma patrie, le 13 juillet 1806, je ne craignis point de tourner la tête, comme le sénéchal de Champagne : presque étranger dans mon pays, je n'abandonnois après moi ni château, ni chaumière.

De Paris à Milan, je connoissois la route. A Milan, je pris le chemin de Venise : je vis partout, à peu près comme dans le Milanais, un marais fertile et monotone. Je m'arrêtai quelques instants aux monuments de Vérone, de Vicence et de Padoue. J'arrivai à Venise le 23 ; j'examinai pendant cinq jours les restes de sa grandeur passée : on me montra quelques bons tableaux du Tintoret, de Paul Véronèse et de son frère, du Bassan et du Titien. Je cherchai dans une église déserte le tombeau de ce dernier peintre, et j'eus quelque peine à le trouver : la même chose m'étoit arrivée à Rome pour le tombeau du Tasse. Après tout, les cendres d'un poëte religieux et infortuné ne sont pas trop mal placées dans un ermitage : le chantre de la *Jérusalem* semble s'être réfugié dans cette sépulture ignorée, comme pour échapper aux persécutions des hommes ; il remplit le monde de sa renommée, et repose luimême inconnu sous l'oranger de saint Onuphre.

Je quittai Venise le 28, et je m'embarquai à dix heures du soir pour me rendre en terre ferme. Le vent de sud-est souffloit assez pour enfler la voile,

pas assez pour troubler la mer. A mesure que la barque s'éloignoit, je voyois s'enfoncer sous l'horizon les lumières de Venise, et je distinguois, comme des taches sur les flots, les différentes ombres des îles dont la plage est semée. Ces îles, au lieu d'être couvertes de forts et de bastions, sont occupées par des églises et des monastères. Les cloches des hospices et des lazarets se faisoient entendre, et ne rappeloient que des idées de calme et de secours au milieu de l'empire des tempêtes et des dangers. Nous nous approchâmes assez d'une de ces retraites, pour entrevoir des moines qui regardoient passer notre gondole; ils avoient l'air de vieux nautoniers rentrés au port après de longues traverses : peut-être bénissoient-ils le voyageur, car ils se souvenoient d'avoir été comme lui étrangers dans la terre d'Égypte : « *Fuistis enim et vos advenæ in terra Ægypti.* »

J'arrivai avant le lever du jour en terre ferme, et je pris un chariot de poste pour me conduire à Trieste. Je ne me détournai point de mon chemin pour voir Aquilée; je ne fus point tenté de visiter la brèche par où des Goths et des Huns pénétrèrent dans la patrie d'Horace et de Virgile, ni de chercher les traces de ces armées qui exécutoient la vengeance de Dieu. J'entrai à Trieste le 29 à midi. Cette ville, régulièrement bâtie, est située sous un assez beau ciel, au pied d'une chaîne de montagnes stériles : elle ne possède aucun monument. Le dernier souffle de l'Italie vient expirer sur ce rivage où la barbarie commence.

M. Séguier, consul de France à Trieste, eut la bonté de me faire chercher un bâtiment; on en trouva un prêt à mettre à la voile pour Smyrne: le capitaine me prit à son bord avec mon domestique. Il fut convenu qu'il me jetteroit en passant sur les côtes de la Morée, que je traverserois par terre le Péloponèse; que le vaisseau m'attendroit quelques jours à la pointe de l'Attique, au bout desquels jours, si je ne paroissois point, il poursuivroit son voyage.

Nous appareillâmes le 1er août à une heure du matin. Nous eûmes les vents contraires en sortant du port. L'Istrie présentoit le long de la mer une terre basse, appuyée dans l'intérieur sur une chaîne de montagnes. La Méditerranée, placée au centre des pays civilisés, semée d'îles riantes, baignant des côtes plantées de myrtes, de palmiers et d'oliviers, donne sur-le-champ l'idée de cette mer où naquirent Apollon, les Néréides et Vénus, tandis que l'Océan, livré aux tempêtes, environné de terres inconnues, devoit être le berceau des fantômes de la Scandinavie, ou le domaine de ces peuples chrétiens, qui se font une idée si imposante de la grandeur et de la toute-puissance de Dieu.

Le 2 à midi le vent devint favorable; mais les nuages qui s'assembloient au couchant nous annoncèrent un orage. Nous entendîmes les premiers coups de foudre sur les côtes de la Croatie. A trois heures on plia les voiles, et l'on suspendit une petite lumière dans la chambre du capitaine, devant une image de la Sainte Vierge. J'ai fait remarquer ailleurs combien il est touchant ce culte qui soumet

l'empire des mers à une foible femme. Des marins à terre peuvent devenir des esprits forts comme tout le monde; mais ce qui déconcerte la sagesse humaine, ce sont les périls : l'homme dans ce moment devient religieux; et le flambeau de la philosophie le rassure moins au milieu de la tempête, que la lampe allumée devant la Madone.

A sept heures du soir l'orage étoit dans toute sa force. Notre capitaine autrichien commença une prière au milieu des torrents de pluie et des coups de tonnerre. Nous priâmes pour l'empereur François II, pour nous et pour les mariniers « *sepolti in questo sacro mare.* » Les matelots, les uns debout et découverts, les autres prosternés sur des canons, répondoient au capitaine.

L'orage continua une partie de la nuit. Toutes les voiles étant pliées, et l'équipage retiré, je restai presque seul auprès du matelot qui tenoit la barre du gouvernail. J'avois ainsi passé autrefois des nuits entières sur des mers plus orageuses; mais j'étois jeune alors, et le bruit des vagues, la solitude de l'Océan, les vents, les écueils, les périls, étoient pour moi autant de jouissances. Je me suis aperçu, dans ce dernier voyage, que la face des objets a changé pour moi. Je sais ce que valent à présent toutes ces rêveries de la première jeunesse; et pourtant telle est l'inconséquence humaine, que je traversois encore les flots, que je me livrois encore à l'espérance, que j'allois encore recueillir des images, chercher des couleurs pour orner des tableaux qui devoient m'attirer peut-être des chagrins et des per-

sécutions[1]. Je me promenois sur le gaillard d'arrière, et de temps en temps je venois crayonner une note à la lueur de la lampe qui éclairoit le compas du pilote. Ce matelot me regardoit avec étonnement; il me prenoit, je crois, pour quelque officier de la marine françoise, occupé comme lui de la course du vaisseau : il ne savoit pas que ma boussole n'étoit pas aussi bonne que la sienne, et qu'il trouveroit le port plus sûrement que moi.

Le lendemain, 3 août, le vent s'étant fixé au nord-ouest, nous passâmes rapidement l'île du Pommo et celle de Pelagosa. Nous laissâmes à gauche les dernières îles de la Dalmatie, et nous découvrîmes à droite le mont Saint-Angelo, autrefois le mont Gargane, qui couvre Manfredonia, près des ruines de Sipontum, sur les côtes de l'Italie.

Le 4 nous tombâmes en calme; le mistral se leva au coucher du soleil, et nous continuâmes notre route. A deux heures, la nuit étant superbe, j'entendis un mousse chanter le commencement du septième chant de la *Jérusalem* :

> Intanto Erminia infra l' ombrose piante, etc.

L'air étoit une espèce de récitatif très élevé dans l'intonation, et descendant aux notes les plus graves à la chute du vers. Ce tableau du bonheur champêtre, retracé par un matelot au milieu de la mer, me pa-

[1] Cette phrase se trouve dans mes notes originales exactement comme elle est ici; je n'ai pas cru devoir la retrancher, quoiqu'elle ait l'air d'avoir été écrite après l'événement; on sait ce qui m'est arrivé pour *les Martyrs*.

rut encore plus enchanteur. Les anciens, nos maîtres en tout, ont connu ces oppositions de mœurs: Théocrite a quelquefois placé ses bergers au bord des flots, et Virgile se plaît à rapprocher les délassements du laboureur des travaux du marinier:

> Invitat genialis hyems, curasque resolvit:
> Ceu pressæ cum jam portúm tetigere carinæ,
> Puppibus et læti nautæ imposuere coronas.

Le 5, le vent souffla avec violence; il nous apporta un oiseau grisâtre, assez semblable à une alouette. On lui donna l'hospitalité. En général, ce qui forme contraste avec leur vie agitée, plaît aux marins; ils aiment tout ce qui se lie dans leur esprit aux souvenirs de la vie des champs; tels que les aboiements du chien, le chant du coq, le passage des oiseaux de terre. A onze heures du matin de la même journée, nous nous trouvâmes aux portes de l'Adriatique, c'est-à-dire entre le cap d'Otrante en Italie, et le cap de la Linguetta en Albanie.

J'étois là sur les frontières de l'antiquité grecque, et aux confins de l'antiquité latine. Pythagore, Alcibiade, Scipion, César, Pompée, Cicéron, Auguste, Horace, Virgile, avoient traversé cette mer. Quelles fortunes diverses tous ces personnages célèbres ne livrèrent-ils point à l'inconstance de ces mêmes flots! Et moi, voyageur obscur, passant sur la trace effacée des vaisseaux qui portèrent les grands hommes de la Grèce et de l'Italie, j'allois chercher les Muses dans leur patrie; mais je ne suis pas Virgile, et les dieux n'habitent plus l'Olympe.

Nous avancions vers l'île de Fano. Elle porte, avec l'écueil de Merlère, le nom d'*Othonos* ou de *Calypso* dans quelques cartes anciennes. D'Anville semble l'indiquer sous ce nom, et M. Lechevalier s'appuie de l'autorité de ce géographe pour retrouver dans Fano le séjour où Ulysse pleura si longtemps sa patrie. Procope observe quelque part dans son *Histoire mêlée* que, si l'on prend pour l'île de Calypso une des petites îles qui environnent Corfou, cela rendra probable le récit d'Homère. En effet, un bateau suffiroit alors pour passer de cette île à celle de Schérie (Corcyre ou Corfou); mais cela souffre de grandes difficultés. Ulysse part avec un vent favorable; et, après dix-huit jours de navigation, il aperçoit les terres de Schérie qui s'élève comme un bouclier au dessus des flots:

Εἴσατο δ' ὡς ὅτε ῥινὸν ἐν ἠεροειδέϊ πόντῳ.

Or, si Fano est l'île de Calypso, cette île touche à Schérie. Loin de mettre dix-huit jours entiers de navigation pour découvrir les côtes de Corfou, Ulysse devoit les voir de la forêt même où il bâtissoit son vaisseau. Pline, Ptolémée, Pomponius Méla, l'Anonyme de Ravenne, ne donnent sur ce point aucune lumière; mais on peut consulter Wood et les modernes, touchant la géographie d'Homère, qui placent tous avec Strabon l'île de Calypso sur la côte d'Afrique, dans la mer de Malte.

Au reste, je veux de tout mon cœur que Fano soit l'île enchantée de Calypso, quoique je n'y aie découvert qu'une petite masse de roches blan-

châtres : j'y planterai, si l'on veut, avec Homère « une forêt desséchée par les feux du soleil, des « pins et des aulnes chargés du nid des corneilles « marines; » ou bien avec Fénelon j'y trouverai des bois d'orangers et « des montagnes dont la figure « bizarre forme un horizon à souhait pour le plaisir « des yeux. » Malheur à qui ne verroit pas la nature avec les yeux de Fénelon et d'Homère!

Le vent étant tombé vers les huit heures du soir, et la mer s'étant aplanie, le vaisseau demeura immobile. Ce fut là que je jouis du premier coucher du soleil et de la première nuit dans le ciel de la Grèce. Nous avions à gauche l'île de Fano, et celle de Corcyre qui s'allongeoit à l'orient : on découvroit par dessus ces îles les hautes terres du continent de l'Épire; les monts Acrocérauniens que nous avions passés formoient au nord, derrière nous, un cercle qui se terminoit à l'entrée de l'Adriatique; à notre droite, c'est-à-dire à l'occident, le soleil se couchoit par delà les côtes d'Otrante; devant nous étoit la pleine mer qui s'étendoit jusqu'aux rivages de l'Afrique.

Les couleurs au couchant n'étoient point vives : le soleil descendoit entre des nuages qu'il peignoit de rose; il s'enfonça sous l'horizon, et le crépuscule le remplaça pendant une demi-heure. Durant le passage de ce court crépuscule, le ciel étoit blanc au couchant, bleu pâle au zénith, et gris de perle au levant. Les étoiles percèrent l'une après l'autre cette admirable tenture; elles sembloient petites, peu rayonnantes; mais leur lumière étoit dorée et

d'un éclat si doux que je ne puis en donner une idée. Les horizons de la mer, légèrement vaporeux, se confondoient avec ceux du ciel. Au pied de l'île de Fano ou de Calypso on apercevoit une flamme allumée par des pêcheurs : avec un peu d'imagination j'aurois pu voir les Nymphes embrasant le vaisseau de Télémaque. Il n'auroit aussi tenu qu'à moi d'entendre Nausicaa folâtrer avec ses compagnes, ou Andromaque pleurer au bord du faux Simoïs, puisque j'entrevoyois au loin, dans la transparence des ombres, les montagnes de Schérie et de Buthrotum[1] :

Prodigiosa veterum mendacia vatum.

Les climats influent plus ou moins sur le goût des peuples. En Grèce, par exemple, tout est suave, tout est adouci, tout est plein de calme dans la nature comme dans les écrits des anciens. On conçoit presque comment l'architecture du Parthenon a des proportions si heureuses, comment la sculpture antique est si peu tourmentée, si paisible, si simple, lorsqu'on a vu le ciel pur et les paysages gracieux d'Athènes, de Corinthe et de l'Ionie. Dans cette patrie des Muses la nature ne conseille point les écarts; elle tend au contraire à ramener l'esprit à l'amour des choses uniformes et harmonieuses.

Le calme continua le 6, et j'eus tout le loisir de considérer Corfou, appelée tour à tour dans l'antiquité *Drepanum, Macria, Schérie, Corcyre, Éphise,*

[1] Voyez, pour les nuits de la Grèce, *les Martyrs*, livres I et XI.

Cassiopée, *Céraunia*, et même *Argos*. C'est dans cette île qu'Ulysse fut jeté nu après son naufrage : plût à Dieu que la demeure d'Alcinoüs n'eût jamais été fameuse que par les fictions du malheur! Je me rappelois malgré moi les troubles de Corcyre, que Thucydide a si éloquemment racontés. Il semble au reste qu'Homère, en chantant les jardins d'Alcinoüs, eût attaché quelque chose de poétique et de merveilleux aux destinées de Schérie : Arioste y vint expier dans l'exil les erreurs d'une passion que la philosophie ne surmonte pas toujours; Alexandre, encore jeune, éloigné de la cour de Philippe, descendit dans cette île célèbre : les Corcyréens virent le premier pas de ce voyageur armé qui devoit visiter tous les peuples de la terre. Plusieurs citoyens de Corcyre remportèrent des couronnes aux jeux Olympiques : leurs noms furent immortalisés par les vers de Simonide et par les statues de Polyclète. Fidèle à sa double destinée, l'île des Phéaciens continua d'être sous les Romains le théâtre de la gloire et du malheur; Caton, après la bataille de Pharsale, rencontra Cicéron à Corcyre : ce seroit un bien beau tableau à faire que celui de l'entrevue de ces deux Romains ! Quels hommes ! quelle douleur ! quels coups de fortune ! On verroit Caton voulant céder à Cicéron le commandement des dernières légions républicaines, parce que Cicéron avoit été consul : ils se séparent ensuite; l'un va se déchirer les entrailles à Utique, et l'autre porter sa tête aux triumvirs. Peu de temps après, Antoine et Octavie célébrèrent à Corcyre ces noces fatales qui coûtèrent

tant de larmes au monde; et à peine un demi-siècle s'étoit écoulé, qu'Agrippine vint étaler au même lieu les funérailles de Germanicus : comme si cette île devoit fournir à deux historiens rivaux de génie, dans deux langues rivales[1], le sujet du plus admirable de leurs tableaux.

Un autre ordre de choses et d'événements, d'hommes et de mœurs, ramène souvent le nom de *Corcyre* (alors Corfou) dans la *Byzantine*, dans les Histoires de Naples et de Venise et dans la collection *Gesta Dei per Francos*. Ce fut de Corfou que partit cette armée de Croisés qui mit un gentilhomme françois sur le trône de Constantinople. Mais si je parlois d'Apollidore, évêque de Corfou, qui se distingua par sa doctrine au concile de Nicée, de Georges et de saint Arsène, autres évêques de cette île devenue chrétienne; si je disois que l'église de Corfou fut la seule qui échappa à la persécution de Dioclétien; qu'Hélène, mère de Constantin, commença à Corfou son pélerinage en Orient, j'aurois bien peur de faire sourire de pitié les esprits forts. Quel moyen de nommer saint Jason et saint Sosistrate, apôtres des Corcyréens, sous le règne de Claude, après avoir parlé d'Homère, d'Aristote, d'Alexandre, de Cicéron, de Caton, de Germanicus? Et pourtant un martyr de l'indépendance est-il plus grand qu'un martyr de la vérité? Caton se dévouant à la liberté de Rome est-il plus héroïque que Sosistrate se laissant brûler dans un taureau d'airain,

[1] Thucydide et Tacite.

pour annoncer aux hommes qu'ils sont frères, qu'ils doivent s'aimer, se secourir et s'élever jusqu'à Dieu par la pratique des vertus?

J'avois le temps de repasser dans mon esprit tous ces souvenirs à la vue des rivages de Corfou, devant lesquels nous étions arrêtés par un calme profond. Le lecteur désire peut-être qu'un bon vent me porte en Grèce et le débarrasse de mes digressions : c'est ce qui arriva le 7 au matin. La brise du nord-ouest se leva, et nous mîmes le cap sur Céfalonie. Le 8, nous avions à notre gauche Leucate, aujourd'hui Sainte-Maure, qui se confondoit avec un haut promontoire de l'île d'Ithaque et les terres basses de Céfalonie. On ne voit plus dans la patrie d'Ulysse ni la forêt du mont Nérée, ni les treize poiriers de Laërte : ceux-ci ont disparu, ainsi que ces deux poiriers, plus vénérables encore, que Henri IV donna pour ralliement à son armée, lorsqu'il combattit à Ivry. Je saluai de loin la chaumière d'Eumée et le tombeau du chien fidèle. On ne cite qu'un seul chien célèbre par son ingratitude : il s'appeloit *Math*, et son maître étoit, je crois, un roi d'Angleterre de la maison de Lancastre. L'histoire s'est plu à retenir le nom de ce chien ingrat comme elle conserve le nom d'un homme resté fidèle au malheur.

Le 9, nous longeâmes Céfalonie, et nous avancions rapidement vers Zante, *nemorosa Zacynthos*. Les habitants de cette île passoient dans l'antiquité pour avoir une origine troyenne; ils prétendoient descendre de Zacynthus, fils de Dardanus, qui conduisit à Zacynthe une colonie. Ils fondèrent Sagonte,

en Espagne ; ils aimoient les arts et se plaisoient à entendre chanter les vers d'Homère ; ils donnèrent souvent asile aux Romains proscrits : on veut même avoir retrouvé chez eux les cendres de Cicéron. Si Zante a réellement été le refuge des bannis, je lui voue volontiers un culte, et je souscris à ses noms d'*Isola d'oro*, de *Fior di Levante*. Ce nom de fleur me rappelle que l'hyacinthe étoit originaire de l'île de Zante, et que cette île reçut son nom de la plante qu'elle avoit portée : c'est ainsi que, pour louer une mère, dans l'antiquité, on joignoit quelquefois à son nom le nom de sa fille. Dans le moyen âge on trouve sur l'île de Zante une autre tradition assez peu connue. Robert Guiscard, duc de la Pouille, mourut à Zante en allant en Palestine. On lui avoit prédit qu'il *trépasseroit* à Jérusalem ; d'où l'on a conclu que Zante portoit le nom de *Jérusalem* au quatorzième siècle, ou qu'il y avoit dans cette île quelque lieu appelé *Jérusalem*. Au reste, Zante est célèbre aujourd'hui par ses sources d'huile de pétrole comme elle l'étoit du temps d'Hérodote ; et ses raisins rivalisent avec ceux de Corinthe.

Du pélerin normand Robert Guiscard jusqu'à moi pélerin breton, il y a bien quelques années ; mais dans l'intervalle de nos deux voyages le seigneur de Villamont, mon compatriote, passa à Zante. Il partit *de la duché de Bretagne*, en 1588, pour Jérusalem. « Bening lecteur, dit-il à la tête de son « *Voyage*, tu recevras ce mien petit labeur, et suppléras (s'il te plaist) aux fautes qui s'y pourroient « rencontrer ; et le recevant d'aussi bon cœur que je

« te le présente, tu me donneras courage à l'advenir « de n'estre chiche de ce que j'aurai plus exquis rap- « porté du temps et de l'occasion; servant à la France « selon mon desir. Adieu. »

Le seigneur de Villamont ne s'arrêta point à Zante; il vint comme moi à la vue de cette île, et, comme moi, le vent du *ponent magistral* le poussa vers la Morée. J'attendois avec impatience le moment où je découvrirois les côtes de la Grèce; je les cherchois des yeux à l'horizon, et je les voyois dans tous les nuages. Le 10 au matin j'étois sur le pont avant le lever du soleil. Comme il sortoit de la mer, j'aperçus dans le lointain des montagnes confuses et élevées : c'étoient celles de l'Élide. Il faut que la gloire soit quelque chose de réel, puisqu'elle fait ainsi battre le cœur de celui qui n'en est que le juge. A dix heures, nous passâmes devant Navarin, l'ancienne Pylos, couverte par l'île de Sphacterie: noms également célèbres, l'un dans la fable, l'autre dans l'histoire. A midi nous jetâmes l'ancre devant Modon, autrefois Méthone en Messénie. A une heure j'étois descendu à terre, je foulois le sol de la Grèce, j'étois à dix lieues d'Olympie, à trente de Sparte, sur le chemin que suivit Télémaque pour aller demander des nouvelles d'Ulysse à Ménélas : il n'y avoit pas un mois que j'avois quitté Paris.

Notre vaisseau avoit mouillé à une demi-lieue de Modon, entre le canal formé par le continent et les îles Sapienza et Cabrera, autrefois Œnussæ. Vues de ce point, les côtes du Péloponèse vers Navarin paroissent sombres et arides. Derrière ces côtes

s'élèvent, à quelque distance dans les terres, des montagnes qui semblent être d'un sable blanc recouvert d'une herbe flétrie : c'étoient là cependant les monts Égalées, au pied desquels Pylos étoit bâtie. Modon ne présente aux regards qu'une ville du moyen âge, entourée de fortifications gothiques à moitié tombantes. Pas un bateau dans le port; pas un homme sur la rive : partout le silence, l'abandon et l'oubli.

Je m'embarquai dans la chaloupe du bâtiment avec le capitaine pour aller prendre langue à terre. Nous approchions de la côte, j'étois prêt à m'élancer sur un rivage désert et à saluer la patrie des arts et du génie, lorsqu'on nous héla d'une des portes de la ville. Nous fûmes obligés de tourner la proue vers le château de Modon. Nous distinguâmes de loin, sur la pointe d'un rocher, des janissaires armés de toutes pièces, et des Turcs attirés par la curiosité. Aussitôt qu'ils furent à la portée de la voix, ils nous crièrent en italien : *Ben venuti!* Comme un véritable Grec, je fis attention à ce premier mot de bon augure entendu sur le rivage de la Messénie. Les Turcs se jetèrent dans l'eau pour tirer notre chaloupe à terre, et ils nous aidèrent à sauter sur le rocher. Ils parloient tous à la fois et faisoient mille questions au capitaine en grec et en italien. Nous entrâmes par la porte à demi ruinée de la ville. Nous pénétrâmes dans une rue, ou plutôt dans un véritable camp, qui me rappela sur-le-champ la belle expression de M. de Bonald : « Les Turcs sont « campés en Europe. » Il est incroyable à quel point

cette expression est juste dans toute son étendue et sous tous ses rapports. Ces Tartares de Modon étoient assis devant leurs portes, les jambes croisées, sur des espèces d'échoppes ou de tables de bois, à l'ombre de méchantes toiles tendues d'une maison à l'autre. Ils fumoient leurs pipes, buvoient le café; et, contre l'idée que je m'étois formée de la taciturnité des Turcs, ils rioient, causoient ensemble et faisoient grand bruit.

Nous nous rendîmes chez l'aga, pauvre hère, juché sur une sorte de lit de camp, dans un hangar; il me reçut avec assez de cordialité. On lui expliqua l'objet de mon voyage. Il répondit qu'il me feroit donner des chevaux et un janissaire pour me rendre à Coron, auprès du consul françois M. Vial; que je pourrois aisément traverser la Morée parce que les chemins étoient libres, vu qu'on avoit coupé la tête à trois ou quatre cents brigands, et que rien n'empêchoit plus de voyager.

Voici l'histoire de ces trois ou quatre cents brigands. Il y avoit vers le mont Ithome une troupe d'une cinquantaine de voleurs qui infestoient les chemins. Le pacha de la Morée, Osman-Pacha, se transporta sur les lieux; il fit cerner les villages où les voleurs avoient coutume de se cantonner. Il eût été trop long et trop ennuyeux pour un Turc de distinguer l'innocent du coupable : on assomma comme des bêtes fauves tout ce qui se trouva dans la battue du pacha. Les brigands périrent, il est vrai, mais avec trois cents paysans grecs qui n'étoient pour rien dans cette affaire.

De la maison de l'aga nous allâmes à l'habitation du vice-consul d'Allemagne. La France n'avoit point alors d'agent à Modon. Il demeuroit dans la bourgade des Grecs, hors de la ville. Dans tous les lieux où le poste est militaire, les Grecs sont séparés des Turcs. Le vice-consul me confirma ce que m'avoit dit l'aga sur l'état de la Morée; il m'offrit l'hospitalité pour la nuit; je l'acceptai, et je retournai un moment au vaisseau, sur un caïque qui devoit ensuite me ramener au rivage.

Je laissai à bord Julien, mon domestique françois, que j'envoyai m'attendre avec le vaisseau à la pointe de l'Attique, ou à Smyrne si je manquois le passage du vaisseau. J'attachai autour de moi une ceinture qui renfermoit ce que je possédois en or; je m'armai de pied en cap, et je pris à mon service un Milanois, nommé *Joseph*, marchand d'étain à Smyrne : cet homme parloit un peu le grec moderne, et il consentit, pour une somme convenue, à me servir d'interprète. Je dis adieu au capitaine, et je descendis avec Joseph dans le caïque. Le vent étoit violent et contraire. Nous mîmes cinq heures pour gagner le port dont nous n'étions éloignés que d'une demi-lieue, et nous fûmes deux fois près de chavirer. Un vieux Turc, à barbe grise, les yeux vifs et enfoncés sous d'épais sourcils, montrant de longues dents extrêmement blanches, tantôt silencieux, tantôt poussant des cris sauvages, tenoit le gouvernail : il représentoit assez bien le Temps passant dans sa barque un voyageur aux rivages déserts de la Grèce. Le vice-consul m'attendoit sur la grève.

Nous allâmes loger au bourg des Grecs. Chemin faisant j'admirai des tombeaux turcs, qu'ombrageoient de grands cyprès au pied desquels la mer venoit se briser. J'aperçus parmi ces tombeaux des femmes enveloppées de voiles blancs, et semblables à des ombres : ce fut la seule chose qui me rappela un peu la patrie des Muses. Le cimetière des chrétiens touche à celui des musulmans ; il est délabré, sans pierres sépulcrales et sans arbres ; des melons d'eau qui végètent çà et là sur ces tombes abandonnées ressemblent, par leur forme et leur pâleur, à des crânes humains qu'on ne s'est pas donné la peine d'ensevelir. Rien n'est triste comme ces deux cimetières, où l'on remarque, jusque dans l'égalité et l'indépendance de la mort, la distinction du tyran et de l'esclave.

L'abbé Barthélemi a trouvé Méthone si peu intéressante dans l'antiquité, qu'il s'est contenté de faire mention de son puits d'eau bitumineuse. Sans gloire au milieu de toutes ces cités bâties par les dieux ou célébrées par les poëtes, Méthone ne se retrouve point dans les chants de Pindare, qui forment, avec les ouvrages d'Homère, les brillantes archives de la Grèce. Démosthène, haranguant pour les Mégalopolitains et rappelant l'histoire de la Messénie, ne parle point de Méthone. Polybe, qui étoit de Mégalopolis, et qui donne de très bons conseils aux Messéniens, garde le même silence. Plutarque et Diogène-Laërce ne citent aucun héros, aucun philosophe de cette ville, Athénée, Aulu-Gelle et Macrobe ne rapportent rien de Méthone. Enfin Pline, Ptolémée,

Pomponius Méla et l'Anonyme de Ravenne ne font que la nommer dans le dénombrement des villes de la Messénie; mais Strabon et Pausanias veulent retrouver Méthone dans la Pédase d'Homère. Selon Pausanias, le nom de Méthone ou de Mothone lui vient d'une fille d'Œneus, compagnon de Diomède, ou d'un rocher qui ferme l'entrée du port. Méthone reparoît assez souvent dans l'histoire ancienne, mais jamais pour aucun fait important. Thucydide cite quelques corps d'hoplites de Méthone, dans la guerre du Péloponèse. On voit, par un fragment de Diodore de Sicile, que Brasidas défendit cette ville contre les Athéniens. Le même Diodore l'appelle une ville de la Laconie, parce que la Messénie étoit une conquête de Lacédémone; celle-ci envoya à Méthone une colonie de Naupliens qui ne furent point chassés de leur nouvelle patrie lorsqu'Épaminondas rappela les Messéniens. Méthone suivit le sort de la Grèce quand celle-ci passa sous le joug des Romains. Trajan accorda des priviléges à Méthone. Le Péloponèse étant devenu l'apanage de l'empire d'Orient, Méthone subit les révolutions de la Morée; dévastée par Alaric, peut-être plus maltraitée par Stilicon, elle fut démembrée de l'empire grec en 1124 par les Vénitiens. Rendue à ses anciens maîtres l'année d'après, elle retomba au pouvoir des Vénitiens en 1204. Un corsaire génois l'enleva aux Vénitiens en 1208. Le doge Dandolo la reprit sur les Génois. Mahomet II l'enleva aux Vénitiens, ainsi que toute la Grèce, en 1498. Morosini la reconquit sur les Turcs, en 1686, et les Turcs y rentrèrent de nou-

veau en 1715. Trois ans après, Pellegrin passa dans cette ville, dont il nous a fait la description, en y mêlant la chronique scandaleuse de tous les consuls françois : ceci forme depuis Homère jusqu'à nous la suite de l'obscure histoire de Méthone. Pour ce qui regarde le sort de Modon pendant l'expédition des Russes en Morée, on peut consulter le premier volume du *Voyage* de M. de Choiseul, et l'*Histoire de Pologne* par Rulhière.

Le vice-consul allemand, logé dans une méchante cahutte de plâtre, m'offrit de très bon cœur un souper composé de pastèques, de raisins et de pain noir : il ne faut pas être difficile sur des repas lorsqu'on est si près de Sparte. Je me retirai ensuite dans la chambre que l'on m'avoit préparée, mais sans pouvoir fermer les yeux. J'entendois les aboiements du chien de la Laconie et le bruit du vent de l'Élide : comment aurois-je pu dormir ? Le 11, à trois heures du matin, la voix du janissaire de l'aga m'avertit qu'il falloit partir pour Coron.

Nous montâmes à cheval à l'instant. Je vais décrire l'ordre de la marche, parce qu'il a été le même dans tout le voyage.

À notre tête paroissoit le guide ou le postillon grec à cheval, tenant un autre cheval en laisse : ce second cheval devoit servir de remonte en cas qu'il arrivât quelque accident aux chevaux des voyageurs. Venoit ensuite le janissaire, le turban en tête, deux pistolets et un poignard à la ceinture, un sabre au côté, et un fouet à la main pour faire avancer les chevaux du guide. Je suivois, à peu près armé

comme le janissaire, portant de plus un fusil de chasse. Joseph fermoit la marche ; ce Milanois étoit un petit homme blond à gros ventre, le teint fleuri, l'air affable ; il étoit tout habillé de velours bleu ; deux longs pistolets d'arçon, passés dans une étroite ceinture, relevoient sa veste d'une manière si grotesque que le janissaire ne pouvoit jamais le regarder sans rire. Mon équipage consistoit en un tapis pour m'asseoir, une pipe, un poêlon à café et quelques schalls pour m'envelopper la tête pendant la nuit. Nous partions au signal donné par le guide ; nous grimpions au grand trot les montagnes, et nous les descendions au galop à travers les précipices. Il faut prendre son parti : les Turcs militaires ne connoissent pas d'autre manière d'aller, et le moindre signe de frayeur, ou même de prudence, vous exposeroit à leur mépris. Vous êtes assis d'ailleurs sur des selles de mameloucks dont les étriers larges et courts vous plient les jambes, vous rompent les pieds, et déchirent les flancs de votre cheval. Au moindre faux mouvement, le pommeau élevé de la selle vous crève la poitrine ; et, si vous vous renversez en arrière, le haut rebord de la selle vous brise les reins. On finit pourtant par trouver ces selles utiles à cause de la solidité qu'elles donnent à cheval, surtout dans des courses aussi hasardeuses.

Les courses sont de huit à dix lieues avec les mêmes chevaux : on leur laisse prendre haleine sans manger à peu près à moitié chemin ; on remonte ensuite et l'on continue sa route. Le soir on arrive quelquefois à un kan, masure abandonnée où l'on

dort parmi toutes sortes d'insectes et de reptiles sur un plancher vermoulu. On ne vous doit rien dans ce kan lorsque vous n'avez pas de firman de poste : c'est à vous de vous procurer des vivres comme vous pouvez. Mon janissaire alloit à la chasse dans les villages ; il rapportoit quelquefois des poulets que je m'obstinois à payer ; nous les faisions rôtir sur des branches vertes d'olivier, ou bouillir avec du riz pour en faire un pilau. Assis à terre autour de ce festin, nous le déchirions avec nos doigts ; le repas fini, nous allions nous laver la barbe et les mains au premier ruisseau. Voilà comme on voyage aujourd'hui dans le pays d'Alcibiade et d'Aspasie.

Il faisoit encore nuit quand nous quittâmes Modon ; je croyois errer dans les déserts de l'Amérique : même solitude, même silence. Nous traversâmes des bois d'oliviers en nous dirigeant au midi. Au lever de l'aurore nous nous trouvâmes sur les sommets aplatis des montagnes les plus arides que j'aie jamais vues. Nous y marchâmes pendant deux heures. Ces sommets labourés par les torrents avoient l'air de guérets abandonnés ; le jonc marin et une espèce de bruyère épineuse et flétrie y croissoient par touffes. De gros caïeux de lis de montagne, déchaussés par les pluies, paroissoient à la surface de la terre. Nous découvrîmes la mer vers l'est, à travers un bois d'oliviers clair-semés ; nous descendîmes ensuite dans une gorge de vallon où l'on voyoit quelques champs d'orge et de coton. Nous passâmes un torrent desséché : son lit étoit rempli

de lauriers-roses et de gatilliers (l'*agnus-castus*), arbuste à feuille longue, pâle et menue, dont la fleur lilas, un peu cotonneuse, s'allonge en forme de quenouille. Je cite ces deux arbustes parce qu'on les retrouve dans toute la Grèce, et qu'ils décorent presque seuls ces solitudes jadis si riantes et si parées, aujourd'hui si nues et si tristes. A propos de torrent desséché, je dois dire aussi que je n'ai vu dans la patrie de l'Ilissus, de l'Alphée et de l'Érymante, que trois fleuves dont l'urne ne fût pas tarie : le Pamisus, le Céphise et l'Eurotas. Il faut qu'on me pardonne encore l'espèce d'indifférence et presque d'impiété avec laquelle j'écrirai quelquefois les noms les plus célèbres ou les plus harmonieux. On se familiarise malgré soi en Grèce avec Thémistocle, Épaminondas, Sophocle, Platon, Thucydide, et il faut une grande religion pour ne pas franchir le Cythéron, le Ménale ou le Lycée comme on passe des monts vulgaires.

Au sortir du vallon dont je viens de parler, nous commençâmes à gravir de nouvelles montagnes : mon guide me répéta plusieurs fois des noms inconnus ; mais, à en juger par leur position, ces montagnes devoient faire une partie de la chaîne du mont Témathia. Nous ne tardâmes pas à entrer dans un bois d'oliviers, de lauriers-roses, d'esquines, d'agnus-castus et de cornouillers. Ce bois étoit dominé par des sommets rocailleux. Parvenus à cette dernière cime, nous découvrîmes le golfe de Messénie, bordé de toutes parts par des montagnes entre lesquelles l'Ithome se distinguoit par son isolement,

et le Taygète par ses deux flèches aiguës : je saluai ces monts fameux par tout ce que je savois de beaux vers à leur louange.

Un peu au dessous du sommet de Témathia, en descendant vers Coron, nous aperçûmes une misérable ferme grecque dont les habitants s'enfuirent à notre approche. A mesure que nous descendions, nous découvrions au dessous de nous la rade et le port de Coron, où l'on voyoit quelques bâtiments à l'ancre; la flotte du capitan-pacha étoit mouillée de l'autre côté du golfe vers Calamate. En arrivant à la plaine qui est au pied des montagnes et qui s'étend jusqu'à la mer, nous laissâmes sur notre droite un village au centre duquel s'élevoit une espèce de château fort : le tout, c'est-à-dire le village et le château, étoit comme environné d'un immense cimetière turc couvert de cyprès de tous les âges. Mon guide, en me montrant ces arbres, me les nommoit *parissos*. Un ancien habitant de la Messénie m'auroit autrefois conté l'histoire entière du jeune homme d'Amyclée dont le Messénien d'aujourd'hui n'a retenu que la moitié du nom; mais ce nom, tout défiguré qu'il est, prononcé sur les lieux, à la vue d'un cyprès et des sommets du Taygète, me fit un plaisir que les poëtes comprendront. J'avois une consolation en regardant les tombes des Turcs : elles me rappeloient que les barbares conquérants de la Grèce avoient aussi trouvé leur dernier jour dans cette terre ravagée par eux. Au reste, ces tombes étoient fort agréables : le laurier-rose y croissoit au pied des cyprès, qui ressembloient à de grands

obélisques noirs; des tourterelles blanches et des pigeons bleus voltigeoient et roucouloient dans ces arbres; l'herbe flottoit autour des petites colonnes funèbres que surmontoit un turban; une fontaine bâtie par un chérif répandoit son eau dans le chemin pour le voyageur; on se seroit volontiers arrêté dans ce cimetière où le laurier de la Grèce, dominé par le cyprès de l'Orient, sembloit rappeler la mémoire des deux peuples dont la poussière reposoit dans ce lieu.

De ce cimetière à Coron il y a près de deux heures de marche : nous cheminâmes à travers un bois continuel d'oliviers, planté de froment à demi moissonné. Le terrain, qui de loin paroît une plaine unie, est coupé par des ravines inégales et profondes. M. Vial, alors consul de France à Coron, me reçut avec cette hospitalité si remarquable dans les consuls du Levant. Je lui remis une des lettres de recommandation que M. de Talleyrand, sur la prière de M. d'Hauterive, m'avoit poliment accordées pour les consuls françois dans les Échelles.

M. Vial voulut bien me loger chez lui. Il renvoya mon janissaire de Modon et me donna un de ses propres janissaires pour traverser avec moi la Morée et me conduire à Athènes. Le capitan-pacha étant en guerre avec les Maniottes, je ne pouvois me rendre à Sparte par Calamate, que l'on prendra si l'on veut pour Calathion, Cardamyle ou Thalames, sur la côte de la Laconie, presqu'en face de Coron. Il fut donc résolu que je ferois un long détour; que j'irois chercher le défilé des portes de

Léondari, l'un des Hermæum de la Messénie; que je me rendrois à Tripolizza afin d'obtenir du pacha de Morée le firman nécessaire pour passer l'Isthme; que je reviendrois de Tripolizza à Sparte, et que de Sparte je prendrois par la montagne le chemin d'Argos, de Mycènes et de Corinthe.

Coroné, ainsi que Messène et Mégalopolis, ne remonte pas à une grande antiquité, puisqu'elle fut fondée par Épaminondas sur les ruines de l'ancienne Épéa. Jusqu'ici on a pris Coron pour Coroné, d'après l'opinion de d'Anville. J'ai quelques doutes sur ce point: selon Pausanias, Coroné étoit située au bas du mont Témathia, vers l'embouchure du Pamisus: or, Coron est assez éloignée de ce fleuve; elle est bâtie sur une hauteur à peu près dans la position où le même Pausanias place le temple d'Apollon Corinthus, ou plutôt dans la position de Colonides[1]. On trouve vers le fond du golfe de Messénie des ruines au bord de la mer, qui pourroient bien être celles de la véritable Coroné, à moins qu'elles n'appartiennent au village d'Ino. Coronelli s'est trompé en prenant Coroné pour Pédase, qu'il faut, selon Strabon et Pausanias, retrouver dans Méthone.

L'histoire moderne de Coron ressemble à peu près à celle de Modon: Coron fut tour à tour, et aux mêmes époques que cette dernière ville, possédée par les Vénitiens, les Génois et les Turcs. Les Espagnols l'assiégèrent et l'enlevèrent aux Infidèles

[1] Cette opinion est aussi celle de M. de Choiseul.

en 1633. Les chevaliers de Malte se distinguèrent à ce siége assez mémorable. Vertot fait à ce sujet une singulière faute en prenant Coron pour Chéronée, patrie de Plutarque, qui n'est pas elle-même la Chéronée où Philippe donna des chaînes à la Grèce. Retombée au pouvoir des Turcs, Coron fut assiégée et prise de nouveau par Morosini en 1685 : on remarque à ce siége deux de mes compatriotes. Coronelli ne cite que le commandeur de la Tour qui y périt glorieusement; mais Giacomo Diedo parle encore du marquis de Courbon : j'aimois à retrouver les traces de l'honneur françois dès mes premiers pas dans la véritable patrie de la gloire, et dans le pays d'un peuple qui fut si bon juge de la valeur. Mais où ne retrouve-t-on pas ces traces! A Constantinople, à Rhodes, en Syrie, en Égypte, à Carthage, partout où j'ai abordé, on m'a montré le camp des François, la tour des François, le château des François : l'Arabe m'a fait voir les tombes de nos soldats, sous les sycomores du Caire; et le Siminole, sous les peupliers de la Floride.

C'est encore dans cette même ville de Coron que M. de Choiseul a commencé ses tableaux. Ainsi le sort me conduisoit au même lieu où mes compatriotes avoient cueilli cette double palme des talents et des armes dont la Grèce aimoit à couronner ses enfants. Si j'ai moi-même parcouru sans gloire, mais non sans honneur, les deux carrières où les citoyens d'Athènes et de Sparte acquirent tant de renommée, je m'en console en songeant que d'autres François ont été plus heureux que moi.

M. Vial se donna la peine de me montrer Coron, qui n'est qu'un amas de ruines modernes; il me fit voir aussi l'endroit d'où les Russes cannonèrent la ville en 1770, époque fatale à la Morée dont les Albanois ont depuis massacré la population. La relation des voyages de Pellegrin date de 1715 et de 1719 : le ressort de Coron s'étendoit alors, selon ce voyageur, à quatre-vingts villages; je ne sais si l'on en trouveroit aujourd'hui cinq ou six dans le même arrondissement. Le reste de ces champs dévastés appartient à des Turcs qui possèdent trois ou quatre mille pieds d'oliviers, et qui dévorent dans un harem à Constantinople l'héritage d'Aristomène. Les larmes me venoient aux yeux en voyant les mains du Grec esclave inutilement trempées de ces flots d'huile qui rendoient la vigueur au bras de ses pères pour triompher des tyrans.

La maison du consul dominoit le golfe de Coron : je voyois de ma fenêtre la mer de Messénie peinte du plus bel azur; devant moi, de l'autre côté de cette mer, s'élevoit la haute chaîne du Taygète couvert de neige, et justement comparé aux Alpes par Polybe, mais aux Alpes sous un plus beau ciel. A ma droite s'étendoit la pleine mer, et à ma gauche, au fond du golfe, je découvrois le mont Ithome, isolé comme le Vésuve, et tronqué comme lui à son sommet. Je ne pouvois m'arracher à ce spectacle : quelles pensées n'inspire point la vue de ces côtes désertes de la Grèce, où l'on n'entend que l'éternel sifflement du mistral et le gémissement des flots! Quelques coups de canon

que, le capitan-pacha faisoit tirer de loin à loin contre les rochers des Maniottes interrompoient seuls ces tristes bruits par un bruit plus triste encore : on n'apercevoit sur toute l'étendue de la mer que la flotte de ce chef des Barbares : elle me rappeloit le souvenir de ces pirates américains qui plantoient leur drapeau sanglant sur une terre inconnue, en prenant possession d'un pays enchanté au nom de la servitude et de la mort; ou plutôt je croyois voir les vaisseaux d'Alaric s'éloigner de la Grèce en cendres, en emportant la dépouille des temples, les trophées d'Olympie, et les statues brisées de la Liberté et des Arts [1].

Je quittai Coron le 12 à deux heures du matin, comblé des politesses et des attentions de M. Vial, qui me donna une lettre pour le pacha de Morée, et une autre lettre pour un Turc de Misitra. Je m'embarquai avec Joseph et mon nouveau janissaire dans un caïque qui devoit me conduire à l'embouchure du Pamisus, au fond du golfe de Messénie. Quelques heures d'une belle traversée me portèrent dans le lit du plus grand fleuve du Péloponèse, où notre petite barque échoua faute d'eau. Le janissaire alla chercher des chevaux à Nissi, gros village éloigné de trois ou quatre milles de la mer, en remontant le Pamisus. Cette rivière étoit couverte d'une multitude d'oiseaux sauvages dont je m'amusai à observer les jeux jusqu'au retour du janissaire. Rien ne seroit agréable comme

[1] Voyez la description de la Messénie dans *les Martyrs*, liv. I.

l'histoire naturelle si on la rattachoit toujours à l'histoire des hommes : on aimeroit à voir les oiseaux voyageurs quitter les peuplades ignorées de l'Atlantique pour visiter les peuples fameux de l'Eurotas et du Céphise. La Providence, afin de confondre notre vanité, a permis que les animaux connussent avant l'homme la véritable étendue du séjour de l'homme; et tel oiseau américain attiroit peut-être l'attention d'Aristote dans les fleuves de la Grèce, lorsque le philosophe ne soupçonnoit même pas l'existence d'un monde nouveau. L'antiquité nous offriroit dans ses annales une foule de rapprochements curieux; et souvent la marche des peuples et des armées se lieroit aux pélerinages de quelque oiseau solitaire, ou aux migrations pacifiques des gazelles et des chameaux.

Le janissaire revint au rivage avec un guide et cinq chevaux : deux pour le guide, et les trois autres pour moi, le janissaire et Joseph. Nous passâmes à Nissi, qui me semble inconnue dans l'antiquité. Je vis un moment le vayvode; c'étoit un jeune Grec fort affable, qui m'offrit des confitures et du vin : je n'acceptai point son hospitalité, et je continuai ma route pour Tripolizza.

Nous nous dirigeâmes sur le mont Ithome, en laissant à gauche les ruines de Messène. L'abbé Fourmont, qui visita ces ruines il y a soixante-dix ans, y compta trente-huit tours encore debout. Je ne sais si M. Vial ne m'a point assuré qu'il en existe aujourd'hui neuf entières et un fragment considérable du mur d'enceinte. M. Pouqueville, qui tra-

versa la Messénie dix ans avant moi, ne passa point à Messène. Nous arrivâmes vers les trois heures de l'après-midi au pied de l'Ithome, aujourd'hui le mont Vulcano, selon d'Anville. Je me convainquis, en examinant cette montagne, de la difficulté de bien entendre les auteurs anciens sans avoir vu les lieux dont ils parlent. Il est évident, par exemple, que Messène et l'ancienne Ithome ne pouvoient embrasser le mont dans leur enceinte, et qu'il faut expliquer la particule grecque περὶ, comme l'explique M. Lechevalier à propos de la course d'Hector et d'Achille, c'est-à-dire qu'il faut traduire *devant* Troie, et non pas *autour* de Troie.

Nous traversâmes plusieurs villages, Chafasa, Scala, Cyparissa, et quelques autres récemment détruits par le pacha lors de sa dernière expédition contre les brigands. Je ne vis dans tous ces villages qu'une seule femme : elle ne démentoit point le sang des Héraclides, par ses yeux bleus, sa haute taille et sa beauté. La Messénie fut presque toujours malheureuse : un pays fertile est souvent un avantage funeste pour un peuple. A la désolation qui régnoit autour de moi on eût dit que les féroces Lacédémoniens venoient encore de ravager la patrie d'Aristomène. Un grand homme se chargea de venger un grand homme : Épaminondas éleva les murs de Messène. Malheureusement on peut reprocher à cette ville la mort de Philopœmen. Les Arcadiens tirèrent vengeance de cette mort, et transportèrent les cendres de leur compatriote à Mégalopolis. Je passois avec ma petite caravane précisément par

les chemins où le convoi funèbre du dernier des Grecs avoit passé, il y a environ deux mille ans.

Après avoir longé le mont Ithome nous traversâmes un ruisseau qui coule au nord, et qui pourroit bien être une des sources du Balyra. Je n'ai jamais défié les Muses, elles ne m'ont point rendu aveugle comme Thamyris; et si j'ai une lyre, je ne l'ai point jetée dans le Balyra, au risque d'être changé après ma mort en rossignol. Je veux encore suivre le culte des neuf Sœurs pendant quelques années, après quoi j'abandonnerai leurs autels. La couronne de roses d'Anacréon ne me tente point: la plus belle couronne d'un vieillard ce sont ses cheveux blancs et les souvenirs d'une vie honorable [1].

Andanies devoit être plus bas, sur le cours du Balyra. J'aurois aimé à découvrir au moins l'emplacement des palais de Mérope :

J'entends des cris plaintifs. Hélas! dans ces palais
Un dieu persécuteur habite pour jamais.

Mais Andanies étoit trop loin de notre route pour essayer d'en trouver les ruines. Une plaine inégale, couverte de grandes herbes et de troupeaux de chevaux comme les savanes de la Floride, me conduisit vers le fond du bassin où se réunissent les hautes montagnes de l'Arcadie et de la Laconie. Le

[1] L'auteur travailloit alors aux *Martyrs*, pour lesquels il avoit entrepris ce voyage. Son dessein étoit de renoncer aux sujets d'imagination après la publication des *Martyrs*. On peut voir ses adieux à la Muse dans le dernier livre de cet ouvrage.

Lycée étoit devant nous, cependant un peu sur notre gauche, et nous foulions probablement le sol de Stényclare. Je n'y entendis point Tyrtée chanter à la tête des bataillons de Sparte; mais, à son défaut, je fis en cet endroit la rencontre d'un Turc monté sur un bon cheval et accompagné de deux Grecs à pied. Aussitôt qu'il m'eut reconnu à mon habit franc il piqua vers moi, et me cria en françois : « C'est un « beau pays pour voyager que la Morée ! En France, « de Paris à Marseille, je trouvois des lits et des au-« berges partout. Je suis très fatigué; je viens de « Coron par terre, et je vais à Léondari. Où allez-« vous ? » Je répondis que j'allois à Tripolizza. — « Eh bien, dit le Turc, nous irons ensemble jusqu'au « kan des Portes; mais je suis très fatigué, mon cher « seigneur. » Ce Turc courtois étoit un marchand de Coron qui avoit été à Marseille, de Marseille à Paris et de Paris à Marseille[1].

Il étoit nuit lorsque nous arrivâmes à l'entrée du défilé, sur les confins de la Messénie, de l'Arcadie et de la Laconie. Deux rangs de montagnes parallèles forment cet Hermæum qui s'ouvre du nord au midi. Le chemin s'élève par degrés du côté de la Messénie, et redescend par une pente assez douce vers la Laconie. C'est peut-être l'Hermæum où, selon Pausanias, Oreste, troublé par la première apparition des Euménides, se coupa un doigt avec les dents.

[1] Il est remarquable que M. Pouqueville rencontra à peu près au même endroit, un Turc qui parloit françois. C'étoit peut-être le même.

Notre caravane s'engagea bientôt dans cet étroit passage. Nous marchions tous en silence et à la file[1]. Cette route, malgré la justice expéditive du pacha, n'étoit pas sûre, et nous nous tenions prêts à tout événement. A minuit nous arrivâmes au kan placé au milieu du défilé: un bruit d'eaux et un gros arbre nous annoncèrent cette pieuse fondation d'un serviteur de Mahomet. En Turquie toutes les institutions publiques sont dues à des particuliers; l'état ne fait rien pour l'état. Ces institutions sont le fruit de l'esprit religieux et non de l'amour de la patrie : car il n'y a point de patrie. Or, il est remarquable que toutes ces fontaines, tous ces kans, tous ces ponts tombent en ruine et sont des premiers temps de l'empire : je ne crois pas avoir rencontré sur les chemins une seule fabrique moderne : d'où l'on doit conclure que chez les musulmans la religion s'affoiblit, et qu'avec la religion l'état social des Turcs est sur le point de s'écrouler.

Nous entrâmes dans le kan par une écurie ; une échelle en forme de pyramide renversée nous conduisit dans un grenier poudreux. Le marchand turc se jeta sur une natte en s'écriant : « C'est le plus beau « kan de la Morée! De Paris à Marseille je trouvois « des lits et des auberges partout. » Je cherchai à le consoler en lui offrant la moitié du souper que j'avois apporté de Coron. « Eh ! mon cher seigneur, « s'écria-t-il, je suis si fatigué que je vais mourir ! »

[1] Je ne sais si c'est le même Hermæum que M. Pouqueville et ses compagnons d'infortune passèrent en venant de Navarin. Voyez, pour la description de cette partie de la Messénie, *les Martyrs*, liv. XIV.

Et il gémissoit, et il se prenoit la barbe, et il s'essuyoit le front avec un schall, et il s'écrioit : « Allah! » Toutefois il mangeoit d'un grand appétit la part du souper qu'il avoit refusée d'abord.

Je quittai ce bon homme[1] le 13 au lever du jour, et je continuai ma route. Notre course étoit fort ralentie : au lieu du janissaire de Modon, qui ne demandoit qu'à tuer son cheval, j'avois un janissaire d'une tout autre espèce. Mon nouveau garde étoit un petit homme maigre, fort marqué de petite vérole, parlant bas et avec mesure, et si plein de la dignité de son turban, qu'on l'eût pris pour un parvenu. Un aussi grave personnage ne se mettoit au galop que lorsque l'importance de l'occasion l'exigeoit : par exemple lorsqu'il apercevoit quelque voyageur. L'irrévérence avec laquelle j'interrompois l'ordre de la marche, courant en avant, à droite et à gauche, partout où je croyois découvrir quelques vestiges d'antiquité, lui déplaisoit fort, mais il n'osoit se plaindre. Du reste je le trouvai fidèle et assez désintéressé pour un Turc.

Une autre cause retardoit encore notre marche : le velours dont Joseph étoit vêtu dans la canicule, en Morée, le rendoit fort malheureux; au moindre mouvement du cheval il s'accrochoit à la selle; son chapeau tomboit d'un côté, ses pistolets de l'autre; il falloit ramasser tout cela et remettre le pauvre

[1] Ce Turc, moitié Grec, comme M. Fauvel me l'a dit depuis, est toujours par voie et par chemin : il ne jouit pas d'une réputation très sûre, pour s'être mêlé, fort à son avantage, des approvisionnements d'une armée.

Joseph à cheval. Son excellent caractère brilloit d'un nouveau lustre au milieu de toutes ses peines, et sa bonne humeur étoit inaltérable. Nous mîmes donc trois mortelles heures pour sortir de l'Hermæum, assez semblable dans cette partie au passage de l'Apennin entre Pérouse et Tarni. Nous entrâmes dans une plaine cultivée qui s'étend jusqu'à Léondari. Nous étions là en Arcadie, sur la frontière de la Laconie.

On convient généralement, malgré l'opinion de d'Anville, que Léondari n'est point Mégalopolis. On veut retrouver dans la première l'ancienne Leuctres de la Laconie, et c'est le sentiment de M. Barbié du Bocage. Où donc est Mégalopolis? Peut-être au village de Sinano. Il eût fallu sortir de mon chemin et faire des recherches qui n'entroient point dans l'objet de mon voyage. Mégalopolis, qui n'est d'ailleurs célèbre par aucune action mémorable ni par aucun chef-d'œuvre des arts, n'eût tenté ma curiosité que comme monument du génie d'Épaminondas et patrie de Philopœmen et de Polybe.

Laissant à droite Léondari, ville tout-à-fait moderne, nous traversâmes un bois de vieux chênes-verts; c'étoit le reste vénérable d'une forêt sacrée: un énorme vautour perché sur la cime d'un arbre mort y sembloit encore attendre le passage d'un augure. Nous vîmes le soleil se lever sur le mont Borée; nous mîmes pied à terre au bas de ce mont pour gravir un chemin taillé dans le roc: ces chemins étoient appelés *chemins de l'Échelle* en Arcadie.

Je n'ai pu reconnoître en Morée ni les chemins grecs ni les voies romaines. Des chaussées turques

de deux pieds et demi de large servent à traverser les terrains bas et marécageux; comme il n'y a pas une seule voiture à roues dans cette partie du Péloponèse, ces chaussées suffisent aux ânes des paysans et aux chevaux des soldats. Cependant Pausanias et la carte de Peutinger marquent plusieurs routes dans les lieux où j'ai passé, surtout aux environs de Mantinée. Bergier les a très bien suivies dans ses *Chemins de l'Empire*[1].

Nous nous trouvions dans le voisinage d'une des sources de l'Alphée; je mesurois avidement des yeux les ravines que je rencontrois : tout étoit muet et desséché. Le chemin qui conduit du Borée à Tripolizza traverse d'abord des plaines désertes et se plonge ensuite dans une longue vallée de pierres. Le soleil nous dévoroit; à quelques buissons rares et brûlés étoient suspendues des cigales qui se taisoient à notre approche; elles recommençoient leurs cris dès que nous étions passés : on n'entendoit que ce bruit monotone, les pas de nos chevaux et la complainte de notre guide. Lorsqu'un postillon grec monte à cheval, il commence une chanson qu'il continue pendant toute la route. C'est presque toujours une longue histoire rimée qui charme les ennuis des descendants de Linus : les couplets en sont nombreux, l'air triste et assez ressemblant aux airs de

[1] La carte de Peutinger ne peut pas tromper, du moins quant à l'existence des routes, puisqu'elles sont tracées sur ce monument curieux, qui n'est qu'un livre des postes des anciens. La difficulté n'existe que dans le calcul des distances, et surtout pour ce qui regarde les Gaules, où l'abréviation *leg* peut se prendre quelquefois pour *lega* ou *legio*.

nos vieilles romances françoises. Une, entre autres, qui doit être fort connue, car je l'ai entendue depuis Coron jusqu'à Athènes, rappelle d'une manière frappante l'air :

Mon cœur charmé de sa chaîne, etc...

Il faut seulement s'arrêter aux quatre premiers vers sans passer au refrain :

Toujours ! toujours!

Ces airs auroient-ils été apportés en Morée par les Vénitiens ? Seroit-ce que les François, excellant dans la romance, se sont rencontrés avec le génie des Grecs ? Ces airs sont-ils antiques ? et, s'ils sont antiques, appartiennent-ils à la seconde école de la musique chez les Grecs, ou remontent-ils jusqu'au temps d'Olympe ? Je laisse ces questions à décider aux habiles. Mais il me semble encore ouïr le chant de mes malheureux guides, la nuit, le jour, au lever, au coucher du soleil, dans les solitudes de l'Arcadie, sur les bords de l'Eurotas, dans les déserts d'Argos, de Corinthe, de Mégare : lieux où la voix des Ménades ne retentit plus, où les concerts des Muses ont cessé, où le Grec infortuné semble seulement déplorer dans de tristes complaintes les malheurs de sa patrie :

. . . . . Soli periti cantare
Arcades [1] ?

[1] Spon avoit remarqué en Grèce un air parfaitement semblable à celui de *Réveillez-vous, belle endormie;* et il s'amusa même à composer des paroles en grec moderne sur cet air.

A trois lieues de Tripolizza, nous rencontrâmes deux officiers de la garde du pacha qui couroient comme moi en poste : ils assommoient les chevaux et le postillon à coups de fouet de peau de rhinocéros. Ils s'arrêtèrent en me voyant et me demandèrent mes armes : je refusai de les donner. Le janissaire me fit dire par Joseph que ce n'étoit qu'un pur objet de curiosité, et que je pouvois aussi demander les armes de ces voyageurs. A cette condition je voulus bien satisfaire les spahis : nous changeâmes d'armes : ils examinèrent long-temps mes pistolets et finirent par me les tirer au dessus de la tête.

J'avois été prévenu de ne me laisser jamais plaisanter par un Turc si je ne voulois m'exposer à mille avanies. J'ai reconnu plusieurs fois dans la suite combien ce conseil étoit utile : un Turc devient aussi souple, s'il voit que vous ne le craignez pas, qu'il est insultant s'il s'aperçoit qu'il vous fait peur. Je n'aurois pas eu besoin d'ailleurs d'être averti dans cette occasion, et la plaisanterie m'avoit paru trop mauvaise pour ne pas la rendre coup sur coup. Enfonçant donc les éperons dans les flancs de mon cheval, je courus sur les Turcs et leur lâchai les coups de leurs propres pistolets en travers, si près du visage, que l'amorce brûla les moustaches du plus jeune spahi. Une explication s'ensuivit entre ces officiers et le janissaire, qui leur dit que j'étois François ; à ce nom de François il n'y eut point de politesses turques qu'ils ne me firent. Ils m'offrirent la pipe, chargèrent mes armes et me les rendirent : je crus devoir garder l'avantage qu'ils me donnoient,

et je fis simplement charger leurs pistolets par Joseph. Ces deux étourdis voulurent m'engager à courir avec eux : je les refusai et ils partirent. On va voir que je n'étois pas le premier François dont ils eussent entendu parler, et que leur pacha connoissoit bien mes compatriotes.

On peut lire dans M. Pouqueville une description exacte de Tripolizza, capitale de la Morée. Je n'avois pas encore vu de ville entièrement turque : les toits rouges de celle-ci, ses minarets et ses dômes me frappèrent agréablement au premier coup d'œil. Tripolizza est pourtant située dans une partie assez aride du vallon de Tégée, et sous une des croupes du Ménale qui m'a paru dépouillée d'arbres et de verdure. Mon janissaire me conduisit chez un Grec de la connoissance de M. Vial. Le consul, comme je l'ai dit, m'avoit donné une lettre pour le pacha. Le lendemain de mon arrivée, 14 août, je me rendis chez le drogman de Son Excellence : je le priai de me faire délivrer le plus tôt possible mon firman de poste et l'ordre nécessaire pour passer l'isthme de Corinthe. Ce drogman, jeune homme d'une figure fine et spirituelle, me répondit en italien que d'abord il étoit malade ; qu'ensuite le pacha venoit d'entrer chez ses femmes ; qu'on ne parloit pas comme cela à un pacha ; qu'il falloit attendre ; que les François étoient toujours pressés.

Je répliquai que je n'avois demandé les firmans que pour la forme ; que mon passe-port françois me suffisoit pour voyager en Turquie, maintenant en paix avec mon pays ; que, puisqu'on n'avoit pas le

temps de m'obliger, je partirois sans les firmans et sans remettre la lettre du consul au pacha.

Je sortis. Deux heures après le drogman me fit rappeler; je le trouvai plus traitable, soit qu'à mon ton il m'eût pris pour un personnage d'importance, soit qu'il craignît que je ne trouvasse quelque moyen de porter mes plaintes à son maître; il me dit qu'il alloit se rendre chez Sa Grandeur, et lui parler de mon affaire.

En effet, deux heures après, un Tartare me vint chercher et me conduisit chez le pacha. Son palais est une grande maison de bois carrée, ayant au centre une vaste cour et des galeries régnant sur les quatre faces de cette cour. On me fit attendre dans une salle où je trouvai des papas et le patriarche de la Morée. Ces prêtres et leur patriarche parloient beaucoup, et avoient parfaitement les manières déliées et avilies des courtisans grecs sous le Bas-Empire. J'eus lieu de croire, aux mouvements que je remarquai, qu'on me préparoit une réception brillante; cette cérémonie m'embarrassoit. Mes vêtements étoient délabrés, mes bottes poudreuses, mes cheveux en désordre, et ma barbe comme celle d'Hector : *barba squalida*. Je m'étois enveloppé dans mon manteau, et j'avois plutôt l'air d'un soldat qui sort du bivouac que d'un étranger qui se rend à l'audience d'un grand seigneur.

Joseph, qui disoit se connoître aux pompes de l'Orient, m'avoit forcé de prendre ce manteau: mon habit court lui déplaisoit; lui-même voulut m'ac-

compagner avec le janissaire pour me faire honneur. Il marchoit derrière moi, sans bottes, les jambes et les pieds nus, et un mouchoir rouge jeté par dessus son chapeau : malheureusement il fut arrêté à la porte du palais dans ce bel équipage. Les gardes ne voulurent point le laisser passer : il me donnoit une telle envie de rire que je ne pus jamais le réclamer sérieusement. La prétention au turban le perdit, et il ne vit que de loin les grandeurs où il avoit aspiré.

Après deux heures de délai, d'ennui et d'impatience, on m'introduisit dans la salle du pacha : je vis un homme d'environ quarante ans, d'une belle figure, assis ou plutôt couché sur un divan, vêtu d'un cafetan de soie, un poignard orné de diamants à la ceinture, un turban blanc à la tête. Un vieillard à longue barbe occupoit respectueusement une place à sa droite (c'étoit peut-être le bourreau) ; le drogman grec étoit assis à ses pieds; trois pages debout tenoient des pastilles d'ambre, des pincettes d'argent et du feu pour la pipe; mon janissaire resta à la porte de la salle.

Je m'avançai, saluai Son Excellence en mettant la main sur mon cœur ; je lui présentai la lettre du consul ; et, usant du privilége des François, je m'assis sans en avoir attendu l'ordre.

Osman me fit demander d'où je venois, où j'allois, ce que je voulois.

Je répondis que j'allois en pélerinage à Jérusalem ; qu'en me rendant à la ville sainte des chrétiens j'avois passé par la Morée pour voir les antiquités

romaines[1]; que je désirois un firman de poste pour avoir des chevaux, et un ordre pour passer l'isthme.

Le pacha répliqua que j'étois le bienvenu; que je pouvois voir tout ce qui me feroit plaisir, et qu'il m'accorderoit les firmans. Il me demanda ensuite si j'étois militaire et si j'avois fait la guerre d'Égypte.

Cette question m'embarrassa, ne sachant trop dans quelle intention elle étoit faite. Je répondis que j'avois autrefois servi mon pays, mais que je n'avois jamais été en Égypte.

Osman me tira tout de suite d'embarras : il me dit loyalement qu'il avoit été fait prisonnier par les François à la bataille d'Aboukir, qu'il avoit été très bien traité de mes compatriotes, et qu'il s'en souviendroit toujours.

Je ne m'attendois point aux honneurs du café, et cependant je les obtins : je me plaignis alors de l'insulte faite à un de mes gens, et Osman me proposa de faire donner devant moi vingt coups de bâton au délis qui avoit arrêté Joseph. Je refusai ce dédommagement, et je me contentai de la bonne volonté du pacha. Je sortis de mon audience fort satisfait : il est vrai qu'il me fallut payer largement à la porte des distinctions aussi flatteuses. Heureux si les Turcs en place employoient au bien des peuples qu'ils gouvernent cette simplicité de mœurs et de justice! Mais ce sont des tyrans que la soif de l'or dévore, et qui versent sans remords le sang innocent pour la satisfaire.

[1] Tout ce qui a rapport aux Grecs, et les Grecs eux-mêmes, sont nommés *Romains* par les Turcs.

Je retournai à la maison de mon hôte, précédé de mon janissaire et suivi de Joseph, qui avoit oublié sa disgrace. Je passai auprès de quelques ruines dont la construction me parut antique : je me réveillai alors de l'espèce de distraction où m'avoient jeté les dernières scènes avec les deux officiers turcs, le drogman et le pacha ; je me retrouvai tout à coup dans les campagnes des Tégéates : et j'étois un Franc en habit court et en grand chapeau ; et je venois de recevoir l'audience d'un Tartare en robe longue et en turban au milieu de la Grèce !

Eheu, fugaces labuntur anni !

M. Barbié du Bocage se récrie avec raison contre l'inexactitude de nos cartes de Morée, où la capitale de cette province n'est souvent pas même indiquée. La cause de cette négligence vient de ce que le gouvernement turc a changé dans cette partie de la Grèce. Il y avoit autrefois un sangiac qui résidoit à Coron. La Morée étant devenue un pachali, le pacha a fixé sa résidence à Tripolizza, comme dans un point plus central. Quant à l'agrément de la position, j'ai remarqué que les Turcs étoient assez indifférents sur la beauté des lieux : ils n'ont point à cet égard la délicatesse des Arabes, que le charme du ciel et de la terre séduit toujours, et qui pleurent encore aujourd'hui Grenade perdue.

Cependant, quoique très obscure, Tripolizza n'a pas été tout-à-fait inconnue jusqu'à M. Pouqueville, qui écrit *Tripolitza* : Pellegrin en parle et la nomme *Trepolezza* ; d'Anville, *Trapolizza* ; M. de Choiseul ;

Tripolizza, et les autres voyageurs ont suivi cette orthographe. D'Anville observe que Tripolizza n'est point Mantinée : c'est une ville moderne qui paroît s'être élevée entre Mantinée, Tégée et Orchomène.

Un Tartare m'apporta le soir mon firman de poste et l'ordre pour passer l'isthme. En s'établissant sur les débris de Constantinople, les Turcs ont manifestement retenu plusieurs usages des peuples conquis. L'établissement des postes en Turquie est, à peu de choses près, celui qu'avoient fixé les empereurs romains : on ne paie point les chevaux; le poids de votre bagage est réglé; on est obligé de vous fournir partout la nourriture, etc. Je ne voulus point user de ces magnifiques mais odieux priviléges dont le fardeau pèse sur un peuple malheureux : je payai partout mes chevaux et ma nourriture comme un voyageur sans protection et sans firman.

Tripolizza étant une ville absolument moderne, j'en partis le 15 pour Sparte, où il me tardoit d'arriver. Il me falloit, pour ainsi dire, revenir sur mes pas, ce qui n'auroit pas eu lieu si j'avois d'abord visité la Laconie en passant par Calamate. A une lieue vers le couchant, au sortir de Tripolizza, nous nous arrêtâmes pour voir des ruines : ce sont celles d'un couvent grec dévasté par les Albanois au temps de la guerre des Russes; mais dans les murs de ce couvent on aperçoit des fragments d'une belle architecture, et des pierres chargées d'inscriptions engagées dans la maçonnerie. J'essayai long-temps d'en lire une à gauche de la porte principale de l'église. Les lettres étoient du bon temps, et l'in-

scription me parut être en boustrophédon : ce qui n'annonce pas toujours une très haute antiquité. Les caractères étoient renversés par la position de la pierre : la pierre elle-même étoit éclatée, placée fort haut et enduite en partie de ciment. Je ne pus rien déchiffrer, hors le mot ΤΕΓΕΑΤΕΣ, qui me causa presque autant de joie que si j'eusse été membre de l'Académie des Inscriptions. Tégée a dû exister aux environs de ce couvent. On trouve dans les champs voisins beaucoup de médailles. J'en achetai trois d'un paysan, qui ne me donnèrent aucune lumière; il me les vendit très cher : les Grecs, à force de voir des voyageurs, commencent à connoître le prix de leurs antiquités.

Je ne dois pas oublier qu'en errant parmi ces décombres je découvris une inscription beaucoup plus moderne : c'étoit le nom de M. Fauvel écrit au crayon sur un mur. Il faut être voyageur pour savoir quel plaisir on éprouve à rencontrer tout à coup dans des lieux lointains et inconnus un nom qui vous rappelle la patrie.

Nous continuâmes notre route entre le nord et le couchant. Après avoir marché pendant trois heures par des terrains à demi cultivés, nous entrâmes dans un désert qui ne finit qu'à la vallée de la Laconie. Le lit desséché d'un torrent nous servoit de chemin; nous circulions avec lui dans un labyrinthe de montagnes peu élevées, toutes semblables entre elles, ne présentant partout que des sommets pelés et des flancs couverts d'une espèce de chêne-vert nain à feuilles de houx. Au bord de

ce torrent desséché, et au centre à peu près de ces monticules, nous rencontrâmes un kan ombragé de deux platanes et rafraîchi par une petite fontaine. Nous laissâmes reposer nos montures : il y avoit dix heures que nous étions à cheval. Nous ne trouvâmes pour toute nourriture que du lait de chèvre et quelques amandes. Nous repartîmes avant le coucher du soleil, et nous nous arrêtâmes à onze heures du soir dans une gorge de vallée, au bord d'un autre torrent qui conservoit un peu d'eau.

Le chemin que nous suivions ne traversoit aucun lieu célèbre : il avoit servi tout au plus à la marche des troupes de Sparte, lorsqu'elles alloient combattre celles de Tégée dans les premières guerres de Lacédémone. On ne trouvoit sur cette route qu'un temple de Jupiter-Scotitas vers le passage des Hermès : toutes ces montagnes ensemble devoient former différentes branches du Parnon, du Cronius et de l'Olympe.

Le 16 à la pointe du jour nous bridâmes nos chevaux : le janissaire fit sa prière, se lava les coudes, la barbe et les mains, se tourna vers l'orient comme pour appeler la lumière, et nous partîmes. En avançant vers la Laconie, les montagnes commençoient à s'élever et à se couvrir de quelques bouquets de bois ; les vallées étoient étroites et brisées ; quelques unes me rappelèrent, mais sur une moindre échelle, le site de la grande Chartreuse et son magnifique revêtement de forêts. A midi nous découvrîmes un kan aussi pauvre que celui de la veille, quoiqu'il fût décoré du pavillon ottoman. Dans un espace de

vingt-deux lieues c'étoient les deux seules habitations que nous eussions rencontrées : la fatigue et la faim nous obligèrent de rester dans ce sale gîte plus long-temps que je ne l'aurois voulu. Le maître du lieu, vieux Turc à la mine rébarbative, étoit assis dans un grenier qui régnoit au dessus des étables du kan ; les chèvres montoient jusqu'à lui et l'environnoient de leurs ordures. Il nous reçut dans ce lieu de plaisance, et ne daigna pas se lever de son fumier pour faire donner quelque chose à des chiens de chrétiens ; il cria d'une voix terrible, et un pauvre enfant grec tout nu, le corps enflé par la fièvre et par les coups de fouet, nous vint apporter du lait de brebis dans un vase dégoûtant par sa malpropreté ; encore fus-je obligé de sortir pour le boire à mon aise, car les chèvres et leurs chevreaux m'assiégeoient pour m'arracher un morceau de biscuit que je tenois à la main. J'avois mangé l'ours et le chien sacré avec les Sauvages ; je partageai depuis le repas des Bédouins ; mais je n'ai jamais rien rencontré de comparable à ce premier kan de la Laconie. C'étoit pourtant à peu près dans les mêmes lieux que paissoient les troupeaux de Ménélas, et qu'il offroit un festin à Télémaque : « On s'empres-« soit dans le palais du roi, les serviteurs amenoient « les victimes; ils apportoient aussi un vin généreux, « tandis que leurs femmes, le front orné de bande-« lettes pures, préparoient le repas[1]. »

Nous quittâmes le kan vers trois heures après

[1] *Odyss.*, liv. IV

midi : à cinq heures nous parvînmes à une croupe de montagnes d'où nous découvrîmes en face de nous le Taygète, que j'avois déja vu du côté opposé, Misitra, bâtie à ses pieds, et la vallée de la Laconie.

Nous y descendîmes par une espèce d'escalier taillé dans le roc comme celui du mont Borée. Nous aperçûmes un pont léger et d'une seule arche, élégamment jeté sur un petit fleuve, et réunissant deux hautes collines. Arrivés au bord du fleuve, nous passâmes à gué ses eaux limpides, au travers de grands roseaux, de beaux lauriers-roses en pleine fleur. Ce fleuve, que je passois ainsi sans le connoître, étoit l'Eurotas. Une vallée tortueuse s'ouvrit devant nous ; elle circuloit autour de plusieurs monticules de figure à peu près semblable, et qui avoient l'air de monts artificiels ou de tumulus. Nous nous engageâmes dans ces détours, et nous arrivâmes à Misitra comme le jour tomboit.

M. Vial m'avoit donné une lettre pour un des principaux Turcs de Misitra, appelé *Ibraïm-Bey*. Nous mîmes pied à terre dans sa cour, et ses esclaves m'introduisirent dans la salle des étrangers ; elle étoit remplie de musulmans qui tous étoient comme moi des voyageurs et des hôtes d'Ibraïm. Je pris ma place sur le divan au milieu d'eux ; je suspendis comme eux mes armes au mur au dessus de ma tête. Joseph et mon janissaire en firent autant. Personne ne me demanda qui j'étois, d'où je venois : chacun continua de fumer, de dormir ou de causer avec son voisin sans jeter les yeux sur moi.

Notre hôte arriva : on lui avoit porté la lettre de

M. Vial. Ibraïm, âgé d'environ soixante ans, avoit la physionomie douce et ouverte. Il vint à moi, me prit affectueusement la main, me bénit, essaya de prononcer le mot *bon*, moitié en françois, moitié en italien, et s'assit à mes côtés. Il parla en grec à Joseph; il me fit prier de l'excuser s'il ne me recevoit pas aussi bien qu'il l'auroit voulu : il avoit un petit enfant malade : *un figliuolo*, répétoit-il en italien; et cela lui faisoit tourner la tête, *mi fa tornar la testa;* et il serroit son turban avec ses deux mains. Assurément ce n'étoit pas la tendresse paternelle dans toute sa naïveté que j'aurois été chercher à Sparte; et c'étoit un vieux Tartare qui montroit ce bon naturel sur le tombeau de ces mères qui disoient à leurs fils, en leur donnant le bouclier : ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τὰν, avec ou dessus.

Ibraïm me quitta après quelques instants pour aller veiller son fils : il ordonna de m'apporter la pipe et le café; mais, comme l'heure du repas étoit passée, on ne me servit point le pilau : il m'auroit cependant fait grand plaisir, car j'étois presque à jeun depuis vingt-quatre heures. Joseph tira de son sac un saucisson dont il avaloit des morceaux à l'insu des Turcs; il en offroit sous main au janissaire, qui détournoit les yeux avec un mélange de regret et d'horreur.

Je pris mon parti : je me couchai sur le divan, dans l'angle de la salle. Une fenêtre avec une grille en roseaux s'ouvroit sur la vallée de la Laconie, où la lune répandoit une clarté admirable. Appuyé sur le coude, je parcourois des yeux le ciel, la vallée,

les sommets brillants et sombres du Taygète, selon qu'ils étoient dans l'ombre ou à la lumière. Je pouvois à peine me persuader que je respirois dans la patrie d'Hélène et de Ménélas. Je me laissai entraîner à ces réflexions que chacun peut faire, et moi plus qu'un autre, sur les vicissitudes des destinées humaines. Que de lieux avoient déja vu mon sommeil paisible ou troublé! Que de fois, à la clarté des mêmes étoiles, dans les forêts de l'Amérique, sur les chemins de l'Allemagne, dans les bruyères de l'Angleterre, dans les champs de l'Italie, au milieu de la mer, je m'étois livré à ces mêmes pensées touchant les agitations de la vie!

Un vieux Turc, homme, à ce qu'il paroissoit, de grande considération, me tira de ces réflexions pour me prouver d'une manière encore plus sensible que j'étois loin de mon pays. Il étoit couché à mes pieds sur le divan : il se tournoit, il s'asseyoit, il soupiroit, il appeloit ses esclaves, il les renvoyoit; il attendoit le jour avec impatience. Le jour vint (17 août) : le Tartare, entouré de ses domestiques, les uns à genoux, les autres debout, ôta son turban; il se mira dans un morceau de glace brisée, peigna sa barbe, frisa ses moustaches, se frotta les joues pour les animer. Après avoir fait ainsi sa toilette, il partit en traînant majestueusement ses babouches et en me jetant un regard dédaigneux.

Mon hôte entra quelque temps après portant son fils dans ses bras. Ce pauvre enfant, jaune et miné par la fièvre, étoit tout nu. Il avoit des amulettes et des espèces de sorts suspendus au cou. Le père le mit

sur mes genoux, et il fallut entendre l'histoire de la maladie : l'enfant avoit pris tout le quinquina de la Morée; on l'avoit saigné (et c'étoit là le mal); sa mère lui avoit mis des charmes, et elle avoit attaché un turban à la tombe d'un santon : rien n'avoit réussi. Ibraïm finit par me demander si je connoissois quelque remède : je me rappelai que dans mon enfance on m'avoit guéri d'une fièvre avec de la petite centaurée; je conseillai l'usage de cette plante comme l'auroit pu faire le plus grave médecin. Mais qu'étoit-ce que la centaurée? Joseph pérora. Je prétendis que la centaurée avoit été découverte par un certain médecin du voisinage appelé *Chiron*, qui couroit à cheval sur les montagnes. Un Grec déclara qu'il avoit connu ce Chiron, qu'il étoit de Calamate, et qu'il montoit ordinairement un cheval blanc. Comme nous tenions conseil, nous vîmes entrer un Turc que je reconnus pour un chef de la loi à son turban vert. Il vint à nous, prit la tête de l'enfant entre ses deux mains, et prononça dévotement une prière : tel est le caractère de la piété; elle est touchante et respectable même dans les religions les plus funestes.

J'avois envoyé le janissaire me chercher des chevaux et un guide pour visiter d'abord Amyclée et ensuite les ruines de Sparte, où je croyois être : tandis que j'attendois son retour, Ibraïm me fit servir un repas à la turque. J'étois toujours couché sur le divan : on mit devant moi une table extrêmement basse; un esclave me donna à laver; on apporta sur un plateau de bois un poulet haché

dans du riz; je mangeois avec mes doigts. Après le poulet on servit une espèce de ragoût de mouton dans un bassin de cuivre; ensuite des figues, des olives, du raisin et du fromage, auquel, selon Guillet[1], Misitra doit aujourd'hui son nom. Entre chaque plat un esclave me versoit de l'eau sur les mains, et un autre me présentoit une serviette de grosse toile, mais fort blanche. Je refusai de boire du vin par courtoisie: après le café on m'offrit du savon pour mes moustaches.

Pendant le repas le chef de la loi m'avoit fait faire plusieurs questions par Joseph: il voulut savoir pourquoi je voyageois, puisque je n'étois ni marchand, ni médecin. Je répondis que je voyageois pour voir les peuples, et surtout les Grecs qui étoient morts. Cela le fit rire: il répliqua que, puisque j'étois venu en Turquie, j'aurois dû apprendre le turc. Je trouvai pour lui une meilleure raison à mes voyages en disant que j'étois un pélerin de Jérusalem! « Hadgi! hadgi![2] » s'écria-t-il. Il fut pleinement satisfait. La religion est une espèce de langue universelle entendue de tous les hommes. Ce Turc ne pouvoit comprendre que je quittasse ma patrie par un simple motif de curiosité; mais il trouva tout naturel que j'entreprisse un long voyage pour aller prier à un tombeau, pour demander à

[1] M. Scrofani l'a suivi dans cette opinion. Si Sparte tiroit son nom des genêts de son territoire, et non pas de Spartus, fils d'Amyclus, ou de Sparta, femme de Lacédémon, Misitra peut bien emprunter le sien d'un fromage.

[2] Pélerin! pélerin!

Dieu quelque prospérité ou la délivrance de quelque malheur. Ibraïm qui, en m'apportant son fils, m'avoit demandé si j'avois des enfants, étoit persuadé que j'allois à Jérusalem afin d'en obtenir. J'ai vu les Sauvages du Nouveau-Monde indifférents à mes manières étrangères, mais seulement attentifs comme les Turcs à mes armes et à ma religion, c'est-à-dire aux deux choses qui protégent l'homme dans ses rapports de l'ame et du corps. Ce consentement unanime des peuples sur la religion et cette simplicité d'idées m'ont paru valoir la peine d'être remarqués.

Au reste, cette salle des étrangers où je prenois mon repas offroit une scène assez touchante et qui rappeloit les anciennes mœurs de l'Orient. Tous les hôtes d'Ibraïm n'étoient pas riches, il s'en falloit beaucoup; plusieurs même étoient de véritables mendiants : pourtant ils étoient assis sur le même divan avec les Turcs qui avoient un grand train de chevaux et d'esclaves. Joseph et mon janissaire étoient traités comme moi, si ce n'est pourtant qu'on ne les avoit point mis à ma table. Ibraïm saluoit également ses hôtes, parloit à chacun, faisoit donner à manger à tous. Il y avoit des gueux en haillons, à qui des esclaves portoient respectueusement le café. On reconnoît là les préceptes charitables du Coran et la vertu de l'hospitalité que les Turcs ont empruntée des Arabes; mais cette fraternité du turban ne passe pas le seuil de la porte, et tel esclave a bu le café avec son hôte, à qui ce même hôte fait couper le cou en sortant. J'ai lu pourtant, et

l'on m'a dit qu'en Asie il y a encore des familles turques qui ont les mœurs, la simplicité et la candeur des premiers âges : je le crois, car Ibraïm est certainement un des hommes les plus vénérables que j'aie jamais rencontrés.

Le janissaire revint avec un guide qui me proposoit des chevaux non seulement pour Amyclée, mais encore pour Argos. Il demanda un prix que j'acceptai. Le chef de la loi, témoin du marché, se leva tout en colère ; il me fit dire que, puisque je voyageois pour connoître les peuples, j'eusse à savoir que j'avois affaire à des fripons ; que ces gens-là me voloient ; qu'ils me demandoient un prix extraordinaire ; que je ne leur devois rien, puisque j'avois un firman ; et qu'enfin j'étois complétement leur dupe. Il sortit plein d'indignation ; et je vis qu'il étoit moins animé par un esprit de justice que révolté de ma stupidité.

A huit heures du matin je partis pour Amyclée, aujourd'hui Sclabochôrion : j'étois accompagné du nouveau guide et d'un cicerone grec, très bon homme, mais très ignorant. Nous prîmes le chemin de la plaine au pied du Taygète, en suivant de petits sentiers ombragés et fort agréables qui passoient entre des jardins ; ces jardins, arrosés par des courants d'eau qui descendoient de la montagne, étoient plantés de mûriers, de figuiers et de sycomores. On y voyoit aussi beaucoup de pastèques, de raisins, de concombres et d'herbes de différentes sortes : à la beauté de ciel et à l'espèce de culture près, on auroit pu se croire dans les environs de Chambéry.

Nous traversâmes la Tiase, et nous arrivâmes à Amyclée, où je ne trouvai qu'une douzaine de chapelles grecques dévastées par les Albanois, et placées à quelque distance les unes des autres au milieu de champs cultivés. Le temple d'Apollon, celui d'Eurotas à Onga, le tombeau d'Hyacinthe, tout a disparu. Je ne pus découvrir aucune inscription : je cherchai pourtant avec soin le fameux nécrologe des prêtresses d'Amyclée, que l'abbé Fourmont copia en 1731 ou 1732, et qui donne une série de près de mille années avant Jésus-Christ. Les destructions se multiplient avec une telle rapidité dans la Grèce, que souvent un voyageur n'aperçoit pas le moindre vestige des monuments qu'un autre voyageur a admirés quelques mois avant lui. Tandis que je cherchois des fragments de ruines antiques parmi des monceaux de ruines modernes, je vis arriver des paysans conduits par un papas; ils dérangèrent une planche appliquée contre le mur d'une des chapelles, et entrèrent dans un sanctuaire que je n'avois pas encore visité. J'eus la curiosité de les y suivre, et je trouvai que ces pauvres gens prioient avec leurs prêtres dans ces débris : ils chantoient les litanies devant une image de la Panagia[1], barbouillée en rouge sur un mur peint en bleu. Il y avoit bien loin de cette fête aux fêtes d'Hyacinthe; mais la triple pompe des ruines, des malheurs et des prières au vrai Dieu effaçoit à mes yeux toutes les pompes de la terre.

[1] La Toute-Sainte (la Vierge).

Mes guides me pressoient de partir parce que nous étions sur la frontière des Maniottes, qui, malgré les relations modernes, n'en sont pas moins de grands voleurs. Nous repassâmes la Tiase et nous retournâmes à Misitra par le chemin de la montagne. Je relèverai ici une erreur qui ne laisse pas de jeter de la confusion dans les cartes de la Laconie. Nous donnons indifféremment le nom moderne d'*Iris* ou *Vasilipotamos* à l'Eurotas. La Guilletière, ou plutôt Guillet, ne sait où Niger a pris ce nom d'*Iris*, et M. Pouqueville paroît également étonné de ce nom. Niger et Mélétius, qui écrivent *Néris* par corruption, n'ont pas cependant tout-à-fait tort. L'Eurotas est connu à Misitra sous le nom d'*Iri* (et non pas d'*Iris*) jusqu'à sa jonction avec la Tiase : il prend alors le nom de *Vasilipotamos*, et il le conserve le reste de son cours.

Nous arrivâmes dans la montagne au village de Parori, où nous vîmes une grande fontaine appelée *Chieramo* : elle sort avec abondance du flanc d'un rocher; un saule pleureur l'ombrage au dessus, et au dessous s'élève un immense platane autour duquel on s'assied sur des nattes pour prendre le café. Je ne sais d'où ce saule pleureur a été apporté à Misitra; c'est le seul que j'aie vu en Grèce[1]. L'opinion commune fait, je crois, le *Salix Babylonica* originaire de l'Asie-Mineure, tandis qu'il nous est peut-être venu de la Chine à travers l'Orient. Il en est de même du peuplier pyramidal que la Lom-

[1] Je ne sais pourtant si je n'en ai point vu quelques autres dans le jardin de l'aga de Naupli de Romanie, au bord du golfe d'Argos.

bardie a reçu de la Crimée et de la Géorgie, et dont la famille a été retrouvée sur les bords du Mississipi, au dessus des Illinois.

Il y a beaucoup de marbres brisés et enterrés dans les environs de la fontaine de Parori : plusieurs portent des inscriptions dont on aperçoit des lettres et des mots; avec du temps et de l'argent, peut-être pourroit-on faire dans cet endroit quelques découvertes : cependant il est probable que la plupart de ces inscriptions auront été copiées par l'abbé Fourmont, qui en recueillit trois cent cinquante dans la Laconie et dans la Messénie.

Suivant toujours à mi-côte le flanc du Taygète, nous rencontrâmes une seconde fontaine appelée Πανθάλαμα, *Panthalama*, qui tire son nom de la pierre d'où l'eau s'échappe. On voit sur cette pierre une sculpture antique d'une mauvaise exécution, représentant trois nymphes dansant avec des guirlandes. Enfin nous trouvâmes une dernière fontaine nommée Τριτζέλλα, *Tritzella*, au dessus de laquelle s'ouvre une grotte qui n'a rien de remarquable [1]. On reconnoîtra si l'on veut la Dorcia des anciens dans l'une de ces trois fontaines; mais alors elle seroit placée beaucoup trop loin de Sparte.

Là, c'est-à-dire à la fontaine Tritzella, nous nous trouvions derrière Misitra, et presqu'au pied du château ruiné qui commande la ville. Il est placé au haut d'un rocher de forme quasi pyramidale. Nous avions employé huit heures à toutes nos

[1] M. Scrofani parle de ces fontaines.

courses, et il étoit quatre heures de l'après-midi. Nous quittâmes nos chevaux, et nous montâmes à pied au château par le faubourg des Juifs, qui tourne en limaçon autour du rocher jusqu'à la base du château. Ce faubourg a été entièrement détruit par les Albanois; les murs seuls des maisons sont restés debout, et l'on voit à travers les ouvertures des portes et des fenêtres la trace des flammes qui ont dévoré ces anciennes retraites de la misère. Des enfants, aussi méchants que les Spartiates dont ils descendent, se cachent dans ces ruines, épient le voyageur, et, au moment où il passe, font crouler sur lui des pans de mur et des fragments de rocher. Je faillis être la victime d'un de ces jeux lacédémoniens.

Le château gothique qui couronne ces débris tombe lui-même en ruine : les vides des créneaux, les crevasses formées dans les voûtes, et les bouches des citernes, font qu'on n'y marche pas sans danger. Il n'y a ni portes, ni gardes, ni canons; le tout est abandonné : mais on est bien dédommagé de la peine qu'on a prise de monter à ce donjon par la vue dont on jouit.

Au dessous de vous, à votre gauche, est la partie détruite de Misitra, c'est-à-dire le faubourg des Juifs dont je viens de parler. A l'extrémité de ce faubourg vous apercevez l'archevêché et l'église de Saint-Dimitri, environnés d'un groupe de maisons grecques avec des jardins.

Perpendiculairement au dessous de vous s'étend la partie de la ville appelée Κατωχώριον, *Katôchô-*

rion, c'est-à-dire le bourg au dessous du château.

En avant du Katôchôrion se trouve le Μεσοχώριον, *Mésochôrion*, le bourg du milieu : celui-ci a de grands jardins, et renferme des maisons turques peintes de vert et de rouge; on y remarque aussi des bazars, des kans et des mosquées.

A droite, au pied du Taygète, on voit successivement les trois villages ou faubourgs que j'avois traversés : Tritzella, Panthalama et Parori.

De la ville même sortent deux torrents : le premier est appelé Ὁβριοπόταμος, *Hobriopotamos*, rivière des Juifs; il coule entre le Katôchôrion et le Mésochôrion.

Le second se nomme *Panthalama*, du nom de la fontaine des Nymphes dont il sort : il se réunit à l'Hobriopotamos assez loin dans la plaine, vers le village désert de Μαγοῦλά, *Magoula*. Ces deux torrents, sur lesquels il y a un petit pont, ont suffi à La Guilletière pour en former l'Eurotas et le pont Babyx, sous le nom générique de Γέφυρος, qu'il auroit dû, je pense, écrire Γέφυρα.

A Magoula, ces deux ruisseaux réunis se jettent dans la rivière de Magoula, l'ancien Cnacion, et celui-ci va se perdre dans l'Eurotas.

Vue du château de Misitra, la vallée de la Laconie est admirable : elle s'étend à peu près du nord au midi; elle est bordée à l'ouest par le Taygète, et à l'est par les monts Thornax, Barosthenès, Olympe et Ménélaïon; de petites collines obstruent la partie septentrionale de la vallée, descendent au midi en diminuant de hauteur, et viennent former de leurs

dernières croupes les collines où Sparte étoit assise. Depuis Sparte jusqu'à la mer se déroule une plaine unie et fertile arrosée par l'Eurotas [1].

Me voilà donc monté sur un créneau du château de Misitra, découvrant, contemplant et admirant toute la Laconie. Mais quand parlerez-vous de Sparte? me dira le lecteur. Où sont les débris de cette ville? Sont-ils renfermés dans Misitra? N'en reste-t-il aucune trace? Pourquoi courir à Amyclée avant d'avoir visité tous les coins de Lacédémone? Vous contenterez-vous de nommer l'Eurotas sans en montrer le cours, sans en décrire les bords? Quelle largeur a-t-il? de quelle couleur sont ses eaux? où sont ses cygnes, ses roseaux, ses lauriers? Les moindres particularités doivent être racontées quand il s'agit de la patrie de Lycurgue, d'Agis, de Lysandre, de Léonidas. Tout le monde a vu Athènes, mais très peu de voyageurs ont pénétré jusqu'à Sparte : aucun n'en a complétement décrit les ruines.

Il y a déja long-temps que j'aurois satisfait le lecteur si, dans le moment même où il m'aperçoit au haut du donjon de Misitra, je n'eusse fait pour mon propre compte toutes les questions que je l'entends me faire à présent.

Si on a lu l'introduction à cet *Itinéraire* on a pu voir que je n'avois rien négligé pour me procurer sur Sparte tous les renseignements possibles : j'ai suivi l'histoire de cette ville depuis les Romains jusqu'à

[1] Voyez, pour la description de la Laconie, *les Martyrs*, liv. XIV.

nous; j'ai parlé des voyageurs et des livres qui nous ont appris quelque chose de la moderne Lacédémone; malheureusement ces notions sont assez vagues, puisqu'elles ont fait naître deux opinions contradictoires. D'après le père Pacifique, Coronelli, le romancier Guillet et ceux qui les ont suivis, Misitra est bâtie sur les ruines de Sparte; et d'après Spon, Vernon, l'abbé Fourmont, Leroi et d'Anville, les ruines de Sparte sont assez éloignées de Misitra [1]. Il étoit bien clair, d'après cela, que les meilleures autorités étoient pour cette dernière opinion. D'Anville surtout est formel, et il paroît choqué du sentiment contraire : « Le lieu, dit-il, qu'occupoit cette « ville (Sparte) est appelé *Palæochôri* ou le vieux « bourg; la ville nouvelle sous le nom de *Misi-* « *tra*, que l'on a tort de confondre avec Sparte, « en est écartée vers le couchant [2]. » Spon, combattant La Guilletière, s'exprime aussi fortement d'après le témoignage de Vernon et du consul Giraud. L'abbé Fourmont, qui a retrouvé à Sparte tant d'inscriptions, n'a pu être dans l'erreur sur l'emplacement de cette ville : il est vrai que nous n'avons pas son Voyage; mais Leroi, qui a reconnu le théâtre et le dromos, n'a pu ignorer la vraie position de Sparte. Les meilleures géographies, se conformant à ces grandes autorités, ont pris soin d'avertir que Misitra n'est point du tout Lacédémone. Il y en a même qui fixent assez bien la dis-

[1] Voyez l'Introduction.

[2] *Géogr. anc. abrég.*, tome 1, page 270.

tance de l'une à l'autre de ces villes, en la faisant d'environ deux lieues.

On voit ici, par un exemple frappant, combien il est difficile de rétablir la vérité quand une erreur est enracinée. Malgré Spon, Fourmont, Leroi, d'Anville, etc., on s'est généralement obstiné à voir Sparte dans Misitra, et moi-même tout le premier. Deux voyageurs modernes avoient achevé de m'aveugler, Scrofani et M. Pouqueville. Je n'avois pas fait attention que celui-ci, en décrivant Misitra comme représentant Lacédémone, ne faisoit que répéter l'opinion des gens du pays, et qu'il ne donnoit pas ce sentiment pour le sien. Il semble même pencher au contraire vers l'opinion qui a pour elle les meilleures autorités : d'où je devois conclure que M. Pouqueville, exact sur tout ce qu'il a vu de ses propres yeux, avoit été trompé dans ce qu'on lui avoit dit de Sparte [1].

Persuadé donc, par une erreur de mes premières études, que Misitra étoit Sparte, j'avois commencé par courir à Amyclée : mon projet étoit de me débarrasser d'abord de ce qui n'étoit point Lacédémone, afin de donner ensuite à cette ville toute mon attention. Qu'on juge de mon embarras, lorsque, du haut du château de Misitra, je m'obstinois à vouloir reconnoître la cité de Lycurgue dans une ville absolument moderne, dont l'architecture ne

[1] Il dit même en toutes lettres que Misitra n'est pas sur l'emplacement de Sparte : ensuite il revient aux idées des habitants du pays. On voit que l'auteur étoit sans cesse entre les grandes autorités qu'il connoissoit et le bavardage de quelque Grec ignorant.

m'offroit qu'un mélange confus du genre oriental et du style gothique, grec et italien : pas une pauvre petite ruine antique pour se consoler au milieu de tout cela. Encore si la vieille Sparte, comme la vieille Rome, avoit levé sa tête défigurée du milieu de ces monuments nouveaux! Mais non : Sparte étoit renversée dans la poudre, ensevelie dans le tombeau, foulée aux pieds des Turcs, morte, morte tout entière!

Je le croyois ainsi. Mon cicerone savoit à peine quelques mots d'italien et d'anglois. Pour me faire mieux entendre de lui, j'essayois de méchantes phrases de grec moderne; je barbouillois au crayon quelques mots de grec ancien, je parlois italien et anglois, je mêlois du françois à tout cela. Joseph vouloit nous mettre d'accord, et il ne faisoit qu'accroître la confusion, le janissaire et le guide (espèce de juif demi-nègre) donnoient leur avis en turc, et augmentoient le mal. Nous parlions tous à la fois, nous criions, nous gesticulions; avec nos habits différents, nos langages et nos visages divers, nous avions l'air d'une assemblée de démons perchés au coucher du soleil sur la pointe de ces ruines. Les bois et les cascades du Taygète étoient derrière nous, la Laconie à nos pieds, et le plus beau ciel sur notre tête :

« Voilà Misitra, disois-je au cicerone : c'est Lacé-
« démone, n'est-ce pas?

Il me répondoit : « Signor, Lacédémone? Comment?

« — Je vous dis, Lacédémone ou Sparte?

« — Sparte? Quoi?

« — Je vous demande si Misitra est Sparte.

« — Je n'entends pas.

« — Comment! vous, Grec, vous, Lacédémonien, « vous ne connoissez pas le nom de Sparte!

« — Sparte? Oh, oui! Grande république! Fa« meux Lycurgue!

« — Ainsi Misitra est Lacédémone? »

Le Grec me fit un signe de tête affirmatif. Je fus ravi.

« Maintenant, repris-je, expliquez-moi ce que je « vois : quelle est cette partie de la ville? » Et je montrois la partie devant moi, un peu à droite.

« Mésochôrion, » répondit-il.

« J'entends bien : mais quelle partie étoit-ce de « Lacédémone?

« — Lacédémone? Quoi? »

J'étois hors de moi.

« Au moins, indiquez-moi le fleuve. » Et je répétois : « Potamos, Potamos. »

Mon Grec me fit remarquer le torrent appelé la *rivière des Juifs*.

« Comment, c'est là l'Eurotas? impossible! Dites« moi où est le Vasilipotamos? »

Le cicerone fit de grands gestes, et étendit le bras à droite du côté d'Amyclée.

Me voilà replongé dans toutes mes perplexités. Je prononçai le nom d'*Iri;* et, à ce nom, mon Spartiate me montra la gauche à l'opposé d'Amyclée.

Il falloit conclure qu'il y avoit deux fleuves : l'un à droite, le Vasilipotamos; l'autre à gauche, l'Iri;

et que ni l'un ni l'autre de ces fleuves ne passoit à Misitra. On a vu plus haut, par l'explication que j'ai donnée de ces deux noms, ce qui causoit mon erreur.

Ainsi, disois-je en moi-même, je ne sais plus où est l'Eurotas; mais il est clair qu'il ne passe point à Misitra. Donc Misitra n'est point Sparte, à moins que le cours du fleuve n'ait changé, et ne se soit éloigné de la ville; ce qui n'est pas du tout probable. Où est donc Sparte? Je serai venu jusqu'ici sans avoir pu la trouver! Je m'en retournerai sans l'avoir vue! J'étois dans la consternation. Comme j'allois descendre du château, le Grec s'écria : « Votre Seigneurie demande peut-être Palæochôri? » A ce nom je me rappelai le passage de d'Anville; je m'écrie à mon tour : « Oui, Palæochôri! la vieille « ville! Où est-elle, Palæochôri?

« Là-bas, à Magoula, » dit le cicerone; et il me montroit au loin dans la vallée une chaumière blanche environnée de quelques arbres.

Les larmes me vinrent aux yeux en fixant mes regards sur cette misérable cabane qui s'élevoit dans l'enceinte abandonnée d'une des villes les plus célèbres de l'univers, et qui servoit seule à faire reconnoître l'emplacement de Sparte, demeure unique d'un chevrier, dont toute la richesse consiste dans l'herbe qui croît sur les tombeaux d'Agis et de Léonidas.

Je ne voulus plus rien voir ni rien entendre : je descendis précipitamment du château, malgré les cris des guides qui vouloient me montrer des ruines

modernes, et me raconter des histoires d'agas, de pachas, de cadis, de vayvodes; mais, en passant devant l'archevêché, je trouvai des papas qui attendoient *le François* à la porte, et qui m'invitèrent à entrer de la part de l'archevêque.

Quoique j'eusse bien désiré refuser cette politesse, il n'y eut pas moyen de s'y soustraire. J'entrai donc : l'archevêque étoit assis au milieu de son clergé dans une salle très propre, garnie de nattes et de coussins à la manière des Turcs. Tous ces papas et leur chef étoient gens d'esprit et de bonne humeur; plusieurs savoient l'italien et s'exprimoient avec facilité dans cette langue. Je leur contai ce qui venoit de m'arriver au sujet des ruines de Sparte : ils en rirent, et se moquèrent du cicerone; ils me parurent fort accoutumés aux étrangers.

La Morée est en effet remplie de Lévantins, de Francs, de Ragusains, d'Italiens, et surtout de jeunes médecins de Venise et des îles Ioniennes, qui viennent dépêcher les cadis et les agas. Les chemins sont assez sûrs : on trouve passablement de quoi se nourrir; on jouit d'une grande liberté, pourvu qu'on ait un peu de fermeté et de prudence. C'est en général un voyage très facile, surtout pour un homme qui a vécu chez les Sauvages de l'Amérique. Il y a toujours quelques Anglois sur les chemins du Péloponèse : les papas me dirent qu'ils avoient vu dans ces derniers temps des antiquaires et des officiers de cette nation. Il y a même à Misitra une maison grecque qu'on appelle l'*Auberge angloise* : on y mange du roast-beef, et l'on y boit du vin de Porto.

Le voyageur a sous ce rapport de grandes obligations aux Anglois : ce sont eux qui ont établi de bonnes auberges dans toute l'Europe, en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Espagne, à Constantinople, à Athènes, et jusqu'aux portes de Sparte, en dépit de Lycurgue.

L'archevêque connoissoit le vice-consul d'Athènes, et je ne sais s'il ne me dit point lui avoir donné l'hospitalité dans les deux ou trois courses que M. Fauvel a faites à Misitra. Après qu'on m'eut servi le café, on me montra l'archevêché et l'église; celle-ci, fort célèbre dans nos géographies, n'a pourtant rien de remarquable. La mosaïque du pavé est commune; les peintures, vantées par Guillet, rappellent absolument les ébauches de l'école avant le Pérugin. Quant à l'architecture, ce sont toujours des dômes plus ou moins écrasés, plus ou moins multipliés. Cette cathédrale, dédiée à saint Dimitri, et non pas à la Vierge, comme on l'a dit, a pour sa part sept de ces dômes. Depuis que cet ornement a été employé à Constantinople dans la dégénération de l'art, il a marqué tous les monuments de la Grèce. Il n'a ni la hardiesse du gothique, ni la sage beauté de l'antique. Il est assez majestueux quand il est immense; mais alors il écrase l'édifice qui le porte : s'il est petit, ce n'est plus qu'une calotte ignoble qui ne se lie à aucun membre de l'architecture, et qui s'élève au dessus des entablements tout exprès pour rompre la ligne harmonieuse de la cymaise.

Je vis dans la bibliothéque de l'archevèché quel-

ques traités des pères grecs, des livres de controverse, et deux ou trois historiens de la *Byzantine*; entre autres Pachymère. Il eût été intéressant de collationner le texte de ce manuscrit avec les textes que nous avons; mais il aura sans doute passé sous les yeux de nos deux grands hellénistes, l'abbé Fourmont et d'Ansse de Villoison. Il est probable que les Vénitiens, long-temps maîtres de la Morée, en auront enlevé les manuscrits les plus précieux.

Mes hôtes me montrèrent avec empressement des traductions imprimées de quelques ouvrages françois : c'est, comme on sait, le *Télémaque*, *Rollin*, *etc.*, et des nouveautés publiées à Bucharest. Parmi ces traductions, je n'oserois dire que je trouvai *Atala*, si M. Stamati ne m'avoit aussi fait l'honneur de prêter à ma Sauvage la langue d'Homère. La traduction que je vis à Misitra n'étoit pas achevée : le traducteur étoit un Grec, natif de Zante; il s'étoit trouvé à Venise lorsque *Atala* y parut en italien, et c'étoit sur cette traduction qu'il avoit commencé la sienne en grec vulgaire. Je ne sais si je cachai mon nom par orgueil ou par modestie; mais ma petite gloriole d'auteur fut si satisfaite de se rencontrer auprès de la grande gloire de Lacédémone, que le portier de l'archevêché eut lieu de se louer de ma générosité : c'est une charité dont j'ai fait depuis pénitence.

Il étoit nuit quand je sortis de l'archevêché : nous traversâmes la partie la plus peuplée de Misitra; nous passâmes sous le bazar indiqué dans plusieurs descriptions comme devant être l'Agora des anciens,

supposant toujours que Misitra est Lacédémone. Ce bazar est un mauvais marché pareil à ces halles que l'on voit dans nos petites villes de province. De chétives boutiques de schalls, de merceries, de comestibles, en occupent les rues. Ces boutiques étoient alors éclairées par des lampes de fabrique italienne. On me fit remarquer, à la lueur de ces lampes, deux Maniottes qui vendoient des sèches et des polypes de mer, appelés à Naples *frutti di mare*. Ces pêcheurs, d'une assez grande taille, ressembloient à des paysans francs-comtois. Je ne leur trouvai rien d'extraordinaire. J'achetai d'eux un chien de Taygète : il étoit de moyenne taille, le poil fauve et rude, le nez très ouvert, l'air sauvage :

Fulvus Lacon,
Amica vis pastoribus.

Je l'avois nommé *Argus* : « Ulysse en fit autant. » Malheureusement je le perdis quelques jours après sur la route entre Argos et Corinthe.

Nous vîmes passer plusieurs femmes enveloppées dans leurs longs habits. Nous nous détournions pour leur céder le chemin, selon une coutume de l'Orient, qui tient à la jalousie plus qu'à la politesse. Je ne pus découvrir leurs visages ; je ne sais donc s'il faut dire encore *Sparte aux belles femmes*, d'après Homère, καλλιγύναικα.

Je rentrai chez Ibraïm après treize heures de courses, pendant lesquelles je ne m'étois reposé que quelques moments. Outre que je supporte la fatigue, le soleil et la faim, j'ai observé qu'une

vive émotion me soutient contre la lassitude, et me donne de nouvelles forces. Je suis convaincu d'ailleurs, et plus que personne, qu'une volonté inflexible surmonte tout et l'emporte même sur le temps. Je me décidai à ne me point coucher, à profiter de la nuit pour écrire des notes, à me rendre le lendemain aux ruines de Sparte, et à continuer de là mon voyage sans revenir à Misitra.

Je dis adieu à Ibraïm; j'ordonnai à Joseph et au guide de se rendre avec leurs chevaux sur la route d'Argos, et de m'attendre à ce pont de l'Eurotas que nous avions déja passé en venant de Tripolizza. Je ne gardai que le janissaire pour m'accompagner aux ruines de Sparte : si j'avôis même pu me passer de lui, je serois allé seul à Magoula : car j'avois éprouvé combien des subalternes qui s'impatientent et s'ennuient vous gênent dans les recherches que vous voulez faire.

Tout étant réglé de la sorte, le 18, une demi-heure avant le jour, je montai à cheval avec le janissaire; je récompensai les esclaves du bon Ibraïm, et je partis au grand galop pour Lacédémone.

Il y avoit déja une heure que nous courions par un chemin uni qui se dirigeoit droit au sud-est, lorsqu'au lever de l'aurore j'aperçus quelques débris et un long mur de construction antique : le cœur commence à me battre. Le janissaire se tourne vers moi, et me montrant sur la droite, avec son fouet, une cabane blanchâtre, il me crie d'un air de satisfaction : « Palæochôri! » Je me dirigeai vers la principale ruine que je découvrois sur une hau-

teur. En tournant cette hauteur par le nord-ouest afin d'y monter, je m'arrêtai tout à coup à la vue d'une vaste enceinte, ouverte en demi-cercle, et que je reconnus à l'instant pour un théâtre. Je ne puis peindre les sentiments confus qui vinrent m'assiéger. La colline au pied de laquelle je me trouvois étoit donc la colline de la citadelle de Sparte, puisque le théâtre étoit adossé à la citadelle; la ruine que je voyois sur cette colline étoit donc le temple de Minerve-Chalciœcos, puisque celui-ci étoit dans la citadelle; les débris et le long mur que j'avois passés plus bas faisoient donc partie de la tribu des Cynosures, puisque cette tribu étoit au nord de la ville. Sparte étoit donc sous mes yeux; et son théâtre, que j'avois eu le bonheur de découvrir en arrivant, me donnoit sur-le-champ les positions des quartiers et des monuments. Je mis pied à terre, et je montai en courant sur la colline de la citadelle.

Comme j'arrivois à son sommet, le soleil se levoit derrière les monts Ménélaïons. Quel beau spectacle! mais qu'il étoit triste! L'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx; des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêtoit mes pas et ma pensée; le silence étoit profond autour de moi : je voulus du moins faire parler l'écho dans des lieux où la voix humaine ne se faisoit plus entendre, et je criai de toute ma force : Léonidas! Aucune ruine ne répéta

ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié.

Si des ruines où s'attachent des souvenirs illustres font bien voir la vanité de tout ici-bas, il faut pourtant convenir que les noms qui survivent à des empires et qui immortalisent des temps et des lieux sont quelque chose. Après tout, ne dédaignons pas trop la gloire; rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur seroit de réunir l'une à l'autre dans cette vie; et c'étoit l'objet de l'unique prière que les Spartiates adressoient aux dieux : « *Ut pulchra bonis adderent!* »

Quand l'espèce de trouble où j'étois fut dissipé, je commençai à étudier les ruines autour de moi. Le sommet de la colline offroit un plateau environné, surtout au nord-ouest, d'épaisses murailles; j'en fis deux fois le tour, et je comptai mille cinq cent soixante, et mille cinq cent soixante-six pas communs, ou à peu près sept cent quatre-vingts pas géométriques; mais il faut remarquer que j'embrasse dans ce circuit le sommet entier de la colline, y compris la courbe que forme l'excavation du théâtre dans cette colline : c'est ce théâtre que Leroi a examiné.

Des décombres, partie ensevelis sous terre, partie élevés au dessus du sol, annoncent, vers le milieu de ce plateau, les fondements du temple de Minerve-Chalciœcos [1], où Pausanias se réfugia vaine-

[1] Chalciœcos, maison d'airain. Il ne faut pas prendre le texte de Pausanias et de Plutarque à la lettre, et s'imaginer que ce temple fût tout d'airain : cela veut dire seulement que ce temple étoit re-

ment et perdit la vie. Une espèce de rampe en terrasse, large de soixante-dix pieds, et d'une pente extrêmement douce, descend du midi de la colline dans la plaine. C'étoit peut-être le chemin par où l'on montoit à la citadelle, qui ne devint très forte que sous les tyrans de Lacédémone.

A la naissance de cette rampe, et au dessus du théâtre, je vis un petit édifice de forme ronde aux trois quarts détruit : les niches intérieures en paroissent également propres à recevoir des statues ou des urnes. Est-ce un tombeau? Est-ce le temple de Vénus armée? Ce dernier devoit être à peu près dans cette position, et dépendant de la tribu des Égides. César, qui prétendoit descendre de Vénus, portoit sur son anneau l'empreinte d'une Vénus armée : c'étoit en effet le double emblème des foiblesses et de la gloire de ce grand homme :

Vincere si possum nuda, quid arma gerens?

Si l'on se place avec moi sur la colline de la citadelle, voici ce qu'on verra autour de soi :

Au levant, c'est-à-dire vers l'Eurotas, un monticule de forme allongée, et aplati à sa cime, comme pour servir de stade ou d'hippodrome. Des deux côtés de ce monticule, entre deux autres monticules qui font, avec le premier, deux espèces de vallées, on aperçoit les ruines du pont Babyx et le cours de l'Eurotas. De l'autre côté du fleuve, la vue est ar-

vêtu d'airain en dedans et peut-être en dehors. J'espère que personne ne confondra les deux Pausanias que je cite ici, l'un dans le texte, l'autre dans la note.

rêtée par une chaîne de collines rougeâtres : ce sont les monts Ménélaïons. Derrière ces monts s'élève la barrière des hautes montagnes qui bordent au loin le golfe d'Argos.

Dans cette vue à l'est, entre la citadelle et l'Eurotas, en portant les yeux nord et sud par l'est, parallèlement au cours du fleuve, on placera la tribu des Limnates, le temple de Lycurgue, le palais du roi Démarate, la tribu des Égides et celle des Messoates, un des Lesché, le monument de Cadmus, les temples d'Hercule, d'Hélène et le Plataniste. J'ai compté dans ce vaste espace sept ruines debout et hors de terre, mais tout-à-fait informes et dégradées. Comme je pouvois choisir, j'ai donné à l'un de ces débris le nom du temple d'Hélène; à l'autre celui du tombeau d'Alcman : j'ai cru voir les monuments héroïques d'Égée et de Cadmus; je me suis déterminé ainsi pour la fable, et n'ai reconnu pour l'histoire que le temple de Lycurgue. J'avoue que je préfère au brouet noir et à la Cryptie la mémoire du seul poëte que Lacédémone ait produit, et la couronne de fleurs que les filles de Sparte cueillirent pour Hélène dans l'île du Plataniste :

O ubi campi,
Sperchiusque et virginibus bacchata Lacænis,
Taygeta!

En regardant maintenant vers le nord, et toujours du sommet de la citadelle, on voit une assez haute colline qui domine même celle où la citadelle est bâtie, ce qui contredit le texte de Pausanias.

C'est dans la vallée que forment ces deux collines que devoient se trouver la place publique et les monuments que cette dernière renfermoit, tels que le sénat des Gérontes, le Chœur, le Portique des Perses, etc. Il n'y a aucune ruine de ce côté. Au nord-ouest s'étendoit la tribu des Cynosures, par où j'étois entré à Sparte, et où j'ai remarqué le long mur.

Tournons-nous à présent à l'ouest, et nous apercevrons, sur un terrain uni, derrière et au pied du théâtre, trois ruines dont l'une est assez haute et arrondie comme une tour; dans cette direction se trouvoient la tribu des Pitanates, le Théomélide, les tombeaux de Pausanias et de Léonidas, le Lesché des Crotanes et le temple de Diane Isora.

Enfin, si l'on ramène ses regards au midi, on verra une terre inégale que soulèvent çà et là des racines de murs rasés au niveau du sol. Il faut que les pierres en aient été emportées, car on ne les aperçoit point à l'entour. La maison de Ménélas s'élevoit dans cette perspective; et plus loin, sur le chemin d'Amyclée, on rencontroit le temple des Dioscures et des Graces. Cette description deviendra plus intelligible si le lecteur veut avoir recours à Pausanias ou simplement au *Voyage d'Anacharsis*.

Tout cet emplacement de Lacédémone est inculte : le soleil l'embrase en silence et dévore incessamment le marbre des tombeaux. Quand je vis ce désert, aucune plante n'en décoroit les débris, aucun oiseau, aucun insecte ne les animoit, hors des millions de lézards qui montoient et descendoient sans

bruit le long des murs brûlants. Une douzaine de chevaux à demi sauvages paissoient çà et là une herbe flétrie; un pâtre cultivoit dans un coin du théâtre quelques pastèques; et à Magoula, qui donne son triste nom à Lacédémone, on remarquoit un petit bois de cyprès. Mais ce Magoula même, qui fut autrefois un village turc assez considérable, a péri dans ce champ de mort: ses masures sont tombées, et ce n'est plus qu'une ruine qui annonce des ruines.

Je descendis de la citadelle, et je marchai pendant un quart d'heure pour arriver à l'Eurotas. Je le vis à peu près tel que je l'avois passé deux lieues plus haut sans le connoître: il peut avoir devant Sparte la largeur de la Marne au dessus de Charenton. Son lit, presque desséché en été, présente une grève semée de petits cailloux, plantée de roseaux et de lauriers-roses, et sur laquelle coulent quelques filets d'une eau fraîche et limpide. Cette eau me parut excellente; j'en bus abondamment, car je mourois de soif. L'Eurotas mérite certainement l'épithète de Καλλιδόναξ, *aux beaux roseaux*, que lui a donnée Euripide; mais je ne sais s'il doit garder celle d'*Olorifer*, car je n'ai point aperçu de cygnes dans ses eaux. Je suivis son cours, espérant rencontrer ces oiseaux qui, selon Platon, ont avant d'expirer une vue de l'olympe, et c'est pourquoi leur dernier chant est si mélodieux: mes recherches furent inutiles. Apparemment que je n'ai pas comme Horace la faveur des Tyndarides, et qu'ils n'ont pas voulu me laisser pénétrer le secret de leur berceau.

Les fleuves fameux ont la même destinée que les

peuples fameux : d'abord ignorés, puis célébrés sur toute la terre, ils retombent ensuite dans leur première obscurité. L'Eurotas, appelé d'abord *Himère*, coule maintenant oublié sous le nom d'*Iri*, comme le Tibre, autrefois l'Albula, porte aujourd'hui à la mer les eaux inconnues du Tevère. J'examinai les ruines du pont Babyx, qui sont peu de chose. Je cherchai l'île du Plataniste, et je crois l'avoir trouvée au dessous même de Magoula : c'est un terrain de forme triangulaire dont un côté est baigné par l'Eurotas, et dont les deux autres côtés sont fermés par des fossés pleins de joncs, où coule pendant l'hiver la rivière de Magoula, l'ancien Cnacion. Il y a dans cette île quelques mûriers et des sycomores, mais point de platanes. Je n'aperçus rien qui prouvât que les Turcs fissent encore de cette île un lieu de délices; j'y vis cependant quelques fleurs, entre autres des lis bleus portés par une espèce de glaïeuls; j'en cueillis plusieurs en mémoire d'Hélène : la fragile couronne de la beauté existe encore sur les bords de l'Eurotas, et la beauté même a disparu.

La vue dont on jouit en marchant le long de l'Eurotas est bien différente de celle que l'on découvre du sommet à la citadelle. Le fleuve suit un lit tortueux, et se cache, comme je l'ai dit, parmi des roseaux et des lauriers-roses aussi grands que des arbres; sur la rive gauche, les monts Ménélaïons, d'un aspect aride et rougeâtre, forment contraste avec la fraîcheur et la verdure du cours de l'Eurotas. Sur la rive droite le Taygète déploie son magnifique rideau : tout l'espace compris entre

ce rideau et le fleuve est occupé par les collines et les ruines de Sparte; ces collines et ces ruines ne paroissent point désolées comme lorsqu'on les voit de près : elles semblent au contraire teintes de pourpre, de violet, d'or pâle. Ce ne sont point les prairies et les feuilles d'un vert cru et froid qui font les admirables paysages, ce sont les effets de la lumière. Voilà pourquoi les roches et les bruyères de la baie de Naples seront toujours plus belles que les vallées les plus fertiles de la France et de l'Angleterre.

Ainsi, après des siècles d'oubli, ce fleuve qui vit errer sur ses bords les Lacédémoniens illustrés par Plutarque, ce fleuve, dis-je, s'est peut-être réjoui dans son abandon d'entendre retentir autour de ses rives les pas d'un obscur étranger. C'étoit le 18 août 1806, à neuf heures du matin, que je fis seul, le long de l'Eurotas, cette promenade qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Si je hais les mœurs des Spartiates, je ne méconnois point la grandeur d'un peuple libre, et je n'ai point foulé sans émotion sa noble poussière. Un seul fait suffit à la gloire de ce peuple : quand Néron visita la Grèce il n'osa entrer dans Lacédémone. Quel magnifique éloge de cette cité!

Je retournai à la citadelle en m'arrêtant à tous les débris que je rencontrois sur mon chemin. Comme Misitra a vraisemblablement été bâtie avec les ruines de Sparte, cela sans doute aura beaucoup contribué à la dégradation des monuments de cette dernière ville. Je trouvai mon compagnon

exactement dans la même place où je l'avois laissé : il s'étoit assis, il avoit dormi ; il venoit de se réveiller ; il fumoit ; il alloit dormir encore. Les chevaux paissoient paisiblement dans les foyers du roi Ménélas : « Hélène n'avoit point quitté sa belle quenouille « chargée d'une laine teinte en pourpre, pour leur « donner un pur froment dans une superbe crè- « che [1]. » Aussi, tout voyageur que je suis, je ne suis point le fils d'Ulysse, quoique je préfère, comme Télémaque, mes rochers paternels aux plus beaux pays.

Il étoit midi ; le soleil dardoit à plomb ses rayons sur nos têtes. Nous nous mîmes à l'ombre dans un coin du théâtre, et nous mangeâmes d'un grand appétit du pain et des figues sèches que nous avions apportés de Misitra ; Joseph s'étoit emparé du reste des provisions. Le janissaire se réjouissoit ; il croyoit en être quitte, et se préparoit à partir ; mais il vit bientôt, à son grand déplaisir, qu'il s'étoit trompé. Je me mis à écrire des notes et à prendre la vue des lieux : tout cela dura deux grandes heures, après quoi je voulus examiner les monuments à l'ouest de la citadelle. C'étoit de ce côté que devoit être le tombeau de Léonidas. Le janissaire m'accompagna tirant les chevaux par la bride ; nous allions errant de ruine en ruine. Nous étions les deux seuls hommes vivants au milieu de tant de morts illustres : tous deux barbares, étrangers l'un à l'autre ainsi qu'à la Grèce, sortis des forêts de la Gaule et

[1] *Odyss.*

des rochers du Caucase, nous nous étions rencontrés au fond du Péloponèse, moi pour passer, lui pour vivre sur des tombeaux qui n'étoient pas ceux de nos aïeux.

J'interrogeai vainement les moindres pierres pour leur demander les cendres de Léonidas. J'eus pourtant un moment d'espoir : près de cette espèce de tour que j'ai indiquée à l'ouest de la citadelle, je vis des débris de sculptures, qui me semblèrent être ceux d'un lion. Nous savons par Hérodote qu'il y avoit un lion de pierre sur le tombeau de Léonidas; circonstance qui n'est pas rapportée par Pausanias. Je redoublai d'ardeur; tous mes soins furent inutiles [1]. Je ne sais si c'est dans cet endroit que l'abbé Fourmont fit la découverte de trois monuments curieux. L'un étoit un cippe sur lequel étoit gravé le nom de *Jérusalem* : il s'agissoit peut-être de cette alliance des Juifs et des Lacédémoniens dont il est parlé dans *les Machabées;* les deux autres monuments étoient les inscriptions sépulcrales de Lysan-

[1] Ma mémoire me trompoit ici : le lion dont parle Hérodote étoit aux Thermopyles. Cet historien ne dit pas même que les os de Léonidas furent transportés dans sa patrie. Il prétend, au contraire, que Xerxès fit mettre en croix le corps de ce prince. Ainsi, les débris du lion que j'ai vus à Sparte ne peuvent point indiquer la tombe de Léonidas. On croit bien que je n'avois pas un *Hérodote* à la main sur les ruines de Lacédémone; je n'avois porté dans mon voyage que *Racine*, *le Tasse*, *Virgile* et *Homère*, celui-ci avec des feuillets blancs pour écrire des notes. Il n'est donc pas bien étonnant qu'obligé de tirer mes ressources de ma mémoire, j'aie pu me méprendre sur un lieu, sans néanmoins me tromper sur un fait. On peut voir deux jolies épigrammes de l'*Anthologie* sur ce lion de pierre des Thermopyles.

der et d'Agésilas : un François devoit naturellement retrouver le tombeau de deux grands capitaines. Je remarquerai que c'est à mes compatriotes que l'Europe doit les premières notions satisfaisantes qu'elle ait eues sur les ruines de Sparte et d'Athènes [1]. Deshayes, envoyé par Louis XIII à Jérusalem, passa vers l'an 1629 à Athènes : nous avons son *Voyage*, que Chandler n'a pas connu. Le père Babin, jésuite, donna en 1672 sa relation de l'*État présent de la ville d'Athènes;* cette relation fut rédigée par Spon, avant que ce sincère et habile voyageur eût commencé ses courses avec Wheler. L'abbé Fourmont et Leroi ont répandu les premiers des lumières certaines sur la Laconie, quoiqu'à la vérité Vernon eût passé à Sparte avant eux; mais on n'a qu'une seule lettre de cet Anglois : il se contente de dire qu'il a vu Lacédémone, et il n'entre dans aucun détail [2]. Pour moi, j'ignore si mes recherches passeront à l'avenir; mais du moins j'aurai mêlé mon nom au nom de Sparte, qui peut seule le sauver de l'oubli; j'aurai, pour ainsi dire, retrouvé cette cité immortelle, en donnant sur ses ruines des détails jusqu'ici inconnus : un simple pêcheur, par naufrage ou par aventure, détermine

[1] On a bien sur Athènes les deux lettres de la collection de Martin Crusius, en 1584; mais, outre qu'elles ne disent presque rien, elles sont écrites par des Grecs natifs de la Morée, et par conséquent elles ne sont point le fruit des recherches des voyageurs modernes. Spon cite encore le manuscrit de la bibliothéque Barberine, à Rome, qui remontoit à deux cents ans avant son voyage, et où il trouva quelques dessins d'Athènes. Voyez l'Introduction.

[2] Voyez sur tout cela l'Introduction.

souvent la position de quelques écueils qui avoient échappé aux soins des pilotes les plus habiles.

Il y avoit à Sparte une foule d'autels et de statues consacrés au Sommeil, à la Mort, à la Beauté (Vénus-Morphô), divinités de tous les hommes; à la Peur sous les armes, apparemment celle que les Lacédémoniens inspiroient aux ennemis : rien de tout cela n'est resté; mais je lus sur une espèce de socle ces quatre lettres ΛΑΣΜ. Faut-il rétablir ΓΕΛΑΣΜΑ, *Gelasma?* Seroit-ce le piédestal de cette statue du Rire que Lycurgue plaça chez les graves descendants d'Hercule? L'autel du Rire subsistant seul au milieu de Sparte ensevelie offriroit un beau sujet de triomphe à la philosophie de Démocrite!

Le jour finissoit lorsque je m'arrachai à ces illustres débris, à l'ombre de Lycurgue, aux souvenirs des Thermopyles et à tous les mensonges de la fable et de l'histoire. Le soleil disparut derrière le Taygète, de sorte que je le vis commencer et finir son tour sur les ruines de Lacédémone. Il y avoit trois mille cinq cent quarante-trois ans qu'il s'étoit levé et couché pour la première fois sur cette ville naissante. Je partis l'esprit rempli des objets que je venois de voir, et livré à des réflexions intarissables : de pareilles journées font ensuite supporter patiemment beaucoup de malheurs, et rendent surtout indifférent à bien des spectacles.

Nous remontâmes le cours de l'Eurotas pendant une heure et demie, au travers des champs, et nous tombâmes dans le chemin de Tripolizza. Joseph et le guide étoient campés de l'autre côté de la rivière,

auprès du pont : ils avoient allumé du feu avec des roseaux, en dépit d'Apollon que le gémissement de ces roseaux consoloit de la perte de Daphné. Joseph s'étoit abondamment pourvu du nécessaire : il avoit du sel, de l'huile, des pastèques, du pain et de la viande. Il prépara un gigot de mouton, comme le compagnon d'Achille, et me le servit sur le coin d'une grande pierre, avec du vin de la vigne d'Ulysse et de l'eau de l'Eurotas. J'avois justement pour trouver ce souper excellent ce qui manquoit à Denys pour sentir le mérite du brouet noir.

Après le souper, Joseph apporta ma selle, qui me servoit ordinairement d'oreiller ; je m'enveloppai dans mon manteau, et je me couchai au bord de l'Eurotas, sous un laurier. La nuit étoit si pure et si sereine, que la voie lactée formoit comme une aube réfléchie par l'eau du fleuve, et à la clarté de laquelle on auroit pu lire. Je m'endormis les yeux attachés au ciel, ayant précisément au dessus de ma tête la belle constellation du Cygne de Léda. Je me rappelle encore le plaisir que j'éprouvois autrefois à me reposer ainsi dans les bois de l'Amérique, et surtout à me réveiller au milieu de la nuit. J'écoutois le bruit du vent dans la solitude, le bramement des daims et des cerfs, le mugissement d'une cataracte éloignée, tandis que mon bûcher, à demi éteint, rougissoit en dessous le feuillage des arbres. J'aimois jusqu'à la voix de l'Iroquois, lorsqu'il élevoit un cri du sein des forêts, et qu'à la clarté des étoiles, dans le silence de la nature, il sembloit proclamer sa liberté sans bornes. Tout cela plaît à

vingt ans, parce que la vie se suffit pour ainsi dire à elle-même, et qu'il y a dans la première jeunesse quelque chose d'inquiet et de vague qui nous porte incessamment aux chimères, *ipsi sibi somnia fingunt;* mais, dans un âge plus mûr, l'esprit revient à des goûts plus solides : il veut surtout se nourrir des souvenirs et des exemples de l'histoire. Je dormirois encore volontiers au bord de l'Eurotas ou du Jourdain, si les ombres héroïques des trois cents Spartiates ou les douze fils de Jacob devoient visiter mon sommeil; mais je n'irois plus chercher une terre nouvelle qui n'a point été déchirée par le soc de la charrue; il me faut à présent de vieux déserts qui me rendent à volonté les murs de Babylone ou les légions de Pharsale, *grandia ossa!* des champs dont les sillons m'instruisent, et où je retrouve, homme que je suis, le sang, les larmes et les sueurs de l'homme.

Joseph me réveilla le 19, à trois heures du matin, comme je le lui avois ordonné : nous sellâmes nos chevaux et nous partîmes. Je tournai la tête vers Sparte, et je jetai un dernier regard sur l'Eurotas : je ne pouvois me défendre de ce sentiment de tristesse qu'on éprouve en présence d'une grande ruine, et en quittant des lieux qu'on ne reverra jamais.

Le chemin qui conduit de la Laconie dans l'Argolide étoit dans l'antiquité ce qu'il est encore aujourd'hui, un des plus rudes et des plus sauvages de la Grèce. Nous suivîmes pendant quelque temps la route de Tripolizza; puis, tournant au levant, nous nous enfonçâmes dans des gorges de montagnes.

Nous marchions rapidement dans des ravines et sous des arbres qui nous obligeoient de nous coucher sur le cou de nos chevaux. Je frappai si rudement de la tête contre une branche de ces arbres, que je fus jeté à dix pas sans connoissance. Comme mon cheval continuoit de galoper, mes compagnons de voyage, qui me devançoient, ne s'aperçurent pas de ma chute : leurs cris, quand ils revinrent à moi, me tirèrent de mon évanouissement.

A quatre heures du matin nous parvînmes au sommet d'une montagne où nous laissâmes reposer nos chevaux. Le froid devint si piquant, que nous fûmes obligés d'allumer un feu de bruyères. Je ne puis assigner de nom à ce lieu peu célèbre dans l'antiquité; mais nous devions être vers les sources du Lœnus, dans la chaîne du mont Eva, et peu éloignés de Prasiæ, sur le golfe d'Argos.

Nous arrivâmes à midi à un gros village appelé *Saint-Paul*, assez voisin de la mer : on n'y parloit que d'un événement tragique qu'on s'empressa de nous raconter.

Une fille de ce village, ayant perdu son père et sa mère, et se trouvant maîtresse d'une petite fortune, fut envoyée par ses parents à Constantinople. A dix-huit ans elle revint dans son village : elle parloit le turc, l'italien et le françois; et quand il passoit des étrangers à Saint-Paul, elle les recevoit avec une politesse qui fit soupçonner sa vertu. Les chefs des paysans s'assemblèrent. Après avoir examiné entre eux la conduite de l'orpheline, ils résolurent de se défaire d'une fille qui déshonoroit le village.

Ils se procurèrent d'abord la somme fixée en Turquie pour le meurtre d'une chrétienne ; ensuite ils entrèrent pendant la nuit chez la jeune fille, l'assommèrent ; et un homme qui attendoit la nouvelle de l'exécution alla porter au pacha le prix du sang. Ce qui mettoit en mouvement tous ces Grecs de Saint-Paul, ce n'étoit pas l'atrocité de l'action, mais l'avidité du pacha ; car celui-ci, qui trouvoit aussi l'action toute simple, et qui convenoit avoir reçu la somme fixée pour un assassinat ordinaire, observoit pourtant que la beauté, la jeunesse, la science, les voyages de l'orpheline lui donnoient (à lui pacha de Morée) de justes droits à une indemnité : en conséquence Sa Seigneurie avoit envoyé le jour même deux janissaires pour demander une nouvelle contribution.

Le village de Saint-Paul est agréable ; il est arrosé de fontaines ombragées de pins de l'espèce sauvage, *pinus sylvestris*. Nous y trouvâmes un de ces médecins italiens qui courent toute la Morée : je me fis tirer du sang. Je mangeai d'excellent lait dans une maison fort propre, ressemblant assez à une cabane suisse. Un jeune Moraïte vint s'asseoir devant moi : il avoit l'air de Méléagre par la taille et le vêtement. Les paysans grecs ne sont point habillés comme les Grecs levantins que nous voyons en France. Ils portent une tunique qui leur descend jusqu'aux genoux, et qu'ils rattachent avec une ceinture : leurs larges culottes sont cachées par le bas de cette tunique ; ils croisent sur leurs jambes nues les bandes qui retiennent leurs sandales. A la coiffure

près, ce sont absolument d'anciens Grecs sans manteau.

Mon nouveau compagnon, assis, comme je l'ai dit, devant moi, surveilloit mes mouvements avec une extrême ingénuité. Il ne disoit pas un mot et me dévoroit des yeux : il avançoit la tête pour regarder jusque dans le vase de terre où je mangeois mon lait. Je me levai, il se leva ; je me rassis, il s'assit de nouveau. Je lui présentai un cigare ; il fut ravi et me fit signe de fumer avec lui. Quand je partis, il courut après moi pendant une demi-heure, toujours sans parler et sans qu'on pût savoir ce qu'il vouloit. Je lui donnai de l'argent, il le jeta ; le janissaire voulut le chasser ; il voulut battre le janissaire. J'étois touché, je ne sais pourquoi, peut-être en me voyant, moi Barbare civilisé, l'objet de la curiosité d'un Grec devenu Barbare [1].

Nous étions partis de Saint-Paul à deux heures de l'après-midi après avoir changé de chevaux, et nous suivions le chemin de l'ancienne Cynurie. Vers les quatre heures le guide nous cria que nous allions être attaqués : en effet, nous aperçûmes quelques hommes armés dans la montagne ; ils nous regardèrent long-temps, et nous laissèrent tranquillement passer. Nous entrâmes dans les monts Parthénius, et nous descendîmes au bord d'une rivière dont le cours nous conduisit jusqu'à la mer. On découvroit la citadelle d'Argos, Nauplie en face de nous, et les

[1] Les Grecs de ces montagnes prétendent être les vrais descendants des Lacédémoniens ; ils disent que les Maniottes ne sont qu'un ramas de brigands étrangers, et ils ont raison.

montagnes de la Corinthie vers Mycènes. Du point où nous étions parvenus, il y avoit encore trois heures de marche jusqu'à Argos; il falloit tourner le fond du golfe en traversant le marais de Lerne, qui s'étendoit entre la ville et le lieu où nous nous trouvions. Nous passâmes auprès du jardin d'un aga, où je remarquai des peupliers de Lombardie mêlés à des cyprès, à des citronniers, à des orangers, et à une foule d'arbres que je n'avois point vus jusqu'alors en Grèce. Peu après le guide se trompa de chemin, et nous nous trouvâmes engagés sur d'étroites chaussées qui séparoient de petits étangs et des rivières inondées. La nuit nous surprit au milieu de cet embarras : il falloit à chaque pas faire sauter de larges fossés à nos chevaux qu'effrayoient l'obscurité, le coassement d'une multitude de grenouilles, et les flammes violettes qui couroient sur le marais. Le cheval du guide s'abattit; et, comme nous marchions à la file, nous trébuchâmes les uns sur les autres dans un fossé. Nous crîions tous à la fois sans nous entendre; l'eau étoit assez profonde pour que les chevaux pussent y nager et s'y noyer avec leurs maîtres; ma saignée s'étoit rouverte, et je souffrois beaucoup de la tête. Nous sortîmes enfin miraculeusement de ce bourbier, mais nous étions dans l'impossibilité de gagner Argos. Nous aperçûmes à travers les roseaux une petite lumière : nous nous dirigeâmes de ce côté, mourant de froid, couverts de boue, tirant nos chevaux par la bride, et courant le risque à chaque pas de nous replonger dans quelque fondrière.

La lumière nous guida à une ferme située au milieu du marais, dans le voisinage du village de Lerne : on venoit d'y faire la moisson ; les moissonneurs étoient couchés sur la terre ; ils se levoient sous nos pieds, et s'enfuyoient comme des bêtes fauves. Nous parvînmes à les rassurer, et nous passâmes le reste de la nuit avec eux sur un fumier de brebis, lieu le moins sale et le moins humide que nous pûmes trouver. Je serois en droit de faire une querelle à Hercule, qui n'a pas bien tué d'hydre de Lerne : car je gagnai dans ce lieu malsain une fièvre qui ne me quitta tout-à-fait qu'en Égypte.

Le 20, au lever de l'aurore, j'étois à Argos : le village qui remplace cette ville célèbre est plus propre et plus animé que la plupart des autres villages de la Morée. Sa position est fort belle au fond du golfe de Nauplie ou d'Argos, à une lieue et demie de la mer ; il a d'un côté les montagnes de la Cynurie et de l'Arcadie, et de l'autre, les hauteurs de Trézène et d'Épidaure.

Mais, soit que mon imagination fût attristée par le souvenir des malheurs et des fureurs des Pélopides, soit que je fusse réellement frappé par la vérité, les terres me parurent incultes et désertes, les montagnes sombres et nues, sorte de nature féconde en grands crimes et en grandes vertus. Je visitai ce qu'on appelle les restes du palais d'Agamemnon, les débris du théâtre et d'un aquéduc romain ; je montai à la citadelle, je voulois voir jusqu'à la moindre pierre qu'avoit pu remuer la main du roi des rois. Qui se peut vanter de jouir

de quelque gloire auprès de ces familles chantées par Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide et Racine? Et quand on voit pourtant sur les lieux combien peu de chose reste de ces familles, on est merveilleusement étonné!

Il y a déja long-temps que les ruines d'Argos ne répondent plus à la grandeur de son nom. Chandler les trouva en 1756 absolument telles que je les ai vues : l'abbé Fourmont en 1746, et Pellegrin en 1719, n'avoient pas été plus heureux. Les Vénitiens ont surtout contribué à la dégradation des monuments de cette ville, en employant ses débris à bâtir le château de Palamide. Il y avoit à Argos du temps de Pausanias, une statue de Jupiter, remarquable parce qu'elle avoit trois yeux, et bien plus remarquable encore par une autre raison : Sthénélus l'avoit apportée de Troie; c'étoit, disoit-on, la statue même aux pieds de laquelle Priam fut massacré dans son palais par le fils d'Achille :

> Ingens ara fuit, juxtaque veterrima laurus,
> Incumbens aræ, atque umbra complexa Penates.

Mais Argos, qui triomphoit sans doute lorsqu'elle montroit dans ses murs les Pénates qui trahirent les foyers de Priam, Argos offrit bientôt elle-même un grand exemple des vicissitudes du sort. Dès le règne de Julien l'apostat, elle étoit tellement déchue de sa gloire, qu'elle ne put, à cause de sa pauvreté, contribuer au rétablissement et aux frais des jeux Isthmiques. Julien plaida sa cause contre les Corinthiens : nous avons encore ce plaidoyer dans les

ouvrages de cet empereur (*Ep.* xxv). C'est un des plus singuliers documents de l'histoire des choses et des hommes. Enfin Argos, la patrie du roi des rois, devenue dans le moyen âge l'héritage d'une veuve vénitienne, fut vendue par cette veuve à la république de Venise pour deux cents ducats de rente viagère, et cinq cents une fois payés. Coronelli rapporte le contrat : *Omnia vanitas!*

Je fus reçu à Argos par le médecin italien Avramiotti, que M. Pouqueville vit à Nauplie, et dont il opéra la petite fille attaquée d'une hydrocéphale. M. Avramiotti me montra une carte du Péloponèse où il avoit commencé d'écrire, avec M. Fauvel, les noms anciens auprès des noms modernes : ce sera un travail précieux, et qui ne pouvoit être exécuté que par des hommes résidant sur les lieux depuis un grand nombre d'années. M. Avramiotti avoit fait sa fortune, et il commençoit à soupirer après l'Italie. Il y a deux choses qui revivent dans le cœur de l'homme à mesure qu'il avance dans la vie, la patrie et la religion. On a beau avoir oublié l'une et l'autre dans sa jeunesse, elles se présentent tôt ou tard à nous avec tous leurs charmes et réveillent au fond de nos cœurs un amour justement dû à leur beauté. Nous parlâmes donc de la France et de l'Italie à Argos, par la même raison que le soldat argien qui suivoit Énée se souvint d'Argos en mourant en Italie. Il ne fut presque point question entre nous d'Agamemnon, quoique je dusse voir le lendemain son tombeau. Nous causions sur la terrasse de la maison, qui dominoit le golfe d'Argos ; c'étoit peut-être du

haut de cette terrasse qu'une pauvre femme lança la tuile qui mit fin à la gloire et aux aventures de Pyrrhus. M. Avramiotti me montroit un promontoire de l'autre côté de la mer, et me disoit : « C'étoit « là que Clytemnestre avoit placé l'esclave qui devoit « donner le signal du retour de la flotte des Grecs ; » et il ajoutoit : « Vous venez de Venise à présent ? Je « crois que je ferois bien de retourner à Venise. »

Je quittai cet exilé en Grèce le lendemain à la pointe du jour, et je pris, avec de nouveaux chevaux et un nouveau guide, le chemin de Corinthe. Je crois que M. Avramiotti ne fut pas fâché d'être débarrassé de moi : quoiqu'il m'eût reçu avec beaucoup de politesse, il étoit aisé de voir que ma visite n'étoit pas venue très à propos.

Après une demi-heure de marche, nous traversâmes l'Inachus, père d'Io, si célèbre par la jalousie du Junon : avant d'arriver au lit de ce torrent, on trouvoit autrefois, en sortant d'Argos, la porte Lucine et l'autel du Soleil. Une demi-lieue plus loin, de l'autre côté de l'Inachus, nous aurions dû voir le temple de Cérès Mysienne, et plus loin encore le tombeau de Thyeste, et le monument héroïque de Persée. Nous nous arrêtâmes à peu près à la hauteur où ces derniers monuments existoient à l'époque du voyage de Pausanias. Nous allions quitter la plaine d'Argos, sur laquelle on a un très bon mémoire de M. Barbié du Bocage. Près d'entrer dans les montagnes de la Corinthie, nous voyions Nauplie derrière nous. L'endroit où nous étions parvenus se nomme *Carvati*, et c'est là qu'il faut se détourner de la

route pour chercher un peu sur la droite les ruines de Mycènes. Chandler les avoit manquées en revenant d'Argos : elles sont très connues aujourd'hui, à cause des fouilles que lord Elgin y a fait faire à son passage en Grèce. M. Fauvel les a décrites dans ses Mémoires; et M. de Choiseul-Gouffier en possède les dessins : l'abbé Fourmont en avoit déja parlé, et Dumonceaux les avoit aperçues. Nous traversâmes une bruyère : un petit sentier nous conduisit à ces débris, qui sont à peu près tels qu'ils étoient du temps de Pausanias; car il y a plus de deux mille deux cent quatre-vingts années que Mycènes est détruite. Les Argiens la renversèrent de fond en comble, jaloux de la gloire qu'elle s'étoit acquise en envoyant quarante guerriers mourir avec les Spartiates aux Thermopyles. Nous commençâmes par examiner le tombeau auquel on a donné le nom de *tombeau d'Agamemnon :* c'est un monument souterrain, de forme ronde, qui reçoit la lumière par le dôme, et qui n'a rien de remarquable hors la simplicité de l'architecture. On y entre par une tranchée qui aboutit à la porte du tombeau : cette porte étoit ornée de pilastres d'un marbre bleuâtre assez commun, tiré des montagnes voisines. C'est lord Elgin qui a fait ouvrir ce monument et déblayer les terres qui encombroient l'intérieur; une petite porte surbaissée conduit de la chambre principale à une chambre de moindre étendue. Après l'avoir attentivement examinée, je crois que cette dernière chambre est tout simplement une excavation faite par les ouvriers hors du tombeau; car

je n'ai point remarqué de murailles. Resteroit à expliquer l'usage de la petite porte, qui n'étoit peut-être qu'une autre ouverture du sépulcre. Ce sépulcre a-t-il toujours été caché sous la terre, comme la rotonde des catacombes à Alexandrie? S'élevoit-il au contraire au dessus du sol, comme le tombeau de Cécilia Métella à Rome? Avoit-il une architecture extérieure, et de quel ordre étoit-elle? Toutes questions qui restent à éclaircir. On n'a rien trouvé dans le tombeau, et l'on n'est pas même assuré que ce soit celui d'Agamemnon dont Pausanias a fait mention [1].

En sortant de ce monument, je traversai une vallée stérile; et, sur le flanc d'une colline opposée, je vis les ruines de Mycènes : j'admirai surtout une des portes de la ville, formée de quartiers de roches gigantesques posés sur les rochers mêmes de la montagne, avec lesquels elles ont l'air de ne faire qu'un tout. Deux lions de forme colossale, sculptés des deux côtés de cette porte, en sont le seul ornement : ils sont représentés en relief, debout et en regard, comme les lions qui soutenoient les armoiries de nos anciens chevaliers; ils n'ont plus de têtes. Je n'ai point vu, même en Égypte, d'architecture plus imposante; et le désert où elle se trouve ajoute encore à sa gravité : elle est du genre de ces ouvrages que Strabon et Pausanias attribuent aux Cyclopes, et dont on retrouve des traces en Italie. M. Petit-Radel veut que cette architecture

[1] Les Lacédémoniens se vantoient aussi de posséder les cendres d'Agamemnon.

ait précédé l'invention des ordres. Au reste, c'étoit un enfant tout nu, un pâtre, qui me montroit dans cette solitude le tombeau d'Agamemnon et les ruines de Mycènes.

Au bas de la porte dont j'ai parlé est une fontaine qui sera, si l'on veut, celle que Persée trouva sous un champignon, et qui donna son nom à Mycènes; car *mycès* veut dire en grec un champignon, ou le pommeau d'une épée : ce conte est de Pausanias. En voulant regagner le chemin de Corinthe, j'entendis le sol retentir sous les pas de mon cheval. Je mis pied à terre, et je découvris la voûte d'un autre tombeau.

Pausanias compte à Mycènes cinq tombeaux : le tombeau d'Atrée, celui d'Agamemnon, celui d'Eurymédon, celui de Télédamus et de Pélops, et celui d'Électre. Il ajoute que Clytemnestre et Égisthe étoient enterrés hors des murs : ce seroit donc le tombeau de Clytemnestre et d'Égisthe que j'aurois retrouvé? Je l'ai indiqué à M. Fauvel, qui doit le chercher à son premier voyage à Argos : singulière destinée qui me fait sortir tout exprès de Paris pour découvrir les cendres de Clytemnestre!

Nous laissâmes Némée à notre gauche, et nous poursuivîmes notre route : nous arrivâmes de bonne heure à Corinthe par une espèce de plaine que traversent des courants d'eau, et que divisent des monticules isolés, semblables à l'Acro-Corinthe, avec lequel ils se confondent. Nous aperçûmes celui-ci long-temps avant d'y arriver, comme une masse irrégulière de granit rougeâtre, couronnée

d'une ligne de murs tortueux. Tous les voyageurs ont décrit Corinthe. Spon et Wheler visitèrent la citadelle, où ils retrouvèrent la fontaine Pyrène; mais Chandler ne monta point à l'Acro-Corinthe, et M. Fauvel nous apprend que les Turcs n'y laissent plus entrer personne. En effet, je ne pus même obtenir la permission de me promener dans les environs, malgré les mouvements que se donna pour cela mon janissaire. Au reste, Pausanias dans sa *Corinthie*, et Plutarque dans la *Vie d'Aratus*, nous ont fait connoître parfaitement les monuments et les localités de l'Acro-Corinthe.

Nous étions venus descendre à un kan assez propre, placé au centre de la bourgade, et peu éloigné du bazar. Le janissaire partit pour la provision; Joseph prépara le dîner; et, pendant qu'ils étoient ainsi occupés, j'allai rôder seul dans les environs.

Corinthe est située au pied des montagnes, dans une plaine qui s'étend jusqu'à la mer de Crissa, aujourd'hui le golfe de Lépante, seul nom moderne qui, dans la Grèce, rivalise de beauté avec les noms antiques. Quand le temps est serein, on découvre par delà cette mer la cime de l'Hélicon et du Parnasse; mais on ne voit pas de la ville même la mer Saronique; il faut pour cela monter à l'Acro-Corinthe; alors on aperçoit non seulement cette mer, mais les regards s'étendent jusqu'à la citadelle d'Athènes et jusqu'au cap Colonne: « C'est, dit Spon, « une des plus belles vues de l'univers. » Je le crois aisément; car, même du pied de l'Acro-Corinthe, la

perspective est enchanteresse. Les maisons du village, assez grandes et assez bien entretenues, sont répandues par groupes sur la plaine, au milieu des mûriers, des orangers et des cyprès; les vignes, qui font la richesse du pays, donnent un air frais et fertile à la campagne. Elles ne sont ni élevées en guirlandes sur des arbres comme en Italie, ni tenues basses comme aux environs de Paris. Chaque cep forme un faisceau de verdure isolé autour duquel les grappes pendent en automne comme des cristaux. Les cimes du Parnasse et de l'Hélicon, le golfe de Lépante, qui ressemble à un magnifique canal, le mont Oneïus, couvert de myrtes, forment au nord et au levant l'horizon du tableau, tandis que l'Acro-Corinthe, les montagnes de l'Argolide et de la Sicyonie s'élèvent au midi et au couchant. Quant aux monuments de Corinthe, ils n'existent plus. M. Foucherot n'a découvert parmi les ruines que deux chapiteaux corinthiens, unique souvenir de l'ordre inventé dans cette ville.

Corinthe renversée de fond en comble par Mummius, rebâtie par Jules César et par Adrien, une seconde fois détruite par Alaric, relevée encore par les Vénitiens, fut saccagée une troisième et dernière fois par Mahomet II. Strabon la vit peu de temps après son rétablissement sous Auguste. Pausanias l'admira du temps d'Adrien; et, d'après les monuments qu'il nous a décrits, c'étoit à cette époque une ville superbe. Il eût été curieux de savoir ce qu'elle pouvoit être en 1173, quand Benjamin de Tudèle y passa; mais ce juif espagnol raconte gra-

vement qu'il arriva à Patras, « ville d'Antipater, dit« il, un des quatre rois grecs qui partagèrent l'em« pire d'Alexandre. » De là il se rend à Lépante et à Corinthe : il trouve dans cette dernière ville trois cents juifs conduits par les vénérables rabbins Léon, Jacob et Ézéchias ; et c'étoit tout ce que Benjamin cherchoit.

Des voyageurs modernes nous ont mieux fait connoître ce qui reste de Corinthe après tant de calamités : Spon et Wheler y découvrirent les débris d'un temple de la plus haute antiquité : ces débris étoient composés de onze colonnes cannelées sans base et d'ordre dorique. Spon affirme que ces colonnes n'avoient pas quatre diamètres de hauteur de plus que le diamètre du pied de la colonne, ce qui signifie apparemment qu'elles avoient cinq diamètres. Chandler dit qu'elles avoient la moitié de la hauteur qu'elles auroient dû avoir pour être dans la juste proportion de leur ordre. Il est évident que Spon se trompe, puisqu'il prend pour mesure de l'ordre le diamètre du pied de la colonne, et non le diamètre du tiers. Ce monument, dessiné par Leroi, valoit la peine d'être rappelé, parce qu'il prouve ou que le premier dorique n'avoit pas les proportions que Pline et Vitruve lui ont assignées depuis, ou que l'ordre toscan, dont ce temple paroît se rapprocher, n'a pas pris naissance en Italie. Spon a cru reconnoître dans ce monument le temple de Diane d'Éphèse, cité par Pausanias ; et Chandler, le Sisypheus de Strabon. Je ne puis dire si ces colonnes existent encore : je ne les ai point vues ; mais je crois

savoir confusément qu'elles ont été renversées, et que les Anglois en ont emporté les derniers débris[1].

Un peuple maritime, un roi qui fut un philosophe et qui devint un tyran, un Barbare de Rome, qui croyoit qu'on remplace des statues de Praxitèle comme des cuirasses de soldats; tous ces souvenirs ne rendent pas Corinthe fort intéressante: mais on a pour ressource Jason, Médée, la fontaine Pyrène, Pégase, les jeux Isthmiques institués par Thésée et chantés par Pindare; c'est-à-dire, comme à l'ordinaire, la fable et la poésie. Je ne parle point de Denys et de Timoléon: l'un qui fut assez lâche pour ne pas mourir, l'autre assez malheureux pour vivre; si jamais je montois sur un trône, je n'en descendrois que mort, et je ne serai jamais assez vertueux pour tuer mon frère: je ne me soucie donc point de ces deux hommes. J'aime mieux cet enfant qui, pendant le siége de Corinthe, fit fondre en larmes Mummius lui-même en lui récitant ces vers d'Homère:

Τρὶς μάκαρες Δαναοὶ καὶ τετράκις οἳ τότ' ὄλοντο
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, χάριν Ἀτρείδῃσι φέροντες.
Ὡς δὴ ἔγωγ' ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν
Ἤματι τῷ ὅτε μοι πλεῖστοι χαλκήρεα δοῦρα
Τρῶες ἐπέῤῥιψαν περὶ Πηλείωνι θανόντι.
Τῶ κ' ἔλαχον κτερέων, καί μευ κλέος ἦγον Ἀχαιοί.
Νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἵμαρτο ἁλῶναι.

« O trois et quatre fois heureux les Grecs qui pé-
« rirent devant les vastes murs d'Ilion en soutenant la

[1] Les colonnes étoient, ou sont encore, vers le port Schœnus, et je ne suis pas descendu à la mer.

« cause des Atrides ! Plût aux dieux que j'eusse ac-
« compli ma destinée le jour où les Troyens lancèrent
« sur moi leurs javelots, tandis que je défendois le
« corps d'Achille ! Alors j'aurois obtenu les honneurs
« accoutumés du bûcher funèbre, et les Grecs au-
« roient parlé de mon nom ! aujourd'hui mon sort est
« de finir mes jours par une mort obscure et déplo-
« rable. »

Voilà qui est vrai, naturel, pathétique ; et l'on retrouve ici un grand coup de la fortune, la puissance du génie et les entrailles de l'homme.

On fait encore des vases à Corinthe, mais ce ne sont plus ceux que Cicéron demandoit avec tant d'empressement à son cher Atticus. Il paroît au reste que les Corinthiens ont perdu le goût qu'ils avoient pour les étrangers : tandis que j'examinois un marbre dans une vigne, je fus assailli d'une grêle de pierres ; apparemment que les descendants de Laïs veulent maintenir l'honneur du proverbe.

Lorsque les Césars relevoient les murs de Corinthe, et que les temples des dieux sortoient de leurs ruines plus éclatants que jamais, il y avoit un ouvrier obscur qui bâtissoit en silence un monument resté debout au milieu des débris de la Grèce. Cet ouvrier étoit un étranger qui disoit de lui-même :
« J'ai été battu de verges trois fois ; j'ai été lapidé
« une fois ; j'ai fait naufrage trois fois. J'ai fait quan-
« tité de voyages, et j'ai trouvé divers périls sur les
« fleuves : périls de la part des voleurs, périls de la
« part de ceux de ma nation, périls de la part des
« Gentils, périls au milieu des villes, périls au milieu

« des déserts, périls entre les faux frères; j'ai souf-« fert toutes sortes de travaux et de fatigues, de « fréquentes veilles, la faim et la soif, beaucoup de « peines, le froid et la nudité. » Cet homme, ignoré des grands, méprisé de la foule, rejeté comme « les « balayures du monde, » ne s'associa d'abord que deux compagnons, Crispus et Caïus, avec la famille de Stéphanas : tels furent les architectes inconnus d'un temple indestructible et les premiers fidèles de Corinthe. Le voyageur parcourt des yeux l'emplacement de cette ville célèbre ; il ne voit pas un débris des autels du paganisme; mais il aperçoit quelques chapelles chrétiennes qui s'élèvent du milieu des cabanes des Grecs. L'apôtre peut encore donner, du haut du ciel, le salut de paix à ses enfants, et leur dire: Paul à l'église de Dieu, qui est « à Corinthe. »

Il étoit près de huit heures du matin quand nous partîmes de Corinthe le 21, après une assez bonne nuit. Deux chemins conduisent de Corinthe à Mégare : l'un traverse le mont Géranien, aujourd'hui Palæo-Vouni (la Vieille-Montagne); l'autre côtoie la mer Saronique, le long des roches Scyroniennes. Ce dernier est le plus curieux: c'étoit le seul connu des anciens voyageurs, car ils ne parlent pas du premier; mais les Turcs ne permettent plus de le suivre; ils ont établi un poste militaire au pied du mont Oneïus, à peu près au milieu de l'isthme, pour être à portée des deux mers : le ressort de la Morée finit là, et l'on ne peut passer la grand'garde sans montrer un ordre exprès du pacha.

Obligé de prendre ainsi le seul chemin laissé libre, il me fallut renoncer aux ruines du temple de Neptune-Isthmien, que Chandler ne put trouver, que Pococke, Spon et Wheler ont vues, et qui subsistent encore, selon le témoignage de M. Fauvel. Par la même raison je n'examinai point la trace des tentatives faites à différentes époques pour couper l'isthme : le canal que l'on avoit commencé à creuser du côté du port Schœnus est, selon M. Foucherot, profond de trente à quarante pieds, et large de soixante. On viendroit aujourd'hui facilement à bout de ce travail par le moyen de la poudre à canon : il n'y a guère que cinq milles d'une mer à l'autre, à mesurer la partie la plus étroite de la langue de terre qui sépare les deux mers.

Un mur de six milles de longueur, souvent relevé et abattu, fermoit l'isthme dans un endroit qui prit le nom d'*Hexamillia* : c'est là que nous commençâmes à gravir le mont Oneïus. J'arrêtois souvent mon cheval au milieu des pins, des lauriers et des myrtes pour regarder en arrière. Je contemplois tristement les deux mers, surtout celle qui s'étendoit au couchant, et qui sembloit me tenter par les souvenirs de la France. Cette mer étoit si tranquille ! le chemin étoit si court ! Dans quelques jours j'aurois pu revoir mes amis ! Je ramenois mes regards sur le Péloponèse, sur Corinthe, sur l'isthme, sur l'endroit où se célébroient les jeux : quel désert ! quel silence ! infortuné pays ! malheureux Grecs ! La France perdra-t-elle ainsi sa gloire ? sera-t-elle ainsi dévastée, foulée aux pieds dans la suite des siècles ?

Cette image de ma patrie, qui vint tout à coup se mêler aux tableaux que j'avois sous les yeux, m'attendrit : je ne pensois plus qu'avec peine à l'espace qu'il falloit encore parcourir avant de revoir mes Pénates. J'étois, comme l'ami de la fable, alarmé d'un songe ; et je serois volontiers retourné vers mon pays, pour lui dire :

> Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu,
> J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru.
> Ce maudit songe en est la cause.

Nous nous enfonçâmes dans les défilés du mont Oneïus, perdant de vue et retrouvant tour à tour la mer Saronique et Corinthe. Du plus haut de ce mont, qui prend le nom de *Macriplaysi*, nous descendîmes au Dervène, autrement à la grand'garde. Je ne sais si c'est là qu'il faut placer Crommyon ; mais, certes, je n'y trouvai pas des hommes plus humains que Pytiocamptès[1]. Je montrai mon ordre du pacha : le commandant m'invita à fumer la pipe et à boire le café dans sa baraque. C'étoit un gros homme d'une figure calme et apathique, ne pouvant faire un mouvement sur sa natte sans soupirer, comme s'il éprouvoit une douleur ; il examina mes armes, me fit remarquer les siennes, surtout une longue carabine qui portoit, disoit-il, fort loin. Les gardes aperçurent un paysan qui gravissoit la montagne hors du chemin ; ils lui crièrent de descendre ; celui-ci n'entendit point la voix. Alors le comman-

[1] *Coupeur de pins ;* brigand tué par Thésée.

dant se leva avec effort, prit sa carabine, ajusta long-temps entre les sapins le paysan, et lui lâcha son coup de fusil. Le Turc revint, après cette expédition, se rasseoir sur sa natte, aussi tranquille, aussi bonhomme qu'auparavant. Le paysan descendit à la garde, blessé en toute apparence, car il pleuroit et montroit son sang. On lui donna cinquante coups de bâton pour le guérir.

Je me levai brusquement, et d'autant plus désolé, que l'envie de faire briller devant moi son adresse avoit peut-être déterminé ce bourreau à tirer sur le paysan. Joseph ne voulut pas traduire ce que je disois, et peut-être la prudence étoit-elle nécessaire dans ce moment; mais je n'écoutois guère la prudence.

Je me fis amener mon cheval, et je partis sans attendre le janissaire, qui crioit inutilement après moi. Il me rejoignit avec Joseph lorsque j'étois déja assez avancé sur la croupe du mont Géranien. Mon indignation se calma peu à peu par l'effet des lieux que je parcourois. Il me sembloit qu'en m'approchant d'Athènes je rentrois dans les pays civilisés, et que la nature même prenoit quelque chose de moins triste. La Morée est presque entièrement dépourvue d'arbres, quoiqu'elle soit certainement plus fertile que l'Attique. Je me réjouissois de cheminer dans une forêt de pins, entre les troncs desquels j'apercevois la mer. Les plans inclinés qui s'étendent depuis le rivage jusqu'au pied de la montagne étoient couverts d'oliviers et de caroubiers; de pareils sites sont rares en Grèce.

La première chose qui me frappa en arrivant à Mégare, fut une troupe de femmes albanoises qui, à la vérité, n'étoient pas aussi belles que Nausicaa et ses compagnes : elles lavoient gaiement du linge à une fontaine près de laquelle on voyoit quelques restes informes d'un aquéduc. Si c'étoit là la fontaine des Nymphes Sithnides et l'aquéduc de Théagène, Pausanias les a trop vantés. Les aquéducs que j'ai vus en Grèce ne ressemblent point aux aquéducs romains : ils ne s'élèvent presque point de terre, et ne présentent point cette suite de grandes arches qui font un si bel effet dans la perspective.

Nous descendîmes chez un Albanois, où nous fûmes assez proprement logés. Il n'étoit pas six heures du soir; j'allai, selon ma coutume, errer parmi les ruines. Mégare, qui conserve son nom, et le port de Nisée qu'on appelle *Dódeca Ecclésiais* (les Douze Églises), sans être très célèbres dans l'histoire, avoient autrefois de beaux monuments. La Grèce, sous les empereurs romains, devoit ressembler beaucoup à l'Italie dans le dernier siècle : c'étoit une terre classique où chaque ville étoit remplie de chefs-d'œuvre. On voyoit à Mégare les douze grands dieux de la main de Praxitèle, un Jupiter-Olympien commencé par Théocosme et par Phidias, les tombeaux d'Alcmène, d'Iphigénie et de Térée. Ce fut sur ce dernier tombeau que la huppe parut pour la première fois : on en conclut que Térée avoit été changé en cet oiseau, comme ses victimes l'avoient été en hirondelle et en rossignol. Puisque je faisois le voyage d'un poëte, je devois profiter de

tout, et croire fermement avec Pausanias que l'aventure de la fille de Pandion commença et finit à Mégare. D'ailleurs, j'apercevois de Mégare les deux cimes du Parnasse : cela suffisoit bien pour me remettre en mémoire les vers de Virgile et de La Fontaine :

Qualis populea mœrens Philomela, etc.
« Autrefois Progné l'hirondelle, etc. »

La Nuit ou l'Obscurité, et Jupiter-Conius[1], avoient leurs temples à Mégare : on peut bien dire que ces deux divinités y sont restées. On voit çà et là quelques murs d'enceinte : j'ignore si ce sont ceux qu'Apollon bâtit de concert avec Alcathoüs. Le dieu, en travaillant à cet ouvrage, avoit posé sa lyre sur une pierre qui depuis ce temps rendoit un son harmonieux quand on la touchoit avec un caillou. L'abbé Fourmont recueillit trente inscriptions à Mégare. Pococke, Spon, Wheler et Chandler en trouvèrent quelques autres qui n'ont rien d'intéressant. Je ne cherchai point l'école d'Euclide ; j'aurois mieux aimé la maison de cette pieuse femme qui enterra les os de Phocion sous son foyer[2]. Après une assez longue course, je retournai chez mon hôte, où l'on m'attendoit pour aller voir une malade.

Les Grecs ainsi que les Turcs supposent que tous les Francs ont des connoissances en médecine, et

[1] Le *Poudreux*, de Κονία, poussière : cela n'est pas bien sûr ; mais j'ai pour moi le traducteur françois, qui, à la vérité, suit la version latine, comme l'observe fort bien le savant M. Larcher.

[2] Voyez *les Martyrs*, liv. III.

des secrets particuliers. La simplicité avec laquelle ils s'adressent à un étranger dans leurs maladies a quelque chose de touchant et rappelle les anciennes mœurs ; c'est une noble confiance de l'homme envers l'homme : les sauvages en Amérique ont le même usage. Je crois que la religion et l'humanité ordonnent dans ce cas au voyageur de se prêter à ce qu'on attend de lui : un air d'assurance, des paroles de consolation peuvent quelquefois rendre la vie à un mourant, et mettre une famille dans la joie.

Un Grec vint donc me chercher pour voir sa fille. Je trouvai une pauvre créature étendue à terre sur une natte et ensevelie sous les haillons dont on l'avoit couverte. Elle dégagea son bras, avec beaucoup de répugnance et de pudeur, des lambeaux de la misère, et le laissa retomber mourant sur la couverture. Elle me parut attaquée d'une fièvre putride : je fis débarrasser sa tête des petites pièces d'argent dont les paysannes albanoises ornent leurs cheveux ; le poids des tresses et du métal concentroit la chaleur au cerveau. Je portois avec moi du camphre pour la peste ; je le partageai avec la malade : on l'avoit nourrie de raisin, j'approuvai le régime. Enfin, nous priâmes Christos et la Panagia (la Vierge), et je promis prompte guérison. J'étois bien loin de l'espérer : j'ai tant vu mourir, que je n'ai là dessus que trop d'expérience.

Je trouvai en sortant tout le village assemblé à la porte : les femmes fondirent sur moi en criant : *crasi! crasi!* « du vin! du vin! » Elles vouloient me

témoigner leur reconnoissance en me forçant à boire : ceci rendoit mon rôle de médecin assez ridicule. Mais qu'importe si j'ai ajouté à Mégare une personne de plus à celles qui peuvent me souhaiter un peu de bien dans les différentes parties du monde où j'ai erré? C'est un privilége du voyageur de laisser après lui beaucoup de souvenirs, et de vivre dans le cœur des étrangers quelquefois plus long-temps que dans la mémoire de ses amis.

Je regagnai le kan avec peine. J'eus toute la nuit sous les yeux l'image de l'Albanoise expirante: cela me fit souvenir que Virgile, visitant comme moi la Grèce, fut arrêté à Mégare par la maladie dont il mourut. Moi-même j'étois tourmenté de la fièvre; Mégare avoit encore vu passer, il y a quelques années, d'autres François bien plus malheureux que moi[1] : il me tardoit de sortir d'un lieu qui me sembloit avoir quelque chose de fatal.

Nous ne quittâmes pourtant notre gîte que le lendemain, 22 août, à onze heures du matin. L'Albanois qui nous avoit reçus voulut me régaler avant mon départ d'une de ces poules sans croupion et sans queue, que Chandler croyoit particulières à Mégare, et qui ont été apportées de la Virginie ou peut-être d'un petit canton de l'Allemagne. Mon hôte attachoit un grand prix à ces poules sur lesquelles il savoit mille contes. Je lui fis dire que j'avois voyagé dans la patrie de ces oiseaux, pays bien éloigné, situé au delà de la mer, et qu'il y avoit

[1] La garnison de Zante.

dans ce pays des Grecs établis au milieu des bois, parmi les sauvages. En effet, quelques Grecs fatigués du joug ont passé dans la Floride, où les fruits de la liberté leur ont fait perdre le souvenir de la terre natale. « Ceux qui avoient goûté de ce doux « fruit n'y pouvoient plus renoncer; mais ils vou« loient demeurer parmi les Lotophages, et ils ou« blioient leur patrie[1]. »

L'Albanois n'entendoit rien à cela : pour toute réponse, il m'invitoit à manger sa poule et quelques *frutti di mare.* J'aurois préféré ce poisson appelé *glaucus,* que l'on pêchoit autrefois sur la côte de Mégare. Anaxandrides, cité par Athénée, déclare que Nérée seul a pu le premier imaginer de manger la hure de cet excellent poisson; Antiphane veut qu'il soit bouilli, et Amphis le sert tout entier à ces sept chefs qui, sur un bouclier noir,

Épouvantoient les cieux de serments effroyables.

Le retard causé par le bon cœur de mon hôte, et plus encore par ma lassitude, nous empêcha d'arriver à Athènes dans la même journée. Sortis de Mégare à onze heures du matin, comme je l'ai déja dit, nous traversâmes d'abord la plaine; ensuite nous gravîmes le mont Kerato-Pyrgo, le Kerata de l'antiquité : deux roches isolées s'élèvent à son sommet, et sur l'une de ces roches on aperçoit les ruines d'une tour qui donne son nom à la montagne. C'est à la descente de Kerato-Pyrgo, du côté d'Éleusis,

[1] *Odyss.*

qu'il faut placer la palestre de Cercyon et le tombeau d'Alopé. Il n'en reste aucun vestige. Nous rencontrâmes bientôt le Puits-Fleuri au fond d'un vallon cultivé. J'étois presque aussi fatigué que Cérès quand elle s'assit au bord de ce puits, après avoir cherché Proserpine par toute la terre. Nous nous arrêtâmes quelques instants dans la vallée, et puis nous continuâmes notre chemin. En avançant vers Éleusis, je ne vis point les anémones de diverses couleurs que Wheler aperçut dans les champs; mais aussi la saison en étoit passée.

Vers les cinq heures du soir nous arrivâmes à une plaine environnée de montagnes au nord, au couchant et au levant. Un bras de mer long et étroit baigne cette plaine au midi, et forme comme la corde de l'arc des montagnes. L'autre côté de ce bras de mer est bordé par les rivages d'une île élevée; l'extrémité orientale de cette île s'approche d'un des promontoires du continent : on remarque entre ces deux pointes un étroit passage. Je résolus de m'arrêter à un village bâti sur une colline, qui terminoit au couchant, près de la mer, le cercle des montagnes dont j'ai parlé.

On distinguoit dans la plaine les restes d'un aquéduc et beaucoup de débris épars au milieu du chaume d'une moisson nouvellement coupée; nous descendîmes de cheval au pied du monticule, et nous grimpâmes à la cabane la plus voisine : on nous y donna l'hospitalité.

Tandis que j'étois à la porte, recommandant je ne sais quoi à Joseph, je vis venir un Grec qui me

salua en italien. Il me conta tout de suite son histoire; il étoit d'Athènes; il s'occupoit à faire du goudron avec les pins des monts Géraniens; il étoit l'ami de M. Fauvel, et certainement je verrois M. Fauvel. Je répondis que je portois des lettres à M. Fauvel. Je fus charmé de rencontrer cet homme dans l'espoir de tirer de lui quelques renseignements sur les ruines dont j'étois environné, et sur les lieux où je me trouvois. Je savois bien quels étoient ces lieux; mais un Athénien qui connoissoit M. Fauvel devoit être un excellent cicerone. Je le priai donc de m'expliquer un peu ce que je voyois, et de m'orienter dans le pays. Il mit la main sur son cœur à la façon des Turcs, et s'inclina humblement: « J'ai « entendu souvent, me répondit-il, M. Fauvel ex- « pliquer tout cela; mais moi, je ne suis qu'un « ignorant, et je ne sais pas si tout cela est bien « vrai. Vous voyez d'abord au levant, par dessus le « promontoire, la cime d'une montagne toute jaune: « c'est le Telo-Vouni (le petit Hymette); l'île de « l'autre côté de ce bras de mer, c'est Colouri; « M. Fauvel l'appelle *Salamine*. M. Fauvel dit que, « dans ce canal vis-à-vis de vous, se donna un grand « combat entre la flotte des Grecs et une flotte des « Perses. Les Grecs occupoient ce canal; les Perses « étoient de l'autre côté, vers le port Lion (le Pirée); « le roi de ces Perses, dont je ne sais plus le nom, « étoit assis sur un trône à la pointe de ce cap. Quant « au village où nous sommes, M. Fauvel l'appelle « *Éleusis*, et nous autres *Lepsina*. M. Fauvel dit qu'il « y avoit un temple (le temple de Cérès) au dessous

« de la maison où nous sommes : si vous voulez faire « quelques pas, vous verrez l'endroit où étoit encore « l'idole mutilée de ce temple (la statue de Cérès « Éleusine) ; les Anglois l'ont emportée. »

Le Grec me quittant pour aller faire son goudron me laissa les yeux sur un rivage désert, et sur une mer où, pour tout vaisseau, on voyoit une barque de pêcheur attachée aux anneaux d'un môle en ruine.

Tous les voyageurs modernes ont visité Éleusis ; toutes les inscriptions en ont été relevées. L'abbé Fourmont lui seul en copia une vingtaine. Nous avons une très docte dissertation de M. de Sainte-Croix sur le temple d'Éleusis, et un plan de ce temple par M. Foucherot. Warburton, Sainte-Croix, l'abbé Barthélemi, ont dit tout ce qu'il y avoit de curieux à dire sur les mystères de Cérès ; et le dernier nous en a décrit les pompes extérieures. Quant à la statue mutilée, emportée par deux voyageurs, Chandler la prend pour la statue de Proserpine ; et Spon pour la statue de Cérès. Ce buste colossal a, selon Pococke, cinq pieds et demi d'une épaule à l'autre, et la corbeille dont il est couronné s'élève à plus de deux pieds. Spon prétend que cette statue pourroit bien être de Praxitèle : je ne sais sur quoi cette opinion est fondée. Pausanias, par respect pour les mystères, ne décrit pas la statue de Cérès ; Strabon garde le même silence. A la vérité on lit dans Pline que Praxitèle étoit l'auteur d'une Cérès en marbre et de deux Proserpines en bronze : la première, dont parle aussi Pausanias, ayant été

transportée à Rome, ne peut être celle qu'on voyoit il y a quelques années à Éleusis; les deux Proserpines en bronze sont hors de la question. A en juger par le trait que nous avons de cette statue, elle pourroit bien ne représenter qu'une Canéphore[1]. Je ne sais si M. Fauvel ne m'a point dit que cette statue, malgré sa réputation, étoit d'un assez mauvais travail.

Je n'ai donc rien à raconter d'Éleusis après tant de voyageurs, sinon que je me promenai au milieu de ces ruines, que je descendis au port, et que je m'arrêtai à contempler le détroit de Salamine. Les fêtes et la gloire étoient passées; le silence étoit égal sur la terre et sur la mer: plus d'acclamations, plus de chants, plus de pompes sur le rivage; plus de cris guerriers, plus de choc de galères, plus de tumulte sur les flots. Mon imagination ne pouvoit suffire, tantôt à se représenter la procession religieuse d'Éleusis, tantôt à couvrir le rivage de l'armée innombrable des Perses qui regardoient le combat de Salamine. Éleusis est, selon moi, le lieu le plus respectable de la Grèce, puisqu'on y enseignoit l'unité de Dieu, et que ce lieu fut témoin du plus grand effort que jamais les hommes aient tenté en faveur de la liberté.

Qui le croiroit! Salamine est aujourd'hui presque entièrement effacée du souvenir des Grecs. On a vu ce que m'en disoit mon Athénien. « L'île de Salamine « n'a point conservé son nom; dit M. Fauvel dans ses « *Mémoires;* il est oublié avec celui de Thémistocle. »

[1] Guillet la prend pour une Cariatide.

Spon raconte qu'il logea à Salamine chez le papas Iaonnis, « homme, ajoute-t-il, moins ignorant que « tous ses paroissiens, puisqu'il savoit que l'île s'étoit « autrefois nommée *Salamine;* et il nous dit qu'il « l'avoit su de son père. » Cette indifférence des Grecs touchant leur patrie est aussi déplorable qu'elle est honteuse; non seulement ils ne savent pas leur histoire, mais ils ignorent presque tous[1] la langue qui fait leur gloire : on a vu un Anglois, poussé d'un saint zèle, vouloir s'établir à Athènes pour y donner des leçons de grec ancien.

Il fallut que la nuit me chassât du rivage. Les vagues que la brise du soir avoit soulevées battoient la grève et venoient mourir à mes pieds : je marchai quelque temps le long de la mer qui baignoit le tombeau de Thémistocle; selon toutes les probabilités, j'étois dans ce moment le seul homme en Grèce qui se souvînt de ce grand homme.

Joseph avoit acheté un mouton pour notre souper; il savoit que nous arriverions le lendemain chez un consul de France. Sparte qu'il avoit vue, et Athènes qu'il alloit voir, ne lui importoient guère; mais, dans la joie où il étoit de toucher au terme de ses fatigues, il régaloit la maison de notre hôte. La femme, les enfants, le mari, tout étoit en mouvement; le janissaire seul restoit tranquille au milieu de l'empressement général, fumant sa pipe et applaudissant du turban à tous ces soins dont il espéroit bien profiter. Depuis l'extinction des mystères par Alaric,

[1] Il y a de glorieuses exceptions, et tout le monde a entendu parler de MM. Coraï, Kodrika, etc. etc.

il n'y avoit pas eu une pareille fête à Éleusis. Nous nous mîmes à table, c'est-à-dire que nous nous assîmes à terre autour du régal; notre hôtesse avoit fait cuire du pain qui n'étoit pas très bon, mais qui étoit tendre et sortant du four. J'aurois volontiers renouvelé le cri de *Vive Cérès!* Χαῖρε, Δήμητερ! Ce pain, qui provenoit de la nouvelle récolte, faisoit voir la fausseté d'une prédiction rapportée par Chandler. Du temps de ce voyageur on disoit à Éleusis que, si jamais on enlevoit la statue mutilée de la déesse, la plaine cesseroit d'être fertile. Cérès est allée en Angleterre, et les champs d'Éleusis n'en ont pas moins été fécondés par cette Divinité réelle qui appelle tous les hommes à la connoissance de ses mystères, qui ne craint point d'être détrônée,

Qui donne aux fleurs leur aimable peinture,
Qui fait naître et mûrir les fruits,
Et leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.

Cette grande chère et la paix dont nous jouissions m'étoient d'autant plus agréables que nous les devions, pour ainsi dire, à la protection de la France. Il y a trente à quarante ans que toutes les côtes de la Grèce, et particulièrement les ports de Corinthe, de Mégare et d'Éleusis étoient infestés par des pirates. Le bon ordre établi dans nos stations du Levant avoit peu à peu détruit ce brigandage; nos frégates faisoient la police, et les sujets ottomans respiroient sous le pavillon françois. Les dernières révolutions de l'Europe ont amené pour quelques moments

d'autres combinaisons de puissances ; mais les corsaires n'ont pas reparu. Nous bûmes donc à la renommée de ces armes qui protégeoient notre fête à Éleusis, comme les Athéniens durent remercier Alcibiade quand il eut conduit en sûreté la procession d'Iacchus au temple de Cérès.

Enfin, le grand jour de notre entrée à Athènes se leva. Le 23 à trois heures du matin nous étions tous à cheval; nous commençâmes à défiler en silence par la voie Sacrée : je puis assurer que l'initié le plus dévot à Cérès n'a jamais éprouvé un transport aussi vif que le mien. Nous avions mis nos beaux habits pour la fête; le janissaire avoit retourné son turban, et par extraordinaire on avoit frotté et pansé les chevaux. Nous traversâmes le lit d'un torrent appelé *Saranta-Potamo* ou *les Quarante Fleuves*, probablement le Céphise Éleusinien : nous vîmes quelques débris d'églises chrétiennes; ils doivent occuper la place du tombeau de ce Zarex qu'Apollon lui-même avoit instruit dans l'art des chants. D'autres ruines nous annoncèrent les monuments d'Eumolpe et d'Hippothoon; nous trouvâmes les rhiti ou les courants d'eau salée : c'étoit là que pendant les fêtes d'Éleusis, les gens du peuple insultoient les passants, en mémoire des injures qu'une vieille femme avoit dites autrefois à Cérès. De là passant au fond, ou au point extrême du canal de Salamine, nous nous engageâmes dans le défilé que forment le mont Parnès et le mont Ægalée; cette partie de la voie Sacrée s'appeloit *le Mystique*. Nous aperçûmes le monastère de Daphné, bâti sur les

débris du temple d'Apollon, et dont l'église est une des plus anciennes de l'Attique. Un peu plus loin nous remarquâmes quelques restes du temple de Vénus. Enfin, le défilé commence à s'élargir; nous tournons autour du mont Pœcile placé au milieu du chemin, comme pour masquer le tableau; et tout à coup nous découvrons la plaine d'Athènes.

Les voyageurs qui visitent la ville de Cécrops arrivent ordinairement par le Pirée ou par la route de Négrepont. Ils perdent alors une partie du spectacle, car on n'aperçoit que la citadelle quand on vient de la mer; et l'Anchesme coupe la perspective quand on descend de l'Eubée. Mon étoile m'avoit amené par le véritable chemin pour voir Athènes dans toute sa gloire.

La première chose qui frappa mes yeux, ce fut la citadelle éclairée du soleil levant: elle étoit juste en face de moi, de l'autre côté de la plaine, et sembloit appuyée sur le mont Hymette qui faisoit le fond du tableau. Elle présentoit, dans un assemblage confus, les chapiteaux des Propylées, les colonnes du Parthenon et du temple d'Érechthée, les embrasures d'une muraille chargée de canons, les débris gothiques des chrétiens, et les masures des musulmans.

Deux petites collines, l'Anchesme et le Musée, s'élevoient au nord et au midi de l'Acropolis. Entre ces deux collines et au pied de l'Acropolis, Athènes se montroit à moi: ses toits aplatis entremêlés de minarets, de cyprès, de ruines, de colonnes isolées, les dômes de ses mosquées couronnés par de gros

nids de cigognes, faisoient un effet agréable aux rayons du soleil. Mais, si l'on reconnoissoit encore Athènes à ses débris, on voyoit aussi, à l'ensemble de son architecture et au caractère général des monuments, que la ville de Minerve n'étoit plus habitée par son peuple.

Une enceinte de montagnes, qui se termine à la mer, forme la plaine ou le bassin d'Athènes. Du point où je voyois cette plaine au mont Pœcile, elle paroissoit divisée en trois bandes ou régions, courant dans une direction parallèle du nord au midi. La première de ces régions, et la plus voisine de moi, étoit inculte et couverte de bruyères; la seconde offroit un terrain labouré où l'on venoit de faire la moisson; la troisième présentoit un long bois d'oliviers qui s'étendoit un peu circulairement depuis les sources de l'Ilissus, en passant au pied de l'Anchesme, jusque vers le port de Phalère. Le Céphise coule dans cette forêt qui, par sa vieillesse, semble descendre de l'olivier que Minerve fit sortir de la terre. L'Ilissus a son lit desséché de l'autre côté d'Athènes, entre le mont Hymette et la ville. La plaine n'est pas parfaitement unie: une petite chaîne de collines détachées du mont Hymette en surmonte le niveau, et forme les différentes hauteurs sur lesquelles Athènes plaça peu à peu ses monuments.

Ce n'est pas dans le premier moment d'une émotion très vive que l'on jouit le plus de ses sentiments. Je m'avançois vers Athènes avec une espèce de plaisir qui m'ôtoit le pouvoir de la réflexion;

non que j'éprouvasse quelque chose de semblable à ce que j'avois senti à la vue de Lacédémone. Sparte et Athènes ont conservé jusque dans leurs ruines leurs différents caractères : celles de la première sont tristes, graves et solitaires; celles de la seconde sont riantes, légères, habitées. A l'aspect de la patrie de Lycurgue, toutes les pensées deviennent sérieuses, mâles et profondes; l'ame fortifiée semble s'élever et s'agrandir; devant la ville de Solon, on est comme enchanté par les prestiges du génie; on a l'idée de la perfection de l'homme considéré comme un être intelligent et immortel. Les hauts sentiments de la nature humaine prenoient à Athènes quelque chose d'élégant qu'ils n'avoient point à Sparte. L'amour de la patrie et de la liberté n'étoit point pour les Athéniens un instinct aveugle, mais un sentiment éclairé, fondé sur ce goût du beau dans tous les genres, que le ciel leur avoit si libéralement départi; enfin, en passant des ruines de Lacédémone aux ruines d'Athènes, je sentis que j'aurois voulu mourir avec Léonidas, et vivre avec Périclès.

Nous marchions vers cette petite ville, dont le territoire s'étendoit à quinze ou vingt lieues, dont la population n'égaloit pas celle d'un faubourg de Paris, et qui balance dans l'univers la renommée de l'empire romain. Les yeux constamment attachés sur ces ruines, je lui appliquois ces vers de Lucrèce :

Primæ frugiferos fœtus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ,
Et recreaverunt vitam, legesque rogarunt;
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ.

Je ne connois rien qui soit plus à la gloire des Grecs que ces paroles de Cicéron : « Souvenez-vous, « Quintius, que vous commandez à des Grecs qui « ont civilisé tous les peuples, en leur enseignant la « douceur et l'humanité, et à qui Rome doit les lu- « mières qu'elle possède. » Lorsqu'on songe à ce que Rome étoit au temps de Pompée et de César, à ce que Cicéron étoit lui-même, on trouve dans ce peu de mots un magnifique éloge [1].

Des trois bandes ou régions qui divisoient devant nous la plaine d'Athènes, nous traversâmes rapidement les deux premières, la région inculte et la région cultivée. On ne voit plus sur cette partie de la route le monument du Rhodien et le tombeau de la courtisane ; mais on aperçoit des débris de quelques églises. Nous entrâmes dans le bois d'oliviers : avant d'arriver au Céphise, on trouvoit deux tombeaux et un autel de Jupiter-l'Indulgent. Nous distinguâmes bientôt le lit du Céphise entre les troncs des oliviers qui le bordoient comme de vieux saules : je mis pied à terre pour saluer le fleuve et pour boire de son eau ; j'en trouvai tout juste ce qu'il m'en falloit dans un creux sous la rive ; le reste avoit été détourné plus haut pour arroser les plantations d'oliviers. Je me suis toujours fait un plaisir de boire de l'eau des rivières célèbres que j'ai passées dans ma vie : ainsi j'ai bu des eaux du Mississipi, de la Tamise, du Rhin, du Pô, du Tibre, de l'Eurotas, du Céphise, de l'Hermus, du Granique, du Jour-

[1] Pline le jeune écrit à peu près la même chose à Maximus, proconsul d'Achaïe.

dain, du Nil, du Tage et de l'Èbre. Que d'hommes au bord de ces fleuves peuvent dire comme les Israélites : *sedimus et flevimus!*

J'aperçus à quelque distance sur ma gauche les débris du pont que Xénoclès de Linde avoit fait bâtir sur le Céphise. Je remontai à cheval, et je ne cherchai point à voir le figuier sacré, l'autel de Zéphyre, la colonne d'Antémocrite; car le chemin moderne ne suit plus dans cet endroit l'ancienne voie Sacrée. En sortant du bois d'oliviers nous trouvâmes un jardin environné de murs, et qui occupe à peu près la place du Céramique extérieur. Nous mîmes une demi-heure pour nous rendre à Athènes, à travers un chaume de froment. Un mur moderne nouvellement réparé, et ressemblant à un mur de jardin, renferme la ville. Nous en franchîmes la porte, et nous pénétrâmes dans de petites rues champêtres, fraîches et assez propres : chaque maison a son jardin planté d'orangers et de figuiers. Le peuple me parut gai et curieux, et n'avoit point l'air abattu des Moraïtes. On nous enseigna la maison du consul.

Je ne pouvois être mieux adressé qu'à M. Fauvel pour voir Athènes : on sait qu'il habite la ville de Minerve depuis longues années; il en connoît les moindres détails, beaucoup mieux qu'un Parisien ne connoît Paris. On a de lui d'excellents mémoires; on lui doit les plus intéressantes découvertes sur l'emplacement d'Olympie, sur la plaine de Marathon, sur le tombeau de Thémistocle au Pirée, sur le temple de la Vénus aux Jardins, etc. Chargé du consulat d'Athènes, qui n'est pour lui qu'un titre de

protection, il a travaillé et travaille encore, comme peintre, au *Voyage pittoresque de la Grèce*. L'auteur de ce bel ouvrage, M. de Choiseul-Gouffier, avoit bien voulu me donner une lettre pour l'homme de talent, et je portois de plus au consul une lettre du ministre[1].

On ne s'attend pas sans doute que je donne ici une description complète d'Athènes; si l'on veut connoître l'histoire de cette ville, depuis les Romains jusqu'à nous, on peut recourir à l'Introduction de cet *Itinéraire*. Si ce sont les monuments d'Athènes ancienne qu'on désire connoître, la traduction de *Pausanias*, toute défectueuse qu'elle est, suffit parfaitement à la foule des lecteurs; et le *Voyage du jeune Anacharsis* ne laisse presque rien à désirer. Quant aux ruines de cette fameuse cité, les lettres de la collection de Martin Crusius, le père Babin, la Guilletière même, malgré ses mensonges, Pococke, Spon, Wheler, Chandler surtout et M. Fauvel, les font si parfaitement connoître que je ne pourrois que les répéter. Sont-ce les plans, les cartes, les vues d'Athènes et de ses monuments que l'on cherche? on les trouvera partout: il suffit de rappeler les travaux du marquis de Nointel, de Leroi, de Stuart, de Pars; M. de Choiseul, complétant l'ouvrage que tant de malheurs ont interrompu, achèvera de mettre sous nos yeux Athènes tout entière. La partie des mœurs et du gouvernement des Athéniens modernes est également bien

[1] M. de Talleyrand.

traitée dans les auteurs que je viens de citer; et comme les usages ne changent pas en Orient ainsi qu'en France, tout ce que Chandler et Guys[1] ont dit des Grecs modernes est encore aujourd'hui de la plus exacte vérité.

Sans faire de l'érudition aux dépens de mes prédécesseurs, je rendrai compte de mes courses et de mes sentiments à Athènes, jour par jour et heure par heure, selon le plan que j'ai suivi jusqu'ici. Encore une fois, cet *Itinéraire* doit être regardé beaucoup moins comme un voyage que comme les mémoires d'une année de ma vie[2].

Je descendis dans la cour de M. Fauvel, que j'eus le bonheur de trouver chez lui : je lui remis aussitôt les lettres de M. de Choiseul et de M. de Talleyrand. M. Fauvel connoissoit mon nom; je ne pouvois pas lui dire : « *Son pittor anch' io* »; mais au moins j'étois un amateur plein de zèle, sinon de talent; j'avois une si bonne volonté d'étudier l'antique et de bien faire, j'étois venu de si loin crayonner de méchants dessins, que le maître vit en moi un écolier docile.

Ce fut d'abord entre nous un fracas de questions sur Paris et sur Athènes, auxquelles nous nous empressions de répondre; mais bientôt Paris fut oublié, et Athènes prit totalement le dessus. M. Fauvel, échauffé dans son amour pour les arts par un disciple, étoit aussi empressé de me montrer Athènes

[1] Il faut lire celui-ci avec défiance, et se mettre en garde contre son système.

[2] Voyez l'Avertissement.

que j'étois empressé de la voir : il me conseilla cependant de laisser passer la grande chaleur du jour.

Rien ne sentoit le consul chez mon hôte; mais tout y annonçoit l'artiste et l'antiquaire. Quel plaisir pour moi d'être logé à Athènes dans une chambre pleine des plâtres moulés du Parthenon! Tout autour des murs étoient suspendus des vues du temple de Thésée, des plans des Propylées, des cartes de l'Attique et de la plaine de Marathon. Il y avoit des marbres sur une table, des médailles sur une autre, avec de petites têtes et des vases en terre cuite. On balaya, à mon grand regret, une vénérable poussière; on tendit un lit de sangle au milieu de toutes ces merveilles; et comme un conscrit arrivé à l'armée la veille d'une affaire, je campai sur le champ de bataille.

La maison de M. Fauvel a, comme la plupart des maisons d'Athènes, une cour sur le devant et un petit jardin sur le derrière. Je courois à toutes les fenêtres pour découvrir au moins quelque chose dans les rues; mais c'étoit inutilement. On apercevoit pourtant, entre les toits des maisons voisines, un petit coin de la citadelle; je me tenois collé à la fenêtre qui donnoit de ce côté, comme un écolier dont l'heure de récréation n'est pas encore arrivée. Le janissaire de M. Fauvel s'étoit emparé de mon janissaire et de Joseph, de sorte que je n'avois plus à m'occuper d'eux.

A deux heures on servit le dîner, qui consistoit en des ragoûts de mouton et de poulets, moitié à la françoise, moitié à la turque. Le vin, rouge et fort

comme nos vins du Rhône, étoit d'une bonne qualité; mais il me parut si amer qu'il me fut impossible de le boire. Dans presque tous les cantons de la Grèce on fait plus ou moins infuser des pommes de pin au fond des cuvées; cela donne au vin cette saveur amère et aromatique à laquelle on a quelque peine à s'habituer[1]. Si cette coutume remonte à l'antiquité, comme je le présume, elle expliqueroit pourquoi la pomme de pin étoit consacrée à Bacchus. On apporta du miel du mont Hymette : je lui trouvai un goût de drogue qui me déplut; le miel de Chamouni me semble de beaucoup préférable. J'ai mangé depuis à Kircagach, près de Pergame, dans l'Anatolie, un miel plus agréable encore; il est blanc comme le coton sur lequel les abeilles le recueillent, et il a la fermeté et la consistance de la pâte de guimauve. Mon hôte rioit de la grimace que je faisois au vin et au miel de l'Attique; il s'y étoit attendu. Comme il falloit bien que je fusse dédommagé par quelque chose, il me fit remarquer l'habillement de la femme qui nous servoit; c'étoit absolument la draperie des anciennes Grecques, surtout dans les plis horizontaux et onduleux qui se formoient au dessous du sein, et venoient se joindre aux plis perpendiculaires qui marquoient le bord de la tunique. Le tissu grossier dont cette femme étoit vêtue contribuoit encore à la ressemblance; car, en juger par la statuaire, les étoffes chez les

[1] Les autres voyageurs attribuent ce goût à la poix qu'on mêle dans le vin : cela peut être vrai en partie; mais on y fait aussi infuser la pomme de pin.

anciens étoient plus épaisses que les nôtres. Il seroit impossible, avec les mousselines et les soies de femmes modernes, de former les mouvements larges des draperies antiques : la gaze de Céos, et les autres voiles que les satiriques appeloient des nuages, n'étoient jamais imités par le ciseau.

Pendant notre dîner, nous reçûmes les compliments de ce qu'on appelle dans le Levant la nation : cette nation se compose des négociants françois ou dépendants de la France qui habitent les différentes échelles. Il n'y a à Athènes qu'une ou deux maisons de cette espèce : elles font le commerce des huiles. M. Roque me fit l'honneur de me rendre visite : il avoit une famille, et il m'invita à l'aller voir avec M. Fauvel ; puis il se mit à parler de la société d'Athènes : « Un étranger fixé depuis quelque temps à « Athènes paroissoit avoir senti ou inspiré une pas- « sion qui faisoit parler la ville..... Il y avoit des « commérages vers la maison de Socrate, et l'on « tenoit des propos du côté des jardins de Phocion..... « L'archevêque d'Athènes n'étoit pas encore revenu « de Constantinople. On ne savoit pas si on obtien- « droit justice du pacha de Négrepont, qui menaçoit « de lever une contribution à Athènes. Pour se mettre « à l'abri d'un coup de main, on avoit réparé le mur « de clôture ; cependant on pouvoit tout espérer du « chef des eunuques noirs, propriétaire d'Athènes, « qui certainement avoit auprès de sa Hautesse plus « de crédit que le pacha. » (O Solon! O Thémistocle! Le chef des eunuques noirs propriétaire d'Athènes, et toutes les autres villes de la Grèce enviant cet in-

signe bonheur aux Athéniens !) « .... Au reste,
« M. Fauvel avoit bien fait de renvoyer le religieux
« italien qui demeuroit dans la Lanterne de Démos-
« thènes (un des plus jolis monuments d'Athènes),
« et d'appeler à sa place un capucin françois. Celui-ci
« avoit de bonnes mœurs, étoit affable, intelligent,
« et recevoit très bien les étrangers qui, selon la
« coutume, alloient descendre au couvent françois... »
Tels étoient les propos et l'objet des conversations
à Athènes : on voit que le monde y alloit son train,
et qu'un voyageur qui s'est bien monté la tête doit
être un peu confondu quand il trouve, en arrivant
dans la rue des Trépieds, les tracasseries de son
village.

Deux voyageurs anglois venoient de quitter Athènes
lorsque j'y arrivai : il y restoit encore un peintre
russe qui vivoit fort solitaire. Athènes est très fré-
quentée des amateurs de l'antiquité, parce qu'elle
est sur le chemin de Constantinople, et qu'on y
arrive facilement par mer.

Vers les quatre heures du soir, la grande chaleur
étant passée, M. Fauvel fit appeler son janissaire et
le mien, et nous sortîmes précédés de nos gardes :
le cœur me battoit de joie, et j'étois honteux de me
trouver si jeune. Mon guide me fit remarquer, pres-
qu'à sa porte, les restes d'un temple antique. De là
nous tournâmes à droite, et nous marchâmes par
de petites rues fort peuplées. Nous passâmes au
bazar, frais et bien approvisionné en viande, en
gibier, en herbes et en fruits. Tout le monde saluoit
M. Fauvel, et chacun vouloit savoir qui j'étois ; mais

personne ne pouvoit prononcer mon nom. C'étoit, comme dans l'ancienne Athènes : *Athenienses autem omnes*, dit saint Luc, *ad nihil aliud vacabant nisi aut dicere, aut audire aliquid novi* ; quant aux Turcs, ils disoient : *Fransouse ! Effendi !* et ils fumoient leurs pipes : c'étoit ce qu'ils avoient de mieux à faire. Les Grecs, en nous voyant passer, levoient leurs bras par dessus leurs têtes, et crioient : *Kalôs ilthete Archondes ! Bate kala eis palæo Athinam !* « Bien venus, Messieurs ! Bon voyage aux ruines « d'Athènes ! » Et ils avoient l'air aussi fiers que s'ils nous avoient dit : « Vous allez chez Phidias ou chez « Ictinus. » Je n'avois pas assez de mes yeux pour regarder : je croyois voir des antiquités partout. M. Fauvel me faisoit remarquer çà et là des morceaux de sculpture qui servoient de bornes, de murs ou de pavés : il me disoit combien ces fragments avoient de pieds, de pouces et de lignes ; à quel genre d'édifices ils appartenoient ; ce qu'il en falloit présumer d'après Pausanias ; quelles opinions avoient eues à ce sujet l'abbé Barthélemi, Spon, Wheler, Chandler ; en quoi ces opinions lui sembloient (à lui M. Fauvel) justes ou mal fondées. Nous nous arrêtions à chaque pas ; les janissaires et des enfants du peuple, qui marchoient devant nous, s'arrêtoient partout où ils voyoient une moulure, une corniche, un chapiteau ; ils cherchoient à lire dans les yeux de M. Fauvel si cela étoit bon ; quand le consul secouoit la tête, ils secouoient la tête et alloient se placer quatre pas plus loin devant un autre débris. Nous fûmes conduits ainsi hors du

centre de la ville moderne, et nous arrivâmes à la partie de l'ouest que M. Fauvel vouloit d'abord me faire visiter, afin de procéder par ordre dans nos recherches.

En sortant du milieu de l'Athènes moderne, et marchant droit au couchant, les maisons commencent à s'écarter les unes des autres; ensuite viennent de grands espaces vides, les uns compris dans le mur de clôture, les autres en dehors de ce mur : c'est dans ces espaces abandonnés que l'on trouve le temple de Thésée, le Pnyx et l'Aréopage. Je ne décrirai point le premier, qui est décrit partout, et qui ressemble assez au Parthenon; je le comprendrai dans les réflexions générales que je me permettrai de faire bientôt au sujet de l'architecture des Grecs. Ce temple est au reste le monument le mieux conservé d'Athènes : après avoir long-temps été une église sous l'invocation de saint Georges, il sert aujourd'hui de magasin.

L'Aréopage étoit placé sur une éminence à l'occident de la citadelle. On comprend à peine comment on a pu construire sur le rocher où l'on voit des ruines un monument de quelque étendue. Une petite vallée appelée, dans l'ancienne Athènes, *Cœlé* (le creux), sépare la colline de l'Aréopage de la colline du Pnyx et de la colline de la citadelle. On montroit dans le Cœlé les tombeaux des deux Cimon, de Thucydide et d'Hérodote. Le Pnyx où les Athéniens tenoient d'abord leurs assemblées publiques est une esplanade pratiquée sur une roche escarpée, au revers du Lycabettus. Un mur composé de pierres

énormes soutient cette esplanade du côté du nord; au midi s'élève une tribune creusée dans le roc même, et l'on y monte par quatre degrés également taillés dans la pierre. Je remarque ceci parce que les anciens voyageurs n'ont pas bien connu la forme du Pnyx. Lord Elgin a fait depuis peu d'années désencombrer cette colline, et c'est à lui qu'on doit la découverte des degrés. Comme on n'est pas là tout-à-fait à la cime du rocher, on n'aperçoit la mer qu'en montant au dessus de la tribune : on ôtoit ainsi au peuple la vue du Pirée, afin que des orateurs factieux ne le jetassent pas dans des entreprises téméraires, à l'aspect de sa puissance et de ses vaisseaux[1].

Les Athéniens étoient rangés sur l'esplanade entre le mur circulaire que j'ai indiqué au nord, et la tribune au midi.

C'étoit donc à cette tribune que Périclès, Alcibiade et Démosthènes firent entendre leur voix; que Socrate et Phocion parlèrent au peuple le plus léger et le plus spirituel de la terre? C'étoit donc là que se sont commises tant d'injustices; que tant de décrets iniques ou cruels ont été prononcés? Ce fut peut-être ce lieu qui vit bannir Aristide, triompher Mélitus, condamner à mort la population entière d'une ville, vouer un peuple entier à l'esclavage? Mais aussi ce fut là que de grands citoyens firent éclater leurs généreux accents contre les tyrans de

[1] L'histoire varie sur ce fait. D'après une autre version, ce furent les tyrans qui obligèrent les orateurs à tourner le dos au Pirée.

leur patrie; que la justice triompha; que la vérité fut écoutée. « Il y a un peuple, disoient les députés « de Corinthe aux Spartiates, un peuple qui ne res« pire que les nouveautés : prompt à concevoir, « prompt à exécuter, son audace passe sa force. « Dans les périls, où souvent il se jette sans ré« flexion, il ne perd jamais l'espérance; naturelle« ment inquiet, il cherche à s'agrandir au dehors : « vainqueur, il s'avance et suit sa victoire; vaincu, « il n'est point découragé. Pour les Athéniens, la vie « n'est pas une propriété qui leur appartienne, tant « ils la sacrifient aisément à leur pays! Ils croient « qu'on les a privés d'un bien légitime toutes les « fois qu'ils n'obtiennent pas l'objet de leurs désirs. « Ils remplacent un dessein trompé par une nou« velle espérance. Leurs projets à peine conçus sont « déja exécutés. Sans cesse occupés de l'avenir, le « présent leur échappe : peuple qui ne connoît point « le repos, et ne le peut souffrir dans les autres [1]. »

Et ce peuple, qu'est-il devenu? Où le trouverai-je? Moi, qui traduisois ce passage au milieu des ruines d'Athènes, je voyois les minarets des musulmans, et j'entendois parler des chrétiens. C'est à Jérusalem que j'allois chercher la réponse à cette question, et je connoissois déja d'avance les paroles de l'oracle : *Dominus mortificat et vivificat; deducit ad inferos et reducit.*

Le jour n'étoit pas encore à sa fin : nous passâmes du Pnyx à la colline du Musée. On sait que cette

[1] Thucyd., lib. I.

colline est couronnée par le monument de Philopappus, monument d'un mauvais goût; mais c'est le mort et non le tombeau qui mérite ici l'attention du voyageur. Cet obscur Philopappus, dont le sépulcre se voit de si loin, vivoit sous Trajan. Pausanias ne daigne pas le nommer, et l'appelle un *Syrien*. On voit dans l'inscription de sa statue qu'il étoit de Bésa, bourgade de l'Attique. Eh bien, ce Philopappus s'appeloit *Antiochus Philopappus;* c'étoit le légitime héritier de la couronne de Syrie! Pompée avoit transporté à Athènes les descendants du roi Antiochus, et ils y étoient devenus de simples citoyens. Je ne sais si les Athéniens, comblés des bienfaits d'Antiochus, compatirent aux maux de sa famille détrônée; mais il paroît que ce Philopappus fut au moins consul désigné. La fortune, en le faisant citoyen d'Athènes et consul de Rome à une époque où ces deux titres n'étoient plus rien, sembloit vouloir se jouer encore de ce monarque déshérité, le consoler d'un songe par un songe, et montrer sur une seule tête qu'elle se rit également de la majesté des peuples et de celle des rois.

Le monument de Philopappus nous servit comme d'observatoire pour contempler d'autres vanités. M. Fauvel m'indiqua les divers endroits par où passoient les murs de l'ancienne ville; il me fit voir les ruines du théâtre de Bacchus, au pied de la citadelle; le lit desséché de l'Ilissus, la mer sans vaisseaux, et les ports déserts de Phalère, de Munychie et du Pirée.

Nous rentrâmes ensuite dans Athènes . il étoit

nuit; le consul envoya prévenir le commandant de la citadelle que nous y monterions le lendemain avant le lever du soleil. Je souhaitai le bonsoir à mon hôte, et je me retirai à mon appartement. Accablé de fatigue, il y avoit déja quelque temps que je dormois d'un profond sommeil, quand je fus réveillé tout à coup par le tambourin et la musette turque dont les sons discordants partoient des combles des Propylées. En même temps un prêtre turc se mit à chanter en arabe l'heure passée à des chrétiens de la ville de Minerve. Je ne saurois peindre ce que j'éprouvai: cet iman n'avoit pas besoin de me marquer ainsi la fuite des années; sa voix seule, dans ces lieux, annonçoit assez que les siècles s'étoient écoulés.

Cette mobilité des choses humaines est d'autant plus frappante qu'elle contraste avec l'immobilité du reste de la nature. Comme pour insulter à l'instabilité des sociétés humaines, les animaux même n'éprouvent ni bouleversements dans leurs empires, ni altération dans leurs mœurs. J'avois vu, lorsque nous étions sur la colline du Musée, des cigognes se former en bataillon, et prendre leur vol vers l'Afrique[1]. Depuis deux mille ans elles font ainsi le même voyage; elles sont restées libres et heureuses dans la ville de Solon comme dans la ville du chef des eunuques noirs. Du haut de leurs nids, que les révolutions ne peuvent atteindre, elles ont vu au dessous d'elles changer la race des mortels: tandis

[1] Voyez, pour la description d'Athènes en général, presque tout le xv[e] livre des *Martyrs*, et les notes.

que des générations impies se sont élevées sur les tombeaux des générations religieuses, la jeune cigogne a toujours nourri son vieux père [1]. Si je m'arrête à ces réflexions, c'est que la cigogne est aimée des voyageurs; comme eux « elle connoît les saisons dans le ciel [2]. » Ces oiseaux furent souvent les compagnons de mes courses dans les solitudes de l'Amérique; je les vis souvent perchés sur les Wigwum du Sauvage: en les retrouvant dans une autre espèce de désert, sur les ruines du Parthenon, je n'ai pu m'empêcher de parler un peu de mes anciens amis.

Le lendemain 24, à quatre heures et demie du matin, nous montâmes à la citadelle: son sommet est environné de murs, moitié antiques, moitié modernes; d'autres murs circuloient autrefois autour de sa base. Dans l'espace que renferment ces murs, se trouvent d'abord les restes des Propylées et les débris du temple de la Victoire [3]. Derrière les Propylées, à gauche, vers la ville, on voit ensuite le Pandroséum et le double temple de Neptune-Érechthée et de Minerve-Polias; enfin sur le point le plus éminent de l'Acropolis, s'élève le temple de Minerve: le reste de l'espace est obstrué par les décombres des bâtiments anciens et nouveaux, et par les tentes, les armes et les baraques des Turcs.

Le rocher de la citadelle peut avoir à son sommet huit cents pieds de long sur quatre cents de large; sa forme est à peu près celle d'un ovale dont

[1] C'est Solin qui le dit. [2] Jérémie.

[3] Le temple de la Victoire formoit l'aile droite des Propylées.

l'ellipse iroit en se rétrécissant du côté du mont Hymette : on diroit un piédestal taillé tout exprès pour porter les magnifiques édifices qui le couronnoient.

Je n'entrerai point dans la description particulière de chaque monument, je renvoie le lecteur aux ouvrages que j'ai si souvent cités; et, sans répéter ici ce que chacun peut trouver ailleurs, je me contenterai de quelques réflexions générales.

La première chose qui vous frappe dans les monuments d'Athènes, c'est la belle couleur de ces monuments. Dans nos climats, sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre du blanc le plus pur devient bientôt noire ou verdâtre. Le ciel clair et le soleil brillant de la Grèce répandent seulement sur le marbre de Paros et du Pentélique une teinte dorée semblable à celle des épis mûrs, ou des feuilles en automne.

La justesse, l'harmonie et la simplicité des proportions attirent ensuite votre admiration. On ne voit point ordre sur ordre, colonne sur colonne, dôme sur dôme. Le temple de Minerve, par exemple, est, ou plutôt étoit un simple parallélogramme allongé, orné d'un péristyle, d'un pronaos ou portique, et élevé sur trois marches ou degrés qui régnoient tout autour. Ce pronaos occupoit à peu près le tiers de la longueur totale de l'édifice; l'intérieur du temple se divisoit en deux nefs séparées par un mur, et qui ne recevoient le jour que par la porte : dans l'une on voyoit la statue de Minerve, ouvrage de Phidias; dans l'autre, on gardoit le tré-

sor des Athéniens. Les colonnes du péristyle et du portique reposoient immédiatement sur les degrés du temple; elles étoient sans bases, cannelées et d'ordre dorique; elles avoient quarante-deux pieds de hauteur et dix-sept et demi de tour près du sol; l'entre-colonnement étoit de sept pieds quatre pouces; et le monument avoit deux cent dix-huit pieds de long, et quatre-vingt-dix-huit et demi de large.

Les triglyphes de l'ordre dorique marquoient la frise du péristyle: des métopes ou petits tableaux de marbre à coulisse séparoient entre eux les triglyphes. Phidias ou ses élèves avoient sculpté sur ces métopes le combat des Centaures et des Lapithes. Le haut du plein mur du temple, ou la frise de la Cella étoit décorée d'un autre bas-relief représentant peut-être la fête des Panathénées. Des morceaux de sculpture excellents, mais du siècle d'Adrien, époque du renouvellement de l'art, occupoient les deux frontons du temple[1]. Les offrandes votives, ainsi que les boucliers enlevés à l'ennemi dans le cours de la guerre Médique étoient suspendus en dehors de l'édifice: on voit encore la marque circu-

[1] Je ne puis me persuader que Phidias ait laissé complétement nus les deux frontons du temple, tandis qu'il avoit orné avec tant de soin les deux frises. Si l'empereur Adrien et sa femme Sabine se trouvoient représentés dans l'un des frontons, ils peuvent y avoir été introduits à la place de deux autres figures, ou peut-être, ce qui arrivoit souvent, n'avoit-on fait que changer les têtes des personnages. Au reste, ceci n'étoit point une indigne flatterie de la part des Athéniens : Adrien méritoit cet honneur comme bienfaiteur d'Athènes et restaurateur des arts.

laire que les derniers ont imprimée sur l'architrave du fronton qui regarde le mont Hymette. C'est ce qui fait présumer à M. Fauvel que l'entrée du temple pouvoit bien être tournée de ce côté, contre l'opinion générale qui place cette entrée à l'extrémité opposée[1]. Entre ces boucliers on avoit mis des inscriptions : elles étoient vraisemblablement écrites en lettres de bronze, à en juger par les marques des clous qui attachoient ces lettres. M. Fauvel pensoit que ces clous avoient servi peut-être à retenir des guirlandes; mais je l'ai ramené à mon sentiment, en lui faisant remarquer la disposition régulière des trous. De pareilles marques ont suffi pour rétablir et lire l'inscription de la Maison-Carrée à Nîmes. Je suis convaincu que, si les Turcs le permettoient, on pourroit aussi parvenir à déchiffrer les inscriptions du Parthenon.

Tel étoit ce temple qui a passé à juste titre pour le chef-d'œuvre de l'architecture chez les anciens et chez les modernes. L'harmonie et la force de toutes ses parties se font encore remarquer dans ses ruines; car on en auroit une très fausse idée, si l'on se représentoit seulement un édifice agréable, mais petit, et chargé de ciselures et de festons à notre manière. Il y a toujours quelque chose de grêle dans notre architecture, quand nous visons à l'élégance;

[1] L'idée est ingénieuse, mais la preuve n'est pas bien solide : outre mille raisons qui pouvoient avoir déterminé les Athéniens à suspendre les boucliers du côté de l'Hymette, on n'avoit peut-être pas voulu gâter l'admirable façade du temple, en la chargeant d'ornements étrangers.

ou de pesant, quand nous prétendons à la majesté. Voyez comme tout est calculé au Parthenon! L'ordre est dorique, et le peu de hauteur de la colonne dans cet ordre vous donne à l'instant l'idée de la durée et de la solidité; mais cette colonne, qui de plus est sans base, deviendroit trop lourde. Ictinus a recours à son art : il fait la colonne cannelée, et l'élève sur des degrés; par ce moyen il introduit presque la légèreté du corinthien dans la gravité dorique. Pour tout ornement, vous avez deux frontons et deux frises sculptées. La frise du péristyle se compose de petits tableaux de marbre régulièrement divisés par un triglyphe : à la vérité, chacun de ces tableaux est un chef-d'œuvre; la frise de la Cella règne comme un bandeau au haut d'un mur plein et uni : voilà tout, absolument tout. Qu'il y a loin de cette sage économie d'ornements, de cet heureux mélange de simplicité, de force et de grace, à notre profusion de découpures en carré, en long, en rond, en losange; à nos colonnes fluettes, guindées sur d'énormes bases, ou à nos porches ignobles et écrasés que nous appelons des *portiques!*

Il ne faut pas se dissimuler que l'architecture considérée comme art est dans son principe éminemment religieuse : elle fut inventée pour le culte de la Divinité. Les Grecs, qui avoient une multitude de dieux, ont été conduits à différents genres d'édifices, selon les idées qu'ils attachoient aux différents pouvoirs de ces dieux. Vitruve même consacre deux chapitres à ce beau sujet, et enseigne comment on doit construire les temples et les autels de Mi-

nerve, d'Hercule, de Cérès, etc. Nous, qui n'adorons qu'un seul Maître de la nature, nous n'avons aussi, à proprement parler, qu'une seule architecture naturelle, l'architecture gothique. On sent tout de suite que ce genre est à nous, qu'il est original, et né, pour ainsi dire, avec nos autels. En fait d'architecture grecque, nous ne sommes que des imitateurs plus ou moins ingénieux[1]; imitateurs d'un travail dont nous dénaturons le principe en transportant dans la demeure des hommes les ornements qui n'étoient bien que dans la maison des dieux.

Après leur harmonie générale, leur rapport avec les lieux et les sites, et surtout leurs convenances avec les usages auxquels ils étoient destinés, ce qu'il faut admirer dans les édifices de la Grèce, c'est le fini de toutes les parties. L'objet qui n'est pas fait pour être vu y est travaillé avec autant de soin que les compositions extérieures. La jointure des blocs qui forment les colonnes du temple de Minerve est telle qu'il faut la plus grande attention pour la découvrir, et qu'elle n'a pas l'épaisseur du fil le plus délié. Afin d'atteindre à cette rare perfection, on amenoit d'abord le marbre à sa plus juste coupe avec le ciseau, ensuite on faisoit rouler les deux pièces l'une sur l'autre, en jetant au centre du frottement, du sable et de l'eau. Les assises, au moyen de ce procédé, arrivoient à un aplomb incroyable : cet aplomb, dans les tronçons des co-

[1] On fit sous les Valois un mélange charmant de l'architecture grecque et gothique; mais cela n'a duré qu'un moment.

lonnes, étoit déterminé par un pivot carré de bois d'olivier. J'ai vu un de ces pivots entre les mains de M. Fauvel.

Les rosaces, les plinthes, les moulures, les astragales, tous les détails de l'édifice offrent la même perfection; les lignes du chapiteau et de la cannelure des colonnes du Parthenon sont si déliées, qu'on seroit tenté de croire que la colonne entière a passé au tour: des découpures en ivoire ne seroient pas plus délicates que les ornements ioniques du temple d'Érechthée: les cariatides du Pandroséum sont des modèles. Enfin, si, après avoir vu les monuments de Rome, ceux de la France m'ont paru grossiers, les monuments de Rome me semblent barbares à leur tour depuis que j'ai vu ceux de la Grèce: je n'en excepte point le Panthéon avec son fronton démesuré. La comparaison peut se faire aisément à Athènes, où l'architecture grecque est souvent placée tout auprès de l'architecture romaine.

J'étois au surplus tombé dans l'erreur commune touchant les monuments des Grecs: je les croyois parfaits dans leur ensemble; mais je pensois qu'ils manquoient de grandeur. J'ai fait voir que le génie des architectes a donné en grandeur proportionnelle à ces monuments ce qui peut leur manquer en étendue; et d'ailleurs Athènes est remplie d'ouvrages prodigieux. Les Athéniens, peuple si peu riche, si peu nombreux, ont remué des masses gigantesques: les pierres du Pnyx sont de véritables quartiers de rocher, les Propylées formoient un travail immense, et les dalles de marbre qui les

couvroient étoient d'une dimension telle qu'on n'en a jamais vu de semblables; la hauteur des colonnes du temple de Jupiter-Olympien passe peut-être soixante pieds, et le temple entier avoit un demi-mille de tour: les murs d'Athènes, en y comprenant ceux des trois ports et les longues murailles, s'étendoient sur un espace de près de neuf lieues[1]; les murailles qui réunissoient la ville au Pirée étoient assez larges pour que deux chars y pussent courir de front, et, de cinquante en cinquante pas, elles étoient flanquées de tours carrées. Les Romains n'ont jamais élevé de fortifications plus considérables.

Par quelle fatalité ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, que les modernes vont admirer si loin et avec tant de fatigues, doivent-ils en partie leur destruction aux modernes[2]? Le Parthénon subsista dans son entier jusqu'en 1687 : les chrétiens le convertirent d'abord en église; et les Turcs, par jalousie des chrétiens, le changèrent à leur tour en mosquée. Il faut que des Vénitiens viennent, au milieu des lumières du dix-septième siècle, canonner les monuments de Périclès, ils tirent à boulets rouges sur les Propylées et le temple de Minerve; une bombe

[1] Deux cents stades, selon Dion Chrysostome.

[2] On sait comment le Colisée a été détruit à Rome, et l'on connoît le jeu de mots latin sur les Barberini et les Barbares. Quelques historiens soupçonnent les chevaliers de Rhodes d'avoir détruit le fameux tombeau de Mausole : c'étoit, il est vrai, pour la défense de Rhodes et pour fortifier l'île contre les Turcs; mais si c'est une sorte d'excuse pour les chevaliers, la destruction de cette merveille n'en est pas moins fâcheuse pour nous.

tombe sur ce dernier édifice, enfonce la voûte, met le feu à des barils de poudre, et fait sauter en partie un édifice qui honoroit moins les faux dieux des Grecs que le génie de l'homme[1]. La ville étant prise, Morosini, dans le dessein d'embellir Venise des débris d'Athènes, veut descendre les statues du fronton du Parthénon, et les brise. Un autre moderne vient d'achever, par amour des arts, la destruction que les Vénitiens avoient commencée[2].

J'ai souvent eu l'occasion de parler de lord Elgin dans cet *Itinéraire* : on lui doit, comme je l'ai dit, la connoissance plus parfaite du Pnyx et du tombeau d'Agamemnon; il entretient encore en Grèce un Italien chargé de diriger des fouilles, et qui découvrit, comme j'étois à Athènes, des antiques que je n'ai point vues[3]. Mais lord Elgin a perdu le mérite de ses louables entreprises, en ravageant le Parthe-

[1] L'invention des armes à feu est encore une chose fatale pour les arts. Si les Barbares avoient connu la poudre, il ne seroit pas resté un édifice grec ou romain sur la surface de la terre; ils auroient fait sauter jusqu'aux Pyramides, quand ce n'eût été que pour y chercher des trésors. Une année de guerre parmi nous détruit plus de monuments qu'un siècle de combats chez les anciens. Il semble ainsi que tout s'oppose chez les modernes à la perfection de l'art; leurs pays, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs vêtements, et jusqu'à leurs découvertes.

[2] Ils avoient établi leur batterie, composée de six pièces de canon et de quatre mortiers, sur le Pnyx. On ne conçoit pas qu'à une si petite portée ils n'aient pas rasé tous les monuments de la citadelle. Voyez Fanelli, *Atene Attica*, et l'Introduction à cet *Itinéraire*.

[3] Elles furent découvertes dans un sépulcre : je crois que ce sépulcre étoit celui d'un enfant. Entre autres choses curieuses, on y trouva un jeu inconnu, dont la principale pièce consistoit, autant qu'il m'en souvient, dans une boule ou un globe d'acier poli. Je ne sais s'il n'est point question de ce jeu dans *Athénée*. La guerre existant

non. Il a voulu faire enlever les bas-reliefs de la frise : pour y parvenir, des ouvriers turcs ont d'abord brisé l'architrave, et jeté en bas des chapiteaux; ensuite, au lieu de faire sortir des métopes par leurs coulisses, les Barbares ont trouvé plus court de rompre la corniche. Au temple d'Erechthée, on a pris la colonne angulaire; de sorte qu'il faut soutenir aujourd'hui avec une pile de pierres l'entablement entier qui menace ruine.

Les Anglois qui ont visité Athènes depuis le passage de lord Elgin ont eux-mêmes déploré ces funestes effets d'un amour des arts peu réfléchi. On prétend que lord Elgin a dit pour excuse, qu'il n'avoit fait que nous imiter. Il est vrai que les François ont enlevé à l'Italie ses statues et ses tableaux; mais ils n'ont point mutilé les temples pour en arracher les bas-reliefs, ils ont seulement suivi l'exemple des Romains qui dépouillèrent la Grèce des chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire. Les monuments d'Athènes, arrachés aux lieux pour lesquels ils étoient faits, perdront non seulement une partie de leur beauté relative, mais ils diminueront matériellement de beauté. Ce n'est que la lumière qui fait ressortir la délicatesse de certaines lignes et de certaines couleurs : or, cette lumière venant à manquer sous le ciel de l'Angleterre, ces lignes et ces couleurs disparoîtront ou resteront cachées. Au reste, j'avouerai que l'intérêt de la France, la gloire de

entre la France et l'Angleterre empêcha M. Fauvel de s'adresser pour moi à l'agent de lord Elgin, de sorte que je ne vis point ces antiques jouets qui consoloient un enfant athénien dans son tombeau.

notre patrie, et mille autres raisons pouvoient demander la transplantation des monuments conquis par nos armes; mais les beaux arts eux-mêmes, comme étant du parti des vaincus et au nombre des captifs, ont peut-être le droit de s'en affliger.

Nous employâmes la matinée entière à visiter la citadelle. Les Turcs avoient autrefois accolé le minaret d'une mosquée au portique du Parthenon. Nous montâmes par l'escalier à moitié détruit de ce minaret; nous nous assîmes sur une partie brisée de la frise du temple, et nous promenâmes nos regards autour de nous. Nous avions le mont Hymette à l'est; le Pentélique au nord; le Parnès au nord-ouest; les monts Icare, Cordyalus ou Œgalée à l'ouest; et par dessus le premier on apercevoit la cime du Cithéron; au sud-ouest et au midi, on voyoit la mer, le Pirée, les côtes de Salamine, d'Égine, d'Épidaure, et la citadelle de Corinthe.

Au dessous de nous, dans le bassin dont je viens de décrire la circonférence, on distinguoit les collines et la plupart des monuments d'Athènes : au sud-ouest, la colline du Musée avec le tombeau de Philopappus; à l'ouest, les rochers de l'Aréopage, du Pnyx et du Lycabettus; au nord, le petit mont Anchesme, et à l'est les hauteurs qui dominent le Stade. Au pied même de la citadelle, on voyoit les débris du théâtre de Bacchus et d'Hérode-Atticus. A la gauche de ces débris venoient les grandes colonnes isolées du temple de Jupiter-Olympien; plus loin encore, en tirant vers le nord-est, on apercevoit l'enceinte du Lycée, le cours de l'Ilissus, le Stade,

et un temple de Diane ou de Cérès. Dans la partie de l'ouest et du nord-ouest, vers le grand bois d'oliviers, M. Fauvel me montroit la place du Céramique extérieur, de l'Académie et de son chemin bordé de tombeaux. Enfin, dans la vallée formée par l'Anchesme et la citadelle, on découvroit la ville moderne.

Il faut maintenant se figurer tout cet espace tantôt nu et couvert d'une bruyère jaune, tantôt coupé par des bouquets d'oliviers, par des carrés d'orges, par des sillons de vignes; il faut se représenter des fûts de colonnes et des bouts de ruines anciennes et modernes, sortant du milieu de ces cultures; des murs blanchis et des clôtures de jardins traversant les champs : il faut répandre dans la campagne des Albanoises qui tirent de l'eau ou qui lavent à des puits les robes des Turcs; des paysans qui vont et viennent, conduisant des ânes, ou portant sur leur dos des provisions à la ville : il faut supposer toutes ces montagnes dont les noms sont si beaux, toutes ces ruines si célèbres, toutes ces îles, toutes ces mers non moins fameuses, éclairées d'une lumière éclatante. J'ai vu du haut de l'Acropolis le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette : les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planoient au dessous de nous; leurs ailes noires et lustrées étoient glacées de rose par les premiers reflets du jour; des colonnes de fumée bleue et légère montoient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette, et annonçoient les parcs ou les chalets des

abeilles; Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthenon se coloroient des plus belles teintes de la fleur du pêcher; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animoient et sembloient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief; au loin, la mer et le Pirée étoient tout blancs de lumière; et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brilloit sur l'horizon du couchant, comme un rocher de pourpre et de feu.

Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et d'Hécube; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthènes. Mais, hélas! aucun son ne frappoit notre oreille. A peine quelques cris, échappés à une populace esclave, sortoient par intervalles de ces murs qui retentirent si long-temps de la voix d'un peuple libre. Je me disois, pour me consoler, ce qu'il faut se dire sans cesse: Tout passe, tout finit dans ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étois assis? Ce soleil, qui peut-être éclairoit les derniers soupirs de la pauvre fille de Mégare, avoit vu mourir la brillante Aspasie. Ce tableau de l'Attique, ce spectacle que je contemplois, avoit été contemplé par des yeux fermés depuis deux mille ans. Je passerai à mon tour: d'autres hommes aussi fugitifs que moi

viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu : laissons-le donc disposer de l'une comme de l'autre.

Je pris en descendant de la citadelle un morceau de marbre du Parthenon ; j'avois aussi recueilli un fragment de la pierre du tombeau d'Agamemnon ; et depuis j'ai toujours dérobé quelque chose aux monuments sur lesquels j'ai passé. Ce ne sont pas d'aussi beaux souvenirs de mes voyages que ceux qu'ont emportés M. de Choiseul et lord Elgin ; mais ils me suffisent. Je conserve aussi soigneusement de petites marques d'amitié que j'ai reçues de mes hôtes, entre autres un étui d'os que me donna le père Muñoz à Jaffa. Quand je revois ces bagatelles, je me retrace sur-le-champ mes courses et mes aventures ; je me dis : « J'étois là, telle chose « m'advint. » Ulysse retourna chez lui avec de grands coffres pleins des riches dons que lui avoient faits les Phéaciens ; je suis rentré dans mes foyers avec une douzaine de pierres de Sparte, d'Athènes, d'Argos, de Corinthe ; trois ou quatre petites têtes en terre cuite que je tiens de M. Fauvel, des chapelets, une bouteille d'eau du Jourdain, une autre de la mer Morte, quelques roseaux du Nil, un marbre de Carthage et un plâtre moulé de l'Alhambra. J'ai dépensé cinquante mille francs sur ma route, et laissé en présent mon linge et mes armes. Pour peu que mon voyage se fût prolongé, je serois revenu à pied, avec un bâton blanc. Malheureusement, je n'aurois pas trouvé en arrivant un bon frère qui

m'eût dit, comme le vieillard des *Mille et une Nuits*: « Mon frère, voilà mille sequins, achetez des cha- « meaux et ne voyagez plus. »

Nous allâmes dîner en sortant de la citadelle, et le soir du même jour nous nous transportâmes au Stade, de l'autre côté de l'Ilissus. Ce Stade conserve parfaitement sa forme : on n'y voit plus les gradins de marbre dont l'avoit décoré Hérode-Atticus. Quant à l'Ilissus, il est sans eau. Chandler sort à cette occasion de sa modération naturelle, et se récrie contre les poëtes qui donnent à l'Ilissus une onde limpide, et bordent son cours de saules touffus. A travers son humeur, on voit qu'il a envie d'attaquer un dessin de Leroi, dessin qui représente un point de vue sur l'Ilissus. Je suis comme le docteur Chandler : je déteste les descriptions qui manquent de vérité, et quand un ruisseau est sans eau, je veux qu'on me le dise. On verra que je n'ai point embelli les rives du Jourdain, ni transformé cette rivière en un grand fleuve. J'étois là cependant bien à mon aise pour mentir. Tous les voyageurs, et l'Écriture même, auroient justifié les descriptions les plus pompeuses. Mais Chandler a poussé l'humeur trop loin. Voici un fait curieux que je tiens de M. Fauvel : pour peu que l'on creuse dans le lit de l'Ilissus, on trouve l'eau à une très petite profondeur ; cela est si bien connu des paysannes albanoises, qu'elles font un trou dans la grève du ravin quand elles veulent laver du linge, et sur-le-champ elles ont de l'eau. Il est donc très probable que le lit de l'Ilissus s'est peu à peu encombré des

pierres et des graviers descendus des montagnes voisines, et que l'eau coule à présent entre deux sables. En voilà bien assez pour justifier ces pauvres poëtes qui ont le sort de Cassandre : en vain ils chantent la vérité, personne ne les croit; s'ils se contentoient de la dire, ils seroient peut-être plus heureux. Ils sont d'ailleurs appuyés ici par le témoignage de l'histoire, qui met de l'eau dans l'Ilissus; et pourquoi cet Ilissus auroit-il un pont, s'il n'avoit jamais d'eau, même en hiver? L'Amérique m'a un peu gâté sur le compte des fleuves; mais je ne pouvois m'empêcher de venger l'honneur de cet Ilissus qui a donné un surnom aux Muses[1], et au bord duquel Borée enleva Orithye.

En revenant de l'Ilissus, M. Fauvel me fit passer sur des terrains vagues, où l'on doit chercher l'emplacement du Lycée. Nous vînmes ensuite aux grandes colonnes isolées, placées dans le quartier de la ville qu'on appeloit la *Nouvelle Athènes*, ou l'*Athènes de l'empereur Adrien*. Spon veut que ces colonnes soient les restes du portique des Cent-Vingt-Colonnes; et Chandler présume qu'elles appartenoient au temple de Jupiter-Olympien. M. Lechevalier et les autres voyageurs en ont parlé. Elles sont bien représentées dans les différentes vues d'Athènes, et surtout dans l'ouvrage de Stuart, qui a rétabli l'édifice entier d'après les ruines. Sur une portion d'architrave qui unit encore deux de ces colonnes, on remarque une masure, jadis la demeure d'un ermite. Il est impossible de comprendre

[1] Ilissiades : elles avoient un autel au bord de l'Ilissus.

comment cette masure a pu être bâtie sur le chapiteau de ces prodigieuses colonnes, dont la hauteur est peut-être de plus de soixante pieds. Ainsi ce vaste temple, auquel les Athéniens travaillèrent pendant sept siècles, que tous les rois de l'Asie voulurent achever; qu'Adrien, maître du monde, eut seul la gloire de finir; ce temple a succombé sous l'effort du temps, et la cellule d'un solitaire est demeurée debout sur ses débris! Une misérable loge de plâtre est portée dans les airs par deux colonnes de marbre, comme si la fortune avoit voulu exposer à tous les yeux, sur ce magnifique piédestal, un monument de ses triomphes et de ses caprices.

Ces colonnes, quoique beaucoup plus hautes que celles du Parthenon, sont bien loin d'en avoir la beauté: la dégénération de l'art s'y fait sentir; mais, comme elles sont isolées et dispersées sur un terrain nu, elles font un effet surprenant. Je me suis arrêté à leurs pieds pour entendre le vent siffler autour de leurs têtes : elles ressemblent à ces palmiers solitaires que l'on voit çà et là parmi les ruines d'Alexandrie. Lorsque les Turcs sont menacés de quelques calamités, ils amènent un agneau dans ce lieu, et le contraignent à bêler, en lui dressant la tête vers le ciel : ne pouvant trouver la voix de l'innocence parmi les hommes, ils ont recours au nouveau-né de la brebis pour fléchir la colère céleste.

Nous rentrâmes dans Athènes par le portique où se lit l'inscription si connue :

C'EST ICI LA VILLE D'ADRIEN,
ET NON PAS LA VILLE DE THÉSÉE.

Nous allâmes rendre à M. Roque la visite qu'il m'avoit faite, et nous passâmes la soirée chez lui : j'y vis quelques femmes. Les lecteurs qui seroient curieux de connoître l'habillement, les mœurs et les usages des femmes turques, grecques et albanoises à Athènes, peuvent lire le vingt-sixième chapitre du *Voyage en Grèce* de Chandler. S'il n'étoit pas si long, je l'aurois transcrit ici tout entier. Je dois dire seulement que les Athéniennes m'ont paru moins grandes et moins belles que les Moraïtes. L'usage où elles sont de se peindre le tour des yeux en bleu, et le bout des doigts en rouge, est désagréable pour un étranger; mais comme j'avois vu des femmes avec des perles au nez, que les Iroquois trouvoient cela très galant, et que j'étois tenté moi-même d'aimer assez cette mode, il ne faut pas disputer des goûts. Les femmes d'Athènes ne furent, au reste, jamais très renommées pour leur beauté. On leur reprochoit d'aimer le vin. La preuve que leur empire n'avoit pas beaucoup de puissance, c'est que presque tous les hommes célèbres d'Athènes furent attachés à des étrangères : Périclès, Sophocle, Socrate, Aristote, et même le divin Platon.

Le 25 nous montâmes à cheval de grand matin; nous sortîmes de la ville et prîmes la route de Phalère. En approchant de la mer, le terrain s'élève et se termine par des hauteurs dont les sinuosités forment au levant et au couchant les ports de Phalère, de Munychie et du Pirée. Nous découvrîmes sur les dunes de Phalère les racines des murs qui enfermoient le port et d'autres ruines absolument dégra-

dées; c'étoient peut-être celles des temples de Junon et de Cérès. Aristide avoit son petit champ et son tombeau près de ce lieu. Nous descendîmes au port: c'est un bassin rond où la mer repose sur un sable fin; il pourroit contenir une cinquantaine de bateaux. C'étoit tout juste le nombre que Ménesthée conduisit à Troie.

Τῷ δ' ἅμα πεντήκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.

« Il étoit suivi de cinquante noirs vaisseaux. »

Thésée partit aussi de Phalère pour aller en Crète.

Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords?
Par vous auroit péri le monstre de la Crète, etc.

Ce ne sont pas toujours de grands vaisseaux et de grands ports qui donnent l'immortalité: Homère et Racine ne laisseront point mourir le nom d'une petite anse et d'une petite barque.

Du port de Phalère nous arrivâmes au port de Munychie. Celui-ci est de forme ovale et un peu plus grand que le premier. Enfin, nous tournâmes l'extrémité d'une colline rocailleuse, et, marchant de cap en cap, nous nous avançâmes vers le Pirée. M. Fauvel m'arrêta dans la courbure que fait une langue de terre, pour me montrer un sépulcre creusé dans le roc; il n'a plus de voûte, et il est au niveau de la mer. Les flots, par leurs mouvements réguliers, le couvrent et le découvrent, et il se remplit et se vide tour à tour; à quelques pas de

là, on voit sur le rivage les débris d'un monument.

M. Fauvel veut retrouver ici l'endroit où les os de Thémistocle avoient été déposés. On lui conteste cette intéressante découverte. On lui objecte que les débris dispersés dans le voisinage sont trop beaux pour être les restes du tombeau de Thémistocle. En effet, selon Diodore le géographe, cité par Plutarque, ce tombeau n'étoit qu'un autel.

L'objection est peu solide. Pourquoi veut-on faire entrer dans la question primitive une question étrangère à l'objet dont il s'agit? Les ruines de marbre blanc, dont on se plaît à faire une difficulté, ne peuvent-elles pas avoir appartenu à un sépulcre tout différent de celui de Thémistocle? Pourquoi, lorsque les haines furent apaisées, les descendants de Thémistocle n'auroient-ils pas décoré le tombeau de leur illustre aïeul qu'ils avoient d'abord enterré modestement, ou même secrètement, comme le dit Thucydide? Ne consacrèrent-ils pas un tableau qui représentoit l'histoire de ce grand homme? Et ce tableau, du temps de Pausanias, ne se voyoit-il pas publiquement au Parthenon? Thémistocle avoit de plus une statue au Prytanée.

L'endroit où M. Fauvel a trouvé ce tombeau est précisément le cap Alcime, et j'en vais donner une preuve plus forte que celle de la tranquillité de l'eau dans cet endroit. Il y a faute dans Plutarque; il faut lire Alimus, au lieu d'Alcime, selon la remarque de Meursius, rappelée par Dacier. Alimus étoit un dêmos, ou bourg de l'Attique, de la tribu de Léontide, situé à l'orient du Pirée. Or, les ruines de

ce bourg sont encore visibles dans le voisinage du tombeau dont nous parlons[1]. Pausanias est assez confus dans ce qu'il dit de la position de ce tombeau. Mais Diodore-Périégète est très clair, et les vers de Platon le comique, rapportés par ce Diodore, désignent absolument le lieu et le sépulcre trouvés par M. Fauvel.

« Placé dans un lieu découvert, ton sépulcre est « salué par les mariniers qui entrent au port ou qui « en sortent; et, s'il se donne quelque combat naval, « tu seras témoin du choc des vaisseaux[2]. »

Si Chandler fut étonné de la solitude du Pirée, je puis assurer que je n'en ai pas moins été frappé que lui. Nous avions fait le tour d'une côte déserte; trois ports s'étoient présentés à nous; et dans ces trois ports nous n'avions pas aperçu une seule barque. Pour tout spectacle, des ruines, des rochers et la mer; pour tout bruit, les cris des alcyons, et le murmure des vagues qui, se brisant dans le tombeau de Thémistocle, faisoient sortir un éternel gémissement de la demeure de l'éternel silence. Emportées par les flots, les cendres du vainqueur de Xerxès reposoient au fond de ces mêmes flots, confondues avec les os des Perses. En vain je cherchois des yeux le temple de Vénus, la longue galerie, et la statue symbolique qui représentoit le peuple d'Athènes: l'image de ce peuple inexorable étoit à

[1] Je ne veux dissimuler aucune difficulté, et je sais qu'on place aussi Alimus à l'orient de Phalère. Thucydide étoit du bourg d'Alimus.

[2] Plut. *Vit. Them.*

jamais tombée près du puits où les citoyens exilés venoient inutilement réclamer leur patrie. Au lieu de ces superbes arsenaux, de ces portiques où l'on retiroit les galères, de ces Agoræ retentissant de la voix des matelots; au lieu de ces édifices qui représentoient dans leur ensemble l'aspect et la beauté de la ville de Rhodes, je n'apercevois qu'un couvent délabré et un magasin. Triste sentinelle au rivage, et modèle d'une patience stupide, c'est là qu'un douanier turc est assis toute l'année dans une méchante baraque de bois: des mois entiers s'écoulent sans qu'il voie arriver un bateau. Tel est le déplorable état où se trouvent aujourd'hui ces ports si fameux. Qui peut avoir détruit tant de monuments des dieux et des hommes? cette force cachée qui renverse tout, et qui est elle-même soumise au Dieu inconnu dont saint Paul avoit vu l'autel à Phalère: Ἀγνώςῳ Θεῷ : *Deo ignoto*.

Le port du Pirée décrit un arc dont les deux pointes en se rapprochant ne laissent qu'un étroit passage; il se nomme aujourd'hui le *Port-Lion*, à cause d'un lion de marbre qu'on y voyoit autrefois, et que Morosini fit transporter à Venise en 1686. Trois bassins, le Canthare, l'Aphrodise et le Zéa divisoient le port intérieurement. On voit encore une darse à moitié comblée, qui pourroit bien avoir été l'Aphrodise. Strabon affirme que le grand port des Athéniens étoit capable de contenir quatre cents vaisseaux; et Pline en porte le nombre jusqu'à mille. Une cinquantaine de nos barques le rempliroient tout entier; et je ne sais si deux frégates y seroient

à l'aise, surtout à présent que l'on mouille sur une grande longueur de câble. Mais l'eau est profonde, la tenue bonne, et le Pirée entre les mains d'une nation civilisée pourroit devenir un port considérable. Au reste, le seul magasin que l'on y voit aujourd'hui est françois d'origine; il a, je crois, été bâti par M. Gaspari, ancien consul de France à Athènes. Ainsi il n'y a pas bien long-temps que les Athéniens étoient représentés au Pirée par le peuple qui leur ressemble le plus.

Après nous être reposés un moment à la douane et au monastère Saint-Spiridion, nous retournâmes à Athènes en suivant le chemin du Pirée. Nous vîmes partout des restes de la longue muraille. Nous passâmes au tombeau de l'amazone Antiope que M. Fauvel a fouillé. Il a rendu compte de cette fouille dans ses Mémoires. Nous marchions au travers de vignes basses comme en Bourgogne, et dont le raisin commençoit à rougir. Nous nous arrêtâmes aux citernes publiques, sous des oliviers : j'eus le chagrin de voir que le tombeau de Ménandre, le cénotaphe d'Euripide et le petit temple dédié à Socrate n'existoient plus; du moins ils n'ont point encore été retrouvés. Nous continuâmes notre route, et, en approchant du musée, M. Fauvel me fit remarquer un sentier qui montoit en tournant sur le flanc de cette colline. Il me dit que ce sentier avoit été tracé par le peintre russe, qui tous les jours alloit prendre au même endroit des vues d'Athènes. Si le génie n'est que la patience, comme l'a prétendu Buffon, ce peintre doit en avoir beaucoup.

Il y a à peu près quatre milles d'Athènes à Phalère; trois ou quatre milles de Phalère au Pirée, en suivant les sinuosités de la côte; et cinq milles du Pirée à Athènes: ainsi, à notre retour dans cette ville, nous avions fait environ douze milles, ou quatre lieues.

Comme les chevaux étoient loués pour toute la journée, nous nous hâtâmes de dîner, et nous recommençâmes nos courses à quatre heures du soir.

Nous sortîmes d'Athènes par le côté du mont Hymette; mon hôte me conduisit au village d'Angelo-Kipous, où il croit avoir retrouvé le temple de la Vénus aux Jardins, par les raisons qu'il en donne dans ses Mémoires. L'opinion de Chandler, qui place ce temple à Panagia-Spiliotissa, est également très probable; et elle a pour elle l'autorité d'une inscription. Mais M. Fauvel produit en faveur de son sentiment deux vieux myrtes et de jolis débris d'ordre ionique: cela répond à bien des objections. Voilà comme nous sommes, nous autres amateurs de l'antique: nous faisons preuve de tout.

Après avoir vu les curiosités d'Angelo-Kipous, nous tournâmes droit au couchant, et, passant entre Athènes et le mont Anchesme, nous entrâmes dans le grand bois d'oliviers; il n'y a point de ruines de ce côté, et nous ne faisions plus qu'une agréable promenade avec les souvenirs d'Athènes. Nous trouvâmes le Céphise que j'avois déja salué plus bas en arrivant d'Éleusis: à cette hauteur il avoit de l'eau; mais cette eau, je suis fâché de le dire, étoit un peu bourbeuse: elle sert à arroser des vergers, et

suffit pour entretenir sur ses bords une fraîcheur trop rare en Grèce. Nous revînmes ensuite sur nos pas, toujours à travers la forêt d'oliviers. Nous laissâmes à droite un petit tertre couvert de rochers: c'étoit Colone, au bas duquel on voyoit autrefois le village de la retraite de Sophocle, et le lieu où ce grand tragique fit répandre au père d'Antigone ses dernières larmes. Nous suivîmes quelque temps la voie d'Airain; on y remarque les vestiges du temple des Furies : de là, en nous rapprochant d'Athènes, nous errâmes assez long-temps dans les environs de l'Académie. Rien ne fait plus reconnoître cette retraite des sages. Ses premiers platanes sont tombés sous la hache de Sylla, et ceux qu'Adrien y fit peut-être cultiver de nouveau n'ont point échappé à d'autres Barbares. L'autel de l'Amour, celui de Prométhée et celui des Muses ont disparu : tout feu divin s'est éteint dans les bocages où Platon fut si souvent inspiré. Deux traits suffiront pour faire connoître quel charme et quelle grandeur l'antiquité trouvoit aux leçons de ce philosophe : la veille du jour où Socrate reçut Platon au nombre de ses disciples, il rêva qu'un cygne venoit se reposer dans son sein; la mort ayant empêché Platon de finir le *Critias*, Plutarque déplore ce malheur, et compare les écrits du chef de l'Académie aux temples d'Athènes, parmi lesquels celui de Jupiter-Olympien étoit le seul qui ne fût pas achevé.

Il y avoit déja une heure qu'il faisoit nuit quand nous songeâmes à retourner à Athènes : le ciel étoit brillant d'étoiles, et l'air d'une douceur, d'une trans-

parence et d'une pureté incomparables; nos chevaux alloient au petit pas, et nous étions tombés dans le silence. Le chemin que nous parcourions étoit vraisemblablement l'ancien chemin de l'Académie, que bordoient les tombeaux des citoyens morts pour la patrie, et ceux des plus grands hommes de la Grèce: là reposoient Thrasybule, Périclès, Chabrias, Timothée, Harmodius et Aristogiton. Ce fut une noble idée de rassembler dans un même champ la cendre de ces personnages fameux qui vécurent dans différents siècles, et qui, comme les membres d'une famille illustre long-temps dispersée, étoient venus se reposer au giron de leur mère commune. Quelle variété de génie, de grandeur et de courage! Quelle diversité de mœurs et de vertus on apercevoit là d'un coup d'œil! Et ces vertus tempérées par la mort, comme ces vins généreux que l'on mêle, dit Platon, avec une divinité sobre, n'offusquoient plus les regards des vivants. Le passant qui lisoit sur une colonne funèbre ces simples mots:

PÉRICLÈS DE LA TRIBU ACAMANTIDE,
DU BOURG DE CHOLARGUE,

n'éprouvoit plus que de l'admiration sans envie. Cicéron nous représente Atticus errant au milieu de ces tombeaux, et saisi d'un saint respect à la vue de ces augustes cendres. Il ne pourroit plus aujourd'hui nous faire la même peinture: les tombeaux sont détruits. Les illustres morts que les Athéniens avoient placés hors de leur ville, comme aux avant-postes, ne se sont point levés pour la défendre; ils

ont souffert que des Tartares la foulassent aux pieds. « Le temps, la violence et la charrue, dit Chandler, ont tout nivelé. » La charrue est de trop ici ; et cette remarque que je fais peint mieux la désolation de la Grèce, que les réflexions auxquelles je pourrois me livrer.

Il me restoit encore à voir dans Athènes les théâtres et les monuments de l'intérieur de la ville : c'est à quoi je consacrai la journée du 26. J'ai déja dit, et tout le monde sait que le théâtre de Bacchus étoit au pied de la citadelle, du côté du mont Hymette. L'Odéum commencé par Périclès, achevé par Lycurgue, fils de Lycophron, brûlé par Aristion et par Sylla, rétabli par Ariobarzanes, étoit auprès du théâtre de Bacchus ; ils se communiquoient peut-être par un portique. Il est probable qu'il existoit au même lieu un troisième théâtre bâti par Hérode-Atticus. Les gradins de ce théâtre étoient appuyés sur le talus de la montagne qui leur servoit de fondement. Il y a quelques contestations au sujet de ces monuments, et Stuart trouve le théâtre de Bacchus où Chandler voit l'Odéum.

Les ruines de ces théâtres sont peu de chose : je n'en fus point frappé, parce que j'avois vu en Italie des monuments de cette espèce, beaucoup plus vastes et mieux conservés ; mais je fis une réflexion bien triste : sous les empereurs romains, dans un temps où Athènes étoit encore l'école du monde, les gladiateurs représentoient leurs jeux sanglants sur le théâtre de Bacchus. Les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide ne se jouoient plus :

on avoit substitué des assassinats et des meurtres à ces spectacles, qui donnent une grande idée de l'esprit humain, et qui sont le noble amusement des nations policées. Les Athéniens couroient à ces cruautés avec la même ardeur qu'ils avoient couru aux Dionysiaques. Un peuple qui s'étoit élevé si haut pouvoit-il descendre si bas? Qu'étoit donc devenu cet autel de la Pitié, que l'on voyoit au milieu de la place publique à Athènes, et auquel les suppliants venoient suspendre des bandelettes? Si les Athéniens étoient les seuls Grecs qui, selon Pausanias, honorassent la Pitié, et la regardassent comme la consolation de la vie, ils avoient donc bien changé! Certes, ce n'étoit pas pour des combats de gladiateurs qu'Athènes avoit été nommée le *sacré domicile* des dieux. Peut-être les peuples, ainsi que les hommes, sont-ils cruels dans leur décrépitude comme dans leur enfance; peut-être le génie des nations s'épuise-t-il; et quand il a tout produit, tout parcouru, tout goûté, rassasié de ses propres chefs-d'œuvre, et incapable d'en produire de nouveaux, il s'abrutit, et retourne aux sensations purement physiques. Le christianisme empêchera les nations modernes de finir par une aussi déplorable vieillesse; mais si toute religion venoit à s'éteindre parmi nous, je ne serois point étonné qu'on entendît les cris du gladiateur mourant sur la scène où retentissent aujourd'hui les douleurs de Phèdre et d'Andromaque.

Après avoir visité les théâtres, nous rentrâmes dans la ville, où nous jetâmes un coup d'œil sur le

Portique, qui formoit peut-être l'entrée de l'Agora. Nous nous arrêtâmes à la tour des Vents, dont Pausanias n'a point parlé, mais que Vitruve et Varron ont fait connoître. Spon en donne tous les détails, avec l'explication des vents; le monument entier a été décrit par Stuart dans ses *Antiquités d'Athènes*; François Giambetti l'avoit déja dessiné en 1465, époque de la renaissance des arts en Italie. On croyoit du temps du père Babirr, en 1672, que cette tour des Vents étoit le tombeau de Socrate. Je passe sous silence quelques ruines d'ordre corinthien, que l'on prend pour le Pœcile, pour les restes du temple de Jupiter-Olympien, pour le Prytanée, et qui peut-être n'appartiennent à aucun de ces édifices. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ne sont pas du temps de Périclès. On y sent la grandeur, mais aussi l'infériorité romaine : tout ce que les empereurs ont touché à Athènes se reconnoît au premier coup d'œil, et forme une disparate sensible avec les chefs-d'œuvre du siècle de Périclès. Enfin, nous allâmes au couvent françois, rendre à l'unique religieux qui l'occupe, la visite qu'il m'avoit faite. J'ai déja dit que le couvent de nos missionnaires comprend dans ses dépendances le monument choragique de Lysicrates. Ce fut à ce dernier monument que j'achevai de payer mon tribut d'admiration aux ruines d'Athènes.

Cette élégante production du génie des Grecs fut connue des premiers voyageurs sous le nom de *Fanari tou Demosthenis*. « Dans la maison qu'ont « achetée depuis peu les pères capucins, dit le jé-

« suite Babin, en 1672, il y a une antiquité bien « remarquable, et qui, depuis le temps de Démos-« thènes, est demeurée en son entier : on l'appelle « ordinairement *la Lanterne de Démosthènes*[1]. »

On a reconnu depuis[2], et Spon le premier, que c'est un monument choragique élevé par Lysicrates dans la rue des Trépieds. M. Legrand en exposa le modèle en terre cuite dans la cour du Louvre il y a quelques années[3]; ce modèle étoit fort ressemblant ; seulement l'architecte, pour donner sans doute plus d'élégance à son travail, avoit supprimé le mur circulaire qui remplit les entre-colonnes dans le monument original.

Certainement ce n'est pas un des jeux les moins étonnants de la fortune que d'avoir logé un capucin dans le monument choragique de Lysicrates ; mais ce qui, au premier coup d'œil, peut paroître bizarre, devient touchant et respectable, quand on pense aux heureux effets de nos missions, quand on songe qu'un religieux françois donnoit à Athènes l'hospitalité à Chandler, tandis qu'un autre religieux françois secouroit d'autres voyageurs à la Chine, au Canada, dans les déserts de l'Afrique et de la Tartarie.

« Les Francs à Athènes, dit Spon, n'ont que la

[1] Il paroît qu'il existoit à Athènes, en 1669, un autre monument appelé *la Lanterne de Diogène*. Guillet invoque, au sujet de ce monument, le témoignage des pères Barnabé et Simon, et de MM. de Monceaux et Lainez. Voyez l'Introduction.

[2] Riesdel, Chandler, etc.

[3] Le monument a été depuis exécuté à Saint-Cloud.

« chapelle des capucins, qui est au *Fanari tou De-*
« *mosthenis*. Il n'y avoit, lorsque nous étions à
« Athènes, que le père Séraphin, très honnête homme
« à qui un Turc de la garnison prit un jour sa cein-
« ture de corde, soit par malice ou par un effet de
« débauche, l'ayant rencontré sur le chemin du
« Port-Lion, d'où il revenoit seul de voir quelques
« François d'une tartane qui y étoit à l'ancre.

« Les pères jésuites étoient à Athènes avant les
« capucins, et n'en ont jamais été chassés. Ils ne se
« sont retirés à Négrepont que parce qu'ils y ont
« trouvé plus d'occupation, et qu'il y a plus de
« Francs qu'à Athènes. Leur hospice étoit presque à
« l'extrémité de la ville, du côté de la maison de
« l'archevêque. Pour ce qui est des capucins, ils sont
« établis à Athènes depuis l'année 1658, et le père
« Simon acheta le Fanari et la maison joignante en
« 1669, y ayant eu d'autres religieux de son ordre
« avant lui dans la ville. »

C'est donc à ces missions si long-temps décriées que nous devons encore nos premières notions sur la Grèce antique[1]. Aucun voyageur n'avoit quitté ses foyers pour visiter le Parthenon, que déja des religieux exilés sur ces ruines fameuses, nouveaux dieux hospitaliers, attendoient l'antiquaire et l'artiste. Des savants demandoient ce qu'étoit devenue la ville de Cécrops; et il y avoit à Paris, au noviciat de Saint-Jacques, un père Barnabé, et à Compiègne

[1] On peut voir, dans les *Lettres édifiantes*, les travaux des missionnaires sur les îles de l'Archipel.

un père Simon, qui auroient pu leur en donner des nouvelles; mais ils ne faisoient point parade de leur savoir; retirés au pied du crucifix, ils cachoient dans l'humilité du cloître ce qu'ils avoient appris, et surtout ce qu'ils avoient souffert pendant vingt ans au milieu des débris d'Athènes.

« Les capuçins françois, dit la Guilletière, qui ont « été appelés à la mission de la Morée par la con- « grégation *de Propaganda Fide*, ont leur principale « résidence à Napoli, à cause que les galères des beys « y vont hiverner, et qu'elles y sont ordinairement « depuis le mois de novembre jusqu'à la fête de saint « Georges, qui est le jour où elles se remettent en « mer : elles sont remplies de forçats chrétiens qui « ont besoin d'être instruits et encouragés; et c'est « à quoi s'occupe avec autant de zèle que de fruit « le père Barnabé de Paris, qui est présentement « supérieur de la mission d'Athènes et de la Morée. »

Mais si ces religieux revenus de Sparte et d'Athènes étoient si modestes dans leurs cloîtres, peut-être étoit-ce faute d'avoir bien senti ce que la Grèce a de merveilleux dans ses souvenirs; peut-être manquoient-ils aussi de l'instruction nécessaire. Écoutons le père Babin, jésuite : nous lui devons la première relation que nous ayons d'Athènes.

« Vous pourriez, dit-il, trouver dans plusieurs « livres la description de Rome, de Constantinople, « de Jérusalem et des autres villes les plus consi- « dérables du monde, telles qu'elles sont présente- « ment; mais je ne sais pas quel livre décrit Athènes « telle que je l'ai vue, et l'on ne pourroit trouver

« cette ville si on la cherchoit comme elle est repré-
« sentée dans Pausanias et quelques autres anciens « auteurs ; mais vous la verrez ici au même état « qu'elle est aujourd'hui, qui est tel que parmi ses « ruines elle ne laisse pas pourtant d'inspirer un « certain respect pour elle, tant aux personnes « pieuses qui en voient les églises, qu'aux savants « qui la reconnoissent pour la mère des sciences, et « aux personnes guerrières et généreuses qui la con- « sidèrent comme le champ de Mars et le théâtre « où les plus grands conquérants de l'antiquité ont « signalé leur valeur, et ont fait paroître avec éclat « leur force, leur courage et leur industrie ; et ces « ruines sont enfin précieuses pour marquer sa pre- « mière noblesse et pour faire voir qu'elle a été au- « trefois l'objet de l'admiration de l'univers.

« Pour moi, je vous avoue que d'aussi loin que je « la découvris de dessus la mer, avec des lunettes « de longue vue, et que je vis quantité de grandes « colonnes de marbre qui paroissent de loin et ren- « dent témoignage de son ancienne magnificence, je « me sentis touché de quelque respect pour elle. »

Le missionnaire passe ensuite à la description des monuments : plus heureux que nous, il avoit vu le Parthenon dans son entier (A).

Enfin cette pitié pour les Grecs, ces idées philanthropiques que nous nous vantons de porter dans nos voyages, étoient-elles donc inconnues des religieux ? Écoutons encore le père Babin :

« Que si Solon disoit autrefois à un de ses amis, « en regardant de dessus une montagne cette grande

« ville et ce grand nombre de magnifiques palais de « marbre qu'il considéroit, que ce n'étoit qu'un « grand mais riche hôpital rempli d'autant de misé« rables que cette ville contenoit d'habitants, j'au« rois bien plus sujet de parler de la sorte et de « dire que cette ville, rebâtie des ruines de ses an« ciens palais, n'est plus qu'un grand et pauvre hô« pital qui contient autant de misérables que l'on y « voit de chrétiens. »

On me pardonnera de m'être étendu sur ce sujet. Aucun voyageur avant moi, Spon excepté, n'a rendu justice à ces missions d'Athènes si intéressantes pour un François : moi-même je les ai oubliées dans le *Génie du Christianisme*. Chandler parle à peine du religieux qui lui donna l'hospitalité; et je ne sais même s'il daigne le nommer une seule fois. Dieu merci, je suis au dessus de ces petits scrupules. Quand on m'a obligé, je le dis : ensuite je ne rougis point pour l'art, et ne trouve point le monument de Lysicrates déshonoré parce qu'il fait partie du couvent d'un capucin. Le chrétien qui conserve ce monument en le consacrant aux œuvres de la charité me semble tout aussi respectable que le païen qui l'éleva en mémoire d'une victoire remportée dans un chœur de musique.

C'est ainsi que j'achevai ma revue des ruines d'Athènes : je les avois examinées par ordre et avec l'intelligence et l'habitude que dix années de résidence et de travail donnoient à M. Fauvel. Il m'avoit épargné tout le temps que l'on perd à tâtonner, à douter, à chercher, quand on arrive seul dans un

monde nouveau. J'avois obtenu des idées claires sur les monuments, le ciel, le soleil, les perspectives, la terre, la mer, les rivières, les bois, les montagnes de l'Attique, je pouvois à présent corriger mes tableaux, et donner à ma peinture de ces lieux célèbres les couleurs locales[1]. Il ne me restoit plus qu'à poursuivre ma route : mon principal bût surtout étoit d'arriver à Jérusalem; et quel chemin j'avois encore devant moi! La saison s'avançoit; je pouvois manquer, en m'arrêtant davantage, le vaisseau qui porte tous les ans de Constantinople à Jaffa les pélerins de Jérusalem. J'avois toute raison de craindre que mon navire autrichien ne m'attendît plus à la pointe de l'Attique; que, ne m'ayant pas vu revenir, il eût fait voile pour Smyrne. Mon hôte entra dans mes raisons et me traça le chemin que j'avois à suivre. Il me conseilla de me rendre à Kératia, village de l'Attique, situé au pied du Laurium, à quelque distance de la mer, en face de l'île de Zéa. « Quand vous serez arrivé, me dit-il, dans ce village, on allumera un feu sur une montagne : les bateaux de Zéa, accoutumés à ce signal, passeront sur-le-champ à la côte de l'Attique. Vous vous embarquerez alors pour le port de Zéa, où vous trouverez peut-être le navire de Trieste. Dans tous les cas, il vous sera facile de noliser à Zéa une felouque pour Chio ou pour Smyrne. »

Je n'en étois pas à rejeter les partis aventureux : un homme qui, par la seule envie de rendre un

[1] Voyez *les Martyrs*.

ouvrage un peu moins défectueux, entreprend le voyage que j'avois entrepris, n'est pas difficile sur les chances et les accidents. Il falloit partir, et je ne pouvois sortir de l'Attique que par ce moyen, puisqu'il n'y avoit pas un bateau au Pirée [1]. Je pris donc la résolution d'exécuter sur-le-champ le plan qu'on me proposoit. M. Fauvel me vouloit retenir encore quelques jours, mais la crainte de manquer la saison du passage à Jérusalem l'emporta sur toute autre considération. Les vents du nord n'avoient plus que six semaines à souffler; et si j'arrivois trop tard à Constantinople, je courois le risque d'y être renfermé par le vent d'ouest.

Je congédiai le janissaire de M. Vial après l'avoir payé, et lui avoir donné une lettre de remercîment pour son maître. On ne se sépare pas sans peine, dans un voyage un peu hasardeux, des compagnons avec lesquels on a vécu quelque temps. Quand je vis le janissaire monter seul à cheval, me souhaiter un bon voyage, prendre le chemin d'Éleusis, et s'éloigner par une route précisément opposée à celle que j'allois suivre, je me sentis involontairement ému. Je le suivois des yeux, en pensant qu'il alloit revoir seul les déserts que nous avions vus ensemble. Je songeois aussi que, selon toutes les apparences, ce Turc et moi nous ne nous rencontrerions jamais; que jamais nous n'entendrions parler l'un de l'autre. Je me représentois la destinée de cet homme si différente de ma destinée, ses chagrins et ses plaisirs

[1] Les troubles de la Romélie rendoient le voyage de Constantinople par terre impraticable.

si différents de mes plaisirs et de mes chagrins; et tout cela pour arriver au même lieu : lui, dans les beaux et grands cimetières de la Grèce, moi, sur les chemins du monde, ou dans les faubourgs de quelque cité.

Cette séparation eut lieu le soir même du jour où je visitai le couvent françois; car le janissaire avoit été prévenu de se tenir prêt à retourner à Coron. Je partis dans la nuit pour Kératia, avec Joseph et un Athénien qui alloit visiter ses parents à Zéa. Ce jeune Grec étoit notre guide. M. Fauvel me vint reconduire jusqu'à la porte de la ville : là nous nous embrassâmes, et nous souhaitâmes de nous retrouver bientôt dans notre commune patrie. Je me chargeai de la lettre qu'il me remit pour M. de Choiseul : porter à M. de Choiseul des nouvelles d'Athènes, c'étoit lui porter des nouvelles de son pays.

J'étois bien aise de quitter Athènes de nuit : j'aurois eu trop de regret de m'éloigner de ses ruines à la lumière du soleil : au moins, comme Agar, je ne voyois point ce que je perdois pour toujours. Je mis la bride sur le cou de mon cheval, et suivant le guide et Joseph qui marchoient en avant, je me laissai aller à mes réflexions; je fus, tout le chemin, occupé d'un rêve assez singulier. Je me figurois qu'on m'avoit donné l'Attique en souveraineté. Je faisois publier dans toute l'Europe, que quiconque étoit fatigué des révolutions et désiroit trouver la paix, vînt se consoler sur les ruines d'Athènes où je promettois repos et sûreté; j'ouvrois des chemins,

je bâtissois des auberges, je préparois toutes sortes de commodités pour les voyageurs; j'achetois un port sur le golfe de Lépante, afin de rendre la traversée d'Otrante à Athènes plus courte et plus facile. On sent bien que je ne négligeois pas les monuments : les chefs-d'œuvre de la citadelle étoient relevés sur leurs plans et d'après leurs ruines, la ville entourée de bons murs étoit à l'abri du pillage des Turcs. Je fondois une Université où les enfants de toute l'Europe venoient apprendre le grec littéral et le grec vulgaire. J'invitois les Hydriottes à s'établir au Pirée, et j'avois une marine. Les montagnes nues se couvroient de pins pour redonner des eaux à mes fleuves; j'encourageois l'agriculture; une foule de Suisses et d'Allemands se mêloient à mes Albanois; chaque jour on faisoit de nouvelles découvertes, et Athènes sortoit du tombeau. En arrivant à Kératia, je sortis de mon songe, et je me retrouvai *Gros-Jean comme devant.*

Nous avions tourné le mont Hymette, en passant au midi du Pentélique; puis nous rabattant vers la mer, nous étions entrés dans la chaîne du mont Laurium, où les Athéniens avoient autrefois leurs mines d'argent. Cette partie de l'Attique n'a jamais été bien célèbre : on trouvoit entre Phalère et le cap Sunium plusieurs villes et bourgades, telles qu'Anaphlystus, Azénia, Lampra, Anagyrus, Alimus, Thoræ, Æxone, etc. Wheler et Chandler firent des excursions peu fructueuses dans ces lieux abandonnés; et M. Lechevalier traversa le même désert quand il débarqua au cap Sunium, pour se

rendre à Athènes. L'intérieur de ce pays étoit encore moins connu et moins habité que les côtes; et je ne saurois assigner d'origine au village de Kératia[1]. Il est situé dans un vallon assez fertile, entre des montagnes qui le dominent de tous côtés, et dont les flancs sont couverts de sauges, de romarins et de myrtes. Le fond du vallon est cultivé, et les propriétés y sont divisées, comme elles l'étoient autrefois dans l'Attique, par des haies plantées d'arbres[2]. Les oiseaux abondent dans le pays, et surtout les huppes, les pigeons ramiers, les perdrix rouges et les corneilles mantelées. Le village consiste dans une douzaine de maisons assez propres et écartées les unes des autres. On voit sur la montagne des troupeaux de chèvres et de moutons; et dans la vallée, des cochons, des ânes, des chevaux et quelques vaches.

Nous allâmes descendre le 27 chez un Albanois de la connoissance de M. Fauvel. Je me transportai tout de suite, en arrivant, sur une hauteur à l'orient du village, pour tâcher de reconnoître le navire autrichien; mais je n'aperçus que la mer et l'île de Zéa. Le soir, au coucher du soleil, on alluma un feu de myrtes et de bruyères au sommet d'une montagne. Un chevrier posté sur la côte devoit venir nous annoncer les bateaux de Zéa aussitôt qu'il

[1] Meursius, dans son traité *de Populis Atticæ*, parle du bourg, ou dêmos, Κιιριάδαι, de la tribu Hippothoôntide. Spon trouve un Κυρτίαδαι, de la tribu Acamantide; mais il ne fournit point d'inscription, et ne s'appuie que d'un passage d'Hésychius.

[2] Comme elles le sont en Bretagne et en Angleterre.

les découvriroit. Cet usage des signaux par le feu remonte à une haute antiquité, et a fourni à Homère une des plus belles comparaisons de l'*Iliade* :

Ὡς δ' ὅτε καπνὸς ἰὼν ἐξ ἄστεος αἰθέρ' ἵκηται.

« Ainsi on voit s'élever une fumée du haut des « tours d'une ville que l'ennemi tient assiégée, etc. »

En me rendant le matin à la montagne des signaux, j'avois pris mon fusil, et je m'étois amusé à chasser : c'étoit en plein midi ; j'attrapai un coup de soleil sur une main et sur une partie de la tête. Le thermomètre avoit été constamment à 28 degrés pendant mon séjour à Athènes[1]. La plus ancienne carte de la Grèce, celle de Sophian, mettoit Athènes par les 37° 10 à 12′; Vernon porta cette latitude à 38° 5′; et M. de Chabert l'a enfin déterminée à 37° 58′ 1″ pour le temple de Minerve[2]. On sent qu'à midi, au mois d'août, par cette latitude, le soleil doit être très ardent. Le soir, comme je venois de m'étendre sur une natte, enveloppé dans mon manteau, je m'aperçus que ma tête se perdoit. Notre établissement n'étoit pas fort commode pour un malade : couché par terre dans l'unique chambre, ou plutôt dans le hangar de notre hôte, nous avions la tête rangée au mur ; j'étois placé entre Joseph et le jeune Athénien, les ustensiles du ménage étoient suspendus au dessus de notre chevet ; de sorte que

[1] M. Fauvel m'a dit que la chaleur montoit assez souvent à 32 et 34 degrés.

[2] On peut voir, au sujet de cette latitude, une savante dissertation insérée dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

la fille de mon hôte, mon hôte lui-même et ses valets nous fouloient aux pieds en venant prendre ou accrocher quelque chose aux parois de la muraille.

Si j'ai jamais eu un moment de désespoir dans ma vie, je crois que ce fut celui où, saisi d'une fièvre violente, je sentis que mes idées se brouilloient, et que je tombois dans le délire : mon impatience redoubla mon mal. Me voir tout à coup arrêté dans mon voyage par cet accident! La fièvre me retenir à Kératia, dans un endroit inconnu, dans la cabane d'un Albanois! Encore si j'étois resté à Athènes! Si j'étois mort au lit d'honneur en voyant le Parthenon! Mais quand cette fièvre ne seroit rien, pour peu qu'elle dure quelques jours, mon voyage n'est-il pas manqué? Les pélerins de Jérusalem seront partis, la saison passée. Que deviendrai-je dans l'Orient? Aller par terre à Jérusalem? Attendre une autre année? La France, mes amis, mes projets, mon ouvrage que je laisserois sans être fini, me revenoient tour à tour dans la mémoire. Toute la nuit Joseph ne cessa de me donner à boire de grandes cruches d'eau, qui ne pouvoient éteindre ma soif. La terre sur laquelle j'étois étendu étoit à la lettre trempée de mes sueurs, et ce fut cela même qui me sauva. J'avois par moments un véritable délire; je chantois la chanson de Henri IV; Joseph se désoloit et disoit : *O Dio, che questo? Il signor canta! Poveretto!*

La fièvre tomba le 26, vers neuf heures du matin, après m'avoir accablé pendant dix-sept heures. Si

j'avois eu un second accès de cette violence, je ne crois pas que j'y eusse résisté. Le chevrier revint avec la triste nouvelle qu'aucun bateau de Zéa n'avoit paru. Je fis un effort : j'écrivis un mot à M. Fauvel, et le priai d'envoyer un caïque me prendre à l'endroit de la côte le plus voisin du village où j'étois pour me passer à Zéa. Pendant que j'écrivois, mon hôte me contoit une longue histoire, et me demandoit ma protection auprès de M. Fauvel : je tâchai de le satisfaire ; mais ma tête étoit si foible, que je voyois à peine à tracer les mots. Le jeune Grec partit pour Athènes avec ma lettre, se chargeant d'amener lui-même un bateau, si l'on en pouvoit trouver.

Je passai la journée couché sur ma natte. Tout le monde étoit allé aux champs ; Joseph même étoit sorti, il ne restoit que la fille de mon hôte. C'étoit une fille de dix-sept à dix-huit ans, assez jolie, marchant les pieds nus et les cheveux chargés de médailles et de petites pièces d'argent. Elle ne faisoit aucune attention à moi ; elle travailloit comme si je n'eusse pas été là. La porte étoit ouverte, les rayons du soleil entroient par cette porte, et c'étoit le seul endroit de la chambre qui fût éclairé. De temps en temps je tombois dans le sommeil ; je me réveillois, et je voyois toujours l'Albanoise occupée à quelque chose de nouveau, chantant à demi-voix, arrangeant ses cheveux ou quelque partie de sa toilette. Je lui demandois quelquefois de l'eau : *nero !* Elle m'apportoit un vase plein d'eau : croisant les bras, elle attendoit patiemment que j'eusse achevé de boire, et quand j'avois bu, elle disoit : *kalo ?* est-ce bon ?

et elle retournoit à ses travaux. On n'entendoit dans le silence du midi que les insectes qui bourdonnoient dans la cabane, et quelques coqs qui chantoient au dehors. Je sentois ma tête vide, comme cela arrive après un long accès de fièvre; mes yeux affoiblis voyoient voltiger une multitude d'étincelles et de bulles de lumière autour de moi : je n'avois que des idées confuses, mais douces.

La journée se passa ainsi : le soir j'étois beaucoup mieux; je me levai : je dormis bien la nuit suivante; et le 29 au matin le Grec revint avec une lettre de M. Fauvel, du quinquina, du vin de Malaga et de bonnes nouvelles. On avoit trouvé un bateau par le plus grand hasard du monde : ce bateau étoit parti de Phalère avec un bon vent, et il m'attendoit dans une petite anse à deux lieues de Kératia. J'ai oublié le nom du cap où nous trouvâmes en effet ce bateau. Voici la lettre de M. Fauvel :

A MONSIEUR

MONSIEUR DE CHATEAUBRIAND,

AU PIED DU LAURIUM,

A KÉRATIA.

Athènes, ce 28 août 1806.

«Mon très cher hôte,

«J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de «m'écrire. J'ai vu avec peine que les vents alisés de nos «contrées vous retiennent sur le penchant du Laurium, «que les signaux n'ont pu obtenir de réponses, et que la «fièvre, jointe aux vents, augmentoit les désagréments du

«séjour de Kératia, situé sur l'emplacement de quelques «bourgades, que je laisse à votre sagacité le loisir de trou-«ver. Pour parer à une de vos incommodités, je vous en-«voie quelques prises du meilleur quinquina que l'on «connoisse; vous le mêlerez dans un bon verre de vin de «Malaga, qui n'est pas le moins bon connu, et cela au mo-«ment où vous serez libre, avant de manger. Je répondrois «presque de votre guérison, si la fièvre étoit une maladie; «car la Faculté tient encore la chose non décidée. Au reste, «maladie ou effervescence nécessaire, je vous conseille de «n'en rien porter à Céos. Je vous ai frété, non pas une «trirème du Pirée, mais bien une *quatrirème*, moyennant «quarante piastres, en ayant reçu en arrhes cinq et demie. «Vous compterez au capitaine quarante-cinq piastres vingt: «le jeune compatriote de Simonides vous les remettra: il va «partir après la musique dont vos oreilles se souviennent «encore. Je songerai à votre protégé, qui cependant est un «brutal: il ne faut jamais battre personne, et surtout les «jeunes filles; moi-même je n'ai pas eu à me louer de «lui à mon dernier passage. Assurez-le toutefois, Monsieur, «que votre protection aura tout le succès qu'il doit attendre. «Je vois avec peine qu'un excès de fatigue, une insomnie «forcée vous a donné la fièvre et n'a rien avancé. Tran-«quillement ici, pendant que les vents alisés retiennent «votre navire, Dieu sait où, nous eussions visité et Athènes «et ses environs sans voir Kératia, ses chèvres et ses mines; «vous eussiez surgi du Pirée à Céos en dépit du vent. Don-«nez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et faites en sorte «de reprendre le chemin de la France par Athènes. Venez «porter quelques offrandes à Minerve pour votre heureux «retour; soyez persuadé que vous ne me ferez jamais plus «de plaisir que de venir embellir notre solitude. Agréez, je «vous prie, l'assurance, etc.

«FAUVEL.»

J'avois pris Kératia dans une telle aversion qu'il me tardoit d'en sortir. J'éprouvois des frissons, et je

prévoyois le retour de la fièvre. Je ne balançai pas à avaler une triple dose de quinquina. J'ai toujours été persuadé que les médecins françois administrent ce remède avec trop de précaution et de timidité. On amena des chevaux et nous partîmes avec un guide. En moins d'une demi-heure je sentis les symptômes du nouvel accès se dissiper, et je repris toutes mes espérances. Nous faisions route à l'ouest par un étroit vallon qui passoit entre des montagnes stériles. Après une heure de marche, nous descendîmes dans une belle plaine qui paroissoit très fertile. Changeant alors de direction, nous marchâmes droit au midi, à travers la plaine : nous arrivâmes à des terres hautes qui formoient, sans que je le susse, les promontoires de la côte; car, après avoir passé un défilé, nous aperçûmes tout à coup la mer et notre bateau amarré au pied d'un rocher. A la vue de ce bateau, je me crus délivré du mauvais Génie qui avoit voulu m'ensevelir dans les mines des Athéniens, peut-être à cause de mon mépris pour Plutus.

Nous rendîmes les chevaux au guide : nous descendîmes dans le bateau que manœuvroient trois mariniers. Ils déployèrent notre voile; et, favorisés d'un vent du midi, nous cinglâmes vers le cap Sunium. Je ne sais si nous partions de la baie qui, selon M. Fauvel, porte le nom d'*Anaviso;* mais je ne vis point les ruines des neuf tours Enneapyrgie, où Wheler se reposa en venant du cap Sunium. L'Azinie des anciens devoit être à peu près dans cet endroit. Vers les six heures du soir nous passâmes en dedans

de l'île aux Anes, autrefois l'île de Patrocle; et au coucher du soleil nous entrâmes au port de Sunium: c'est une crique abritée par le rocher qui soutient les ruines du temple. Nous sautâmes à terre, et je montai sur le cap.

Les Grecs n'excelloient pas moins dans le choix des sites de leurs édifices que dans l'architecture de ces édifices mêmes. La plupart des promontoires du Péloponèse, de l'Attique, de l'Ionie et des îles de l'Archipel étoient marqués par des temples, des trophées ou des tombeaux. Ces monuments environnés de bois et de rochers, vus dans tous les accidents de la lumière, tantôt au milieu des nuages et de la foudre, tantôt éclairés par la lune, par le soleil couchant, par l'aurore, devoient rendre les côtes de la Grèce d'une incomparable beauté: la terre ainsi décorée se présentoit aux yeux du nautonier sous les traits de la vieille Cybèle qui, couronnée de tours et assise au bord du rivage, commandoit à Neptune son fils de répandre ses flots à ses pieds.

Le christianisme, à qui nous devons la seule architecture conforme à nos mœurs, nous avoit aussi appris à placer nos vrais monuments: nos chapelles, nos abbayes, nos monastères étoient dispersés dans les bois et sur la cime des montagnes; non que le choix des sites fût toujours un dessein prémédité de l'architecte, mais parce qu'un art, quand il est en rapport avec les coutumes d'un peuple, fait naturellement ce qu'il y a de mieux à faire. Remarquez au contraire combien nos édifices imités de l'antique

sont pour la plupart mal placés! Avons-nous jamais pensé, par exemple, à orner la seule hauteur dont Paris soit dominé? La religion seule y avoit songé pour nous. Les monuments grecs modernes ressemblent à la langue corrompue qu'on parle aujourd'hui à Sparte et à Athènes : on a beau soutenir que c'est la langue d'Homère et de Platon, un mélange de mots grossiers et de constructions étrangères trahit à tout moment les Barbares.

Je faisois ces réflexions à la vue des débris du temple de Sunium : ce temple étoit d'ordre dorique et du bon temps de l'architecture. Je découvrois au loin la mer de l'Archipel avec toutes ses îles : le soleil couchant rougissoit les côtes de Zéa et les quatorze belles colonnes de marbre blanc au pied desquelles je m'étois assis. Les sauges et les genévriers répandoient autour des ruines une odeur aromatique, et le bruit des vagues montoit à peine jusqu'à moi.

Comme le vent étoit tombé, il nous falloit attendre pour partir une nouvelle brise. Nos matelots se jetèrent au fond de leur barque et s'endormirent. Joseph et le jeune Grec demeurèrent avec moi. Après avoir mangé et parlé pendant quelque temps, ils s'étendirent à terre et s'endormirent à leur tour. Je m'enveloppai la tête dans mon manteau pour me garantir de la rosée; et, le dos appuyé contre une colonne, je restai seul éveillé à contempler le ciel et la mer.

Au plus beau coucher du soleil avoit succédé la plus belle nuit. Le firmament répété dans les vagues

avoit l'air de reposer au fond de la mer. L'étoile du soir, ma compagne assidue pendant mon voyage, étoit prête à disparoître sous l'horizon; on ne l'apercevoit plus que par de longs rayons qu'elle laissoit de temps en temps descendre sur les flots, comme une lumière qui s'éteint. Par intervalles, des brises passagères troubloient dans la mer l'image du ciel, agitoient les constellations, et venoient expirer parmi les colonnes du temple avec un foible murmure.

Toutefois ce spectacle étoit triste lorsque je venois à songer que je le contemplois du milieu des ruines. Autour de moi étoient des tombeaux, le silence, la destruction, la mort, ou quelques matelots grecs qui dormoient sans soucis et sans songes sur les débris de la Grèce. J'allois quitter pour jamais cette terre sacrée : l'esprit rempli de sa grandeur passée et de son abaissement actuel, je me retraçois le tableau qui venoit d'affliger mes yeux.

Je ne suis point un de ces intrépides admirateurs de l'antiquité qu'un vers d'Homère console de tout. Je n'ai jamais pu comprendre le sentiment exprimé par Lucrèce :

> Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
> E terra magnum alterius spectare laborem.

Loin d'aimer à contempler du rivage le naufrage des autres, je souffre quand je vois souffrir des hommes : les Muses n'ont alors sur moi aucun pouvoir, si ce n'est celle qui attire la pitié sur le malheur, A Dieu ne plaise que je tombe aujourd'hui dans ces déclamations qui ont fait tant de mal à

notre patrie; mais si j'avois jamais pensé, avec des hommes dont je respecte d'ailleurs le caractère et les talents, que le gouvernement absolu est le meilleur de tous les gouvernements, quelques mois de séjour en Turquie m'auroient bien guéri de cette opinion.

Les voyageurs qui se contentent de parcourir l'Europe civilisée sont bien heureux : ils ne s'enfoncent point dans ces pays jadis célèbres, où le cœur est flétri à chaque pas, où des ruines vivantes détournent à chaque instant votre attention des ruines de marbre et de pierre. En vain dans la Grèce on veut se livrer aux illusions : la triste vérité vous poursuit. Des loges de boue desséchée, plus propres à servir de retraite à des animaux qu'à des hommes; des femmes et des enfants en haillons, fuyant à l'approche de l'étranger et du janissaire; les chèvres même effrayées, se dispersant dans la montagne, et les chiens restant seuls pour vous recevoir avec des hurlements : voilà le spectacle qui vous arrache au charme des souvenirs.

Le Péloponèse est désert : depuis la guerre des Russes, le joug des Turcs s'est appesanti sur les Moraïtes; les Albanois ont massacré une partie de la population. On ne voit que des villages détruits par le fer et par le feu : dans les villes, comme à Misitra, des faubourgs entiers sont abandonnés; j'ai fait souvent quinze lieues dans les campagnes sans rencontrer une seule habitation. De criantes avanies, des outrages de toutes les espèces achèvent de détruire de toutes parts l'agriculture et la vie;

chasser un paysan grec de sa cabane, s'emparer de sa femme et de ses enfants, le tuer sous le plus léger prétexte, est un jeu pour le moindre aga du plus petit village. Parvenu au dernier degré du malheur, le Moraïte s'arrache de son pays et va chercher en Asie un sort moins rigoureux. Vain espoir! il ne peut fuir sa destinée : il retrouve des cadis et des pachas jusque dans les sables du Jourdain et dans les déserts de Palmyre!

L'Attique avec un peu moins de misère n'offre pas moins de servitude. Athènes est sous la protection immédiate du chef des eunuques noirs du sérail. Un disdar, ou commandant, représente le monstre protecteur auprès du peuple de Solon. Ce disdar habite la citadelle remplie des chefs-d'œuvre de Phidias et d'Ictinus, sans demander quel peuple a laissé ces débris, sans daigner sortir de la masure qu'il s'est bâtie sous les ruines des monuments de Périclès : quelquefois seulement le tyran automate se traîne à la porte de sa tanière; assis les jambes croisées sur un sale tapis, tandis que la fumée de sa pipe monte à travers les colonnes du temple de Minerve, il promène stupidement ses regards sur les rives de Salamine et sur la mer d'Épidaure.

On diroit que la Grèce elle-même a voulu annoncer par son deuil le malheur de ses enfants. En général, le pays est inculte, le sol nu, monotone, sauvage, et d'une couleur jaune et flétrie. Il n'y a point de fleuves proprement dits, mais de petites rivières, et des torrents qui sont à sec pendant l'été. On n'aperçoit point ou presque point de fermes

dans les champs; on ne voit point de laboureurs; on ne rencontre point de charrettes et d'attelages de bœufs. Rien n'est triste comme de ne pouvoir jamais découvrir la marque d'une roue moderne là où vous apercevez encore, dans le rocher, la trace de roues antiques. Quelques paysans en tuniques, la tête couverte d'une calotte rouge, comme les galériens de Marseille, vous donnent en passant un triste *kali spera* (bonsoir). Ils chassent devant eux des ânes et des petits chevaux, les crins déchevelés, qui leur suffisent pour porter leur mince équipage champêtre, ou le produit de leur vigne. Bordez cette terre dévastée d'une mer presque aussi solitaire; placez sur la pente d'un rocher une vedette délabrée, un couvent abandonné; qu'un minaret s'élève du sein de la solitude pour annoncer l'esclavage; qu'un troupeau de chèvres ou de moutons paisse sur un cap parmi des colonnes en ruines; que le turban d'un voyageur turc mette en fuite les chevriers, et rende le chemin plus désert; et vous aurez une idée assez juste du tableau que présente la Grèce.

On a recherché les causes de la décadence de l'empire romain : il y auroit un bel ouvrage à faire sur les causes qui ont précipité la chute des Grecs. Athènes et Sparte ne sont point tombées par les mêmes raisons qui ont amené la ruine de Rome; elles n'ont point été entraînées par leur propre poids et par la grandeur de leur empire. On ne peut pas dire non plus qu'elles aient péri par leurs richesses : l'or des alliés et l'abondance que le com-

merce répandit à Athènes furent, en dernier résultat, très peu de chose; jamais on ne vit parmi les citoyens ces fortunes colossales qui annoncent le changement des mœurs[1]; et l'état fut toujours si pauvre, que les rois de l'Asie s'empressoient de le nourrir, ou de contribuer aux frais de ses monuments. Quant à Sparte, l'argent des Perses y corrompit quelques particuliers; mais la république ne sortit point de l'indigence.

J'assignerois donc pour la première cause de la chute des Grecs la guerre que se firent entre elles les deux républiques après qu'elles eurent vaincu les Perses. Athènes, comme état, n'exista plus du moment où elle eut été prise par les Lacédémoniens. Une conquête absolue met fin aux destinées d'un peuple, quelque nom que ce peuple puisse ensuite conserver dans l'histoire. Les vices du gouvernement athénien préparèrent la victoire de Lacédémone. Un état purement démocratique est le pire des états, lorsqu'il faut combattre un ennemi puissant, et qu'une volonté unique est nécessaire au salut de la patrie. Rien n'étoit déplorable comme les fureurs du peuple athénien, tandis que les Spartiates étoient à ses portes : exilant et rappelant tour à tour les citoyens qui auroient pu le sauver, obéissant à la voix des orateurs factieux, il subit le sort qu'il avoit mérité par ses folies; et si Athènes ne fut pas renversée de fond en comble, elle ne dut sa

[1] Les grandes fortunes à Athènes, telles que celle d'Hérode-Atticus, n'eurent lieu que sous l'empire romain.

conservation qu'au respect des vainqueurs pour ses anciennes vertus.

Lacédémone triomphante trouva à son tour, comme Athènes, la première cause de sa ruine dans ses propres institutions. La pudeur, qu'une loi extraordinaire avoit exprès foulée aux pieds pour conserver la pudeur, fut enfin renversée par cette loi même : les femmes de Sparte, qui se présentoient demi-nues aux yeux des hommes, devinrent les femmes les plus corrompues de la Grèce : il ne resta aux Lacédémoniens, de toutes ces lois contre nature, que la débauche et la cruauté. Cicéron, témoin des jeux des enfants de Sparte, nous représente ces enfants se déchirant entre eux avec les dents et les ongles. Et à quoi ces brutales institutions avoient-elles servi? Avoient-elles maintenu l'indépendance à Sparte? Ce n'étoit pas la peine d'élever des hommes comme des bêtes féroces pour obéir au tyran Nabis et pour devenir des esclaves romains.

Les meilleurs principes ont leurs excès et leur côté dangereux : Lycurgue, en extirpant l'ambition dans les murs de Lacédémone, crut sauver sa république, et il la perdit. Après l'abaissement d'Athènes, si les Spartiates eussent réduit la Grèce en provinces lacédémoniennes, ils seroient peut-être devenus les maîtres de la terre : cette conjecture est d'autant plus probable que, sans prétendre à ces hautes destinées, ils ébranlèrent en Asie, tout foibles qu'ils étoient, l'empire du grand roi. Leurs victoires successives auroient empêché une monarchie puissante

de s'élever dans le voisinage de la Grèce, pour envahir les républiques. Lacédémone incorporant dans son sein les peuples vaincus par ses armes eût écrasé Philippe au berceau; les grands hommes qui furent ses ennemis auroient été ses sujets; et Alexandre, au lieu de naître dans un royaume, seroit, ainsi que César, sorti du sein d'une république.

Loin de montrer cet esprit de grandeur et cette ambition préservatrice, les Lacédémoniens, contents d'avoir placé trente tyrans à Athènes, rentrèrent aussitôt dans leur vallée, par ce penchant à l'obscurité que leur avoient inspiré leurs lois. Il n'en est pas d'une nation comme d'un homme: la modération dans la fortune et l'amour du repos, qui peuvent convenir à un citoyen, ne mèneront pas bien loin un état. Sans doute il ne faut jamais faire une guerre impie; il ne faut jamais acheter la gloire au prix d'une injustice; mais ne savoir pas profiter de sa position pour honorer, agrandir, fortifier sa patrie, c'est plutôt dans un peuple un défaut de génie que le sentiment d'une vertu.

Qu'arriva-t-il de cette conduite des Spartiates? La Macédoine domina bientôt la Grèce; Philippe dicta des lois à l'assemblée des Amphictyons. D'une autre part, ce foible empire de la Laconie, qui ne tenoit qu'à la renommée des armes, et que ne soutenoit point une force réelle, s'évanouit. Épaminondas parut: les Lacédémoniens battus à Leuctres furent obligés de venir se justifier longuement devant leur vainqueur; ils entendirent ce mot cruel: « Nous avons mis fin à votre courte éloquence! »

Nos brevi eloquentiæ vestræ finem imposuimus. Les Spartiates durent s'apercevoir alors combien il eût été avantageux pour eux de n'avoir fait qu'un état de toutes les villes grecques, d'avoir compté Épaminondas au nombre de leurs généraux et de leurs citoyens. Le secret de leur foiblesse une fois connu, tout fut perdu sans retour; et Philopœmen acheva ce qu'Épaminondas avoit commencé.

C'est ici qu'il faut remarquer un mémorable exemple de la supériorité que les lettres donnent à un peuple sur un autre, quand ce peuple a d'ailleurs montré les vertus guerrières. On peut dire que les batailles de Leuctres et de Mantinée effacèrent le nom de Sparte de la terre, tandis qu'Athènes, prise par les Lacédémoniens et ravagée par Sylla, n'en conserva pas moins l'empire. Elle vit accourir dans son sein ces Romains qui l'avoient vaincue, et qui se firent une gloire de passer pour ses fils : l'un prenoit le surnom d'Atticus; l'autre se disoit le disciple de Platon et de Démosthènes. Les Muses latines, Lucrèce, Horace et Virgile, chantent incessamment la reine de la Grèce. « J'accorde aux « morts le salut des vivants, » s'écrie le plus grand des Césars, pardonnant à Athènes coupable. Adrien veut joindre à son titre d'empereur le titre d'archonte d'Athènes, et multiplie les chefs-d'œuvre dans la patrie de Périclès; Constantin-le-Grand est si flatté que les Athéniens lui aient élevé une statue, qu'il comble la ville de largesses; Julien verse des larmes en quittant l'Académie; et, quand il triomphe, il croit devoir sa victoire à la Minerve de Phidias. Les

Chrysostome; les Basile, les Cyrille viennent, comme les Cicéron et les Atticus, étudier l'éloquence à sa source; jusque dans le moyen âge, Athènes est appelée l'*École des sciences et du génie*. Quand l'Europe se réveille de la barbarie, son premier cri est pour Athènes. « Qu'est-elle devenue? » demande-t-on de toutes parts. Et quand on apprend que ses ruines existent encore, on y court, comme si l'on avoit retrouvé les cendres d'une mère.

Quelle différence de cette renommée à celle qui ne tient qu'aux armes! Tandis que le nom d'Athènes est dans toutes les bouches, Sparte est entièrement oubliée; on la voit à peine, sous Tibère, plaider et perdre une petite cause contre les Messéniens: on relit deux fois le passage de Tacite, pour bien s'assurer qu'il parle de la célèbre Lacédémone. Quelques siècles après, on trouve une garde lacédémonienne auprès de Caracalla; triste honneur qui semble annoncer que les enfants de Lycurgue avoient conservé leur férocité. Enfin, Sparte se transforme, sous le Bas-Empire, en une principauté ridicule, dont les chefs prennent le nom de *Despotes*, ce nom devenu le titre des tyrans. Quelques pirates, qui se disent les véritables descendants des Lacédémoniens, font aujourd'hui toute la gloire de Sparte.

Je n'ai point assez vu les Grecs modernes pour oser avoir une opinion sur leur caractère. Je sais qu'il est très facile de calomnier les malheureux; rien n'est plus aisé que de dire, à l'abri de tout danger: « Que ne brisent-ils le joug sous lequel ils « gémissent? » Chacun peut avoir, au coin du feu,

ces hauts sentiments et cette fière énergie. D'ailleurs, les opinions tranchantes abondent dans un siècle où l'on ne doute de rien, hors de l'existence de Dieu; mais comme les jugements généraux que l'on porte sur les peuples sont assez souvent démentis par l'expérience, je n'aurai garde de prononcer. Je pense seulement qu'il y a encore beaucoup de génie dans la Grèce; je crois même que nos maîtres en tout genre sont encore là : comme je crois aussi que la nature humaine conserve à Rome sa supériorité; ce qui ne veut pas dire que les hommes supérieurs soient maintenant à Rome.

Toutefois je crains bien que les Grecs ne soient pas sitôt disposés à rompre leurs chaînes. Quand ils seroient débarrassés de la tyrannie qui les opprime, ils ne perdront pas dans un instant la marque de leurs fers. Non seulement ils ont été broyés sous le poids du despotisme, mais il y a deux mille ans qu'ils existent comme un peuple vieilli et dégradé. Ils n'ont point été renouvelés, ainsi que le reste de l'Europe, par des nations barbares : la nation même qui les a conquis a contribué à leur corruption. Cette nation n'a point apporté chez eux les mœurs rudes et sauvages des hommes du Nord, mais les coutumes voluptueuses des hommes du Midi. Sans parler du crime religieux que les Grecs auroient commis en abjurant leurs autels, ils n'auroient rien gagné à se soumettre au Coran. Il n'y a dans le livre de Mahomet ni principe de civilisation, ni précepte qui puisse élever le caractère : ce livre ne prêche ni la haine de la tyrannie, ni l'amour de la liberté. En

suivant le culte de leurs maîtres, les Grecs auroient renoncé aux lettres et aux arts, pour devenir les soldats de la Destinée, et pour obéir aveuglément au caprice d'un chef absolu. Ils auroient passé leurs jours à ravager le monde, ou à dormir sur un tapis au milieu des femmes et des parfums.

La même impartialité qui m'oblige à parler des Grecs avec le respect que l'on doit au malheur m'auroit empêché de traiter les Turcs aussi sévèrement que je le fais, si je n'avois vu chez eux que les abus trop communs parmi les peuples vainqueurs : malheureusement, des soldats républicains ne sont pas des maîtres plus justes que les satellites d'un despote ; et un proconsul n'étoit guère moins avide qu'un pacha [1]. Mais les Turcs ne sont pas des oppresseurs ordinaires, quoiqu'ils aient trouvé des apologistes. Un proconsul pouvoit être un monstre

[1] Les Romains, comme les Turcs, réduisoient souvent les vaincus en esclavage. S'il faut dire tout ce que je pense, je crois que ce système est une des causes de la supériorité que les grands hommes d'Athènes et de Rome ont sur les grands hommes des temps modernes. Il est certain qu'on ne peut jouir de toutes les facultés de son esprit que lorsque l'on est débarrassé des soins matériels de la vie ; et l'on n'est totalement débarrassé de ces soins que dans les pays où les arts, les métiers et les occupations domestiques sont abandonnés à des esclaves. Le service de l'homme payé, qui vous quitte quand il lui plaît, et dont vous êtes obligé de supporter les négligences ou les vices, ne peut être comparé au service de l'homme dont la vie et la mort sont entre vos mains. Il est encore certain que l'habitude du commandement donne à l'esprit une élévation, et aux manières une noblesse que l'on ne prend jamais dans l'égalité bourgeoise de nos villes. Mais ne regrettons point cette supériorité des anciens, puisqu'il falloit l'acheter aux dépens de la liberté de l'espèce humaine, et bénissons à jamais le Christianisme qui a brisé les fers de l'esclave.

d'impudicité, d'avarice, de cruauté; mais tous les proconsuls ne se plaisoient pas, par système et par esprit de religion, à renverser les monuments de la civilisation et des arts, à couper les arbres, à détruire les moissons même, et les générations entières; or, c'est ce que font les Turcs tous les jours de leur vie. Pourroit-on croire qu'il y ait au monde des tyrans assez absurdes pour s'opposer à toute amélioration dans les choses de première nécessité? Un pont s'écroule, on ne le relève pas. Un homme répare sa maison, on lui fait une avanie. J'ai vu des capitaines grecs s'exposer au naufrage avec des voiles déchirées, plutôt que de raccommoder ces voiles : tant ils craignoient de montrer leur aisance et leur industrie! Enfin, si j'avois reconnu dans les Turcs des citoyens libres et vertueux au sein de leur patrie, quoique peu généreux envers les nations conquises, j'aurois gardé le silence, et je me serois contenté de gémir intérieurement sur l'imperfection de la nature humaine; mais retrouver à la fois, dans le même homme, le tyran des Grecs et l'esclave du grand-seigneur; le bourreau d'un peuple sans défense et la servile créature qu'un pacha peut dépouiller de ses biens, enfermer dans un sac de cuir et jeter au fond de la mer : c'est trop aussi, et je ne connois point de bête brute que je ne préfère à un pareil homme.

On voit que je ne me livrois point, sur le cap Sunium, à des idées romanesques, idées que la beauté de la scène auroit pu cependant faire naître. Près de quitter la Grèce, je me retraçois naturellement

l'histoire de ce pays; je cherchois à découvrir dans l'ancienne prospérité de Sparte et d'Athènes la cause de leur malheur actuel, et dans leur sort présent, les germes de leur future destinée. Le brisement de la mer, qui augmentoit par degrés contre le rocher, m'avertit que le vent s'étoit levé, et qu'il étoit temps de continuer mon voyage. Je réveillai Joseph et son compagnon. Nous descendîmes au bateau. Nos matelots avoient déja fait les préparatifs du départ. Nous poussâmes au large; et la brise, qui étoit de terre, nous emporta rapidement vers Zéa. A mesure que nous nous éloignions, les colonnes de Sunium paroissoient plus belles au dessus des flots : on les apercevoit parfaitement sur l'azur du ciel à cause de leur extrême blancheur et de la sérénité de la nuit. Nous étions déja assez loin du cap, que notre oreille étoit encore frappée du bouillonnement des vagues au pied du roc, du murmure des vents dans les genévriers, et du champ des grillons qui habitent seuls aujourd'hui les ruines du temple : ce furent les derniers bruits que j'entendis sur la terre de la Grèce.

DEUXIÈME PARTIE.

VOYAGE DE L'ARCHIPEL, DE L'ANATOLIE ET DE CONSTANTINOPLE.

Je changeois de théâtre : les îles que j'allois traverser étoient, dans l'antiquité, une espèce de pont jeté sur la mer pour joindre la Grèce d'Asie à la véritable Grèce. Libres ou sujettes, attachées à la fortune de Sparte ou d'Athènes, aux destinées des Perses, à celles d'Alexandre et de ses successeurs, elles tombèrent sous le joug romain. Tour à tour arrachées au Bas-Empire par les Vénitiens, les Génois, les Catalans, les Napolitains, elles eurent des princes particuliers, et même des ducs qui prirent le titre général de ducs de l'Archipel. Enfin, les soudans de l'Asie descendirent vers la Méditerranée; et, pour annoncer à celle-ci sa future destinée, ils se firent apporter de l'eau de la mer, du sable et une rame. Les îles furent néanmoins subjuguées les dernières; mais enfin elles subirent le sort commun; et la bannière latine, chassée de proche en proche par le Croissant, ne s'arrêta que sur le rivage de Corfou.

De cette lutte des Grecs, des Turcs et des Latins, il résulta que les îles de l'Archipel furent très connues dans le moyen âge : elles étoient sur la route de toutes ces flottes qui portoient des armées ou des

pélerins à Jérusalem, à Constantinople, en Égypte, en Barbarie; elles devinrent les stations de tous ces vaisseaux génois et vénitiens qui renouvelèrent le commerce des Indes par le port d'Alexandrie: aussi retrouve-t-on les noms de Chio, de Lesbos, de Rhodes, à chaque page de *la Byzantine;* et, tandis qu'Athènes et Lacédémone étoient oubliées, on savoit la fortune du plus petit écueil de l'Archipel.

De plus, les voyages à ces îles sont sans nombre, et remontent jusqu'au septième siècle: il n'y a pas un pélerinage en Terre-Sainte qui ne commence par une description de quelques rochers de la Grèce. Dès l'an 1555, Belon donna en françois ses *Observations de plusieurs singularités retrouvées en Grèce;* le *Voyage* de Tournefort est entre les mains de tout le monde; la *Description exacte des îles de l'Archipel,* par le Flamand Dapper, est un travail excellent; et il n'est personne qui ne connoisse les *Tableaux* de M. de Choiseul.

Notre traversée fut heureuse. Le 30 septembre, à huit heures du matin, nous entrâmes dans le port de Zéa: il est vaste, mais d'un aspect désert et sombre, à cause de la hauteur des terres dont il est environné. On n'aperçoit sous les rochers du rivage que quelques chapelles en ruine et les magasins de la douane. Le village de Zéa est bâti sur la montagne, à une lieue du port, du côté du levant; et il occupe l'emplacement de l'ancienne Carthée. Je n'aperçus en arrivant que trois ou quatre felouques grecques, et je perdis tout espoir de retrouver mon navire autrichien. Je laissai Joseph au

port, et je me rendis au village avec le jeune Athénien. La montée est rude et sauvage : cette première vue d'une île de l'Archipel ne me charma pas infiniment ; mais j'étois accoutumé aux mécomptes.

Zéa, bâti en amphithéâtre sur le penchant inégal d'une montagne, n'est qu'un village malpropre et désagréable, mais assez peuplé ; les ânes, les cochons, les poules, vous y disputent le passage des rues ; il y a une si grande multitude de coqs, et ces coqs chantent si souvent et si haut, qu'on en est véritablement étourdi. Je me rendis chez M. Pengali, vice-consul françois à Zéa ; je lui dis qui j'étois, d'où je venois, où je désirois aller ; et je le priai de noliser une barque pour me porter à Chio ou à Smyrne.

M. Pengali me reçut avec toute la cordialité possible : son fils descendit au port ; il y trouva un caïque qui retournoit à Tino, et qui devoit mettre à la voile le lendemain ; je résolus d'en profiter : cela m'avançoit toujours un peu sur ma route.

Le vice-consul voulut me donner l'hospitalité, au moins pour le reste de la journée. Il avoit quatre filles, et l'aînée étoit au moment de se marier ; on faisoit déja les préparatifs de la noce ; je passai donc des ruines du temple de Sunium à un festin. C'est une singulière destinée que celle du voyageur. Le matin il quitte un hôte dans les larmes, le soir, il en trouve un autre dans la joie ; il devient le dépositaire de mille secrets : Ibrahim m'avoit conté à Sparte tous les accidents de la maladie du petit Turc ; j'appris à Zéa l'histoire du gendre de M. Pengali. Au fond, y a-t-il rien de plus aimable que cette

naïve hospitalité? N'êtes-vous pas trop heureux qu'on veuille bien vous accueillir ainsi, dans des lieux où vous ne trouveriez pas le moindre secours? La confiance que vous inspirez, l'ouverture de cœur qu'on vous montre, le plaisir que vous paroissez faire et que vous faites, sont certainement des jouissances très douces. Une autre chose me touchoit encore beaucoup : c'étoit la simplicité avec laquelle on me chargeoit de diverses commissions pour la France, pour Constantinople, pour l'Égypte. On me demandoit des services comme on m'en rendoit; mes hôtes étoient persuadés que je ne les oublierois point, et qu'ils étoient devenus mes amis. Je sacrifiai sur-le-champ à M. Pengali les ruines d'Ioulis, où j'étois d'abord résolu d'aller, et je me déterminai, comme Ulysse, à prendre part aux festins d'Aristonoüs.

Zéa, l'ancienne Céos, fut célèbre dans l'antiquité par une coutume qui existoit aussi chez les Celtes, et que l'on a retrouvée parmi les Sauvages de l'Amérique : les vieillards de Céos se donnoient la mort. Aristée, dont Virgile a chanté les abeilles, ou un autre Aristée, roi d'Arcadie, se retira à Céos. Ce fut lui qui obtint de Jupiter les vents étésiens pour modérer l'ardeur de la canicule. Érasistrate le médecin et Ariston le philosophe étoient de la ville d'Ioulis, ainsi que Simonide et Bacchylides · nous avons encore d'assez mauvais vers du dernier dans les *Poetæ Græci minores.* Simonide fut un beau génie; mais son esprit étoit plus élevé que son cœur : il chanta Hipparque qui l'avoit comblé de bienfaits,

et il chanta encore les assassins de ce prince. Ce fut apparemment pour donner cet exemple de vertu que les justes dieux du paganisme avoient préservé Simonide de la chute d'une maison. Il faut s'accommoder aux temps, dit le sage : aussitôt les ingrats secouent le poids de la reconnoissance, les ambitieux abandonnent le vaincu, les poltrons se rangent au parti du vainqueur. Merveilleuse sagesse humaine, dont les maximes, toujours superflues pour le courage et la vertu, ne servent que de prétexte au vice, et de refuge aux lâchetés du cœur!

Le commerce de Zéa consiste aujourd'hui dans les glands du velani[1], que l'on emploie dans les teintures. La gaze de soie en usage chez les anciens avoit été inventée à Céos[2]; les poëtes, pour peindre sa transparence et sa finesse, l'appeloient du *vent tissu*. Zéa fournit encore de la soie : « Les bourgeois « de Zéa s'attroupent ordinairement pour filer de la « soie, dit Tournefort, et ils s'asseyent sur les bords « de leurs terrasses, afin de laisser tomber leurs « fuseaux jusqu'au bas de la rue, qu'ils retirent en- « suite en roulant le fil. Nous trouvâmes l'évêque « grec en cette posture : il demanda quelles gens « nous étions, et nous fit dire que nos occupations « étoient bien frivoles, si nous ne cherchions que « des plantes et de vieux marbres. Nous répondîmes « que nous serions plus édifiés de lui voir à la main

[1] Espèce de chêne.

[2] Je suis l'opinion commune; mais il est possible que Pline et Solin se soient trompés. D'après le témoignage de Tibulle, d'Horace, etc., la gaze de soie se faisoit à Cos, et non pas à Céos.

« les œuvres de saint Chrysostome ou de saint Basile « que le fuseau. »

J'avois continué à prendre du quinquina trois fois par jour : la fièvre n'étoit point revenue; mais j'étois resté très foible, et j'avois toujours une main et une joue noircies par le coup de soleil. J'étois donc un convive très gai de cœur, mais fort triste de figure. Pour n'avoir pas l'air d'un parent malheureux, je m'ébaudissois à la noce. Mon hôte me donnoit l'exemple du courage : il souffroit dans ce moment même des maux cruels [1]; et au milieu du chant de ses filles, la douleur lui arrachoit quelquefois des cris. Tout cela faisoit un mélange de choses extrêmement bizarres; ce passage subit du silence des ruines au bruit d'un mariage étoit étrange. Tant de tumulte à la porte du repos éternel! Tant de joie auprès du grand deuil de la Grèce! Une idée me faisoit rire : je me représentois mes amis occupés de moi en France; je les voyois me suivre en pensée, s'exagérer mes fatigues, s'inquiéter de mes périls : ils auroient été bien surpris, s'ils m'eussent aperçu tout à coup, le visage à demi brulé, assistant dans une des Cyclades à une noce de village, applaudissant aux chansons de mesdemoiselles Pengali, qui chantoient en grec :

Ah! vous dirai-je, maman, etc.

tandis que M. Pengali poussoit des cris, que les coqs s'égosilloient, et que les souvenirs d'Ioulis, d'Aris-

[1] M. Pengali étoit malheureusement attaqué de la pierre.

tée, de Simonide, étoient complétement effacés. C'est ainsi qu'en débarquant à Tunis, après une traversée de cinquante-huit jours, qui fut une espèce de naufrage continuel, je tombai chez M. Devoise, au milieu du carnaval : au lieu d'aller méditer sur les ruines de Carthage, je fus obligé de courir au bal, de m'habiller en Turc, et de me prêter à toutes les folies d'une troupe d'officiers américains, pleins de gaieté et de jeunesse.

Le changement de scène, à mon départ de Zéa, fut aussi brusque qu'il l'avoit été à mon arrivée dans cette île. A onze heures du soir je quittai la joyeuse famille : je descendis au port : je m'embarquai de nuit, par un gros temps, dans un caïque dont l'équipage consistoit en deux mousses et trois matelots. Joseph, très brave à terre, n'étoit pas aussi courageux sur la mer. Il me fit beaucoup de représentations inutiles ; il lui fallut me suivre et achever de courir ma fortune. Nous allions vent largue ; notre esquif, penché sous le poids de la voile, avoit la quille à fleur d'eau ; les coups de la lame étoient violents ; les courants de l'Eubée rendoient encore la mer plus houleuse ; le temps étoit couvert ; nous marchions à la lueur des éclairs et à la lumière phosphorique des vagues. Je ne prétends point faire valoir mes travaux, qui sont très peu de chose ; mais j'espère cependant que, quand on me verra m'arracher à mon pays et à mes amis, supporter la fièvre et les fatigues, traverser les mers de la Grèce dans de petits bateaux, recevoir les coups de fusil des Bédouins, et tout cela par respect pour le pu-

blic, et pour donner à ce public un ouvrage moins imparfait que le *Génie du Christianisme*, j'espère, dis-je, qu'on me saura quelque gré de mes efforts.

Quoi qu'en dise la fable de l'Aigle et le Corbeau, rien ne porte bonheur comme d'imiter un grand homme; j'avois fait le César: *Quid times? Cæsarem vehis;* et j'arrivai où je voulois arriver. Nous touchâmes à Tino le 31 à six heures du matin: je trouvai à l'instant même une felouque hydriotte qui partoit pour Smyrne, et qui devoit seulement relâcher quelques heures à Chio. Le caïque me mit à bord de la felouque, et je ne descendis pas même à terre.

Tino, autrefois Ténos, n'est séparée d'Andros que par un étroit canal: c'est une île haute qui repose sur un rocher de marbre. Les Vénitiens la possédèrent long-temps; elle n'est célèbre dans l'antiquité que par ses serpents: la vipère avoit pris son nom de cette île[1]. M. de Choiseul a fait une description charmante des femmes de Tino; ses vues du port de San-Nicolo m'ont paru d'une rare exactitude.

La mer, comme disent les marins, étoit tombée, et le ciel s'étoit éclairci: je déjeunai sur le pont en attendant qu'on levât l'ancre; je découvrois à différentes distances toutes les Cyclades: Scyros, où Achille passa son enfance; Délos, célèbre par la naissance de Diane et d'Apollon, par son palmier, par ses fêtes; Naxos, qui me rappeloit Ariadne,

[1] Une espèce de vipère nommée *tenia* étoit originaire de Ténos. L'île fut appelée dans l'origine *Ophiusa* et *Hydrussa*, à cause de ses serpents.

Thésée, Bacchus, et quelques pages charmantes des *Études de la Nature*. Mais toutes ces îles, si riantes autrefois, ou peut-être si embellies par l'imagination des poëtes, n'offrent aujourd'hui que des côtes désolées et arides. De tristes villages s'élèvent en pain de sucre sur des rochers, ils sont dominés par des châteaux plus tristes encore, et quelquefois environnés d'une double ou triple enceinte de murailles : on y vit dans la frayeur perpétuelle des Turcs et des pirates. Comme ces villages fortifiés tombent cependant en ruine, ils font naître à la fois, dans l'esprit du voyageur, l'idée de toutes les misères. Rousseau dit quelque part qu'il eût voulu être exilé dans une des îles de l'Archipel. L'éloquent sophiste se fût bientôt repenti de son choix. Séparé de ses admirateurs, relégué au milieu de quelques Grecs grossiers et perfides, il n'auroit trouvé, dans des vallons brûlés par le soleil, ni fleurs, ni ruisseaux, ni ombrages ; il n'auroit vu autour de lui que des bouquets d'oliviers, des rochers rougeâtres, tapissés de sauge et de baume sauvage : je doute qu'il eût désiré long-temps continuer ses promenades, au bruit du vent et de la mer, le long d'une côte inhabitée.

Nous appareillâmes à midi. Le vent du nord nous porta assez rapidement sur Scio ; mais nous fûmes obligés de courir des bordées, entre l'île et la côte d'Asie, pour embouquer le canal. Nous voyions des terres et des îles tout autour de nous, les unes rondes et élevées comme Samos, les autres longues et basses comme les caps du golfe d'Éphèse : ces

terres et ces îles étoient différemment colorées, selon le degré d'éloignement. Notre felouque, très légère et très élégante, portoit une grande et unique voile taillée comme l'aile d'un oiseau de mer. Ce petit bâtiment étoit la propriété d'une famille : cette famille étoit composée du père, de la mère, du frère et de six garçons. Le père étoit le capitaine, le frère le pilote, et les fils étoient les matelots; la mère préparoit les repas. Je n'ai rien vu de plus gai, de plus propre et de plus leste que cet équipage de frères. La felouque étoit lavée, soignée et parée comme une maison chérie; elle avoit un grand chapelet sur la poupe, avec une image de la Panagia surmontée d'une branche d'olivier. C'est une chose assez commune dans l'Orient de voir une famille mettre ainsi toute sa fortune dans un vaisseau, changer de climats sans quitter ses foyers, et se soustraire à l'esclavage en menant sur la mer la vie des Scythes.

Nous vînmes mouiller pendant la nuit au port de Chio, « fortunée patrie d'Homère, » dit Fénelon dans les *Aventures d'Aristonoüs*, chef-d'œuvre d'harmonie et de goût antique. Je m'étois profondément endormi, et Joseph ne me réveilla qu'à sept heures du matin. J'étois couché sur le pont : quand je vins à ouvrir les yeux, je me crus transporté dans le pays des Fées; je me trouvois au milieu d'un port plein de vaisseaux, ayant devant moi une ville charmante, dominée par des monts dont les arêtes étoient couvertes d'oliviers, de palmiers, de lentisques et de térébinthes. Une foule de Grecs, de

Francs et de Turcs étoient répandus sur les quais, et l'on entendoit le son des cloches[1].

Je descendis à terre et je m'informai s'il n'y avoit point de consul de notre nation dans cette île. On m'enseigna un chirurgien qui faisoit les affaires des François : il demeuroit sur le port. J'allai lui rendre visite ; il me reçut très poliment. Son fils me servit de cicerone pendant quelques heures, pour voir la ville, qui ressemble beaucoup à une ville vénitienne. Baudrand, Ferrari, Tournefort, Dapper, Chandler, M. de Choiseul, et mille autres géographes et voyageurs ont parlé de l'île de Chio : je renvoie donc le lecteur à leurs ouvrages.

Je retournai à dix heures à la felouque ; je déjeunai avec la famille : elle dansa et chanta sur le pont autour de moi, en buvant du vin de Chio, qui n'étoit pas du temps d'Anacréon. Un instrument peu harmonieux animoit les pas et la voix de mes hôtes ; il n'a retenu de la lyre antique que le nom, et il est dégénéré comme ses maîtres : lady Craven en a fait la description.

Nous sortîmes du port le 1er octobre à midi : la brise du nord commençoit à s'élever, et elle devint en peu de temps très violente. Nous essayâmes d'abord de prendre la passe de l'ouest entre Chio et les îles Spalmadores[1], qui ferment le canal quand

[1] Il n'y a que les paysans grecs de l'île de Chio qui aient, en Turquie, le privilége de sonner les cloches. Ils doivent ce privilége et plusieurs autres à la culture de l'arbre à mastic. Voyez le Mémoire de M. Galland, dans l'ouvrage de M. de Choiseul.

[2] *Ol. OEnussæ.*

on fait voile pour Métélin ou pour Smyrne. Mais nous ne pûmes doubler le cap Delphino : nous portâmes à l'est, et nous allongeâmes la bordée jusque dans le port de Tchesmé. De là, revenant sur Chio, puis retournant sur le mont Mimas, nous parvînmes enfin à nous élever au cap Cara-Bouroun, à l'entrée du golfe de Smyrne. Il étoit dix heures du soir : le vent nous manqua, et nous passâmes la nuit en calme sous la côte d'Asie.

Le 2, à la pointe du jour, nous nous éloignâmes de terre à la rame, afin de profiter de l'imbat aussitôt qu'il commenceroit à souffler : il parut de meilleure heure que de coutume. Nous eûmes bientôt passé les îles de Dourlach, et nous vînmes raser le château qui commande le fond du golfe ou le port de Smyrne. J'aperçus alors la ville dans le lointain, au travers d'une forêt de mâts de vaisseaux : elle paroissoit sortir de la mer, car elle est placée sur une terre basse et unie que dominent au sud-est des montagnes d'un aspect stérile. Joseph ne se possédoit pas de joie : Smyrne étoit pour lui une seconde patrie ; le plaisir de ce pauvre garçon m'affligeoit presque, en me faisant d'abord penser à mon pays ; en me montrant ensuite que l'axiome, *ubi bene, ibi patria,* n'est que trop vrai pour la plupart des hommes.

Joseph, debout auprès de moi sur le pont, me nommoit tout ce que je voyois, à mesure que nous avancions. Enfin, nous amenâmes la voile, et laissant encore quelque temps filer notre felouque, nous donnâmes fond par six brasses, en dehors de la

première ligne des vaisseaux. Je cherchai des yeux mon navire de Trieste, et je le reconnus à son pavillon. Il étoit mouillé près de l'Échelle des Francs, ou du quai des Européens. Je m'embarquai avec Joseph dans un caïque qui vint le long de notre bord, et je me fis porter au bâtiment autrichien. Le capitaine et son second étoient à terre : les matelots me reconnurent et me reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Ils m'apprirent que le vaisseau étoit arrivé à Smyrne le 18 août; que le capitaine avoit louvoyé deux jours, pour m'attendre entre Zéa et le cap Sunium, et que le vent l'avoit ensuite forcé à continuer sa route. Ils ajoutèrent que mon domestique, par ordre du consul de France, m'avoit arrêté un logement à l'auberge.

Je vis avec plaisir que mes anciens compagnons avoient été aussi heureux que moi dans leur voyage. Ils voulurent me descendre à terre : je passai donc dans la chaloupe du bâtiment, et bientôt nous abordâmes le quai. Une foule de porteurs s'empressèrent de me donner la main pour monter. Smyrne, où je voyois une multitude de chapeaux[1], m'offroit l'aspect d'une ville maritime d'Italie, dont un quartier seroit habité par des Orientaux. Joseph me conduisit chez M. Chauderloz qui occupoit alors le consulat françois de cette importante échelle. J'aurai souvent à répéter les éloges que j'ai déja faits de l'hospitalité de nos consuls, je prie mes lecteurs de me le par-

[1] Le turban et le chapeau font la principale distinction des Francs et des Turcs; et, dans le langage du Levant, on compte par chapeaux et par turbans.

donner : car, si ces redites les fatiguent, je ne puis toutefois cesser d'être reconnoissant. M. Chauderloz, frère de M. de la Clos, m'accueillit avec politesse; mais il ne me logea point chez lui, parce qu'il étoit malade, et que Smyrne offre d'ailleurs les ressources d'une grande ville européenne.

Nous arrangeâmes sur-le-champ toute la suite de mon voyage : j'avois résolu de me rendre à Constantinople par terre, afin d'y prendre des firmans, et de m'embarquer ensuite avec les pélerins grecs pour la Syrie; mais je ne voulois pas suivre le chemin direct, et mon dessein étoit de visiter la plaine de Troie en traversant le mont Ida. Le neveu de M. Chauderloz, qui venoit de faire une course à Éphèse, me dit que les défilés du Gargare étoient infestés de voleurs, et occupés par des agas plus dangereux encore que les brigands. Comme je tenois à mon projet, on envoya chercher un guide qui devoit avoir conduit un Anglois aux Dardanelles par la route que je voulois tenir. Ce guide consentit en effet à m'accompagner, et à fournir les chevaux nécessaires, moyennant une somme assez considérable. M. Chauderloz promit de me donner un interprète et un janissaire expérimenté. Je vis alors que je serois forcé de laisser une partie de mes malles au consulat, et de me contenter du plus strict nécessaire. Le jour du départ fut fixé au 4 septembre, c'est-à-dire au surlendemain de mon arrivée à Smyrne.

Après avoir promis à M. Chauderloz de revenir dîner avec lui, je me rendis à mon auberge, où je trouvai Julien tout établi dans un appartement fort

propre et meublé à l'européenne. Cette auberge, tenue par une veuve, jouissoit d'une très belle vue sur le port : je ne me souviens plus de son nom. Je n'ai rien à dire de Smyrne après Tournefort, Chandler, Peyssonel, Dallaway et tant d'autres ; mais je ne puis me refuser au plaisir de citer un morceau du *Voyage* de M. de Choiseul :

« Les Grecs, sortis du quartier d'Éphèse nommé « *Smyrna*, n'avoient bâti que des hameaux au fond « du golfe qui depuis a porté le nom de leur pre- « mière patrie ; Alexandre voulut les rassembler, et « leur fit construire une ville près la rivière Mélès. « Antigone commença cet ouvrage par ses ordres, « et Lysimaque le finit.

« Une situation aussi heureuse que celle de Smyrne « étoit digne du fondateur d'Alexandrie, et devoit « assurer la prospérité de cet établissement ; admise « par les villes d'Ionie à partager les avantages de « leur confédération, cette ville devint bientôt le « centre du commerce de l'Asie-Mineure : son luxe « y attira tous les arts ; elle fut décorée d'édifices « superbes, et remplie d'une foule d'étrangers qui « venoient l'enrichir des productions de leurs pays, « admirer ses merveilles, chanter avec ses poëtes et « s'instruire avec ses philosophes. Un dialecte plus « doux prêtoit un nouveau charme à cette éloquence « qui paroissoit un attribut des Grecs. La beauté du « climat sembloit influer sur celle des individus qui « offroient aux artistes des modèles à l'aide desquels « ils faisoient connoître au reste du monde la nature « et l'art réunis dans leur perfection.

« Elle étoit une des villes qui revendiquoient l'hon-« neur d'avoir vu naître Homère : on montroit sur le « bord du Mélès le lieu où Crithéis sa mère lui avoit « donné le jour, et la caverne où il se retiroit pour « composer ses vers immortels. Un monument élevé « à sa gloire, et qui portoit son nom, présentoit au « milieu de la ville de vastes portiques sous lesquels « se rassembloient les citoyens : enfin, leurs mon-« noies portoient son image, comme s'ils eussent « reconnu pour souverain le génie qui les honoroit.

« Smyrne conserva les restes précieux de cette « prospérité jusqu'à l'époque où l'empire eut à lutter « contre les Barbares : elle fut prise par les Turcs, « reprise par les Grecs, toujours pillée, toujours dé-« truite. Au commencement du treizième siècle, il « n'en existoit plus que les ruines, et la citadelle qui « fut réparée par l'empereur Jean Comnène, mort « en 1224 : cette forteresse ne put résister aux efforts « des princes turcs, dont elle fut souvent la rési-« dence, malgré les chevaliers de Rhodes qui, sai-« sissant une circonstance favorable, parvinrent à y « construire un fort et à s'y maintenir; mais Tamerlan « prit en quatorze jours cette place que Bajazet blo-« quoit depuis sept ans.

« Smyrne ne commença à sortir de ses ruines que « lorsque les Turcs furent entièrement maîtres de « l'empire : alors sa situation lui rendit les avantages « que la guerre lui avoit fait perdre; elle redevint « l'entrepôt du commerce de ces contrées. Les habi-« tants rassurés abandonnèrent le sommet de la « montagne, et bâtirent de nouvelles maisons sur

« le bord de la mer : ces constructions modernes « ont été faites avec les marbres de tous les monu« ments anciens, dont il reste à peine des fragments ; « et l'on ne retrouve plus que la place du stade et « du théâtre. On chercheroit vainement à recon« noître les vestiges des fondations, ou quelques « pans de murailles qui s'aperçoivent entre la for« teresse et l'emplacement de la ville actuelle. »

Les tremblements de terre, les incendies et la peste ont maltraité la Smyrne moderne, comme les Barbares ont détruit la Smyrne antique. Le dernier fléau que j'ai nommé a donné lieu à un dévouement qui mérite d'être remarqué entre les dévouements de tant d'autres missionnaires ; l'histoire n'en sera pas suspecte ; c'est un ministre anglican qui la rapporte. Frère Louis de Pavie, de l'ordre des Récollets, supérieur et fondateur de l'hôpital Saint-Antoine, à Smyrne, fut attaqué de la peste : il fit vœu, si Dieu lui rendoit la vie, de la consacrer au service des pestiférés. Arraché miraculeusement à la mort, frère Louis a rempli les conditions de son vœu. Les pestiférés qu'il a soignés sont sans nombre, et l'on a calculé qu'il a sauvé à peu près les deux tiers [1] des malheureux qu'il a secourus.

Je n'avois donc rien à voir à Smyrne, si ce n'est ce Mélès, que personne ne connoît, et dont trois ou quatre ravines se disputent le nom [2]. Mais une

[1] Voyez Dallaway. Le grand moyen employé par le frère Louis étoit d'envelopper le malade dans une chemise trempée d'huile.

[2] Chandler en fait pourtant une description assez *poétique*, quoiqu'il se moque des poëtes et des peintres qui se sont avisés de donner

chose qui me frappa et qui me surprit, ce fut l'extrême douceur de l'air. Le ciel, moins pur que celui de l'Attique, avoit cette teinte que les peintres appellent un *ton chaud;* c'est-à-dire qu'il étoit rempli d'une vapeur déliée, un peu rougie par la lumière. Quand la brise de mer venoit à manquer, je sentois une langueur qui approchoit de la défaillance : je reconnus la molle Ionie. Mon séjour à Smyrne me força à une nouvelle métamorphose; je fus obligé de reprendre les airs de la civilisation, de recevoir et de rendre des visites. Les négociants qui me firent l'honneur de me venir voir étoient riches; et, quand j'allai les saluer à mon tour, je trouvai chez eux des femmes élégantes qui sembloient avoir reçu le matin leurs modes de chez Leroi. Placé entre les ruines d'Athènes et les débris de Jérusalem, cet autre Paris, où j'étois arrivé sur un bateau grec, et d'où j'allois sortir avec une caravane turque, coupoit d'une manière piquante les scènes de mon voyage : c'étoit une espèce d'oasis civilisé, une Palmyre au milieu des déserts et de la barbarie. J'avoue néanmoins que, naturellement un peu sauvage, ce n'étoit pas ce qu'on appelle la société que j'étois venu chercher en Orient : il me tardoit de voir des chameaux, et d'entendre le cri du cornac.

des eaux à l'Ilissus. Il fait couler le Mélès derrière le château. La carte de Smyrne, de M. de Choiseul, marque aussi le cours du fleuve, père d'Homère. Comment se fait-il qu'avec toute l'imagination qu'on me suppose, je n'aie pu voir en Grèce ce que tant d'illustres et graves voyageurs y ont vu? J'ai un maudit amour de la vérité et une crainte de dire ce qui n'est pas qui l'emportent en moi sur toute autre considération.

Le 5 au matin, tous les arrangements étant faits, le guide partit avec les chevaux : il alla m'attendre à Ménémen-Eskélessi, petit port de l'Anatolie. Ma dernière visite à Smyrne fut pour Joseph : *Quantum mutatus ab illo!* Étoit-ce bien là mon illustre drogman ? Je le trouvai dans une chétive boutique, planant et battant de la vaisselle d'étain. Il avoit cette même veste de velours bleu qu'il portoit sur les ruines de Sparte et d'Athènes. Mais que lui servoient ces marques de sa gloire ? Que lui servoit d'avoir vu les villes et les hommes, *mores hominum et urbes?* Il n'étoit pas même propriétaire de son échoppe ! J'aperçus dans un coin un maître à mine renfrognée, qui parloit rudement à mon ancien compagnon. C'étoit pour cela que Joseph se réjouissoit tant d'arriver ! Je n'ai regretté que deux choses dans mon voyage, c'est de n'avoir pas été assez riche pour établir Joseph à Smyrne, et pour racheter un captif à Tunis. Je fis mes derniers adieux à mon pauvre camarade : il pleuroit, et je n'étois guère moins attendri. Je lui écrivis mon nom sur un petit morceau de papier, dans lequel j'enveloppai des marques sincères de ma reconnoissance : de sorte que le maître de la boutique ne vit rien de ce qui se passoit entre nous.

Le soir, après avoir remercié M. le consul de toutes ses civilités, je m'embarquai dans un bateau avec Julien, le drogman, les janissaires et le neveu de M. Chauderloz, qui voulut bien m'accompagner jusqu'à l'échelle. Nous y abordâmes en peu de temps. Le guide était sur le rivage : j'embrassai mon jeune

hôte qui retournoit à Smyrne : nous montâmes à cheval, et nous partîmes.

Il étoit minuit quand nous arrivâmes au kan de Ménémen. J'aperçus de loin une multitude de lumières éparses : c'étoit le repos d'une caravane. En approchant, je distinguai des chameaux, les uns couchés, les autres debout; ceux-ci chargés de leurs fardeaux, ceux-là débarrassés de leurs bagages. Des chevaux et des ânes débridés mangeoient l'orge dans des seaux de cuir; quelques cavaliers se tenoient encore à cheval, et les femmes voilées n'étoient point descendues de leurs dromadaires. Assis les jambes croisées sur des tapis, des marchands turcs étoient groupés autour des feux qui servoient aux esclaves à préparer le pilau; d'autres voyageurs fumoient leurs pipes à la porte du kan, mâchoient de l'opium, écoutoient des histoires. On brûloit le café dans les poêlons; des vivandières alloient de feux en feux, proposant des gâteaux de blé grué, des fruits et de la volaille; des chanteurs amusoient la foule; des imans faisoient des ablutions, se prosternoient, se relevoient, invoquoient le prophète; des chameliers dormoient étendus sur la terre. Le sol étoit jonché de ballots, de sacs de coton, de *couffes* de riz. Tous ces objets, tantôt distincts et vivement éclairés, tantôt confus et plongés dans une demi-ombre, selon la couleur et le mouvement des feux, offroient une véritable scène des *Mille et Une Nuits*. Il n'y manquoit que le calife Aroun al Raschild, le visir Giaffar, et Mesrour, chef des eunuques.

Je me souvins alors, pour la première fois, que

je fouloìs les plaines de l'Asie, partie du monde qui n'avoit point encore vu la trace de mes pas, hélas! ni ces chagrins que je partage avec tous les hommes. Je me sentis pénétré de respect pour cette vieille terre où le genre humain prit naissance, où les patriarches vécurent, ou Tyr et Babylone s'élevèrent, où l'Éternel appela Cyrus et Alexandre, où Jésus-Christ accomplit le mystère de notre salut. Un monde étranger s'ouvroit devant moi : j'allois rencontrer des nations qui m'étoient inconnues, des mœurs diverses, des usages différents, d'autres animaux, d'autres plantes, un ciel nouveau, une nature nouvelle. Je passerois bientôt l'Hermus et le Granique; Sardes n'étoit pas loin; je m'avançois vers Pergame et vers Troie : l'histoire me dérouloit une autre page des révolutions de l'espèce humaine.

Je m'éloignai à mon grand regret de la caravane. Après deux heures de marche nous arrivâmes au bord de l'Hermus que nous traversâmes dans un bac. C'est toujours le *turbidus Hermus* : je ne sais s'il roule encore de l'or. Je le regardai avec plaisir, car c'étoit le premier fleuve, proprement dit, que je rencontrois depuis que j'avois quitté l'Italie. Nous entrâmes à la pointe du jour dans une plaine bordée de montagnes peu élevées. Le pays offroit un aspect tout différent de celui de la Grèce : les cotonniers verts, le chaume jaunissant des blés, l'écorce variée des pastèques diaproient agréablement la campagne; des chameaux paissoient çà et là avec des buffles. Nous laissions derrière nous Magnésie

et le mont Sipylus : ainsi nous n'étions pas éloignés des champs de bataille où Agésilas humilia la puissance du grand roi, et où Scipion remporta sur Antiochus cette victoire qui ouvrit aux Romains le chemin de l'Asie.

Nous aperçûmes au loin sur notre gauche les ruines de Cyme, et nous avions Néon-Tichos à notre droite : j'étois tenté de descendre de cheval et de marcher à pied, par respect pour Homère qui avoit passé dans ces mêmes lieux.

« Quelque temps après, le mauvais état de ses « affaires le disposa à aller à Cyme. S'étant mis en « route, il traversa la plaine de l'Hermus et arriva « à Néon-Tichos, colonie de Cyme : elle fut fondée « huit ans après Cyme. On prétend qu'étant en cette « ville chez un armurier, il y récita ces vers, les « premiers qu'il ait faits : « O vous, citoyens de l'ai- « mable fille de Cyme, qui habitez au pied du mont « Sardène, dont le sommet est ombragé de bois qui « répandent la fraîcheur, et qui vous abreuvez de « l'eau du divin Hermus, qu'enfanta Jupiter, res- « pectez la misère d'un étranger qui n'a pas une « maison où il puisse trouver un asile. »

« L'Hermus coule près de Néon-Tichos, et le mont « Sardène domine l'un et l'autre. L'armurier s'appe- « loit *Tychius :* ces vers lui firent tant de plaisir, « qu'il se détermina à le recevoir chez lui. Plein de « commisération pour un aveugle réduit à demander « son pain, il lui promit de partager avec lui ce qu'il « avoit. Mélésigène, étant entré dans son atelier, prit « un siége, et en présence de quelques citoyens de

« Néon-Tichos, il leur montra un échantillon de ses « poésies : c'étoit l'expédition d'Amphiaraüs contre « Thèbes, et des hymnes en l'honneur des dieux. « Chacun en dit son sentiment, et Mélésigène ayant « porté là dessus son jugement, ses auditeurs en « furent dans l'admiration.

« Tant qu'il fut à Néon-Tichos, ses poésies lui « fournirent les moyens de subsister : on y montroit « encore de mon temps le lieu où il avoit coutume « de s'asseoir quand il récitoit ses vers. Ce lieu, qui « étoit encore en grande vénération, étoit ombragé « par un peuplier qui avoit commencé à croître dans « le temps de son arrivée [1]. »

Puisqu'Homère avoit eu pour hôte un armurier à Néon-Tichos, je ne rougissois plus d'avoir eu pour interprète un marchand d'étain à Smyrne. Plût au ciel que la ressemblance fût en tout aussi complète, dussé-je acheter le génie d'Homère par tous les malheurs dont ce poëte fut accablé !

Après quelques heures de marche nous franchîmes une des croupes du mont Sardène, et nous arrivâmes au bord du Pythicus. Nous fîmes halte pour laisser passer une caravane qui traversoit le fleuve. Les chameaux, attachés à la queue les uns des autres, n'avançoient dans l'eau qu'en résistant ; ils allongeoient le cou, et étoient tirés par l'âne qui marche à la tête de la caravane. Les marchands et les chevaux étoient arrêtés en face de nous, de l'autre côté de la rivière, et l'on voyoit une femme

[1] *Vie d'Homère*, traduction de M. Larcher.

turque assise à l'écart, qui se cachoit dans son voile.

Nous passâmes le Pythicus à notre tour, au dessous d'un méchant pont de pierre; et à onze heures nous gagnâmes un kan, où nous laissâmes reposer les chevaux.

A cinq heures du soir nous nous remîmes en route. Les terres étoient hautes et assez bien cultivées. Nous voyions la mer à gauche. Je remarquai, pour la première fois, des tentes de Turcomans : elles étoient faites de peaux de brebis noires, ce qui me fit souvenir des Hébreux et des pasteurs arabes. Nous descendîmes dans la plaine de Myrine, qui s'étend jusqu'au golfe d'Élée. Un vieux château, du nom de *Guzel-Hissar*, s'élevoit sur une des pointes de la montagne que nous venions de quitter. Nous campâmes, à dix heures du soir, au milieu de la plaine. On étendit à terre une couverture que j'avois achetée à Smyrne. Je me couchai dessus et je m'endormis. En me réveillant, quelques heures après, je vis les étoiles briller au dessus de ma tête, et j'entendis le cri du chamelier qui conduisoit une caravane éloignée. Le 5 nous montâmes à cheval avant le jour. Nous cheminâmes par une plaine cultivée : nous traversâmes le Caïcus à une lieue de Pergame, et à neuf heures du matin nous entrâmes dans la ville. Elle est bâtie au pied d'une montagne. Tandis que le guide conduisoit les chevaux au kan, j'allai voir les ruines de la citadelle. Je trouvai les débris de trois enceintes de murailles, les restes d'un théâtre et d'un temple (peut-être celui de Mi-

nerve Porte-Victoire). Je remarquai quelques fragments agréables de sculpture, entre autres, une frise ornée de guirlandes que soutiennent des têtes de bœufs et des aigles. Pergame étoit au dessous de moi dans la direction du midi : elle ressemble à un camp de baraques rouges. Au couchant se déroule une grande plaine terminée par la mer; au levant s'étend une autre plaine bordée au loin par des montagnes; au midi, et au pied de la ville, je voyois d'abord des cimetières plantés de cyprès; puis une bande de terre cultivée en orge et en coton; ensuite deux grands *tumulus :* après cela venoit une lisière plantée d'arbres; et enfin une longue et haute colline qui arrêtoit l'œil. Je découvrois aussi au nord-est quelques uns des replis du Sélinus et du Cétius, et à l'est, l'amphithéâtre dans le creux d'un vallon. La ville, quand je descendis de la citadelle, m'offrit les restes d'un aquéduc et les débris du *Lycée.* Les savants du pays prétendent que la fameuse bibliothèque étoit renfermée dans ce dernier monument.

Mais si jamais description fut superflue, c'est celle que je viens de faire. Il n'y a guère plus de cinq à six mois que M. de Choiseul a publié la suite de son *Voyage.* Ce second volume, où l'on reconnoît les progrès d'un talent que le travail, le temps et le malheur ont perfectionné, donne les détails les plus exacts et les plus curieux sur les monuments de Pergame et sur l'histoire de ses princes. Je ne me permettrai donc qu'une réflexion. Ce nom des Attale, cher aux arts et aux lettres, semble avoir

été fatal aux rois : Attale, troisième du nom, mourut presque fou, et légua ses meubles aux Romains : *Populus romanus, bonorum meorum hærès esto.* Et ces républicains, qui regardoient apparemment les peuples comme des meubles, s'emparèrent du royaume d'Attale. On trouve un autre Attale, jouet d'Alaric, et dont le nom est devenu proverbial pour exprimer un fantôme de roi. Quand on ne sait pas porter la pourpre il ne faut pas l'accepter : mieux vaut alors le sayon de poil de chèvre.

Nous sortîmes de Pergame le soir à sept heures ; et, faisant route au nord, nous nous arrêtâmes à onze heures du soir pour coucher au milieu d'une plaine. Le 6, à quatre heures du matin, nous reprîmes notre chemin et nous continuâmes de marcher dans la plaine qui, aux arbres près, ressemble à la Lombardie. Je fus saisi d'un accès de sommeil si violent, qu'il me fut impossible de le vaincre, et je tombai par dessus la tête de mon cheval. J'aurois dû me rompre le cou ; j'en fus quitte pour une légère contusion. Vers les sept heures nous nous trouvâmes sur un sol inégal, formé par des monticules. Nous descendîmes ensuite dans un bassin charmant planté de mûriers, d'oliviers, de peupliers, et de pins en parasol (*pinus pinea*). En général, toute cette terre de l'Asie me parut fort supérieure à la terre de la Grèce. Nous arrivâmes d'assez bonne heure à la Somma, méchante ville turque, où nous passâmes la journée.

Je ne comprenois plus rien à notre marche. Je n'étois plus sur les traces des voyageurs qui tous,

allant à Burse ou revenant de cette ville, passent beaucoup plus à l'est, par le chemin de Constantinople. D'un autre côté, pour attaquer le revers du mont Ida, il me sembloit que nous eussions dû nous rendre de Pergame à Adramytti, d'où, longeant la côte ou franchissant le Gargare, nous fussions descendus dans la plaine de Troie. Au lieu de suivre cette route, nous avions marché sur une ligne qui passoit précisément entre le chemin des Dardanelles et celui de Constantinople. Je commençai à soupçonner quelque supercherie de la part du guide, d'autant plus que je l'avois vu souvent causer avec le janissaire. J'envoyai Julien chercher le drogman; je demandai à celui-ci par quel hasard nous nous trouvions à la Somma. Le drogman me parut embarrassé; il me répondit que nous allions à Kircagach; qu'il étoit impossible de traverser la montagne; que nous y serions infailliblement égorgés; que notre troupe n'étoit pas assez nombreuse pour hasarder un pareil voyage, et qu'il étoit bien plus expédient d'aller rejoindre le chemin de Constantinople.

Cette réponse me mit en colère; je vis clairement que le drogman et le janissaire, soit par peur, soit par d'autres motifs, étoient entrés dans un complot pour me détourner de mon chemin. Je fis appeler le guide, et je lui reprochai son infidélité. Je lui dis que, puisqu'il trouvoit la route de Troie impraticable, il auroit dû le déclarer à Smyrne, qu'il étoit un poltron, tout Turc qu'il étoit; que je n'abandonnerois pas ainsi mes projets selon sa peur ou ses caprices; que mon marché étoit fait pour

être conduit aux Dardanelles, et que j'irois aux Dardanelles.

A ces paroles, que le drogman traduisit très fidèlement, le guide entra en fureur; il s'écria: Allah! Allah! secoua sa barbe de rage, déclara que j'avois beau dire et beau faire, qu'il me mèneroit à Kircagach, et que nous verrions qui d'un chrétien ou d'un Turc auroit raison auprès de l'aga. Sans Julien, je crois que j'aurois assommé cet homme.

Kircagach étant une riche et grande ville, à trois lieues de la Somma, j'espérois y trouver un agent françois qui feroit mettre ce Turc à la raison. Le 6 à quatre heures du matin toute notre troupe étoit à cheval, selon l'ordre que j'en avois donné. Nous arrivâmes à Kircagach en moins de trois heures, et nous mîmes pied à terre à la porte d'un très beau kan. Le drogman s'informa à l'heure même s'il n'y avoit point un consul françois dans la ville. On lui indiqua la demeure d'un chirurgien italien: je me fis conduire chez le prétendu vice-consul, et je lui expliquai mon affaire. Il alla sur-le-champ en rendre compte au commandant: celui-ci m'ordonna de comparoître devant lui avec le guide. Je me rendis au tribunal de Son Excellence; j'étois précédé du drogman et du janissaire. L'aga étoit à demi couché dans l'angle d'un sopha, au fond d'une grande salle assez belle, dont le plancher étoit couvert de tapis. C'étoit un jeune homme d'une famille de visirs. Il avoit des armes suspendues au dessus de sa tête; un de ses officiers étoit assis auprès de lui: il fumoit d'un air dédaigneux une grande pipe per-

sane, et poussoit de temps en temps des éclats de rire immodérés en nous regardant. Cette réception me déplut. Le guide, le janissaire et le drogman ôtèrent leurs sandales à la porte selon la coutume : ils allèrent baiser le bas de la robe de l'aga, et revinrent ensuite s'asseoir à la porte.

La chose ne se passa pas si paisiblement à mon égard : j'étois complétement armé, botté, éperonné ; j'avois un fouet à la main. Les esclaves voulurent m'obliger à quitter mes bottes, mon fouet et mes armes. Je leur fis dire par le drogman qu'un François suivoit partout les usages de son pays. Je m'avançai brusquement dans la chambre. Un spahi me saisit par le bras gauche, et me tira de force en arrière. Je lui sanglai à travers le visage un coup de fouet qui l'obligea de lâcher prise. Il mit la main sur les pistolets qu'il portoit à la ceinture : sans prendre garde à sa menace, j'allai m'asseoir à côté de l'aga, dont l'étonnement étoit risible. Je lui parlai françois ; je me plaignis de l'insolence de ses gens ; je lui dis que ce n'étoit que par respect pour lui que je n'avois pas tué son janissaire ; qu'il devoit savoir que les François étoient les premiers et les plus fidèles alliés du grand-seigneur ; que la gloire de leurs armes étoit assez répandue dans l'Orient, pour qu'on apprît à respecter leurs chapeaux, de même qu'ils honoroient les turbans sans les craindre ; que j'avois bu le café avec des pachas qui m'avoient traité comme leur fils ; que je n'étois pas venu à Kircagach pour qu'un esclave m'apprît à vivre, et fût assez téméraire pour toucher la basque de mon habit.

L'aga ébahi m'écoutoit comme s'il m'eût entendu : le drogman lui traduisit mon discours. Il répondit qu'il n'avoit jamais vu de François ; qu'il m'avoit pris pour un Franc, et que très certainement il alloit me rendre justice : il me fit apporter le café.

Rien n'étoit curieux à observer comme l'air stupéfait et la figure allongée des esclaves qui me voyoient assis avec mes bottes poudreuses sur le divan, auprès de leur maître. La tranquillité étant rétablie, on expliqua mon affaire. Après avoir entendu les deux parties, l'aga rendit un arrêt auquel je ne m'attendois point du tout : il condamna le guide à me rendre une partie de mon argent ; mais il déclara que, les chevaux étant fatigués, cinq hommes seuls ne pouvoient se hasarder dans le passage des montagnes, qu'en conséquence je devois, selon lui, prendre tranquillement la route de Constantinople.

Il y avoit là dedans un certain bon sens turc assez remarquable, surtout lorsqu'on considéroit la jeunesse et le peu d'expérience du juge. Je fis dire à Son Excellence que son arrêt, d'ailleurs très juste, péchoit par deux raisons : premièrement, parce que cinq hommes bien armés passoient partout ; secondement, parce que le guide auroit dû faire ses réflexions à Smyrne, et ne pas prendre un engagement qu'il n'avoit pas le courage de remplir. L'aga convint que ma dernière remarque étoit raisonnable, mais que, les chevaux étant fatigués et incapables de faire une aussi longue route, la *fatalité* m'obligeoit de prendre un autre chemin.

Il eût été inutile de résister à la fatalité : tout étoit

secrètement contre moi, le juge, le drogman et mon janissaire. Le guide voulut faire des difficultés pour l'argent; mais on lui déclara que cent coups de bâton l'attendoient à la porte, s'il ne restituoit pas une partie de la somme qu'il avoit reçue. Il la tira avec une grande douleur du fond d'un petit sac de cuir, et s'approcha pour me la remettre : je la pris, et la lui rendis en lui reprochant son manque de bonne foi et de loyauté. L'intérêt est le grand vice des musulmans, et la libéralité est la vertu qu'ils estiment davantage. Mon action leur parut sublime : on n'entendoit qu'Allah! Allah! Je fus reconduit par tous les esclaves, et même par le spahi que j'avois frappé : ils s'attendoient à ce qu'ils appellent le *régal*. Je donnai deux pièces d'or au musulman battu; je crois qu'à ce prix il n'auroit pas fait les difficultés que Sancho faisoit pour délivrer madame Dulcinée. Quant au reste de la troupe, on lui déclara de ma part qu'un François ne faisoit ni ne recevoit de présents.

Voilà les soins que me coûtoient Ilion et la gloire d'Homère. Je me dis, pour me consoler, que je passerois nécessairement devant Troie en faisant voile avec les pélerins, et que je pourrois engager le capitaine à me mettre à terre. Je ne songeai donc plus qu'à poursuivre promptement ma route.

J'allai rendre visite au chirurgien; il n'avoit point reparu dans toute cette affaire du guide, soit qu'il n'eût aucun titre pour m'appuyer, soit qu'il craignît le commandant. Nous nous promenâmes ensemble dans la ville, qui est assez grande et bien peuplée.

Je vis ce que je n'avois point encore rencontré ailleurs, de jeunes Grecques sans voiles, vives, jolies, accortes, et en apparence filles d'Ionie. Il est singulier que Kircagach, si connue dans tout le Levant pour la supériorité de son coton, ne se trouve dans aucun voyageur[1], et n'existe sur aucune carte. C'est une de ces villes que les Turcs appellent *sacrées*: elle est attachée à la grande mosquée de Constantinople; les pachas ne peuvent y entrer. J'ai parlé de la bonté et de la singularité de son miel à propos de celui du mont Hymette.

Nous quittâmes Kircagach à trois heures de l'après-midi, et nous prîmes la route de Constantinople. Nous nous dirigions au nord, à travers un pays planté de cotonniers. Nous gravîmes une petite montagne; nous descendîmes dans une autre plaine, et nous vînmes, à cinq heures et demie du soir, coucher au kan de Kelembé. C'est vraisemblablement ce même lieu que Spon nomme *Basculembéi*, Tournefort *Baskelambai*, et Thévenot *Dgelembé*. Cette géographie turque est fort obscure dans les voyageurs. Chacun ayant suivi l'orthographe que lui dictoit son oreille, on a encore une peine infinie à faire la concordance des noms anciens et des noms

[1] M. de Choiseul est le seul qui la nomme. Tournefort parle d'une montagne appelée *Kircagan*. Paul Lucas, Pococke, Chandler, Spon, Smith, Dallaway, ne disent rien de Kircagach. D'Anville la passe sous silence. Les Mémoires de Peyssonel n'en parlent pas. Si elle se trouve dans quelques uns des innombrables Voyages en Orient, c'est d'une manière très obscure, et qui échappe entièrement à ma mémoire.

(*Note des deux premières éditions.*)

Kircagach se trouve, dit-on, sur une carte d'Arrowsmith.

modernes dans l'Anatolie. D'Anville n'est pas complet à cet égard; et malheureusement la carte de la Propontide, levée par ordre de M. de Choiseul, ne dessine que les côtes de la mer de Marmara.

J'allai me promener aux environs du village : le ciel étoit nébuleux, et l'air froid comme en France. C'étoit la première fois que je remarquois cette espèce de ciel dans l'Orient. Telle est la puissance de la patrie; j'éprouvois un plaisir secret à contempler ce ciel grisâtre et attristé, au lieu de ce ciel pur que j'avois eu si long-temps sur ma tête.

Si, dans sa course déplorée,
Il succombe au dernier sommeil,
Sans revoir la douce contrée
Où brilla son premier soleil;
Là, son dernier soupir s'adresse;
Là, son expirante tendresse
Veut que ses os soient ramenés :
D'une région étrangère
La terre seroit moins légère
A ses mânes abandonnés!

Le 8, au lever du jour, nous quittâmes notre gîte, et nous commençâmes à gravir une région montueuse qui seroit couverte d'une admirable forêt de chênes, de pins, de phyllyrea, d'andrachnés, de térébinthes, si les Turcs laissoient croître quelque chose; mais ils mettent le feu aux jeunes plants, et mutilent les gros arbres. Ce peuple détruit tout; c'est un véritable fléau [1]. Les villages, dans ces mon-

[1] Tournefort dit qu'on met le feu à ces forêts pour augmenter les pâturages : ce qui est très absurde de la part des Turcs, car le bois manque dans toute la Turquie, et les pâturages y sont abondants.

tagnes, sont pauvres; mais les troupeaux sont assez communs et très variés. Vous voyez dans la même cour des bœufs, des buffles, des moutons, des chèvres, des chevaux, des ânes, des mulets, mêlés à des poules, à des dindons, à des canards, à des oies. Quelques oiseaux sauvages, tels que les cigognes et les alouettes, vivent familièrement avec ces animaux domestiques; au milieu de ces hôtes paisibles règne le chameau, le plus paisible de tous.

Nous vînmes dîner à Geujouck : ensuite, continuant notre route, nous bûmes le café au haut de la montagne de Zebec; nous couchâmes à Chia-Ouse. Tournefort et Spon nomment sur cette route un lieu appelé *Courougonlgi*.

Nous traversâmes le 9 des montagnes plus élevées que celles que nous avions passées la veille. Wheler prétend qu'elles forment la chaîne du mont Timnus. Nous dînâmes à Manda-Fora. Spon et Tournefort écrivent Mandagoia : on y voit quelques colonnes antiques. C'est ordinairement la couchée : mais nous passâmes outre, et nous nous arrêtâmes à neuf heures du soir au café d'Emir-Capi, maison isolée au milieu des bois. Nous avions fait une route de treize heures : le maître du lieu venoit d'expirer. Il étoit étendu sur sa natte; on l'en ôta bien vite pour me la donner : elle étoit encore tiède, et déja tous les amis du mort avoient déserté la maison. Une espèce de valet qui restoit seul m'assura bien que son maître n'étoit pas mort de maladie contagieuse; je fis donc déployer ma couverture sur la natte, je me couchai et m'endormis. D'autres dormi-

ront à leur tour sur mon dernier lit, et ne penseront pas plus à moi que je ne pensai au Turc qui m'avoit cédé sa place : « On jette un peu de terre sur la tête, « et en voilà pour jamais[1]. »

Le 10, après six heures de marche, nous arrivâmes pour déjeuner au joli village de Souséverlé. C'est peut-être le Sousurluck de Thévenot ; et très certainement c'est le Sousighirli de Spon, et le Sousonghirli de Tournefort, c'est-à-dire le village des Buffles-d'Eau. Il est situé à la fin et sur le revers des montagnes que nous venions de passer. A cinq cents pas du village coule une rivière, et de l'autre côté de cette rivière s'étend une belle et vaste plaine. Cette rivière de Sousonghirli n'est autre chose que le Granique ; et cette plaine inconnue est la plaine de la Mysie[2].

Quelle est donc la magie de la gloire ! Un voyageur va traverser un fleuve qui n'a rien de remarquable : on lui dit que ce fleuve se nomme *Sousonghirli ;* il passe et continue sa route ; mais si quelqu'un lui crie : C'est le Granique ! il recule, ouvre des yeux étonnés, demeure les regards attachés sur le cours de l'eau, comme si cette eau avoit un pouvoir magique, ou comme si quelque voix extraordinaire se

[1] Pascal.

[2] Je ne sais d'après quel Mémoire ou quel voyageur d'Anville donne au Granique le nom d'*Ousvola*. La manière dont mon oreille a entendu prononcer le nom de ce fleuve, *Souséverlé*, se rapproche plus du nom écrit par d'Anville que Sousonghirli ou Sousurluck.

(*Note des deux premières éditions.*)

Spon et Tournefort prennent comme moi le Sousonghirli pour le Granique.

faisoit entendre sur la rive. Et c'est un seul homme qui immortalise ainsi un petit fleuve dans un désert! Ici tombe un empire immense; ici s'élève un empire encore plus grand; l'Océan indien entend la chute du trône qui s'écroule près des mers de la Propontide; le Gange voit accourir le Léopard aux quatre ailes[1], qui triomphe au bord du Granique; Babylone, que le roi bâtit dans l'éclat de sa puissance[2], ouvre ses portes pour recevoir un nouveau maître; Tyr, reine des vaisseaux[3], s'abaisse, et sa rivale sort des sables d'Alexandrie.

Alexandre commit des crimes : sa tête n'avoit pu résister à l'enivrement de ses succès; mais par quelle magnanimité ne racheta-t-il pas les erreurs de sa vie! Ses crimes furent toujours expiés par ses pleurs : tout, chez Alexandre, sortoit des entrailles. Il finit et commença sa carrière par deux mots sublimes. Partant pour combattre Darius, il distribue ses états à ses capitaines : « Que vous réservez-vous « donc ? » s'écrient ceux-ci étonnés.—« L'espérance! » — « A qui laissez-vous l'empire ? » lui disent les mêmes capitaines, comme il expiroit. — « Au plus « digne! » Plaçons entre ces deux mots la conquête du monde achevée avec trente-cinq mille hommes en moins de dix ans; et convenons que si quelque homme a ressemblé à un dieu parmi les hommes, c'étoit Alexandre. Sa mort prématurée ajoute même quelque chose de divin à sa mémoire; car nous le voyons toujours jeune, beau, triomphant, sans au-

[1] Daniel. [2] *Id.* [3] Isaïe.

cune de ces infirmités de corps, sans aucun de ces revers de fortune, que l'âge et le temps amènent. Cette divinité s'évanouit, et les mortels ne peuvent soutenir le poids de son ouvrage : « Son empire, dit « le prophète, est donné aux quatre vents du ciel[1]. »

Nous nous arrêtâmes pendant trois heures à Sousonghirli, et je les passai tout entières à contempler le Granique. Il est très encaissé; son bord occidental est roide et escarpé; l'eau brillante et limpide coule sur un fond de sable. Cette eau, dans l'endroit où je l'ai vue, n'a guère plus de quarante pieds de largeur, sur trois et demi de profondeur; mais au printemps elle s'élève et roule avec impétuosité.

Nous quittâmes Sousonghirli à deux heures de l'après-dîner; nous traversâmes le Granique, et nous nous avançâmes dans la plaine de la Mikalicie[2], qui étoit comprise dans la Mysie des anciens. Nous vînmes coucher à Tehutitsi, qui est peut-être le Squeticui de Tournefort. Le kan se trouvant rempli de voyageurs, nous nous établîmes sous de grands saules plantés en quinconce.

Le 11, nous partîmes au lever du jour, et, laissant à droite la route de Burse, nous continuâmes à marcher dans une plaine couverte de joncs terrestres, et où je remarquai les restes d'un aquéduc.

Nous arrivâmes à neuf heures du matin à Mikalitza, grande ville turque, triste et délabrée, située sur une rivière à laquelle elle donne son nom. Je

[1] Daniel. Voyez la note B, à la fin du volume.

[2] Tournefort écrit *Michalicie*.

ne sais si cette rivière n'est point celle qui sort du lac Abouilla : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on découvre au loin un lac dans la plaine. Dans ce cas, la rivière de Mikalitza seroit le Rhyndaque, autrefois le Lycus, qui prenoit sa source dans le Stagnum Artynia ; d'autant plus qu'elle a précisément à son embouchure la petite île (Besbicos) indiquée par les anciens. La ville de Mikalitza n'est pas très éloignée du Lopadion de Nicétas, qui est le Loupadi de Spon, le Lopadi, Loubat et Ouloubat de Tournefort. Rien n'est plus fatigant pour un voyageur que cette confusion dans la nomenclature des lieux ; et, si j'ai commis à ce propos des erreurs presque inévitables, je prie le lecteur de se souvenir que des hommes plus habiles que moi s'y sont trompés[1].

Nous abandonnâmes Mikalitza à midi, et nous descendîmes, en suivant le bord oriental de la rivière, vers des terres élevées qui forment la côte de la mer de Marmara, autrefois la Propontide. J'aperçus sur ma droite de superbes plaines, un grand lac, et dans le lointain la chaîne de l'Olympe : tout ce pays est magnifique. Après avoir chevauché une heure et demie, nous traversâmes la rivière sur

[1] Pendant que je fais tous ces calculs, il peut exister telle géographie, tel ouvrage où les points que je traite sont éclaircis. Cela ne fait pas que j'aie négligé ce que je devois savoir. Je dois connoître les grandes autorités ; mais comment exiger que j'aie lu les nouveautés qui paroissent en Europe tous les ans ? Je n'en ai malheureusement que trop lu. Parmi les ouvrages modernes sur la géographie, je dois remarquer toutefois le *Précis de la Géographie universelle*, de M. Malte-Brun, ouvrage excellent, où l'on trouve une érudition très rare, une critique sage, des aperçus nouveaux, un style clair, spirituel et toujours approprié au sujet.

un pont de bois, et nous parvînmes au défilé des hauteurs que nous avions devant nous. Là nous trouvâmes l'échelle ou le port de Mikalitza; je congédiai mon fripon de guide, et je retins mon passage sur une barque turque, prête à partir pour Constantinople.

A quatre heures de l'après-midi, nous commençâmes à descendre la rivière: il y a seize lieues de l'échelle de Mikalitza à la mer. La rivière étoit devenue un fleuve à peu près de la largeur de la Seine: elle couloit entre des monticules verts qui baignent leur pied dans les flots. La forme antique de notre galère, le vêtement oriental des passagers, les cinq matelots demi-nus qui nous tiroient à la cordelle, la beauté de la rivière, la solitude des coteaux, rendoient cette navigation pittoresque et agréable.

A mesure que nous approchions de la mer, la rivière formoit derrière nous un long canal au fond duquel on apercevoit les hauteurs d'où nous sortions, et dont les plans inclinés étoient colorés par un soleil couchant qu'on ne voyoit pas. Des cygnes voguoient devant nous, et des hérons alloient chercher à terre leur retraite accoutumée. Cela me rappeloit assez bien les fleuves et les scènes de l'Amérique, lorsque le soir je quittois mon canot d'écorce, et que j'allumois du feu sur un rivage inconnu. Tout à coup les collines entre lesquelles nous circulions venant à se replier à droite et à gauche, la mer s'ouvrit devant nous. Au pied des deux promontoires s'étendoit une terre basse à demi noyée, formée par les alluvions du fleuve. Nous vînmes mouiller sous cette

terre marécageuse, près d'une cabane, dernier kan de l'Anatolie.

Le 12, à quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre ; le vent étoit doux et favorable ; et nous nous trouvâmes en moins d'une demi-heure à l'extrémité des eaux du fleuve. Le spectacle mérite d'être décrit. L'aurore se levoit à notre droite par dessus les terres du continent ; à notre gauche s'étendoit la mer de Marmara ; la proue de notre barque regardoit une île ; le ciel à l'orient étoit d'un rouge vif, qui pâlissoit à mesure que la lumière croissoit ; l'étoile du matin brilloit dans cette lumière empourprée ; et au dessous de cette belle étoile on distinguoit à peine le croissant de la lune, comme le trait du pinceau le plus délié : un ancien auroit dit que Vénus, Diane et l'Aurore venoient lui annoncer le plus brillant des dieux. Ce tableau changeoit à mesure que je le contemplois : bientôt des espèces de rayons roses et verts, partant d'un centre commun, montèrent du levant au zénith ; ces couleurs s'effacèrent, se ranimèrent, s'effacèrent de nouveau, jusqu'à ce que le soleil paroissant sur l'horizon confondit toutes les nuances du ciel dans une universelle blancheur légèrement dorée.

Nous fîmes route au nord, laissant à notre droite les côtes de l'Anatolie : le vent tomba une heure après le lever du soleil, et nous avançâmes à la rame. Le calme dura toute la journée. Le coucher du soleil fut froid, rouge et sans accidents de lumière : l'horizon opposé étoit grisâtre, la mer plombée et sans oiseaux ; les côtes lointaines paroissoient

azurées, mais elles n'avoient aucun éclat. Le crépuscule dura peu, et fut remplacé subitement par la nuit. A neuf heures, le vent se leva du côté de l'est, et nous fîmes bonne route. Le 13, au retour de l'aube, nous nous trouvâmes sous la côte d'Europe, en travers du port Saint-Étienne: cette côte étoit basse et nue. Il y avoit deux mois, jour pour jour et presque heure pour heure, que j'étois sorti de la capitale des peuples civilisés, et j'allois entrer dans la capitale des peuples barbares. Que de choses n'avois-je point vues dans ce court espace de temps! Combien ces deux mois m'avoient vieilli!

A six heures et demie, nous passâmes devant la Poudrière, monument blanc et long, construit à l'italienne. Derrière ce monument s'étendoit la terre d'Europe; elle paroissoit plate et uniforme. Des villages annoncés par quelques arbres étoient semés çà et là; c'étoit un paysage de la Bauce après la moisson. Par dessus la pointe de cette terre qui se courboit en croissant devant nous, on découvroit quelques minarets de Constantinople.

A huit heures, un caïque vint à notre bord: comme nous étions presque arrêtés par le calme, je quittai la felouque, et je m'embarquai avec mes gens dans le petit bateau. Nous rasâmes la pointe d'Europe, où s'élève le château des Sept-Tours, vieille fortification gothique qui tombe en ruine. Constantinople, et surtout la côte d'Asie, étoient noyées dans le brouillard: les cyprès et les minarets que j'apercevois à travers cette vapeur présentoient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous appro-

chions de la pointe du sérail, le vent du nord se leva, et balaya en moins de quelques minutes la brume répandue sur le tableau; je me trouvai tout à coup au milieu du palais du commandeur des croyants : ce fut le coup de baguette d'un Génie. Devant moi le canal de la mer Noire serpentoit entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe : j'avois à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari; la terre d'Europe étoit à ma gauche; elle formoit, en se creusant, une large baie pleine de grands navires à l'ancre, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentoit en regard et en amphithéâtre Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari; les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevoient et se confondoient de toutes parts; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges; la mer qui étendoit sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui dérouloit au dessus un autre champ d'azur : voilà ce que j'admirois. On n'exagère point quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers[1].

Nous abordâmes à Galata : je remarquai sur-le-champ le mouvement des quais, et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers; ceux-ci annonçoient par la couleur diverse de leurs visages, par la différence de leur langage, de leurs habits, de leurs robes, de leurs chapeaux, de leurs bonnets,

[1] Je préfère pourtant la baie de Naples.

de leurs turbans, qu'ils étoient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière des deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roues, et les meutes de chiens sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruit de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étoient là que pour acheter, vendre et mourir. Les cimetières sans murs, et placés au milieu des rues, sont des bois magnifiques de cyprès : les colombes font leurs nids dans ces cyprès et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques qui n'ont de rapport ni avec les hommes modenres, ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés : on diroit qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Les tristes sons d'une mandoline sortent quelquefois du fond d'un café, et vous apercevez

d'infames enfants qui exécutent des danses honteuses devant des espèces de singes assis en rond sur de petites tables. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, Capitole de la servitude : c'est là qu'un gardien sacré conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple, et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice ; ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie.

On a tant de rélations de Constantinople, que ce seroit folie à moi de prétendre encore en parler[1]. Il y a plusieurs auberges à Péra qui ressemblent à celles des autres villes de l'Europe : les porteurs qui s'emparèrent de mes bagages me conduisirent à l'une de ces auberges. Je me rendis de là au palais de France. J'avois eu l'honneur de voir à Paris M. le général Sébastiani, ambassadeur de France à la Porte : non seulement il voulut bien exiger que je mangeasse tous les jours au palais, mais ce ne fut que sur mes instantes prières qu'il me permit de rester à l'auberge. MM. Franchini frères, premiers drogmans de l'ambassade, m'obtinrent, par l'ordre du général, les firmans nécessaires pour mon voyage

[1] On peut consulter Étienne de Byzance ; Gylli, *de Topographia Constantinopoleos* ; Du Cange, *Constantinopolis Christiana* ; Porter, *Observations on the religion, etc., of the Turks* ; Mouradgea d'Ohson, *Tableau de l'Empire ottoman* ; Dallaway, *Constantinople ancienne et moderne* ; Paul Lucas, Thévenot, Tournefort ; enfin le *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore, etc. etc.*

de Jérusalem; monsieur l'ambassadeur y joignit des lettres adressées au père gardien de Terre-Sainte et à nos consuls en Égypte et en Syrie. Craignant que je ne vinsse à manquer d'argent, il me permit de tirer sur lui des lettres de change à vue, partout où je pourrois en avoir besoin; enfin, joignant à ces services du premier ordre les attentions de la politesse, il voulut lui-même me faire voir Constantinople, et il se donna la peine de m'accompagner aux monuments les plus remarquables. Messieurs ses aides de camp et la légation entière me comblèrent de tant de civilités, que j'en étois véritablement confus : c'est un devoir pour moi de leur témoigner ici toute ma gratitude.

Je ne sais comment parler d'une autre personne que j'aurois dû nommer la première. Son extrême bonté étoit accompagnée d'une grace touchante et triste qui sembloit être un pressentiment de l'avenir: elle étoit pourtant heureuse, et une circonstance particulière augmentoit encore son bonheur: Moi-même j'ai pris part à cette joie qui devoit se changer en deuil. Quand je quittai Constantinople, madame Sébastiani étoit pleine de santé, d'espérance et de jeunesse; et je n'avois pas encore revu notre pays, qu'elle ne pouvoit déja plus entendre l'expression de ma reconnoissance :

. . . . Troja infelice sepultum
Detinet extremo terra aliena solo.

Il y avoit dans ce moment même à Constantinople une députation des pères de Terre-Sainte; ils

étoient venus réclamer la protection de l'ambassadeur contre la tyrannie des commandants de Jérusalem. Les pères me donnèrent des lettres de recommandation pour Jaffa. Par un autre bonheur, le bâtiment qui portoit les pélerins grecs en Syrie se trouvoit prêt à partir. Il étoit en rade, et il devoit mettre à la voile au premier bon vent : de sorte que, si mon voyage de la Troade avoit réussi, j'aurois manqué celui de la Palestine. Le marché fut bientôt conclu avec le capitaine[1]. Monsieur l'ambassadeur fit porter à bord les provisions les plus recherchées. Il me donna pour interprète un Grec appelé *Jean*, domestique de MM. Franchini. Comblé d'attentions, de vœux et de souhaits, le 18 septembre à midi, je fus conduit sur le vaisseau des pélerins.

J'avoue que si j'étois fâché de quitter des hôtes d'une bienveillance et d'une politesse aussi rares, j'étois cependant bien aise de sortir de Constantinople. Les sentiments qu'on éprouve malgré soi dans cette ville gâtent sa beauté : quand on songe que ces campagnes n'ont été habitées autrefois que par des Grecs du Bas-Empire, et qu'elles sont occupées aujourd'hui par des Turcs, on est choqué du contraste entre les peuples et les lieux ; il semble que des esclaves aussi vils et des tyrans aussi cruels n'auroient jamais dû déshonorer un séjour aussi magnifique. J'étois arrivé à Constantinople le jour même d'une révolution : les rebelles de la Romélie s'étoient avancés jusqu'aux portes de la ville. Obligé

[1] Voyez la note C, à la fin du volume.

de céder à l'orage, Selim avoit exilé et renvoyé des ministres désagréables aux janissaires; on attendoit à chaque instant que le bruit du canon annonçât la chute des têtes proscrites. Quand je contemplois les arbres et les palais du sérail, je ne pouvois me défendre de prendre en pitié le maître de ce vaste empire[1]. O que les despotes sont misérables au milieu de leur bonheur, foibles au milieu de leur puissance! Qu'ils sont à plaindre de faire couler les pleurs de tant d'hommes, sans être sûrs eux-mêmes de n'en jamais répandre, sans pouvoir jouir du sommeil dont ils privent l'infortuné!

Le séjour de Constantinople me pesoit. Je n'aime à visiter que les lieux embellis par les vertus ou par les arts, et je ne trouvois dans cette patrie des Phocas et des Bajazet ni les unes ni les autres. Mes souhaits furent bientôt remplis, car nous levâmes l'ancre le jour même de mon embarquement, à quatre heures du soir. Nous déployâmes la voile au vent du nord, et nous voguâmes vers Jérusalem sous la bannière de la croix qui flottoit aux mâts de notre vaisseau.

[1] La fin malheureuse de Sélim n'a que trop justifié cette pitié.

TROISIÈME PARTIE.

VOYAGE DE RHODES, DE JAFFA, DE BETHLÉEM, ET DE LA MER MORTE.

Nous étions sur le vaisseau à peu près deux cents passagers, hommes, femmes, enfants et vieillards. On voyoit autant de nattes rangées en ordre des deux côtés de l'entrepont. Une bande de papier, collée contre le bord du vaisseau, indiquoit le nom du propriétaire de la natte. Chaque pélerin avoit suspendu à son chevet son bourdon, son chapelet et une petite croix. La chambre du capitaine étoit occupée par les papas conducteurs de la troupe. A l'entrée de cette chambre, on avoit ménagé deux antichambres. J'avois l'honneur de loger dans un de ces trous noirs, d'environ six pieds carrés, avec mes deux domestiques; une famille occupoit vis-à-vis de moi l'autre appartement. Dans cette espèce de république, chacun faisoit son ménage à volonté : les femmes soignoient leurs enfants, les hommes fumoient ou préparoient leur dîner, les papas causoient ensemble. On entendoit de tous côtés le son des mandolines, des violons et des lyres. On chantoit, on dansoit, on rioit, on prioit. Tout le monde étoit dans la joie. On me disoit : Jérusalem! en me montrant le midi; et je répondois : Jérusalem! Enfin,

sans la peur, nous eussions été les plus heureuses gens du monde ; mais au moindre vent les matelots plioient les voiles, les pélerins crioient : *Christos, kyrie eleison!* L'orage passé, nous reprenions notre audace.

Au reste, je n'ai point remarqué le désordre dont parlent quelques voyageurs. Nous étions au contraire fort décents et fort réguliers. Dès le premier soir de notre départ, deux papas firent la prière, à laquelle tout le monde assista avec beaucoup de recueillement. On bénit le vaisseau ; cérémonie qui se renouveloit à chaque orage. Les chants de l'église grecque ont assez de douceur, mais peu de gravité. J'observai une chose singulière : un enfant commençoit le verset d'un psaume dans un ton aigu, et le soutenoit ainsi sur une seule note, tandis qu'un papas chantoit le même verset sur un air différent et en canon ; c'est-à-dire, commençant la phrase lorsque l'enfant en avoit déja passé le milieu. Ils ont un admirable *Kyrie eleison :* ce n'est qu'une note tenue par différentes voix, les unes graves, les autres aiguës, exécutant *andante* et *mezza voce*, l'octave, la quinte et la tierce. L'effet de ce *Kyrie* est surprenant pour la tristesse et la majesté : c'est sans doute un reste de l'ancien chant de la primitive église. Je soupçonne l'autre psalmodie d'appartenir à ce chant moderne introduit dans le rit grec vers le quatrième siècle, et dont saint Augustin avoit bien raison de se plaindre.

Dès le lendemain de notre départ la fièvre me reprit avec assez de violence : je fus obligé de rester

couché sur ma natte. Nous traversâmes rapidement la mer de Marmara (la Propontide). Nous passâmes devant la presqu'île de Cyzique, et à l'embouchure d'Ægos-Potamos. Nous rasâmes les promontoires de Sestos et d'Abydos : Alexandre et son armée, Xerxès et sa flotte, les Athéniens et les Spartiates, Héro et Léandre, ne purent vaincre le mal de tête qui m'accabloit; mais, lorsque, le 21 septembre à six heures du matin, on me vint dire que nous allions doubler le château des Dardanelles, la fièvre fut chassée par les souvenirs de Troie. Je me traînai sur le pont; mes premiers regards tombèrent sur un haut promontoire couronné par neuf moulins : c'étoit le cap Sigée. Au pied du cap je distinguois deux *tumulus*, les tombeaux d'Achille et de Patrocle. L'embouchure du Simoïs étoit à la gauche du château neuf d'Asie; plus loin, derrière nous, en remontant vers l'Hellespont, paroissoient le cap Rhétée et le tombeau d'Ajax. Dans l'enfoncement s'élevoit la chaîne du mont Ida, dont les pentes, vues du point où j'étois, paroissoient douces et d'une couleur harmonieuse. Ténédos étoit devant la proue du vaisseau : *est in conspectu Tenedos*.

Je promenois mes yeux sur ce tableau, et les ramenois malgré moi à la tombe d'Achille. Je répétois ces vers du poëte :

« L'armée des Grecs belliqueux élève sur le rivage « un monument vaste et admiré; monument que l'on « aperçoit de loin en passant sur la mer, et qui attirera les regards des générations présentes et des « races futures. »

Ἀμφ' αὐτοῖσι δ' ἔπειτα μέγαν καὶ ἀμύμονα τύμβον
Χεύαμεν Ἀργείων ἱερὸς στρατὸς αἰχμητάων
Ἀκτῇ ἐπὶ προυχούσῃ, ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ;
Ὥς κεν τηλεφανὴς ἐκ ποντόφιν ἀνδράσιν εἴη
Τοῖς οἳ νῦν γεγάασι καὶ οἳ μετόπισθεν ἔσονται.

ODYSS., lib. XXIV.

Les pyramides des rois égyptiens sont peu de chose, comparées à la gloire de cette tombe de gazon que chanta Homère, et autour de laquelle courut Alexandre.

J'éprouvai dans ce moment un effet remarquable de la puissance des sentiments et de l'influence de l'ame sur le corps. J'étois monté sur le pont avec la fièvre : le mal de tête cessa subitement; je sentis renaître mes forces; et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, toutes les forces de mon esprit : il est vrai que vingt-quatre heures après la fièvre étoit revenue.

Je n'ai rien à me reprocher : j'avois eu le dessein de me rendre par l'Anatolie à la plaine de Troie, et l'on a vu ce qui me força à renoncer à mon projet; j'y voulus aborder par mer, et le capitaine du vaisseau refusa obstinément de me mettre à terre, quoiqu'il y fût obligé par notre traité [1]. Dans le premier moment, ces contrariétés me firent beaucoup de peine, mais aujourd'hui je m'en console. J'ai tant été trompé en Grèce, que le même sort m'attendoit peut-être à Troie. Du moins j'ai conservé toutes mes illusions sur le Simoïs; j'ai de plus le

[1] Voyez ce traité sous la note C, à la fin de ce volume.

bonheur d'avoir salué une terre sacrée, d'avoir vu les flots qui la baignent, et le soleil qui l'éclaire.

Je m'étonne que les voyageurs, en parlant de la plaine de Troie, négligent presque toujours les souvenirs de l'*Énéide*. Troie a pourtant fait la gloire de Virgile comme elle a fait celle d'Homère. C'est une rare destinée pour un pays d'avoir inspiré les plus beaux chants des deux plus grands poëtes du monde. Tandis que je voyois fuir les rivages d'Ilion, je cherchois à me rappeler les vers qui peignent si bien la flotte grecque sortant de Ténédos, et s'avançant *per silentia lunæ*, à ces bords solitaires qui passoient tour à tour sous mes yeux. Bientôt des cris affreux succédoient au silence de la nuit, et les flammes du palais de Priam éclairoient cette mer où notre vaisseau voguoit paisiblement.

La muse d'Euripide, s'emparant aussi de ces douleurs, prolongea les scènes de deuil sur ces rivages tragiques.

LE CHŒUR.

« Hécube, voyez-vous Andromaque qui s'avance « sur un char étranger ? Son fils, le fils d'Hector, le « jeune Astyanax, suit le sein maternel. »

HÉCUBE.

« O femme infortunée, en quels lieux êtes-vous « conduite, entourée des armes d'Hector et des dé- « pouilles de la Phrygie ?... »

ANDROMAQUE.

« O douleurs ! »

HÉCUBE.

« Mes enfants !... »

ANDROMAQUE.

« Infortunée! »

HÉCUBE.

« Et mes enfants!... »

ANDROMAQUE.

« Accours, mon époux!... »

HÉCUBE.

« Oui, viens, fléau des Grecs! O le premier de « mes enfants! Rends à Priam, dans les enfers, « celle qui, sur la terre, lui fut si tendrement unie. »

LE CHOEUR.

« Il ne nous reste que nos regrets et les larmes « que nous versons sur ces ruines. Les douleurs ont « succédé aux douleurs..... Troie a subi le joug de « l'esclavage. »

HÉCUBE.

« Ainsi le palais où je devins mère est tombé! »

LE CHOEUR.

« O mes enfants, votre patrie est changée en « désert! etc.[1] »

Tandis que je m'occupois des douleurs d'Hécube, les descendants des Grecs avaient encore l'air, sur notre vaisseau, de se réjouir de la mort de Priam. Deux matelots se mirent à danser sur le pont, au son d'une lyre et d'un tambourin . ils exécutoient une espèce de pantomime. Tantôt ils levoient les bras au ciel, tantôt ils appuyoient une de leurs mains sur le côté, étendant l'autre main comme un orateur qui prononce une harangue. Ils portoient en-

[1] *Les Troyennes.* Théâtre des Grecs, traduction françoise.

suite cette même main au cœur, au front et aux yeux. Tout cela étoit entremêlé d'attitudes plus ou moins bizarres, sans caractère décidé, et assez semblables aux contorsions des Sauvages. On peut voir, au sujet des danses des Grecs modernes, les lettres de M. Guys et de Mme Chénier. A cette pantomime succéda une ronde, où la chaîne, passant et repassant par différents points, rappeloit assez bien les sujets de ces bas-reliefs où l'on voit des danses antiques. Heureusement l'ombre des voiles du vaisseau me déroboit un peu la figure et le vêtement des acteurs, et je pouvois transformer mes sales matelots en bergers de Sicile et d'Arcadie.

Le vent continuant à nous être favorable, nous franchîmes rapidement le canal qui sépare l'île de Ténédos du continent, et nous longeâmes la côte de l'Anatolie jusqu'au cap Baba, autrefois *Lectum Promontorium*. Nous portâmes alors à l'ouest pour doubler à l'entrée de la nuit la pointe de l'île de Lesbos. Ce fut à Lesbos que naquirent Sapho et Alcée, et que la tête d'Orphée vint aborder en répétant le nom d'Eurydice :

Ah! miseram Eurydicen, anima fugiente, vocabat.

Le 22 au matin la tramontane se leva avec une violence extraordinaire. Nous devions mouiller à Chio pour prendre d'autres pélerins; mais, par la frayeur et la mauvaise manœuvre du capitaine, nous fûmes obligés d'aller jeter l'ancre au port de Tchesmé, sur un fond de roc assez dangereux, près d'un grand vaisseau égyptien naufragé.

Ce port d'Asie a quelque chose de fatal. La flotte turque y fut brûlée, en 1770, par le comte Orlow, et les Romains y détruisirent les galères d'Antiochus, l'an 191 avant notre ère, si toutefois le Cyssus des anciens est le Tchesmé des modernes. M. de Choiseul a donné un plan et une vue de ce port. Le lecteur se souvient peut-être que j'étois presque entré à Tchesmé en faisant voile pour Smyrne, le 1er septembre, vingt et un jours avant mon second passage dans l'Archipel.

Nous attendîmes, le 22 et le 23, les pélerins de l'île de Chio. Jean descendit à terre et me fit une ample provision de grenades de Tchesmé : elles ont une grande réputation dans le Levant, quoiqu'elles soient inférieures à celle de Jaffa. Mais je viens de nommer Jean, et cela me rappelle que je n'ai point encore parlé au lecteur de ce nouvel interprète, successeur du bon Joseph. C'étoit l'homme le plus mystérieux que j'aie jamais rencontré : deux petits yeux enfoncés dans la tête et comme cachés par un nez fort saillant, deux moustaches rouges, une habitude continuelle de sourire, quelque chose de souple dans le maintien, donneront d'abord une idée de sa personne. Quand il avoit un mot à me dire, il commençoit par s'avancer de côté, et, après avoir fait un long détour, il venoit presqu'en rampant me chuchoter dans l'oreille la chose du monde la moins secrète. Aussitôt que je l'apercevois, je lui criois : Marchez droit et parlez haut ; conseil qu'on pourroit adresser à bien des gens. Jean avoit des intelligences avec les principaux papas : il racontoit

de moi des choses étranges; il me faisoit des compliments de la part des pélerins qui demeuroient à fond de cale, et que je n'avois pas remarqués. Au moment des repas, il n'avoit jamais d'appétit, tant il étoit au dessus des besoins vulgaires; mais aussitôt que Julien avoit achevé de dîner, ce pauvre Jean descendoit dans la chaloupe où l'on tenoit mes provisions, et, sous prétexte de mettre de l'ordre dans les paniers, il engloutissoit des morceaux de jambon, dévoroit une volaille, avaloit une bouteille de vin, et tout cela avec une telle rapidité qu'on ne voyoit pas le mouvement de ses lèvres. Il revenoit ensuite d'un air triste me demander si j'avois besoin de ses services. Je lui conseillois de ne pas se laisser aller au chagrin et de prendre un peu de nourriture, sans quoi il couroit le risque de tomber malade. Le Grec me croyoit sa dupe; et cela lui faisoit tant de plaisir, que je le lui laissois croire. Malgré ces petits défauts, Jean étoit au fond un très honnête homme, et il méritoit la confiance que ses maîtres lui accordoient. Au reste je n'ai tracé ce portrait, et quelques autres, que pour satisfaire au goût de ces lecteurs qui aiment à connoître les personnages avec lesquels on les fait vivre. Pour moi, si j'avois eu le talent de ces sortes de caricatures, j'aurois cherché soigneusement à l'étouffer; tout ce qui fait grimacer la nature de l'homme me semble peu digne d'estime : on sent bien que je n'enveloppe pas dans cet arrêt la bonne plaisanterie, la raillerie fine, la grande ironie du style oratoire, et le haut comique.

Dans la nuit du 22 au 23, le bâtiment chassa sur

son ancre, et nous pensâmes nous perdre sur les débris du vaisseau d'Alexandrie naufragé auprès de nous. Les pélerins de Chio arrivèrent le 23 à midi : ils étoient au nombre de seize. A dix heures du soir nous appareillâmes par une fort belle nuit, avec un vent d'est modéré, qui remonta au nord le 24 au lever du jour.

Nous passâmes entre Nicaria et Samos. Cette dernière île fut célèbre par sa fertilité, par ses tyrans, et surtout par la naissance de Pythagore. Le bel épisode de *Télémaque* a effacé tout ce que les poëtes nous ont dit de Samos. Nous nous engageâmes dans le canal que forment les Sporades, Pathmos, Leria, Cos, etc., et les rivages de l'Asie. Là serpentoit le Méandre, là s'élevoient Éphèse, Milet, Halicarnasse, Cnide : je saluois pour la dernière fois la patrie d'Homère, d'Hérodote, d'Hippocrate, de Thalès, d'Aspasie; mais je n'apercevois ni le temple d'Éphèse, ni le tombeau de Mausole, ni la Vénus de Cnide; et, sans les travaux de Pococke, de Wood, de Spon, de Choiseul, je n'aurois pu, sous un nom moderne et sans gloire, reconnoître le promontoire de Mycale.

Le 25, à six heures du matin, nous jetâmes l'ancre au port de Rhodes, afin de prendre un pilote pour la côte de Syrie. Je descendis à terre et je me fis conduire chez M. Magallon, consul françois. Toujours même réception, même hospitalité, même politesse. M. Magallon étoit malade; il voulut cependant me présenter au commandant turc, très bon homme, qui me donna un chevreau noir, et

me permit de me promener où je voudrois. Je lui montrai un firman qu'il mit sur sa tête, en me déclarant qu'il portoit ainsi tous les amis du grand-seigneur.

Il me tardoit de sortir de cette audience, pour jeter du moins un regard sur cette fameuse Rhodes où je ne devois passer qu'un moment.

Ici commençoit pour moi une antiquité qui formoit le passage entre l'antiquité grecque que je quittois, et l'antiquité hébraïque dont j'allois chercher les souvenirs. Les monuments des chevaliers de Rhodes ranimèrent ma curiosité un peu fatiguée des ruines de Sparte et d'Athènes. Des lois sages sur le commerce [1], quelques vers de Pindare sur l'épouse du Soleil et la fille de Vénus [2], des poëtes comiques, des peintres, des monuments plus grands que beaux; voilà, je crois, tout ce que rappelle au voyageur la Rhodes antique. Les Rhodiens étoient braves : il est assez singulier qu'ils se soient rendus célèbres dans les armes pour avoir soutenu un siége avec gloire, comme les chevaliers leurs successeurs. Rhodes, honorée de la présence de Cicéron et de Pompée, fut souillée par le séjour de Tibère. Les Perses s'emparèrent de Rhodes sous le règne d'Honorius. Elle fut prise ensuite par les généraux des califes l'an 647 de notre ère, et reprise par Anastase, empereur d'Orient. Les Vénitiens s'y établirent

[1] On peut consulter Leunclavius, dans son *Traité du droit maritime des Grecs et des Romains*. La belle ordonnance de Louis XIV sur la marine conserve plusieurs dispositions des lois rhodiennes.

[2] La nymphe Rhodos.

en 1203; Jean Ducas l'enleva aux Vénitiens. Les Turcs la conquirent sur les Grecs. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'en saisirent en 1304, 1308 ou 1319. Ils la gardèrent à peu près deux siècles, et la rendirent à Soliman II, le 25 décembre 1522. On peut consulter, sur Rhodes, Coronelli, Dapper, Savary et M. de Choiseul.

Rhodes m'offroit à chaque pas des traces de nos mœurs et des souvenirs de ma patrie. Je retrouvois une petite France au milieu de la Grèce :

> Procedo, et parvam Trojam simulataque magnis
> Pergama. . . . .
> Agnosco.

Je parcourois une longue rue, appelée encore *la rue des Chevaliers*. Elle est bordée de maisons gothiques; les murs de ces maisons sont parsemés de devises gauloises et des armoiries de nos familles historiques. Je remarquai les lis de France couronnés, et aussi frais que s'ils sortoient de la main du sculpteur. Les Turcs, qui ont mutilé partout les monuments de la Grèce, ont épargné ceux de la chevalerie : l'honneur chrétien a étonné la bravoure infidèle, et les Saladin ont respecté les Couci.

Au bout de la rue des Chevaliers on trouve trois arceaux gothiques qui conduisent au palais du grand-maître. Ce palais sert aujourd'hui de prison. Un couvent à demi ruiné, et desservi par deux moines, est tout ce qui rappelle à Rhodes cette religion qui y fit tant de miracles. Les pères me conduisirent à leur chapelle. On y voit une Vierge

gothique, peinte sur bois ; elle tient son enfant dans ses bras : les armes du grand-maître d'Aubusson sont gravées au bas du tableau. Cette antiquité curieuse fut découverte, il y a quelques années, par un esclave qui cultivoit le jardin du couvent. Il y a dans la chapelle un second autel dédié à saint Louis, dont on retrouve l'image dans tout l'Orient, et dont j'ai vu le lit de mort à Carthage. Je laissai quelques aumônes à cet autel, en priant les pères de dire une messe pour mon bon voyage, comme si j'avois prévu les dangers que je courrois sur les côtes de Rhodes à mon retour d'Égypte.

Le port marchand de Rhodes seroit assez sûr si l'on rétablissoit les anciens ouvrages qui le défendoient. Au fond de ce port s'élève un mur flanqué de deux tours. Ces deux tours, selon la tradition du pays, ont remplacé les deux rochers qui servoient de base au colosse. On sait que les vaisseaux ne passoient point entre les jambes de ce colosse, et je n'en parle que pour ne rien oublier.

Assez près de ce premier port se trouve la darse des galères et le chantier de construction. On y bâtissoit alors une frégate de trente canons avec des sapins tirés des montagnes de l'île ; ce qui m'a paru digne de remarque.

Les rivages de Rhodes, du côté de la Caramanie (la Doride et la Carie), sont à peu près au niveau de la mer; mais l'île s'élève dans l'intérieur, et l'on remarque surtout une haute montagne, aplatie à sa cime, citée par tous les géographes de l'antiquité. Il reste encore à Linde quelques vestiges du temple

de Minerve. Camire et Ialyse ont disparu. Rhodes fournissoit autrefois de l'huile à toute l'Anatolie; elle n'en a pas aujourd'hui assez pour sa propre consommation. Elle exporte encore un peu de blé. Les vignes donnent un vin très bon, qui ressemble à ceux du Rhône : les plants en ont peut-être été apportés du Dauphiné par les chevaliers de cette langue, d'autant plus qu'on appelle ces vins, comme en Chypre, *vins de Commanderie*.

Nos géographies nous disent que l'on fabrique à Rhodes des velours et des tapisseries très estimés : quelques toiles grossières, dont on fait des meubles aussi grossiers, sont, dans ce genre, le seul produit de l'industrie des Rhodiens. Ce peuple, dont les colonies fondèrent autrefois Naples et Agrigente, occupe à peine aujourd'hui un coin de son île déserte. Un aga, avec une centaine de janissaires dégénérés, suffisent pour garder un troupeau d'esclaves soumis. On ne conçoit pas comment l'Ordre de Malte n'a jamais essayé de rentrer dans ses anciens domaines; rien n'étoit plus aisé que de s'emparer de l'île de Rhodes : il eût été facile aux chevaliers d'en relever les fortifications, qui sont encore assez bonnes : ils n'en auroient point été chassés de nouveau; car les Turcs, qui les premiers en Europe ouvrirent la tranchée devant une place, sont maintenant le dernier des peuples dans l'art des siéges.

Je quittai M. Magallon le 25 à quatre heures du soir, après lui avoir laissé des lettres qu'il me promit de faire passer à Constantinople, par la Caramanie. Je rejoignis dans un caïque notre bâtiment

déja sous voile avec son pilote côtier; ce pilote étoit un Allemand établi à Rhodes depuis plusieurs années. Nous fîmes route pour reconnoître le cap à la pointe de la Caramanie, autrefois le promontoire de la Chimère en Lycie. Rhodes offroit au loin, derrière nous, une chaîne de côtes bleuâtres, sous un ciel d'or. On distinguoit dans cette chaîne deux montagnes carrées, qui paroissoient taillées pour porter des châteaux, et qui ressembloient assez par leur coupe aux Acropolis de Corinthe, d'Athènes et de Pergame.

Le 26 fut un jour malheureux. Le calme nous arrêta sous le continent de l'Asie, presqu'en face du cap Chélidonia, qui forme la pointe du golfe de Satalie. Je voyois à notre gauche les pics élevés du Cragus, et je me rappelois les vers des poëtes sur la froide Lycie. Je ne savois pas que je maudirois un jour les sommets de ce Taurus que je me plaisois à regarder, et que j'aimois à compter parmi les montagnes célèbres dont j'avois aperçu la cime. Les courants étoient violents et nous portoient en dehors, comme nous le reconnûmes le jour d'après. Le vaisseau, qui étoit sur son lest, fatiguoit beaucoup aux roulis: nous cassâmes la tête du grand mât et la vergue de la seconde voile du mât de misaine. Pour des marins aussi peu expérimentés, c'étoit un très grand malheur.

C'est véritablement une chose surprenante que de voir naviguer des Grecs. Le pilote est assis, les jambes croisées, la pipe à la bouche : il tient la barre du gouvernail, laquelle, pour être de niveau

avec la main qui la dirige, rase le plancher de la poupe. Devant ce pilote à demi couché, et qui n'a par conséquent aucune force, est une boussole qu'il ne connoît point et qu'il ne regarde pas. A la moindre apparence de danger, on déploie sur le pont des cartes françoises ou italiennes; tout l'équipage se couche à plat ventre; le capitaine à la tête; on examine la carte, on en suit les dessins avec le doigt; on tâche de reconnoître l'endroit où l'on est, chacun donne son avis: on finit par ne rien entendre à tout ce grimoire des Francs; on reploie la carte; on amène les voiles, ou l'on fait vent arrière: alors on reprend la pipe et le chapelet; on se recommande à la Providence, et l'on attend l'événement. Il y a tel bâtiment qui parcourt ainsi deux ou trois cents lieues hors de sa route, et qui aborde en Afrique au lieu d'arriver en Syrie; mais tout cela n'empêche pas l'équipage de danser au premier rayon du soleil. Les anciens Grecs n'étoient, sous plusieurs rapports, que des enfants aimables et crédules, qui passoient de la tristesse à la joie avec une extrême mobilité; les Grecs modernes ont conservé une partie de ce caractère: heureux du moins de trouver dans leur légèreté une ressource contre leurs misères!

Le vent du nord reprit son cours vers les huit heures du soir, et l'espoir de toucher bientôt au terme du voyage ranima la gaîté des pélerins. Notre pilote allemand nous annonça qu'au lever du jour nous apercevrions le cap Saint-Iphane, dans l'île de Chypre. On ne songea plus qu'à jouir de la vie.

Tous les soupers furent apportés sur le pont; on étoit divisé par groupes; chacun envoyoit à son voisin la chose qui manquoit à ce voisin. J'avois adopté la famille qui logeoit devant moi, à la porte de la chambre du capitaine; elle étoit composée d'une femme, de deux enfants et d'un vieillard, père de la jeune pélerine. Ce vieillard accomplissoit pour la troisième fois le voyage de Jérusalem; il n'avoit jamais vu de pélerin latin, et ce bon homme pleuroit de joie en me regardant : je soupai donc avec cette famille. Je n'ai guère vu de scènes plus agréables et plus pittoresques. Le vent étoit frais, la mer belle, la nuit sereine. La lune avoit l'air de se balancer entre les mâts et les cordages du vaisseau; tantôt elle paroissoit hors des voiles, et tout le navire étoit éclairé; tantôt elle se cachoit sous les voiles, et les groupes des pélerins rentroient dans l'ombre. Qui n'auroit béni la religion, en songeant que ces deux cents hommes, si heureux dans ce moment, étoient pourtant des esclaves courbés sous un joug odieux? Ils alloient au tombeau de Jésus-Christ oublier la gloire passée de leur patrie, et se consoler de leurs maux présents. Et que de douleurs secrètes ne déposeroient-ils pas bientôt à la crèche du Sauveur! Chaque flot qui poussoit le vaisseau vers le saint rivage emportoit une de nos peines.

Le 27 au matin, à la grande surprise du pilote, nous nous trouvâmes en pleine mer, et nous n'apercevions aucune terre. Le calme survint : la consternation étoit générale. Où étions-nous? étions-nous en dehors ou en dedans de l'île de Chypre? On

passa toute la journée dans cette singulière contestation. Parler de faire le point ou de prendre hauteur eût été de l'hébreu pour nos marins. Quand la brise se leva vers le soir, ce fut un autre embarras. Quelle aire de vent devions-nous tenir? Le pilote, qui se croyoit entre la côte septentrionale de l'île de Chypre et le golfe de Satalie, vouloit mettre le cap au midi pour reconnoître la première; mais il fût résulté de là que, si nous avions dépassé l'île, nous serions allés, par cette pointe du compas, droit en Égypte. Le capitaine prétendoit qu'il falloit porter au nord, afin de retrouver la côte de la Caramanie : c'étoit retourner sur nos pas : d'ailleurs le vent étoit contraire pour cette route. On me demanda mon avis, car, dans les cas un peu difficiles, les Grecs et les Turcs ont toujours recours aux Francs. Je conseillai de cingler à l'est, par une raison évidente : nous étions en dedans ou en dehors de l'île de Chypre; or, dans ces deux cas, en courant au levant, nous faisions bonne route. De plus, si nous étions en dedans de l'île, nous ne pouvions manquer de voir la terre à droite ou à gauche en très peu de temps, soit au cap Anémur en Caramanie, ou au cap Cornachitti en Chypre. Nous en serions quittes pour doubler la pointe orientale de cette île, et pour descendre ensuite le long de la côte de Syrie.

Cet avis parut le meilleur, et nous mîmes la proue à l'est. Le 28, à cinq heures du matin, à notre grande joie, nous eûmes connoissance du cap de Gatte, dans l'île de Chypre; il nous restoit au nord, à environ huit ou dix lieues. Ainsi, nous nous trouvions

en dehors de l'île, et nous étions dans la vraie direction de Jaffa. Les courants nous avoient portés au large, vers le sud-ouest.

Le vent tomba à midi. Le calme continua le reste de la journée et se prolongea jusqu'au 29. Nous reçûmes à bord trois nouveaux passagers, deux bergeronnettes et une hirondelle. Je ne sais ce qui avoit pu engager les premières à quitter les troupeaux; quant à la dernière, elle alloit peut-être en Syrie, et elle venoit peut-être de France. J'étois bien tenté de lui demander des nouvelles de ce toit paternel que j'avois quitté depuis si long-temps[1]. Je me rappelle que dans mon enfance je passois des heures entières à voir, avec je ne sais quel plaisir triste, voltiger les hirondelles en automne; un secret instinct me disoit que je serois voyageur comme ces oiseaux. Ils se réunissoient, à la fin du mois de septembre, dans les joncs d'un grand étang : là, poussant des cris et exécutant mille évolutions sur les eaux, ils sembloient essayer leurs ailes et se préparer à de longs pélerinages. Pourquoi, de tous les souvenirs de l'existence, préférons-nous ceux qui remontent vers notre berceau? Les jouissances de l'amour-propre, les illusions de la jeunesse ne se présentent point avec charme à la mémoire; nous y trouvons au contraire de l'aridité ou de l'amertume; mais les plus petites circonstances réveillent au fond du cœur les émotions du premier âge, et toujours avec un attrait nouveau. Au bord des lacs

[1] Voyez *les Martyrs*, livre XI.

de l'Amérique, dans un désert inconnu qui ne raconte rien au voyageur, dans une terre qui n'a pour elle que la grandeur de sa solitude, une hirondelle suffisoit pour me retracer les scènes des premiers jours de ma vie, comme elle me les a rappelées sur la mer de Syrie, à la vue d'une terre antique, retentissante de la voix des siècles et des traditions de l'histoire.

Les courants nous ramenoient maintenant sur l'île de Chypre. Nous découvrîmes ses côtes sablonneuses, basses, et en apparence arides. La Mythologie avoit placé dans ces lieux ses fables les plus riantes[1] :

> Ipsa Paphum sublimis abit, sedesque revisit
> Læta suas, ubi templum illi, centumque Sabæo.
> Thure calent aræ, sertisque recentibus halant[2].

Il vaut mieux, pour l'île de Chypre, s'en tenir à la poésie qu'à l'histoire, à moins qu'on ne prenne plaisir à se rappeler une des plus criantes injustices des Romains et une expédition honteuse de Caton. Mais c'est une singulière chose à se représenter que les temples d'Amathonte et d'Idalie convertis en donjons dans le moyen âge. Un gentilhomme françois étoit roi de Paphos, et des barons couverts de leurs hoquetons étoient cantonnés dans les sanctuaires de Cupidon et des Graces. On peut voir dans l'*Archipel* de Dapper toute l'histoire de Chypre : l'abbé Mariti a fait connoître les révolutions mo-

[1] Voyez *les Martyrs*, livre XVII.
[2] Voyez la note D, à la fin du volume.

dernes et l'état actuel de cette île, encore importante aujourd'hui par sa position.

Le temps étoit si beau et l'air si doux, que tous les passagers restoient la nuit sur le pont. J'avois disputé un petit coin du gaillard d'arrière à deux gros caloyers qui ne me l'avoient cédé qu'en grommelant. C'étoit là que je dormois le 30 septembre, à six heures du matin, lorsque je fus éveillé par un bruit confus de voix : j'ouvris les yeux et j'aperçus les pélerins qui regardoient vers la proue du vaisseau. Je demandai ce que c'étoit ; on me cria : *Signor, il Carmelo!* le Carmel ! Le vent s'étoit levé la veille à huit heures du soir, et dans la nuit nous étions arrivés à la vue des côtes de Syrie. Comme j'étois couché tout habillé, je fus bientôt debout, m'enquérant de la montagne sacrée. Chacun s'empressoit de me la montrer de la main, mais je n'apercevois rien, à cause du soleil qui commençoit à se lever en face de nous. Ce moment avoit quelque chose de religieux et d'auguste ; tous les pélerins, le chapelet à la main, étoient restés en silence dans la même attitude, attendant l'apparition de la Terre-Sainte ; le chef des papas prioit à haute voix : on n'entendoit que cette prière et le bruit de la course du vaisseau que le vent le plus favorable poussoit sur une mer brillante. De temps en temps un cri s'élevoit de la proue quand on revoyoit le Carmel. J'aperçus enfin moi-même cette montagne comme une tache ronde au dessous des rayons du soleil. Je me mis alors à genoux à la manière des Latins. Je ne sentis point cette espèce de trouble que j'éprouvai en découvrant

les côtes de la Grèce : mais la vue du berceau des Israélites et de la patrie des chrétiens me remplit de crainte et de respect. J'allois descendre sur la terre des prodiges, aux sources de la plus étonnante poésie, aux lieux où, même humainement parlant, s'est passé le plus grand événement qui ait jamais changé la face du monde, je veux dire la venue du Messie; j'allois aborder à ces rives, que visitèrent comme moi Godefroy de Bouillon, Raimond de Saint-Gilles, Tancrède-le-Brave, Hugues-le-Grand, Richard Cœur-de-Lion, et ce saint Louis dont les vertus furent admirées des infidèles. Obscur pélerin, comment oserois-je fouler un sol consacré par tant de pélerins illustres ?

A mesure que nous avancions et que le soleil montoit dans le ciel, les terres se découvroient devant nous. La dernière pointe que nous apercevions au loin, à notre gauche vers le nord, étoit la pointe de Tyr; venoient ensuite le cap Blanc, Saint-Jean-d'Acre, le mont Carmel, avec Caïfe à ses pieds; Tartoura, autrefois Dora; le Château-Pélerin, et Césarée, dont on voit les ruines. Jaffa devoit être sous la proue même du vaisseau, mais on ne le distinguoit point encore; ensuite la côte s'abaissoit insensiblement jusqu'à un dernier cap au midi, où elle sembloit s'évanouir : là commencent les rivages de l'ancienne Palestine, qui vont rejoindre ceux de l'Égypte, et qui sont presque au niveau de la mer. La terre, dont nous pouvions être à huit ou dix lieues, paroissoit généralement blanche avec des ondulations noires, produites par des ombres; rien

ne formoit saillie dans la ligne oblique qu'elle traçoit du nord au midi : le mont Carmel même ne se détachoit point sur le plan ; tout étoit uniforme et mal teint. L'effet général étoit à peu près celui des montagnes du Bourbonnois, quand on les regarde des hauteurs de Tarare. Une file de nuages blancs et dentelés suivoit à l'horizon la direction des terres, et sembloit en répéter l'aspect dans le ciel.

Le vent nous manqua à midi ; il se leva de nouveau à quatre heures ; mais, par l'ignorance du pilote, nous dépassâmes le but. Nous voguions à pleines voiles sur Gaza, lorsque des pélerins reconnurent, à l'inspection de la côte, la méprise de notre Allemand ; il fallut virer de bord ; tout cela fit perdre du temps, et la nuit survint. Nous approchions cependant de Jaffa, on voyoit même les feux de la ville, lorsque, le vent du nord-ouest venant à souffler avec une nouvelle force, la peur s'empara du capitaine ; il n'osa chercher la rade de nuit : tout à coup il tourna la proue au large et regagna la haute mer.

J'étois appuyé sur la poupe, et je regardois avec un vrai chagrin s'éloigner la terre. Au bout d'une demi-heure j'aperçus comme la réverbération lointaine d'un incendie sur la cime d'une chaîne de montagnes : ces montagnes étoient celles de la Judée. La lune, qui produisoit l'effet dont j'étois frappé, montra bientôt son disque large et rougissant au dessus de Jérusalem. Une main secourable sembloit élever ce phare au sommet de Sion pour nous guider à la Cité-Sainte. Malheureusement nous

ne suivîmes pas comme les mages l'astre salutaire, et sa clarté ne nous servit qu'à fuir le port que nous avions tant désiré.

Le lendemain, mercredi 1er octobre, au point du jour, nous nous trouvâmes affalés à la côte, presqu'en face de Césarée : il nous fallut remonter au midi le long de la terre. Heureusement le vent étoit bon, quoique foible. Dans le lointain s'élevoit l'amphithéâtre des montagnes de la Judée. Du pied de ces montagnes une vaste plaine descendoit jusqu'à la mer. On y voyoit à peine quelques traces de culture, et pour toute habitation un château gothique en ruine, surmonté d'un minaret croulant et abandonné. Au bord de la mer, la terre se terminoit par des falaises jaunes ondées de noir, qui surplomboient une grève où nous voyions et où nous entendions se briser les flots. L'Arabe, errant sur cette côte, suit d'un œil avide le vaisseau qui passe à l'horizon : il attend la dépouille du naufragé au même bord où Jésus-Christ ordonnoit de nourrir ceux qui ont faim, et de vêtir ceux qui sont nus.

A deux heures de l'après-midi nous revîmes enfin Jaffa. On nous avoit aperçus de la ville. Un bateau se détacha du port, et s'avança au devant de nous. Je profitai de ce bateau pour envoyer Jean à terre. Je lui remis la lettre de recommandation que les commissaires de Terre-Sainte m'avoient donnée à Constantinople, et qui étoit adressée aux pères de Jaffa. J'écrivis en même temps un mot à ces pères.

Une heure après le départ de Jean, nous vînmes jeter l'ancre devant Jaffa, la ville nous restant au

sud-est; et le minaret de la mosquée à l'est quart sud-est. Je marque ici les rumbs du compas par une raison assez importante : les vaisseaux latins mouillent ordinairement plus au large, ils sont alors sur un banc de rochers qui peut couper les câbles, tandis que les bâtiments grecs, en se rapprochant de la terre, se trouvent sur un fond moins dangereux, entre la darse de Jaffa et le banc de rochers.

Jaffa ne présente qu'un méchant amas de maisons rassemblées en rond, et disposées en amphithéâtre sur la pente d'une côte élevée. Les malheurs que cette ville a si souvent éprouvés y ont multiplié les ruines. Un mur qui par ses deux points vient aboutir à la mer l'enveloppe du côté de terre, et la met à l'abri d'un coup de main.

Des caïques s'avancèrent bientôt de toutes parts pour chercher les pélerins : le vêtement, les traits, le teint, l'air de visage, la langue des patrons de ces caïques, m'annoncèrent sur-le-champ la race arabe et la frontière du désert. Le débarquement des passagers s'exécuta sans tumulte, quoique avec un empressement très légitime. Cette foule de vieillards, d'hommes, de femmes et d'enfants ne fit point entendre, en mettant le pied sur la Terre-Sainte, ces cris, ces pleurs, ces lamentations dont on s'est plu à faire des peintures imaginaires et ridicules. On étoit fort calme; et de tous les pélerins, j'étois certainement le plus ému.

Je vis enfin venir un bateau dans lequel je distinguai mon domestique grec accompagné de trois religieux. Ceux-ci me reconnurent à mon habit franc,

et me firent des salutations de la main, de l'air le plus affectueux. Ils arrivèrent bientôt à bord. Quoique ces pères fussent Espagnols et qu'ils parlassent un italien difficile à entendre, nous nous serrâmes la main comme de véritables compatriotes. Je descendis avec eux dans la chaloupe; nous entrâmes dans le port par une ouverture pratiquée entre des rochers, et dangereuse même pour un caïque. Les Arabes du rivage s'avancèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, afin de nous charger sur leurs épaules. Il se passa là une scène assez plaisante: mon domestique étoit vêtu d'une redingote blanchâtre; le blanc étant la couleur de distinction chez les Arabes, ils jugèrent que mon domestique étoit le scheik. Ils se saisirent de lui, et l'emportèrent en triomphe malgré ses protestations, tandis que, grace à mon habit bleu, je me sauvois obscurément sur le dos d'un mendiant déguenillé.

Nous nous rendîmes à l'hospice des pères, simple maison de bois bâtie sur le port, et jouissant d'une belle vue de la mer. Mes hôtes me conduisirent d'abord à la chapelle, que je trouvai illuminée, et où ils remercièrent Dieu de leur avoir envoyé un frère: touchantes institutions chrétiennes, par qui le voyageur trouve des amis et des secours dans les pays les plus barbares; institutions dont j'ai parlé ailleurs, et qui ne seront jamais assez admirées.

Les trois religieux qui étoient venus me chercher à bord se nommoient *Jean Truylos Penna*, *Alexandre Roma*, et *Martin Alexano* : ils composoient alors

tout l'hospice, le curé, dom Juan de la Conception, étant absent.

En sortant de la chapelle, les pères m'installèrent dans ma cellule, où il y avoit une table, un lit, de l'encre, du papier, de l'eau fraîche et du linge blanc. Il faut descendre d'un bâtiment grec chargé de deux cents pèlerins pour sentir le prix de tout cela. A huit heures du soir, nous passâmes au réfectoire. Nous y trouvâmes deux autres pères venus de Rama, et partant pour Constantinople : le père Manuel Sancia et le père François Muñoz. On dit en commun le *Benedicite*, précédé du *De profundis*; souvenir de la mort que le christianisme mêle à tous les actes de la vie pour les rendre plus graves, comme les anciens le mêloient à leurs banquets pour rendre leurs plaisirs plus piquants. On me servit, sur une petite table propre et isolée, de la volaille, du poisson, d'excellents fruits, tels que des grenades, des pastèques, des raisins, et des dattes dans leur primeur; j'avois à discrétion le vin de Chypre et le café du Levant. Tandis que j'étois comblé de biens, les pères mangeoient un peu de poisson sans sel et sans huile. Ils étoient gais avec modestie, familiers avec politesse; point de questions inutiles, point de vaine curiosité. Tous les propos rouloient sur mon voyage, sur les mesures à prendre pour me le faire achever en sûreté : « Car, me disoient-ils, nous répondons « maintenant de vous à votre patrie. » Ils avoient déjà dépêché un exprès au scheik des Arabes de la montagne de Judée, et un autre au père procureur de Rama. « Nous vous recevons, me disoit le père

« François Muñoz, avec un cœur *limpido e bianco.* » Il étoit inutile que ce religieux espagnol m'assurât de la sincérité de ses sentiments, je les aurois facilement devinés à la pieuse franchise de son front et de ses regards.

Cette réception si chrétienne et si charitable dans une terre où le christianisme et la charité ont pris naissance, cette hospitalité apostolique dans un lieu où le premier des apôtres prêcha l'Évangile, me touchoient jusqu'au cœur : je me rappelois que d'autres missionnaires m'avoient reçu avec la même cordialité dans les déserts de l'Amérique. Les religieux de Terre-Sainte ont d'autant plus de mérite, qu'en prodiguant aux pélerins de Jérusalem la charité de Jésus-Christ, ils ont gardé pour eux la Croix qui fut plantée sur ces mêmes bords. Ce père au cœur *limpido e bianco* m'assuroit encore qu'il trouvoit la vie qu'il menoit depuis cinquante ans *un vero paradiso.* Veut-on savoir ce que c'est que ce paradis ? Tous les jours une avanie, la menace des coups de bâton, des fers et de la mort. Ces religieux, à la dernière fête de Pâques, ayant lavé des linges de l'autel, l'eau, imprégnée d'amidon, coula en dehors de l'hospice, et blanchit une pierre. Un Turc passe, voit cette pierre, et va déclarer au cadi que les pères ont réparé leur maison. Le cadi se transporte sur les lieux, décide que la pierre, qui étoit noire, est devenue blanche ; et, sans écouter les religieux, il les oblige à payer dix bourses. La veille même de mon arrivée à Jaffa, le père procureur de l'hospice avoit été menacé de la corde par un

domestique de l'aga en présence de l'aga même. Celui-ci se contenta de rouler paisiblement sa moustache, sans daigner dire un mot favorable au *chien.* Voilà le véritable paradis de ces moines, qui, selon quelques voyageurs, sont de petits souverains en Terre-Sainte, et jouissent des plus grands honneurs.

A dix heures du soir, mes hôtes me reconduisirent par un long corridor à ma cellule. Les flots se brisoient avec fracas contre les rochers du port : la fenêtre fermée, on eût dit d'une tempête; la fenêtre ouverte, on voyoit un beau ciel, une lune paisible, une mer calme, et le vaisseau des pélerins mouillé au large. Les pères sourirent de la surprise que me causa ce contraste. Je leur dis en mauvais latin : *Ecce monachis similitudo mundi : quantumcumque mare fremitum reddat eis placidæ semper undæ videntur, omnia tranquillitas serenis animis.*

Je passai une partie de la nuit à contempler cette mer de Tyr, que l'Écriture appelle la *Grande-Mer,* et qui porta les flottes du roi prophète quand elles alloient chercher les cèdres du Liban et la pourpre de Sidon; cette mer où Léviathan laisse des traces comme des abîmes[1]; cette mer à qui le Seigneur donna des barrières et des portes[2]; cette mer qui vit Dieu et qui s'enfuit[3]. Ce n'étoient là ni l'Océan sauvage du Canada, ni les flots riants de la Grèce. Au midi s'étendoit l'Égypte où le Seigneur étoit entré sur un nuage léger, pour sécher les canaux du Nil, et renverser les idoles[4]; au nord s'élevoit la

[1] Job. [2] *Id.* [3] Ps. [4] Is., cap. XIX, I.

reine des cités dont les marchands étoient des princes[1] : *Ululate, naves maris, quia devastata est fortitudo vestra !.... Attrita est civitas vanitatis, clausa est omnis domus nullo introeunte... quia hæc erunt in medio terræ... quomodo si paucæ olivæ quæ remanserunt excutiantur ex olea, et racemi, cum fuerit finita vindemia.* « Hurlez, vaisseaux de « la mer, parce que votre force est détruite... La « ville des vanités est abattue ; toutes les maisons en « sont fermées, et personne n'y entre plus... Ce qui « restera d'hommes en ces lieux sera comme quel- « ques olives demeurées sur l'arbre après la récolte, « comme quelques raisins suspendus au cep après « la vendange. » Voilà d'autres antiquités expliquées par un autre poëte : Isaïe succède à Homère.

Et ce n'étoit pas tout encore ; car la mer que je contemplois baignoit, à ma droite, les campagnes de la Galilée, et, à ma gauche, la plaine d'Ascalon : dans les premières je retrouvois les traditions de la vie patriarcale et de la Nativité du Sauveur ; dans la seconde je rencontrois les souvenirs des Croisades et les ombres des héros de la *Jérusalem :*

Grande e mirabil cosa era il vedere
Quando quel campo e questo a fronte venne :
Come spiegate in ordine le schiere,
Di mover già, già d'assalire accenne :
Sparse al vento ondeggiando ir le bandiere
E ventolar su i grand cimier le penne :
Abiti, fregi, imprese, e arme, e colori
D' oro e di ferro, al sol lampi, e fulgori.

[1] Is., cap. XXIII, 14 ; XXIV, 10, 13.

« Quel grand et admirable spectacle, de voir les deux camps s'avancer front contre front, les bataillons se déployer en ordre, impatients de marcher, impatients de combattre ! Les bannières ondoyantes flottent dans les airs, et le vent agite les panaches sur les hauts cimiers. Les habits, les franges, les devises, les couleurs, les armes d'or et de fer resplendissent aux feux du soleil. »

J. B. Rousseau nous peint ensuite le succès de cette journée :

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon ;
Et du vent du midi la dévorante haleine
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossements blanchis dans les champs d'Ascalon.

Ce fut à regret que je m'arrachai au spectacle de cette mer qui réveille tant de souvenirs ; mais il fallut céder au sommeil.

Le père Juan de la Conception, curé de Jaffa et président de l'hospice, arriva le lendemain matin, 2 octobre. Je voulois parcourir la ville et rendre visite à l'aga, qui m'avoit envoyé complimenter ; le président me détourna de ce dessein :

« Vous ne connoissez pas ces gens-ci, me dit-il : « ce que vous prenez pour une politesse est un es- « pionnage. On n'est venu vous saluer que pour « savoir qui vous êtes, si vous êtes riche, si on « peut vous dépouiller. Voulez-vous voir l'aga ? Il « faudra d'abord lui porter des présents : il ne « manquera pas de vous donner malgré vous une

« escorte pour Jérusalem ; l'aga de Rama augmentera « cette escorte ; les Arabes, persuadés qu'un riche « Franc va en pélerinage au Saint-Sépulcre, augmen- « teront les droits de Caffaro, ou vous attaqueront. « A la porte de Jérusalem, vous trouverez le camp « du pacha de Damas, qui est venu lever les contri- « butions, avant de conduire la caravane à la Mecque : « votre appareil donnera de l'ombrage à ce pacha, « et vous exposera à des avanies. Arrivé à Jérusalem, « on vous demandera trois ou quatre mille piastres « pour l'escorte. Le peuple, instruit de votre arrivée, « vous assiégera de telle manière, qu'eussiez-vous « des millions, vous ne satisferiez pas son avidité. « Les rues seront obstruées sur votre passage, et « vous ne pourrez entrer aux saints lieux, sans cou- « rir les risques d'être déchiré. Croyez-moi, demain « nous nous déguiserons en pélerins, et nous irons « ensemble à Rama ; là, je recevrai la réponse de « mes exprès ; si elle est favorable, vous partirez « dans la nuit, vous arriverez sain et sauf, à peu de « frais, à Jérusalem. »

Le père appuya son raisonnement de mille exemples, et en particulier de celui d'un évêque polonois, à qui un trop grand air de richesse pensa coûter la vie, il y a deux ans. Je ne rapporte ceci que pour montrer à quel degré la corruption, l'amour de l'or, l'anarchie et la barbarie sont poussés dans ce pays.

Je m'abandonnai donc à l'expérience de mes hôtes, et je me renfermai dans l'hospice, où je passai une agréable journée dans des entretiens

paisibles. J'y reçus la visite de M. Contessini, qui aspiroit au vice-consulat de Jaffa, et de MM. Damiens père et fils, François d'origine, jadis établis auprès de Djezzar, à Saint-Jean-d'Acre. Ils me racontèrent des choses curieuses sur les derniers événements de la Syrie; ils me parlèrent de la renommée que l'Empereur et nos armes ont laissée au désert. Les hommes sont encore plus sensibles à la réputation de leur pays hors de leur pays, que sous le toit paternel; et l'on a vu les émigrés françois réclamer leur part des victoires qui sembloient les condamner à un exil éternel[1].

Je passai cinq jours à Jaffa à mon retour de Jérusalem, et je l'examinai dans le plus grand détail: je ne devrois donc en parler qu'à cette époque; mais, pour suivre l'ordre de ma marche, je placerai ici mes observations; d'ailleurs, après la description des saints lieux, il est probable que les lecteurs ne prendroient pas un grand intérêt à celle de Jaffa.

Jaffa s'appeloit autrefois *Joppé*, ce qui signifie belle ou agréable, *pulchritudo aut decor,* dit Adrichomius. D'Anville dérive le nom actuel de Jaffa d'une forme primitive de Joppé, qui est Japho[2]. Je remarquerai qu'il y avoit dans le pays des Hébreux une autre cité du nom de *Jaffa,* qui fut prise par les

[1] Jacques II, qui perdoit un royaume, exprima le même sentiment au combat de la Hogue.

[2] Je sais qu'on prononce en Syrie *Yáfa,* et M. de Volney l'écrit ainsi; mais je ne sais point l'arabe; je n'ai d'ailleurs aucune autorité pour réformer l'orthographe de d'Anville et de tant d'autres savants écrivains.

Romains : ce nom a peut-être été transporté ensuite à Joppé. S'il faut en croire les interprètes et Pline lui-même, l'origine de cette ville remonteroit à une haute antiquité, puisque Joppé auroit été bâtie avant le déluge. On dit que ce fut à Joppé que Noé entra dans l'arche. Après la retraite des eaux, le patriarche donna en partage à Sem, son fils aîné, toutes les terres dépendantes de la ville fondée par son troisième fils Japhet. Enfin Joppé, selon les traditions du pays, garde la sépulture du second père du genre humain.

Selon Pococke, Shaw et peut-être d'Anville, Joppé tomba en partage à Éphraïm, et forma la partie occidentale de cette tribu, avec Ramlé et Lydda. Mais d'autres auteurs, entre autres Adrichomius, Roger, etc., placent Joppé sous la tribu de Dan. Les Grecs étendirent leurs fables jusqu'à ces rivages. Ils disoient que Joppé tiroit son nom d'une fille d'Éole. Ils plaçoient dans le voisinage de cette ville l'aventure de Persée et d'Andromède. Scaurus, selon Pline, apporta de Joppé à Rome les os du monstre marin suscité par Neptune. Pausanias prétend qu'on voyoit près de Joppé une fontaine où Persée lava le sang dont le monstre l'avoit couvert ; d'où il arriva que l'eau de cette fontaine demeura teinte d'une couleur rouge. Enfin saint Jérôme raconte que de son temps on montroit encore à Joppé le rocher et l'anneau auxquels Andromède fut attachée.

Ce fut à Joppé qu'abordèrent les flottes d'Hyram, chargées de cèdres pour le temple, et que s'embarqua le prophète Jonas lorsqu'il fuyoit devant la

face du Seigneur. Joppé tomba cinq fois entre les mains des Égyptiens, des Assyriens et des différents peuples qui firent la guerre aux Juifs avant l'arrivée des Romains en Asie. Elle devint une des onze Toparchies où l'idole Ascarlen étoit adorée. Judas Machabée brûla cette ville, dont les habitants avoient massacré deux cents Juifs. Saint Pierre y ressuscita Tabithe, et y reçut chez Simon le corroyeur les hommes venus de Césarée. Au commencement des troubles de la Judée, Joppé fut détruite par Cestius. Des pirates en ayant relevé les murs, Vespasien la saccagea de nouveau, et mit garnison dans la citadelle.

On a vu que Joppé existoit encore environ deux siècles après, du temps de saint Jérôme, qui la nomme *Japho*. Elle passa avec toute la Syrie sous le joug des Sarrasins. On la retrouve dans les historiens des Croisades. L'Anonyme qui commence la collection, *Gesta Dei per Francos*, raconte que, l'armée des Croisés étant sous les murs de Jérusalem, Godefroy de Bouillon envoya Raymond Pilet, Achard de Mommellou et Guillaume de Sabran pour garder les vaisseaux génois et pisans arrivés au port de Jaffa : *Qui fideliter custodirent homines et naves in portu Japhiæ*. Benjamin de Tudèle en parle à peu près à cette époque sous le nom de *Gapha: Quinque abhinc leucis est Gapha, olim Japho, aliis* Joppe *dicta, ad mare sita; ubi unus tantum Judæus, isque lanæ inficiendæ artifex est.* Saladin reprit Jaffa sur les Croisés, et Richard Cœur-de-Lion l'enleva à Saladin. Les Sarrasins y rentrèrent et massacrèrent les

chrétiens. Mais, lors du premier voyage de saint Louis en Orient, elle n'étoit plus au pouvoir des infidèles; car elle étoit tenue par Gautier de Brienne, qui prenoit le titre de comte de Japhe, selon l'orthographe du sire de Joinville.

« Et quand le comte de Japhe vit que le roy venoit, « il assorta et mist son chastel de Japhe en tel point, « qu'il ressembloit bien une bonne ville deffensable. « Car à chascun creneau de son chastel il y avoit « bien cinq cents hommes, à tout chascun une targe « et ung penoncel à ses armes. La quelle chose estoit « fort belle à veoir. Car ses armes estoient de fin or, « à une croix de gueules patées faicte moult riche« ment. Nous nous logeasmes aux champs tout à « l'entour d'icelui chastel de Japhe qui estoit séant « rez de la mer et en une isle. Et fist commancer le « roy à faire fermer et édifier une bourge tout à « l'entour du chastel, dès l'une des mers jusques à « l'autre, en ce qu'il y avoit de terre. »

Ce fut à Jaffa que la reine, femme de saint Louis, accoucha d'une fille nommée *Blanche*, et saint Louis reçut dans la même ville la nouvelle de la mort de sa mère. Il se jeta à genoux et s'écria : « Je « vous rends graces, mon Dieu! de ce que vous m'a« vez prêté madame ma chère mère tant qu'il a plu « à votre volonté; et de ce que maintenant, selon « votre bon plaisir, vous l'avez retirée à vous. Il « est vrai que je l'aimois sur toutes les créa« tures du monde, et elle le méritoit; mais puisque « vous me l'avez ôtée, votre nom soit béni éternel« lement. »

Jaffa, sous la domination des chrétiens, avoit un évêque suffragant du siége de Césarée. Quand les chevaliers eurent été contraints d'abandonner entièrement la Terre-Sainte, Jaffa retomba, avec toute la Palestine, sous le joug des soudans d'Égypte, et ensuite sous la domination des Turcs.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours on retrouve Joppé ou Jaffa dans tous les voyages à Jérusalem; mais la ville, telle qu'on la voit aujourd'hui, n'a guère plus d'un siècle d'existence, puisque Monconys, qui visita la Palestine en 1647, ne trouva à Jaffa qu'un château et trois cavernes creusées dans le roc. Thévenot ajoute que les moines de Terre-Sainte avoient élevé devant les cavernes des baraques de bois, et que les Turcs contraignirent les pères de les démolir. Cela explique un passage de la relation d'un religieux vénitien. Ce religieux raconte qu'à leur arrivée à Jaffa on renfermoit les pélerins dans une caverne. Breve, Opdam, Deshayes, Nicole le Huen, Barthélemi de Salignac, Duloir, Zuallart, le père Roger, et Pierre de la Vallée, sont unanimes sur le peu d'étendue et la misère de Jaffa.

On peut voir dans M. de Volney ce qui concerne la moderne Jaffa, l'histoire des siéges qu'elle a soufferts pendant les guerres de Dâher et d'Aly-Bey, ainsi que les autres détails sur la bonté de ses fruits, l'agrément de ses jardins, etc. J'ajouterai quelques remarques.

Indépendamment des deux fontaines de Jaffa, citées par les voyageurs, on trouve des eaux douces

le long de la mer, en remontant vers Gaza; il suffit de creuser avec la main dans le sable pour faire sourdre au bord même de la vague une eau fraîche: j'ai fait moi-même, avec M. Contessini, cette curieuse expérience, depuis l'angle méridional de la ville jusqu'à la demeure d'un santon, que l'on voit à quelque distance sur la côte.

Jaffa, déja si maltraitée dans les guerres de Dâher, a beaucoup souffert par les derniers événements. Les François, commandés par l'Empereur, la prirent d'assaut en 1799. Lorsque nos soldats furent retournés en Égypte, les Anglois, unis aux troupes du grand-visir, bâtirent un bastion à l'angle sud-est de la ville. Abou-Marra, favori du grand-visir, fut nommé commandant de la ville. Djezzar, pacha d'Acre, ennemi du grand-visir, vint mettre le siége devant Jaffa après le départ de l'armée ottomane. Abou-Marra se défendit vaillamment pendant neuf mois, et trouva moyen de s'échapper par mer. Les ruines qu'on voit à l'orient de la ville sont les fruits de ce siége. Après la mort de Djezzar, Abou-Marra fut nommé pacha de Gedda, sur la mer Rouge. Le nouveau pacha prit sa route à travers la Palestine; par une de ces révoltes si communes en Turquie, il s'arrêta dans Jaffa, et refusa de se rendre à son pachalic. Le pacha d'Acre, Suleiman-Pacha, second successeur de Djezzar [1], reçut ordre d'attaquer le rebelle, et Jaffa fut assiégée de nouveau. Après une

[1] Le successeur immédiat de Djezzar s'appeloit *Ismaël-Pacha.* Il s'étoit saisi de l'autorité à la mort de Djezzar.

assez foible résistance, Abou-Marra se réfugia auprès de Mahamet-Pacha-Adem, alors élevé au pachalic de Damas.

J'espère qu'on voudra bien pardonner l'aridité de ces détails, à cause de l'importance que Jaffa avoit autrefois, et de celle qu'elle a acquise dans ces derniers temps.

J'attendois avec impatience le moment de mon départ pour Jérusalem. Le 3 octobre, à quatre heures de l'après-midi, mes domestiques se revêtirent de sayons de poils de chèvre, fabriqués dans la haute Égypte, et tels que les portent les Bédouins; je mis par dessus mon habit une robe semblable à celle de Jean et de Julien, et nous montâmes sur de petits chevaux. Des bâts nous servoient de selles; nous avions les pieds passés dans des cordes en guise d'étriers. Le président de l'hospice marchoit à notre tête, comme un simple frère; un Arabe presque nu nous montroit le chemin, et un autre Arabe nous suivoit, chassant devant lui un âne chargé de nos bagages. Nous sortîmes par les derrières du couvent, et nous gagnâmes la porte de la ville, du côté du midi, à travers les décombres des maisons détruites dans les derniers siéges. Nous cheminâmes d'abord au milieu des jardins, qui devoient être charmants autrefois : le père Neret et M. de Volney en ont fait l'éloge. Ces jardins ont été ravagés par les différents partis qui se sont disputé les ruines de Jaffa : mais il y reste encore des grenadiers, des figuiers de Pharaon, des citronniers, quelques palmiers, des buissons de nopals, et des pommiers, que l'on cul-

tive aussi dans les environs de Gaza, et même au couvent du mont Sinaï.

Nous nous avançâmes dans la plaine de Saron, dont l'Écriture loue la beauté [1]. Quand le père Neret y passa, au mois d'avril 1713, elle étoit couverte de tulipes : « La variété de leur couleur, dit-il, « forme un agréable parterre. » Les fleurs qui couvrent au printemps cette campagne célèbre sont les roses blanches et roses, le narcisse, l'anémone, les lis blancs et jaunes, les giroflées, et une espèce d'immortelle très odorante. La plaine s'étend le long de la mer, depuis Gaza au midi jusqu'au mont Carmel au nord. Elle est bornée au levant par les montagnes de Judée et de Samarie. Elle n'est pas d'un niveau égal : elle forme quatre plateaux qui sont séparés les uns des autres par un cordon de pierres nues et dépouillées. Le sol est une arène fine, blanche et rouge, et qui paroît, quoique sablonneuse, d'une extrême fertilité. Mais, grace au despotisme musulman, ce sol n'offre de toutes parts que des chardons, des herbes sèches et flétries, entremêlées de chétives plantations de coton, de doura, d'orge et de froment. Çà et là paroissent quelques villages toujours en ruine, quelques bouquets d'oliviers et de sycomores. A moitié chemin de Rama à Jaffa, on trouve un puits indiqué par tous les voyageurs : l'abbé Mariti en fait l'histoire, afin d'avoir le plaisir d'opposer l'utilité d'un santon turc à l'inutilité d'un religieux

[1] Voyez *les Martyrs*, livre XVII.

chrétien. Près de ce puits on remarque un bois d'oliviers plantés en quinconce, et dont la tradition fait remonter l'origine au temps de Godefroy de Bouillon. On découvre de ce lieu Rama ou Ramlé, située dans un endroit charmant, à l'extrémité d'un des plateaux ou des plis de la plaine. Avant d'y entrer nous quittâmes le chemin pour visiter une citerne, ouvrage de la mère de Constantin[1]. On y descend par vingt-sept marches; elle a trente-trois pas de long sur trente de large; elle est composée de vingt-quatre arches, et reçoit les pluies par vingt-quatre ouvertures. De là, à travers une forêt de nopals, nous nous rendîmes à la tour des Quarante-Martyrs, aujourd'hui le minaret d'une mosquée abandonnée, autrefois le clocher d'un monastère dont il reste d'assez belles ruines : ces ruines consistent en des espèces de portiques assez semblables à ceux des écuries de Mécène à Tibur; ils sont remplis de figuiers sauvages. On veut que Joseph, la Vierge et l'Enfant se soient arrêtés dans ce lieu lors de la fuite en Égypte; ce lieu certainement seroit charmant pour y peindre le repos de la sainte Famille; le génie de Claude Lorrain semble avoir deviné ce paysage, à en juger par son admirable tableau du palais Doria à Rome.

[1] Si l'on en croyoit les traditions du pays, sainte Hélène auroit élevé tous les monuments de la Palestine, ce qui ne se peut accorder avec le grand âge de cette princesse quand elle fit le pélerinage de Jérusalem. Mais il est certain cependant, par le témoignage unanime d'Eusèbe, de saint Jérôme, et de tous les historiens ecclésiastiques, qu'Hélène contribua puissamment au rétablissement des saints lieux.

Sur la porte de la tour on lit une inscription arabe, rapportée par M. de Volney : tout près de là est une antiquité miraculeuse décrite par Muratori.

Après avoir visité ces ruines, nous passâmes près d'un moulin abandonné : M. de Volney le cite comme le seul qu'il eût vu en Syrie; il y en a plusieurs autres aujourd'hui. Nous descendîmes à Rama et nous arrivâmes à l'hospice des moines de Terre-Sainte. Ce couvent avoit été saccagé cinq années auparavant, et l'on me montra le tombeau d'un des frères qui périt dans cette occasion. Les religieux venoient enfin d'obtenir avec beaucoup de peine la permission de faire à leur monastère les réparations les plus urgentes.

De bonnes nouvelles m'attendoient à Rama : j'y trouvai un drogman du couvent de Jérusalem, que le gardien envoyoit au devant de moi. Le chef arabe que les pères avoient fait avertir, et qui me devoit servir d'escorte, rôdoit à quelque distance dans la campagne; car l'aga de Rama ne permettoit pas aux Bédouins d'entrer dans la ville. La tribu la plus puissante des montagnes de Judée fait sa résidence au village de Jérémie : elle ouvre et ferme à volonté le chemin de Jérusalem aux voyageurs. Le scheik de cette tribu étoit mort depuis très peu de temps. Il avoit laissé son fils Utman sous la tutelle de son oncle Abou-Gosh : celui-ci avoit deux frères, Djiaber et Ibraïm-Habd-el-Rouman, qui m'accompagnèrent à mon retour.

Il fut convenu que je partirois au milieu de la

nuit. Comme le jour n'étoit pas encore à sa fin, nous soupâmes sur les terrasses qui forment le toit du couvent. Les monastères de Terre-Sainte ressemblent à des forteresses lourdes et écrasées, et ne rappellent en aucune façon les monastères de l'Europe. Nous jouissions d'une vue charmante : les maisons de Rama sont des cahuttes de plâtre, surmontées d'un petit dôme tel que celui d'une mosquée ou d'un tombeau de santon; elles semblent placées dans un bois d'oliviers, de figuiers, de grenadiers, et sont entourées de grands nopals qui affectent des formes bizarres, et entassent en désordre les unes sur les autres leurs palettes épineuses. Du milieu de ce groupe confus d'arbres et de maisons s'élancent les plus beaux palmiers de l'Idumée. Il y en avoit un surtout dans la cour du couvent que je ne me lassois point d'admirer : il montoit en colonne à la hauteur de plus de trente pieds, puis épanouissoit avec grace ses rameaux recourbés, au dessous desquels les dattes à moitié mûres pendoient comme des cristaux de corail.

Rama est l'ancienne Arimathie, patrie de cet homme juste qui eut la gloire d'ensevelir le Sauveur. Ce fut à Lod, Lydda ou Diospolis, village à une demi-lieue de Rama, que saint Pierre opéra le miracle de la guérison du paralytique. Pour ce qui concerne Rama, considérée sous les rapports du commerce, on peut consulter les *Mémoires* du baron de Tott, et le *Voyage* de M. de Volney.

Nous sortîmes de Rama le 4 octobre à minuit. Le père président nous conduisit par des chemins

détournés à l'endroit où nous attendoit Abou-Gosh, et retourna ensuite à son couvent. Notre troupe étoit composée du chef arabe, du drogman de Jérusalem, de mes deux domestiques, et du Bédouin de Jaffa qui conduisoit l'âne chargé du bagage. Nous gardions toujours la robe et la contenance de pauvres pélerins latins, mais nous étions armés sous nos habits.

Après avoir chevauché une heure sur un terrain inégal, nous arrivâmes à quelques masures placées au haut d'une éminence rocailleuse. Nous franchîmes un des ressauts de la plaine, et, au bout d'une autre heure de marche, nous parvînmes à la première ondulation des montagnes de Judée. Nous tournâmes par un ravin raboteux autour d'un monticule isolé et aride. Au sommet de ce tertre on entrevoyoit un village en ruine et les pierres éparses d'un cimetière abandonné : ce village porte le nom du *Latroun* ou du Larron : c'est la patrie du criminel qui se repentit sur la croix, et qui fit faire au Christ son dernier acte de miséricorde. Trois milles plus loin, nous entrâmes dans les montagnes. Nous suivions le lit desséché d'un torrent : la lune, diminuée d'une moitié, éclairoit à peine nos pas dans ces profondeurs; les sangliers faisoient entendre autour de nous un cri singulièrement sauvage. Je compris à la désolation de ces bords comment la fille de Jephté vouloit pleurer sur la montagne de Judée, et pourquoi les prophètes alloient gémir sur les hauts lieux. Quand le jour fut venu, nous nous trouvâmes au milieu

d'un labyrinthe de montagnes de forme conique, à peu près semblables entre elles et enchaînées l'une à l'autre par la base. La roche qui formoit le fond de ces montagnes perçoit la terre. Ses bandes ou ses corniches parallèles étoient disposées comme les gradins d'un amphithéâtre romain, ou comme ces murs en échelons avec lesquels on soutient les vignes dans les vallées de la Savoie [1]. A chaque redan du rocher croissoient des touffes de chênes nains, des buis et des lauriers-roses. Dans le fond des ravins s'élevoient des oliviers; et quelquefois ces arbres formoient des bois entiers sur le flanc des montagnes. Nous entendîmes crier divers oiseaux, entre autres des geais. Parvenus au plus haut point de cette chaîne, nous découvrîmes, derrière nous (au midi et à l'occident), la plaine de Saron jusqu'à Jaffa, et l'horizon de la mer jusqu'à Gaza; devant nous (au nord et au levant), s'ouvroit le vallon de Saint-Jérémie, et dans la même direction, sur le haut d'un rocher, on apercevoit au loin une vieille forteresse appelée *le Château des Machabées*. On croit que l'auteur des *Lamentations* vint au monde dans le village qui a retenu son nom au milieu de ces montagnes [2] : il est certain que la tristesse de ces lieux semble respirer dans les cantiques du prophète des douleurs.

Cependant, en approchant de Saint-Jérémie, je fus un peu consolé par un spectacle inattendu. Des

[1] On les soutenoit autrefois de la même manière en Judée.

[2] Cette tradition du pays ne tient pas contre la critique.

troupeaux de chèvres à oreilles tombantes, des moutons à larges queues, des ânes qui rappeloient par leur beauté l'onagre des Écritures, sortoient du village au lever de l'aurore. Des femmes arabes faisoient sécher des raisins dans les vignes; quelques unes avoient le visage couvert d'un voile, et portoient sur leur tête un vase plein d'eau, comme les filles de Madian. La fumée du hameau montoit en vapeur blanche aux premiers rayons du jour; on entendoit des voix confuses, des chants, des cris de joie : cette scène formoit un contraste agréable avec la désolation du lieu et les souvenirs de la nuit.

Notre chef arabe avoit reçu d'avance le droit que la tribu exige des voyageurs, et nous passâmes sans obstacle. Tout à coup je fus frappé de ces mots prononcés distinctement en françois : « En avant : Marche! » Je tournai la tête, et j'aperçus une troupe de petits Arabes tout nus qui faisoient l'exercice avec des bâtons de palmier. Je ne sais quel vieux souvenir de ma première vie me tourmente : et quand on me parle d'un soldat françois, le cœur me bat; mais voir de petits Bédouins dans les montagnes de la Judée imiter nos exercices militaires et garder le souvenir de notre valeur; les entendre prononcer ces mots qui sont, pour ainsi dire, les mots d'ordre de nos armées, et les seuls que sachent nos grenadiers, il y auroit eu de quoi toucher un homme moins amoureux que moi de la gloire de sa patrie. Je ne fus pas si effrayé que Robinson quand il entendit parler son perroquet, mais je ne fus pas moins charmé que ce fameux voyageur. Je donnai

quelques médins au petit bataillon, en lui disant : « En avant : Marche ! » Et afin de ne rien oublier, je lui criai : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » comme les compagnons de Godefroy et de saint Louis.

De la vallée de Jérémie nous descendîmes dans celle de Térébinthe. Elle est plus profonde et plus étroite que la première. On y voit des vignes, et quelques roseaux de doura. Nous arrivâmes au torrent où David enfant prit les cinq pierres dont il frappa le géant Goliath. Nous passâmes ce torrent sur un pont de pierre, le seul qu'on rencontre dans ces lieux déserts : le torrent conservoit encore un peu d'eau stagnante. Tout près de là, à main gauche, sous un village appelé *Kaloni*, je remarquai parmi des ruines plus modernes les débris d'une fabrique antique. L'abbé Mariti attribue ce monument à je ne sais quels moines. Pour un voyageur italien, l'erreur est grossière. Si l'architecture de ce monument n'est pas hébraïque, elle est certainement romaine : l'aplomb, la taille et le volume des pierres ne laissent aucun doute à ce sujet.

Après avoir passé le torrent, on découvre le village de Keriet-Lefta au bord d'un autre torrent desséché qui ressemble à un grand chemin poudreux. El-Biré se montre au loin, au sommet d'une haute montagne, sur la route de Nablous, Nabolos, ou Nabolosa, la Sichem du royaume d'Israël, et la Néapolis des Hérodes. Nous continuâmes à nous enfoncer dans un désert, où des figuiers sauvages clair-semés étaloient au vent du midi leurs feuilles noircies. La terre, qui jusqu'alors avoit conservé

quelque verdure se dépouilla, les flancs des montagnes s'élargirent, et prirent à la fois un air plus grand et plus stérile. Bientôt toute végétation cessa : les mousses même disparurent. L'amphithéâtre des montagnes se teignit d'une couleur rouge et ardente. Nous gravîmes pendant une heure ces régions attristées pour atteindre un col élevé que nous voyions devant nous. Parvenus à ce passage, nous cheminâmes pendant une autre heure sur un plateau nu semé de pierres roulantes. Tout à coup, à l'extrémité de ce plateau, j'aperçus une ligne de murs gothiques flanqués de tours carrées, et derrière lesquels s'élevoient quelques pointes d'édifices. Au pied de ces murs paroissoit un camp de cavalerie turque dans toute la pompe orientale. Le guide s'écria : « El-Cods ! » La Sainte (Jérusalem) ! et il s'enfuit au grand galop [1].

Je conçois maintenant ce que les historiens et les voyageurs rapportent de la surprise des Croisés et des pélerins, à la première vue de Jérusalem [2].

[1] Abou-Gosh, quoique sujet du grand-seigneur, avoit peur d'être *avanisé* et bâtonné par le pacha de Damas, dont nous apercevions le camp.

[2] *O bone Jesu ! ut castra tua viderunt hujus terrenæ* Jerusalem *muros, quantos exitus aquarum oculi eorum deduxerunt ! Et mox terræ procumbentia, sonitu oris et nutu inclinati corporis Sanctum Sepulchrum tuum salutaverunt ; et te, qui in eo jacuisti, ut sedentem in dextera Patris, ut venturum Judicem omnium, adoraverunt.* Rob., *Monachus*, libr. IX.

Ubi vero ad locum ventum est, unde ipsam turritam Jerusalem *possent admirari, quis quam multas ediderint lachrymas digne recenseat ? Quis affectus illos convenienter exprimat ? Extorquebat gaudium suspiria, et singultus generabat immensa lætitia. Omnes, visa* Jerusalem, *substiterunt, et adoraverunt, et flexo poplite terram sanctam deosculati sunt : omnes*

Je puis assurer que quiconque a eu comme moi la patience de lire à peu près deux cents relations modernes de la Terre-Sainte, les compilations rabbiniques, et les passages des anciens sur la Judée, ne connoît rien du tout encore. Je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur de ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, depuis Abraham jusqu'à Godefroy de Bouillon, pensant au monde entier changé par la mission du Fils de l'homme, et cherchant vainement ce Temple dont *il ne reste pas pierre sur pierre*. Quand je vivrois mille ans, jamais je n'oublierai ce désert qui semble respirer encore la grandeur de Jéhova, et les épouvantements de la mort[1].

Les cris du drogman, qui me disoit de serrer

nudis pedibus ambularent, nisi metus hostilis eos armatos incedere debere præciperet. Ibant, et flebant; et qui orandi gratia convenerant, pugnaturi prius arma deferebant. Fleverunt igitur super illam, super quam et Christus illorum fleverat : et mirum in modum, super quam flebant, feria tertia, octavo idus junii, obsederunt : Obsederunt, inquam, non tanquam novercam privigni, sed quasi matrem filii. BALDRIC., *Hist. Jerosol.*, lib. IV.

Le Tasse a imité ce passage :

> Ecco apparir Gierusalem si vede;
> Ecco additar Gierusalem si scorge;
> Ecco da mille voci unitamente
> Gierusalemme salutar si sente, etc. etc.

Les strophes qui suivent sont admirables :

> Al grand piacer che quella prima vista
> Dolcemente spirò nell' altrui petto,
> Alta contrizion successe, etc.

[1] Nos anciennes Bibles françoises appellent la Mort *le Roi des épouvantements*.

notre troupe parce que nous allions entrer dans le camp, me tirèrent de la stupeur où la vue des lieux saints m'avoit jeté. Nous passâmes au milieu des tentes; ces tentes étoient de peaux de brebis noires : il y avoit quelques pavillons de toile rayée, entre autres, celui du pacha. Les chevaux sellés et bridés étoient attachés à des piquets. Je fus surpris de voir quatre pièces d'artillerie à cheval; elles étoient bien montées, et le charronnage m'en parut anglois. Notre mince équipage et nos robes de pélerins excitoient la risée des soldats. Comme nous approchions de la porte de la ville, le pacha sortoit de Jérusalem. Je fus obligé d'ôter promptement le mouchoir que j'avois jeté sur mon chapeau pour me défendre du soleil, dans la crainte de m'attirer une disgrace pareille à celle du pauvre Joseph à Tripolizza.

Nous entrâmes dans Jérusalem par la porte des Pélerins. Auprès de cette porte s'élève la tour de David, plus connue sous le nom de *la tour des Pisans*. Nous payâmes le tribut, et nous suivîmes la rue qui se présentoit devant nous : puis, tournant à gauche, entre des espèces de prisons de plâtre qu'on appelle des maisons, nous arrivâmes, à midi 22 minutes, au monastère des pères latins. Il étoit envahi par les soldats d'Abdallah, qui se faisoient donner tout ce qu'ils trouvoient à leur convenance.

Il faut être dans la position des pères de Terre-Sainte pour comprendre le plaisir que leur causa mon arrivée. Ils se crurent sauvés par la présence d'un seul François. Je remis au père Bonaventure

de Nola, gardien du couvent, une lettre de M. le général Sébastiani. « Monsieur, me dit le gardien, « c'est la Providence qui vous amène. Vous avez des « firmans de route? Permettez-nous de les envoyer « au Pacha; il saura qu'un François est descendu « au couvent; il nous croira spécialement protégés « par l'Empereur. L'année dernière il nous contrai- « gnit de payer soixante mille piastres; d'après l'u- « sage, nous ne lui en devons que quatre mille, « encore à titre de simple présent. Il veut cette année « nous arracher la même somme, et il nous menace « de se porter aux dernières extrémités, si nous la « refusons. Nous serons obligés de vendre les vases « sacrés; car depuis quatre ans nous ne recevons plus « aucune aumône de l'Europe: si cela continue, nous « nous verrons forcés d'abandonner la Terre-Sainte, « et de livrer aux mahométans le tombeau de Jésus- « Christ. »

Je me trouvai trop heureux de pouvoir rendre ce léger service au gardien. Je le priai toutefois de me laisser aller au Jourdain, avant d'envoyer les firmans, pour ne pas augmenter les difficultés d'un voyage toujours dangereux: Abdallah auroit pu me faire assassiner en route, et rejeter le tout sur les Arabes.

Le père Clément Perès, procureur général du couvent, homme très instruit, d'un esprit fin, orné et agréable, me conduisit à la chambre d'honneur des pélerins. On y déposa mes bagages, et je me préparai à quitter Jérusalem quelques heures après y être entré. J'avois cependant plus besoin de repos

que de guerroyer avec les Arabes de la mer Morte. Il y avoit long-temps que je courois la terre et la mer pour arriver aux saints lieux : à peine touchois-je au but de mon voyage, que je m'en éloignois de nouveau. Mais je crus devoir ce sacrifice à des religieux qui font eux-mêmes un perpétuel sacrifice de leurs biens et de leur vie. D'ailleurs j'aurois pu concilier l'intérêt des pères et ma sûreté en renonçant à voir le Jourdain; et il ne tenoit qu'à moi de mettre des bornes à ma curiosité.

Tandis que j'attendois l'instant du départ, les religieux se mirent à chanter dans l'église du monastère. Je demandai la cause de ces chants, et j'appris que l'on célébroit la fête du patron de l'ordre. Je me souvins alors que nous étions au 4 octobre, jour de la Saint-François, jour de ma naissance et de ma fête. Je courus au chœur, et j'offris des vœux pour le repos de celle qui m'avoit autrefois donné la vie à pareil jour : *Pariès liberos in dolore.* Je regarde comme un bonheur que ma première prière à Jérusalem n'ait pas été pour moi. Je considérois avec respect ces religieux qui chantoient les louanges du Seigneur à trois cents pas du tombeau de Jésus-Christ; je me sentois touché à la vue de cette foible mais invincible milice restée seule à la garde du Saint-Sépulcre, quand les rois l'ont abandonné :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !

Le père gardien envoya chercher un Turc, appelé *Ali-Aga*, pour me conduire à Bethléem. Cet Ali-Aga

étoit fils d'un aga de Rama, qui avoit eu la tête tranchée sous la tyrannie de Djezzar. Ali étoit né à Jéricho, aujourd'hui Rihha, et il se disoit gouverneur de ce village. C'étoit un homme de tête et de courage, dont j'eus beaucoup à me louer. Il commença d'abord par nous faire quitter, à moi et à mes domestiques, le vêtement arabe pour reprendre l'habit françois : cet habit, naguère si méprisé des Orientaux, inspire aujourd'hui le respect et la crainte. La valeur françoise est rentrée en possession de la renommée qu'elle avoit autrefois dans ce pays : ce furent des chevaliers de France qui rétablirent le royaume de Jérusalem comme ce sont des soldats de France qui ont cueilli les dernières palmes de l'Idumée. Les Turcs vous montrent à la fois et la *Tour* de Baudouin et le *Camp* de l'Empereur : on voit au Calvaire l'épée de Godefroy de Bouillon, qui, dans son vieux fourreau, semble encore garder le Saint-Sépulcre.

On nous amena à cinq heures du soir trois bons chevaux; Michel, drogman du couvent, se joignit à nous; Ali se mit à notre tête, et nous partîmes pour Bethléem, où nous devions coucher et prendre une escorte de six Arabes. J'avois lu que le gardien de Saint-Sauveur est le seul Franc qui ait le privilége de monter à cheval à Jérusalem, et j'étois un peu surpris de galoper sur une jument arabe; mais j'ai su depuis que tout voyageur en peut faire autant pour son argent. Nous sortîmes de Jérusalem par la porte de Damas, puis, tournant à gauche et traversant les ravins au pied du mont Sion, nous gravîmes

une montagne sur le plateau de laquelle nous cheminâmes pendant une heure. Nous laissions Jérusalem au nord derrière nous ; nous avions au couchant les montagnes de Judée, et au levant, par delà la mer Morte, les montagnes d'Arabie. Nous passâmes le couvent de Saint-Élie. On ne manque pas de faire remarquer, sous un olivier et sur un rocher au bord du chemin, l'endroit où ce prophète se reposoit lorsqu'il alloit à Jérusalem. A une lieue plus loin, nous entrâmes dans le champ de Rama, où l'on trouve le tombeau de Rachel. C'est un édifice carré, surmonté d'un petit dôme : il jouit des priviléges d'une mosquée ; les Turcs, ainsi que les Arabes, honorent les familles des patriarches. Les traditions des chrétiens s'accordent à placer le sépulcre de Rachel dans ce lieu : la critique historique est favorable à cette opinion ; mais, malgré Thévenot, Monconys, Roger et tant d'autres, je ne puis reconnoître un monument antique dans ce qu'on appelle aujourd'hui le *tombeau de Rachel* : c'est évidemment une fabrique turque consacrée à un santon.

Nous aperçûmes dans la montagne (car la nuit étoit venue) les lumières du village de Rama. Le silence étoit profond autour de nous. Ce fut sans doute dans une pareille nuit que l'on entendit tout à coup la voix de Rachel : *Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus ; Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.* Ici la mère d'Astyanax et celle d'Euryale sont vaincues : Homère et Virgile cèdent la palme de la douleur à Jérémie.

Nous arrivâmes par un chemin étroit et scabreux

à Bethléem. Nous frappâmes à la porte du couvent; l'alarme se mit parmi les religieux, parce que notre visite étoit inattendue, et que le turban d'Ali inspira d'abord l'épouvante; mais tout fut bientôt expliqué.

Bethléem reçut son nom d'Abraham, et Bethléem signifie la *Maison de pain*. Elle fut surnommée *Ephrata* (fructueuse), du nom de la femme de Caleb, pour la distinguer d'une autre Bethléem de la tribu de Zabulon. Elle appartenoit à la tribu de Juda; elle porta aussi le nom de *Cité de David;* elle étoit la patrie de ce monarque, et il y garda les troupeaux dans son enfance. Abissan, septième juge d'Israël, Élimelech, Obed, Jessé et Booz naquirent comme David à Bethléem; et c'est là qu'il faut placer l'admirable églogue de Ruth. Saint Mathias, apôtre, eut aussi le bonheur de recevoir le jour dans la cité où le Messie vint au monde.

Les premiers fidèles avoient élevé un oratoire sur la crèche du Sauveur. Adrien le fit renverser pour y placer une statue d'Adonis. Sainte Hélène détruisit l'idole, et bâtit au même lieu une église dont l'architecture se mêle aujourd'hui aux différentes parties ajoutées par les princes chrétiens. Tout le monde sait que saint Jérôme se retira à Bethléem. Bethléem, conquise par les Croisés, retomba avec Jérusalem sous le joug infidèle; mais elle a toujours été l'objet de la vénération des pélerins. De saints religieux, se dévouant à un martyre perpétuel, l'ont gardée pendant sept siècles. Quant à la Bethléem moderne, à son sol, à ses productions, à ses habitants, on peut consulter M. de Volney. Je n'ai pour-

tant point remarqué dans la vallée de Bethléem la fécondité qu'on lui attribue; il est vrai que, sous le gouvernement turc, le terrain le plus fertile devient désert en peu d'années.

Le 5 octobre, à quatre heures du matin, je commençai la revue des monuments de Bethléem. Quoique ces monuments aient été souvent décrits, le sujet par lui-même est si intéressant, que je ne puis me dispenser d'entrer dans quelques détails.

Le couvent de Bethléem tient à l'église par une cour fermée de hautes murailles. Nous traversâmes cette cour, et une petite porte latérale nous donna passage dans l'église. Cette église est certainement d'une haute antiquité, et, quoique souvent détruite et souvent réparée, elle conserve les marques de son origine grecque. Sa forme est celle d'une croix. La longue nef, ou si l'on veut le pied de la croix, est ornée de quarante-huit colonnes d'ordre corinthien, placées sur quatre lignes. Ces colonnes ont deux pieds six pouces de diamètre près la base, et dix-huit pieds de hauteur, y compris la base et le chapiteau. Comme la voûte de cette nef manque, les colonnes ne portent rien qu'une frise de bois qui remplace l'architrave et tient lieu de l'entablement entier. Une charpente à jour prend sa naissance au haut des murs et s'élève en dôme pour porter un toit qui n'existe plus, ou qui n'a jamais été achevé. On dit que cette charpente est de bois de cèdre, mais c'est une erreur. Les murs sont percés de grandes fenêtres : ils étoient ornés autrefois de tableaux en mosaïque et de passages de l'Évangile, écrits en

caractères grecs et latins : on en voit encore des traces. La plupart de ces inscriptions sont rapportées par Quaresmius. L'abbé Mariti relève avec aigreur une méprise de ce savant religieux, touchant une date : un très habile homme peut se tromper, mais celui qui en avertit le public sans égard et sans politesse prouve moins sa science que sa vanité.

Les restes des mosaïques que l'on aperçoit çà et là, et quelques tableaux peints sur bois, sont intéressants pour l'histoire de l'art : ils présentent en général des figures de face, droites, roides, sans mouvement et sans ombre; mais l'effet en est majestueux; et le caractère noble et sévère. Je n'ai pu, en examinant ces peintures, m'empêcher de penser au respectable M. d'Agincourt, qui fait à Rome l'*Histoire des Arts du dessin dans le moyen âge*[1], et qui trouveroit à Bethléem de grands secours.

La secte chrétienne des Arméniens est en possession de la nef que je viens de décrire. Cette nef est séparée des trois autres branches de la croix par un mur, de sorte que l'église n'a plus d'unité. Quand vous avez passé ce mur, vous vous trouvez en face du sanctuaire ou du chœur, qui occupe le haut de la croix. Ce chœur est élevé de trois degrés au dessus de la nef. On y voit un autel dédié aux Mages. Sur le pavé, au bas de cet autel, on remarque une

[1] Nous jouissons enfin des premières livraisons de cet excellent ouvrage, fruit d'un travail de trente années et des recherches les plus curieuses.

étoile de marbre : la tradition veut que cette étoile corresponde au point du ciel où s'arrêta l'étoile miraculeuse qui conduisit les trois rois. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'endroit où naquit le Sauveur du monde se trouve perpendiculairement au dessous de cette étoile de marbre, dans l'église souterraine de la Crèche. Je parlerai de celle-ci dans un moment. Les Grecs occupent le sanctuaire des Mages, ainsi que les deux autres nefs formées par les deux extrémités de la traverse de la croix. Ces deux dernières nefs sont vides et sans autels.

Deux escaliers tournants, composés chacun de quinze degrés, s'ouvrent aux deux côtés du chœur de l'église extérieure, et descendent à l'église souterraine, placée sous ce chœur. Celle-ci est le lieu à jamais révéré de la nativité du Sauveur. Avant d'y entrer, le supérieur me mit un cierge à la main et me fit une courte exhortation. Cette sainte grotte est irrégulière, parce qu'elle occupe l'emplacement irrégulier de l'étable et de la crèche. Elle a trente-sept pieds et demi de long, onze pieds trois pouces de large, et neuf pieds de haut. Elle est taillée dans le roc : les parois de ce roc sont revêtues de marbre, et le pavé de la grotte est également d'un marbre précieux. Ces embellissements sont attribués à sainte Hélène. L'église ne tire aucun jour du dehors, et n'est éclairée que par la lumière de trente-deux lampes envoyées par différents princes chrétiens. Tout au fond de la grotte, du côté de l'orient, est la place où la Vierge enfanta le Rédempteur des hommes. Cette place est marquée par un marbre blanc incrusté

de jaspe et entouré d'un cercle d'argent, radié en forme de soleil. On lit ces mots à l'entour :

HIC DE VIRGINE MARIA
JESUS CHRISTUS NATUS EST.

Une table de marbre, qui sert d'autel, est appuyée contre le rocher, et s'élève au dessus de l'endroit où le Messie vint à la lumière. Cet autel est éclairé par trois lampes, dont la plus belle a été donnée par Louis XIII.

A sept pas de là, vers le midi, après avoir passé l'entrée d'un des escaliers qui montent à l'église supérieure, vous trouvez la crèche. On y descend par deux degrés, car elle n'est pas de niveau avec le reste de la grotte. C'est une voûte peu élevée, enfoncée dans le rocher. Un bloc de marbre blanc, exhaussé d'un pied au dessus du sol, et creusé en forme de berceau, indique l'endroit même où le souverain du ciel fut couché sur la paille.

« Joseph partit aussi de la ville de Nazareth qui « est en Galilée, et vint en Judée à la ville de David, « appelée *Bethléem*, parce qu'il étoit de la maison et « de la famille de David,

« Pour se faire enregistrer avec Marie son épouse, « qui étoit grosse.

« Pendant qu'ils étoient en ce lieu, il arriva que « le temps auquel elle devoit accoucher s'accom« plit;

« Et elle enfanta son fils premier-né, et l'ayant « emmaillotté elle le coucha dans une crèche, parce

« qu'il n'y avoit point de place pour eux dans l'hô-
« tellerie [1]. »

A deux pas, vis-à-vis la crèche, est un autel qui occupe la place où Marie étoit assise lorsqu'elle présenta l'enfant des douleurs aux adorations des Mages.

« Jésus étant donc né dans Bethléem, ville de la
« tribu de Juda, du temps du roi Hérode, des Mages
« vinrent de l'Orient en Jérusalem,

« Et ils demandèrent : Où est le roi des Juifs
« qui est nouvellement né? car nous avons vu son
« étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

« . . . .

« Et en même temps l'étoile qu'ils avoient vue en
« Orient alloit devant eux jusqu'à ce qu'étant arri-
« vée sur le lieu où étoit l'enfant, elle s'y arrêta.

« Lorsqu'ils virent l'étoile ils furent tous trans-
« portés de joie :

« Et entrant dans la maison ils trouvèrent l'enfant
« avec Marie sa mère, et se prosternant en terre ils
« l'adorèrent; puis ouvrant leurs trésors ils lui of-
« frirent pour présents de l'or, de l'encens et de la
« myrrhe [2]. »

Rien n'est plus agréable et plus dévot que cette église souterraine. Elle est enrichie de tableaux des écoles italienne et espagnole. Ces tableaux repré sentent les mystères de ces lieux, des Vierges et des Enfants d'après Raphaël, des Annonciations, l'Adoration des Mages, la Venue des Pasteurs, et

[1] Saint Luc. [2] Saint Matth.

tous ces miracles mêlés de grandeur et d'innocence. Les ornements ordinaires de la crèche sont de satin bleu brodé en argent. L'encens fume sans cesse devant le berceau du Sauveur. J'ai entendu un orgue, fort bien touché, jouer à la messe les airs les plus doux et les plus tendres des meilleurs compositeurs d'Italie. Ces concerts charment l'Arabe chrétien qui, laissant paître ses chameaux, vient, comme les antiques bergers de Bethléem, adorer le Roi des rois dans sa crèche. J'ai vu cet habitant du désert communier à l'autel des Mages avec une ferveur, une piété, une religion, inconnues des chrétiens de l'Occident. « Nul endroit dans l'univers, « dit le père Néret, n'inspire plus de dévotion... « L'abord continuel des caravanes de toutes les na- « tions chrétiennes... les prières publiques, les pro- « sternations... la richesse même des présents que « les princes chrétiens y ont envoyés... tout cela « excite en votre ame des choses qui se font sentir « beaucoup mieux qu'on ne peut les exprimer. »

Ajoutons qu'un contraste extraordinaire rend encore ces choses plus frappantes; car en sortant de la grotte où vous avez retrouvé la richesse, les arts, la religion des peuples civilisés, vous êtes transportés dans une solitude profonde, au milieu des masures arabes, parmi des Sauvages demi-nus et des musulmans sans foi. Ces lieux sont pourtant ceux-là même où s'opérèrent tant de merveilles; mais cette terre sainte n'ose plus faire éclater au dehors son allégresse, et les souvenirs de sa gloire sont renfermés dans son sein.

Nous descendîmes de la grotte de la Nativité dans la chapelle souterraine où la tradition place la sépulture des Innocents : « Hérode envoya tuer « à Bethléem et en tout le pays d'alentour tous les « enfants âgés de deux ans et au dessous : alors « s'accomplit ce qui avoit été dit par le prophète « Jérémie : *Vox in Rama audita est.* »

La chapelle des Innocents nous conduisit à la grotte de Saint-Jérôme : on y voit le sépulcre de ce docteur de l'église, celui de saint Eusèbe, et les tombeaux de sainte Paule et de sainte Eustochie.

Saint Jérôme passa la plus grande partie de sa vie dans cette grotte. C'est de là qu'il vit la chute de l'empire romain; ce fut là qu'il reçut ces patriciens fugitifs qui, après avoir possédé les palais de la terre, s'estimèrent heureux de partager la cellule d'un cénobite. La paix du saint et les troubles du monde font un merveilleux effet dans les lettres du savant interprète de l'Écriture.

Sainte Paule et sainte Eustochie sa fille étoient deux grandes dames romaines de la famille des Gracques et des Scipions. Elles quittèrent les délices de Rome pour venir vivre et mourir à Bethléem dans la pratique des vertus monastiques. Leur épitaphe, faite par saint Jérôme, n'est pas assez bonne et est trop connue pour que je la rapporte ici :

Scipio, quam genuit, etc.

On voit dans l'oratoire de saint Jérôme un tableau où ce saint conserve l'air de tête qu'il a pris sous le pinceau du Carrache et du Dominiquin.

Un autre tableau offre les images de Paule et d'Eustochie. Ces deux héritières de Scipion sont représentées mortes et couchées dans le même cercueil. Par une idée touchante, le peintre a donné aux deux saintes une ressemblance parfaite; on distingue seulement la fille de la mère à sa jeunesse et à son voile blanc : l'une a marché plus long-temps et l'autre plus vite dans la vie; et elles sont arrivées au port au même moment.

Dans les nombreux tableaux que l'on voit aux lieux saints, et qu'aucun voyageur n'a décrits [1], j'ai cru quelquefois reconnoître la touche mystique et le ton inspiré de Murillo : il seroit assez singulier qu'un grand maître eût à la crèche ou au tombeau du Sauveur quelque chef-d'œuvre inconnu.

Nous remontâmes au couvent. J'examinai la campagne du haut d'une terrasse. Bethléem est bâti sur un monticule qui domine une longue vallée. Cette vallée s'étend de l'est à l'ouest : la colline du midi est couverte d'oliviers clair-semés sur un terrain rougeâtre, hérissé de cailloux; la colline du nord porte des figuiers sur un sol semblable à celui de l'autre colline. On découvre çà et là quelques ruines, entre autres les débris d'une tour qu'on appelle la *Tour de Sainte-Paule*. Je rentrai dans le monastère qui doit une partie de sa richesse à Baudouin, roi de Jérusalem et successeur de Godefroy de Bouillon ; c'est une véritable forteresse, et ses murs sont si épais qu'ils soutiendroient aisément un siége contre les Turcs.

[1] Villamont avoit été frappé de la beauté d'un saint Jérôme.

L'escorte arabe étant arrivée, je me préparai à partir pour la mer Morte. En déjeunant avec les religieux qui formoient un cercle autour de moi, ils m'apprirent qu'il y avoit au couvent un père, François de nation. On l'envoya chercher : il vint les yeux baissés, les deux mains dans ses manches, marchant d'un air sérieux; il me donna un salut froid et court. Je n'ai jamais entendu chez l'étranger le son d'une voix françoise sans être ému :

Ὦ φίλτατον φώνημα! φεῦ τὸ καὶ λαβεῖν
Πρόσφθεγμα τοιοῦδ' ἀνδρὸς ἐν χρόνῳ μακρῷ!

Après un si long temps. . . . .
O que cette parole à mon oreille est chère!

Je fis quelques questions à ce religieux. Il me dit qu'il s'appeloit le *père Clément*; qu'il étoit des environs de Mayenne; que, se trouvant dans un monastère en Bretagne, il avoit été déporté en Espagne avec une centaine de prêtres comme lui; qu'ayant reçu l'hospitalité dans un couvent de son ordre, ses supérieurs l'avoient ensuite envoyé missionnaire en Terre-Sainte. Je lui demandai s'il n'avoit point envie de revoir sa patrie, et s'il vouloit écrire à sa famille. Voici sa réponse mot pour mot : « Qui est-ce qui se souvient encore de moi « en France? Sais-je si j'ai encore des frères et des « sœurs? J'espère obtenir par le mérite de la crèche « du Sauveur la force de mourir ici, sans importuner personne, et sans songer à un pays où je « suis oublié. »

Le père Clément fut obligé de se retirer : ma

présence avoit réveillé dans son cœur des sentiments qu'il cherchoit à éteindre. Telles sont les destinées humaines : un François gémit aujourd'hui sur la perte de son pays aux mêmes bords dont les souvenirs inspirèrent autrefois le plus beau des cantiques sur l'amour de la patrie :

Super flumina Babylonis, etc.

Mais ces fils d'Aaron qui suspendirent leurs harpes aux saules de Babylone ne rentrèrent pas tous dans la cité de David ; ces filles de Judée qui s'écrioient sur les bords de l'Euphrate :

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux ! etc.

ces compagnes d'Esther ne revirent pas toutes Emmaüs et Bethel : plusieurs laissèrent leurs dépouilles aux champs de la captivité.

A dix heures du matin nous montâmes à cheval, et nous sortîmes de Bethléem. Six Arabes bethléémites à pied, armés de poignards et de longs fusils à mèche, formoient notre escorte. Ils marchoient trois en avant et trois en arrière de nos chevaux. Nous avions ajouté à notre cavalerie un âne qui portoit l'eau et les provisions. Nous prîmes la route du monastère de Saint-Saba, d'où nous devions ensuite descendre à la mer Morte et revenir par le Jourdain.

Nous suivîmes d'abord le vallon de Bethléem, qui s'étend au levant, comme je l'ai dit. Nous passâmes une croupe de montagnes où l'on voit sur la droite une vigne nouvellement plantée, chose assez

rare dans le pays pour que je l'aie remarquée. Nous arrivâmes à une grotte appelée la *Grotte des Pasteurs*. Les Arabes l'appellent encore *Dta-el-Natour*, le Village des Bergers. On prétend qu'Abraham faisoit paître ses troupeaux dans ce lieu, et que les bergers de Judée furent avertis dans ce même lieu de la naissance du Sauveur :

« Or, il y avoit aux environs des bergers qui pas-« soient la nuit dans les champs, veillant tour à tour « à la garde de leurs troupeaux.

« Et tout d'un coup un ange du Seigneur se pré-« senta à eux et une lumière divine les environna, « ce qui les remplit d'une extrême crainte.

« Alors l'ange leur dit : Ne craignez point, car je « viens vous apporter une nouvelle qui sera pour « tout le peuple le sujet d'une grande joie.

« C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il « vous est né un sauveur, qui est le Christ, le Sei-« gneur.

« Et voici la marque à laquelle vous le recon-« noîtrez : Vous trouverez un enfant emmaillotté, « couché dans une crèche.

« Au même instant il se joignit à l'ange une grande « troupe de l'armée céleste louant Dieu et disant :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur « la terre aux hommes de bonne volonté, chéris de « Dieu. »

La piété des fidèles a transformé cette grotte en une chapelle. Elle devoit être autrefois très ornée : j'y ai remarqué trois chapiteaux d'ordre corinthien, et deux autres d'ordre ionique. La découverte de

ces derniers étoit une véritable merveille; car on ne trouve plus guère après le siècle d'Hélène que l'éternel corinthien.

En sortant de cette grotte, et marchant toujours à l'orient, une pointe de compas au midi, nous quittâmes les montagnes Rouges pour entrer dans une chaîne de montagnes blanchâtres. Nos chevaux enfonçoient dans une terre molle et crayeuse, formée des débris d'une roche calcaire. Cette terre étoit si horriblement dépouillée qu'elle n'avoit pas même une écorce de mousse. On voyoit seulement croître çà et là quelques touffes de plantes épineuses aussi pâles que le sol qui les produit, et qui semblent couvertes de poussière comme les arbres de nos grands chemins pendant l'été.

En tournant une des croupes de ces montagnes nous aperçûmes deux camps de Bédouins : l'un formé de sept tentes de peaux de brebis noires disposées en carré long, ouvert à l'extrémité orientale; l'autre composé d'une douzaine de tentes plantées en cercle. Quelques chameaux et des cavales erroient dans les environs.

Il étoit trop tard pour reculer : il fallut faire bonne contenance et traverser le second camp. Tout se passa bien d'abord. Les Arabes touchèrent la main des Bethléémites et la barbe d'Ali-Aga. Mais à peine avions-nous franchi les dernières tentes, qu'un Bédouin arrêta l'âne qui portoit nos vivres. Les Bethléémites voulurent le repousser; l'Arabe appela ses frères à son secours. Ceux-ci sautent à cheval; on s'arme, on nous enveloppe. Ali parvint à

calmer tout ce bruit pour quelque argent. Ces Bédouins exigèrent un droit de passage : ils prennent apparemment le désert pour un grand chemin ; chacun est maître chez soi. Ceci n'étoit que le prélude d'une scène plus violente.

Une lieue plus loin, en descendant le revers d'une montagne, nous découvrîmes la cime de deux hautes tours qui s'élevoient dans une vallée profonde. C'étoit le couvent de Saint-Saba. Comme nous approchions, une nouvelle troupe d'Arabes, cachée au fond d'un ravin, se jeta sur notre escorte, en poussant des hurlements. Dans un instant, nous vîmes voler les pierres, briller les poignards, ajuster les fusils. Ali se précipite dans la mêlée ; nous courons pour lui prêter secours : il saisit le chef des Bédouins par la barbe, l'entraîne sous le ventre de son cheval, et le menace de l'écraser s'il ne fait finir cette querelle. Pendant le tumulte un religieux grec crioit de son côté et gesticuloit du haut d'une tour ; il cherchoit inutilement à mettre la paix. Nous étions tous arrivés à la porte de Saint-Saba. Les frères, en dedans, tournoient la clef, mais avec lenteur, car ils craignoient que dans ce désordre on ne pillât le monastère. Le janissaire, fatigué de ces délais, entroit en fureur contre les religieux et contre les Arabes. Enfin, il tira son sabre, et alloit abattre la tête du chef des Bédouins, qu'il tenoit toujours par la barbe avec une force surprenante, lorsque le couvent s'ouvrit. Nous nous précipitâmes tous pêle-mêle dans une cour, et la porte se referma sur nous. L'affaire devint alors plus sérieuse : nous

n'étions point dans l'intérieur du couvent; il y avoit une autre cour à passer, et la porte de cette cour n'étoit point ouverte. Nous étions renfermés dans un espace étroit, où nous nous blessions avec nos armes, et où nos chevaux, animés par le bruit, étoient devenus furieux. Ali prétendit avoir détourné un coup de poignard qu'un Arabe me portoit par derrière, et il montroit sa main ensanglantée; mais Ali, très brave homme d'ailleurs, aimoit l'argent, comme tous les Turcs. La dernière porte du monastère s'ouvrit; le chef des religieux parut, dit quelques mots, et le bruit cessa. Nous apprîmes alors le sujet de la contestation.

Les derniers Arabes qui nous avoient attaqués appartenoient à une tribu qui prétendoit avoir seule le droit de conduire les étrangers à Saint-Saba. Les Bethléémites, qui désiroient avoir le prix de l'escorte, et qui ont une réputation de courage à soutenir, n'avoient pas voulu céder. Le supérieur du monastère avoit promis que je satisferois les Bédouins, et l'affaire s'étoit arrangée. Je ne leur voulois rien donner, pour les punir. Ali-Aga me représenta que si je tenois à cette résolution, nous ne pourrions jamais arriver au Jourdain, que ces Arabes iroient appeler les autres tribus; que nous serions infailliblement massacrés; que c'étoit la raison pour laquelle il n'avoit pas voulu tuer le chef; car, une fois le sang versé, nous n'aurions eu d'autre parti à prendre que de retourner promptement à Jérusalem.

Je doute que les couvents de Scété soient placés

dans des lieux plus tristes et plus désolés que le couvent de Saint-Saba. Il est bâti dans la ravine même du torrent de Cédron, qui peut avoir trois ou quatre cents pieds de profondeur dans cet endroit. Ce torrent est à sec et ne roule qu'au printemps une eau fangeuse et rougie. L'église occupe une petite éminence dans le fond du lit. De là les bâtiments du monastère s'élèvent par des escaliers perpendiculaires et des passages creusés dans le roc, sur le flanc de la ravine, et parviennent ainsi jusqu'à la croupe de la montagne, où ils se terminent par deux tours carrées. L'une de ces tours est hors du couvent; elle servoit autrefois de poste avancé pour surveiller les Arabes. Du haut de ces tours, on découvre les sommets stériles des montagnes de Judée; au dessous de soi, l'œil plonge dans le ravin desséché du torrent de Cédron, où l'on voit des grottes qu'habitèrent jadis les premiers anachorètes. Des colombes bleues nichent aujourd'hui dans ces grottes, comme pour rappeler par leurs gémissements, leur innocence et leur douceur, les saints qui peuploient autrefois ces rochers. Je ne dois point oublier un palmier qui croît dans un mur sur une des terrasses du couvent; je suis persuadé que tous les voyageurs le remarqueront comme moi : il faut être environné d'une stérilité aussi affreuse pour sentir le prix d'une touffe de verdure.

Quant à la partie historique du couvent de Saint-Saba, le lecteur peut avoir recours à la lettre du père Neret et à la *Vie des Pères du Désert*. On montre aujourd'hui dans ce monastère trois ou

quatre mille têtes de morts, qui sont celles des religieux massacrés par les infidèles. Les moines me laissèrent un quart d'heure tout seul avec ces reliques : ils sembloient avoir deviné que mon dessein étoit de peindre un jour la situation de l'ame des solitaires de la Thébaïde. Mais je ne me rappelle pas encore sans un sentiment pénible qu'un caloyer voulut me parler de politique et me raconter les secrets de la cour de Russie. « Hélas! mon père, lui « dis-je, où chercherez-vous la paix, si vous ne la « trouvez pas ici? »

Nous quittâmes le couvent à trois heures de l'après-midi; nous remontâmes le torrent de Cédron; ensuite, traversant la ravine, nous reprîmes notre route au levant. Nous découvrîmes Jérusalem par une ouverture des montagnes. Je ne savois trop ce que j'apercevois; je croyois voir un amas de rochers brisés : l'apparition subite de cette Cité des désolations au milieu d'une solitude désolée avoit quelque chose d'effrayant; c'étoit véritablement la Reine du désert.

Nous avancions : l'aspect des montagnes étoit toujours le même, c'est-à-dire blanc poudreux, sans ombre, sans arbre, sans herbe et sans mousse. A quatre heures et demie, nous descendîmes de la haute chaîne de ces montagnes sur une chaîne moins élevée. Nous cheminâmes pendant cinquante minutes sur un plateau assez égal. Nous parvînmes enfin au dernier rang des monts qui bordent à l'occident la vallée du Jourdain et les eaux de la mer Morte. Le soleil étoit près de se coucher : nous

mîmes pied à terre pour laisser reposer les chevaux, et je contemplai à loisir le lac, la vallée et le fleuve.

Quand on parle d'une vallée, on se représente une vallée cultivée ou inculte : cultivée, elle est couverte de moissons, de vignes, de villages, de troupeaux ; inculte, elle offre des herbages ou des forêts ; si elle est arrosée par un fleuve, ce fleuve a des replis ; les collines qui forment cette vallée ont elles-mêmes des sinuosités dont les perspectives attirent agréablement les regards.

Ici, rien de tout cela : qu'on se figure deux longues chaînes de montagnes, courant parallèlement du septentrion au midi, sans détours, sans sinuosités. La chaîne du levant, appelée *Montagne d'Arabie*, est la plus élevée ; vue à la distance de huit à dix lieues, on diroit un grand mur perpendiculaire, tout-à-fait semblable au Jura par sa forme et par sa couleur azurée : on ne distingue pas un sommet, pas la moindre cime ; seulement on aperçoit çà et là de légères inflexions, comme si la main du peintre qui a tracé cette ligne horizontale sur le ciel eût tremblé dans quelques endroits[1].

La chaîne du couchant appartient aux montagnes de Judée. Moins élevée et plus inégale que la chaîne de l'est, elle en diffère encore par sa nature : elle présente de grands monceaux de craie et de sable

[1] Toutes ces descriptions de la mer Morte et du Jourdain se retrouvent dans *les Martyrs*, livre XIX ; mais comme le sujet est important, et que j'ai ajouté dans l'*Itinéraire* plusieurs traits à ces descriptions, je n'ai pas craint de les répéter.

qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés, ou de tentes d'un camp assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie, ce sont au contraire de noirs rochers à pic qui répandent au loin leur ombre sur les eaux de la mer Morte. Le plus petit oiseau du ciel ne trouveroit pas dans ces rochers un brin d'herbe pour se nourrir; tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé; tout semble y respirer l'horreur et l'inceste d'où sortirent Ammon et Moab.

La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes offre un sol semblable au fond d'une mer depuis long-temps retirée : des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée. Au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue son cours au milieu de l'arène, que par les saules et les roseaux qui le bordent : l'Arabe se cache dans ces roseaux pour attaquer le voyageur et dépouiller le pélerin.

Tels sont ces lieux fameux par les bénédictions et par les malédictions du ciel : ce fleuve est le Jourdain; ce lac est la mer Morte; elle paroît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné ses flots. Ses abîmes

solitaires ne peuvent nourrir aucun être vivant [1]; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes [2]; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure; et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever.

Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'ame, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poësie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère : chaque grotte déclare l'avenir; chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige; le désert paroît encore muet de terreur, et l'on diroit qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

Nous descendîmes de la croupe de la montagne afin d'aller passer la nuit au bord de la mer Morte,

[1] Je suis l'opinion générale. On va voir qu'elle n'est peut-être pas fondée.

[2] Strabon, Pline et Diodore de Sicile parlent de radeaux avec lesquels les Arabes vont recueillir l'asphalte. Diodore décrit ces radeaux : ils étoient faits avec des nattes de joncs entrelacés. (Diod., liv. xix.) Tacite fait mention d'un bateau, mais il se trompe visiblement.

pour remonter ensuite au Jourdain. En entrant dans la vallée, notre petite troupe se resserra : nos Bethléémites préparèrent leurs fusils, et marchèrent en avant avec précaution. Nous nous trouvions sur le chemin des Arabes du désert qui vont chercher du sel au lac, et qui font une guerre impitoyable au voyageur. Les mœurs des Bédouins commencent à s'altérer par une trop grande fréquentation avec les Turcs et les Européens. Ils prostituent maintenant leurs filles et leurs épouses, et égorgent le voyageur qu'ils se contentoient autrefois de dépouiller.

Nous marchâmes ainsi pendant deux heures le pistolet à la main, comme en pays ennemi. Nous suivions, entre les dunes de sable, les fissures qui s'étoient formées dans une vase cuite aux rayons du soleil. Une croûte de sel recouvroit l'arène, et présentoit comme un champ de neige, d'où s'élevoient quelques arbustes rachitiques. Nous arrivâmes tout à coup au lac ; je dis tout à coup, parce que je m'en croyois encore assez éloigné. Aucun bruit, aucune fraîcheur ne m'avoit annoncé l'approche des eaux. La grève semée de pierres étoit brûlante : le flot étoit sans mouvement et absolument mort sur la rive.

Il étoit nuit close : la première chose que je fis en mettant pied à terre fut d'entrer dans le lac jusqu'aux genoux, et de porter l'eau à ma bouche. Il me fut impossible de l'y retenir. La salure en est beaucoup plus forte que celle de la mer, et elle produit sur les lèvres l'effet d'une forte solution

d'alun. Mes bottes furent à peine séchées, qu'elles se couvrirent de sel; nos vêtements et nos mains furent en moins de trois heures imprégnés de ce minéral. Galien avoit déja remarqué ces effets, et Pococke en a confirmé l'existence.

Nous établîmes notre camp au bord du lac, et les Bethléémites firent du feu pour préparer le café. Ils ne manquoient pas de bois, car le rivage étoit encombré de branches de tamarin apportées par les Arabes. Outre le sel que ceux-ci trouvent tout formé dans cet endroit, ils le tirent encore de l'eau par ébullition. Telle est la force de l'habitude, nos Bethléémites avoient marché avec beaucoup de prudence dans la campagne, et ils ne craignirent point d'allumer un feu qui pouvoit bien plus aisément les trahir. L'un d'eux se servit d'un moyen singulier pour faire prendre le bois: il enfourcha le bûcher et s'abaissa sur le feu; sa tunique s'enfla par la fumée; alors il se releva brusquement; l'air aspiré par cette espèce de pompe fit sortir du foyer une flamme brillante. Après avoir bu le café, mes compagnons s'endormirent, et je restai seul éveillé avec nos Arabes.

Vers minuit j'entendis quelque bruit sur le lac. Les Bethléémites me dirent que c'étoient des légions de petits poissons qui viennent sauter au rivage. Ceci contrediroit l'opinion généralement adoptée que la mer Morte ne produit aucun être vivant. Pococke, étant à Jérusalem, avoit entendu dire qu'un missionnaire avoit vu des poissons dans le lac Asphaltite. Hasselquist et Maundrell découvrirent des

coquillages sur la rive. M. Seetzen, qui voyage encore en Arabie, n'a remarqué dans la mer Morte ni hélices ni moules; mais il a trouvé quelques escargots.

Pococke fit analyser une bouteille d'eau de cette mer. En 1778, MM. Lavoisier, Macquer et Sage renouvelèrent cette analyse; ils prouvèrent que l'eau contenoit, par quintal, quarante-quatre livres six onces de sel, savoir : six livres quatre onces de sel marin ordinaire, et trente-huit livres deux onces de sel marin à base terreuse. Dernièrement M. Gordon a fait faire à Londres la même expérience. « La pesanteur spécifique des eaux (dit M. Malte-Brun « dans ses *Annales*) est de 1,211, celle de l'eau douce « étant 1,000 : elles sont parfaitement transparentes. « Les réactifs y démontrent la présence de l'acide « marin et de l'acide sulfurique; il n'y a point d'alu- « mine; elles ne sont point saturées de sel marin; « elles ne changent point les couleurs, telles que le « tournesol ou la violette. Elles tiennent en dissolu- « tion les substances suivantes, et dans les propor- « tions que nous allons indiquer :

Muriate de chaux	3,920
De magnésie	10,246
De soude	10,360
Sulfate de chaux	0,054
	24,580 sur 100.

« Ces substances étrangères forment donc environ « un quart de son poids à l'état de dessiccation par- « faite ; mais desséchées seulement à 180 degrés « (Fahrenheit), elles en forment 41 pour 100. M. Gor- « don, qui a apporté la bouteille d'eau soumise à

« l'analyse, a lui-même constaté que les hommes y « flottent, sans avoir appris à nager. »

Je possède un vase de fer-blanc rempli de l'eau que j'ai prise moi-même dans la mer Morte. Je ne l'ai point encore ouvert, mais au poids et au bruit je juge que le fluide est peu diminué. Mon projet étoit d'essayer l'expérience que Pococke propose, c'est-à-dire de mettre des petits poissons de mer dans cette eau, et d'examiner s'ils y pourroient vivre : d'autres occupations m'ayant empêché de tenter plus tôt cet essai, je crains à présent qu'il ne soit trop tard.

La lune en se levant à deux heures du matin amena une forte brise qui ne rafraîchit pas l'air, mais qui agita un peu le lac. Le flot chargé de sel retomboit bientôt par son poids, et battoit à peine la rive. Un bruit lugubre sortit de ce lac de mort, comme les clameurs étouffées du peuple abîmé dans ses eaux.

L'aurore parut sur la montagne d'Arabie en face de nous. La mer Morte et la vallée du Jourdain se teignirent d'une couleur admirable ; mais une si riche apparence ne servoit qu'à mieux faire paroître la désolation du fond.

Le lac fameux qui occupe l'emplacement de Sodome et de Gomorrhe est nommé *mer Morte* ou *mer Salée* dans l'Écriture ; *Asphaltite* par les Grecs et les Latins ; *Almotanah* et *Bahar-Loth* par les Arabes ; *Ula-Degnisi* par les Turcs. Je ne puis être du sentiment de ceux qui supposent que la mer Morte n'est que le cratère d'un volcan. J'ai vu le

Vésuve, la Solfatare, le Monte-Nuovo dans le lac Fusin, le Pic des Açores, le Mamelife vis-à-vis de Carthage, les volcans éteints d'Auvergne; j'ai partout remarqué les mêmes caractères, c'est-à-dire des montagnes creusées en entonnoir, des laves et des cendres où l'action du feu ne se peut méconnoître. La mer Morte, au contraire, est un lac assez long, courbé en arc, encaissé entre deux chaînes de montagnes qui n'ont entre elles aucune cohérence de forme, aucune homogénéité de sol. Elles ne se rejoignent point aux deux extrémités du lac : elles continuent, d'un côté, à border la vallée du Jourdain en se rapprochant vers le nord jusqu'au lac de Tibériade; et de l'autre, elles vont, en s'écartant, se perdre au midi dans les sables de l'Yémen. Il est vrai qu'on trouve du bitume, des eaux chaudes et des pierres phosphoriques dans la chaîne des montagnes d'Arabie; mais je n'en ai point vu dans la chaîne opposée. D'ailleurs la présence des eaux thermales, du soufre et de l'asphalte ne suffit point pour attester l'existence antérieure d'un volcan. C'est dire assez que, quant aux villes abîmées, je m'en tiens au sens de l'Écriture sans appeler la physique à mon secours. D'ailleurs, en adoptant l'idée du professeur Michaëlis et du savant Busching dans son *Mémoire sur la mer Morte*, la physique peut encore être admise dans la catastrophe des villes coupables, sans blesser la religion. Sodome étoit bâtie sur une carrière de bitume, comme on le sait par le témoignage de Moïse et de Josèphe qui parlent des puits de bitume de la vallée de Siddim. La foudre alluma ce

gouffre; et les villes s'enfoncèrent dans l'incendie souterrain. M. Malte-Brun conjecture très ingénieusement que Sodome et Gomorrhe pouvoient être elles-mêmes bâties en pierres bitumineuses, et s'être enflammées au feu du ciel.

Strabon parle de treize villes englouties dans le lac Asphaltite; Étienne de Byzance en compte huit; la *Genèse* en place cinq *in valle silvestri*, Sodome, Gomorrhe, Adam, Seboim, et Bala ou Ségor: mais elle ne marque que les deux premières comme détruites par la colère de Dieu; le *Deutéronome* en cite quatre: Sodome, Gomorrhe, Adam et Seboim; la *Sagesse* en compte cinq sans les désigner: *Descendente igne in Pentapolim.*

Jacques Cerbus ayant remarqué que sept grands courants d'eau tombent dans la mer Morte, Reland en conclut que cette mer devoit se dégager de la superfluité de ses eaux par des canaux souterrains; Sandy et quelques autres voyageurs ont énoncé la même opinion; mais elle est aujourd'hui abandonnée, d'après les observations du docteur Halley sur l'évaporation: observations admises par Shaw, qui trouve pourtant que le Jourdain roule par jour à la mer Morte six millions quatre-vingt-dix mille tonnes d'eau, sans compter les eaux de l'Arnon et de sept autres torrents. Plusieurs voyageurs, entre autres Troïlo et d'Arvieux, disent avoir remarqué des débris de murailles et de palais dans les eaux de la mer Morte. Ce rapport semble confirmé par Maundrell et par le père Nau. Les anciens sont plus positifs à ce sujet: Josèphe, qui se sert d'une expres-

sion poétique, dit qu'on apercevoit au bord du lac lès *ombres* des cités détruites. Strabon donne soixante stades de tour aux ruines de Sodome : Tacite parle de ces débris : je ne sais s'ils existent encore, je ne les ai point vus ; mais comme le lac s'élève ou se retire selon les saisons, il peut cacher ou découvrir tour à tour les squelettes des villes réprouvées.

Les autres merveilles racontées de la mer Morte ont disparu devant un examen plus sévère. On sait aujourd'hui que les corps y plongent ou y surnagent suivant les lois de la pesanteur de ces corps et de la pésanteur de l'eau du lac. Les vapeurs empestées qui devoient sortir de son sein se réduisent à une forte odeur de marine, à des fumées qui annoncent ou suivent l'émersion de l'asphalte, et à des brouillards, à la vérité malsains comme tous les brouillards. Si jamais les Turcs le permettoient, et qu'on pût transporter une barque de Jaffa à la mer Morte, on feroit certainement des découvertes curieuses sur ce lac. Les anciens le connoissoient beaucoup mieux que nous, comme on le voit par Aristote, Strabon, Diodore de Sicile, Pline, Tacite, Solin, Josèphe, Galien, Dioscoride, Étienne de Byzance. Nos vieilles cartes tracent aussi la forme de ce lac d'une manière plus satisfaisante que les cartes modernes. Personne jusqu'à présent n'en a fait le tour, si ce n'est Daniel, abbé de Saint-Saba. Nau nous a conservé dans son Voyage le récit de ce solitaire. Nous apprenons par ce récit « que la « mer Morte, à sa fin, est comme séparée en deux, « et qu'il y a un chemin par où on la traverse n'ayant

« de l'eau qu'à demi-jambe, au moins en été; que là, « la terre s'élève et borne un autre petit lac, de figure « ronde un peu ovale, entouré de plaines et de mon- « tagnes de sel; que les campagnes des environs « sont peuplées d'Arabes sans nombre, etc. » Nyembourg dit à peu près les mêmes choses; l'abbé Mariti et M. de Volney ont fait usage de ces documents. Quand nous aurons le Voyage de M. Seetzen, nous serons vraisemblablement mieux instruits.

Il n'y a presque point de lecteur qui n'ait entendu parler du fameux arbre de Sodome : cet arbre doit porter une pomme agréable à l'œil, mais amère au goût et pleine de cendres. Tacite, dans le cinquième livre de son *Histoire*, et Josèphe, dans sa *Guerre des Juifs*, sont, je crois, les deux premiers auteurs qui aient fait mention des fruits singuliers de la mer Morte. Foulcher de Chartres, qui voyageoit en Palestine vers l'an 1100, vit la pomme trompeuse, et la compara aux plaisirs du monde. Depuis cette époque, les uns, comme Ceverius de Vera, Baumgarten (*Peregrinationis in Ægyptum, etc.*), Pierre de la Vallée (*Viaggi*), Troïlo et quelques missionnaires confirment le récit de Foulcher; d'autres, comme Reland, le père Neret, Maundrell, inclinent à croire que ce fruit n'est qu'une image poétique de nos fausses joies, *mala mentis gaudia*; d'autres enfin, tels que Pococke, Shaw, etc., doutent absolument de son existence.

Amman semble trancher la difficulté; il décrit l'arbre qui, selon lui, ressemble à une aubépine : « Le

« fruit, dit-il, est une petite pomme d'une belle cou-
« leur, etc. »

Le botaniste Hasselquist survient, il dérange tout cela. La pomme de Sodome n'est plus le fruit d'un arbre ni d'un arbrisseau, mais c'est la production du *solanum melongena* de Linné. « On en trouve, « dit-il, quantité près de Jéricho, dans les vallées « qui sont près du Jourdain, dans le voisinage de la « mer Morte; il est vrai qu'ils sont quelquefois rem- « plis de poussière, mais cela n'arrive que lorsque « le fruit est attaqué par un insecte (*tenthredo*), qui « convertit tout le dedans en poussière, ne laissant « que la peau entière, sans lui rien faire perdre de « sa couleur. »

Qui ne croiroit après cela la question décidée sur l'autorité d'Hasselquist et sur celle beaucoup plus grande de Linné, dans sa *Flora Palæstina?* Pas du tout : M. Seetzen, savant aussi, et le plus moderne de tous ces voyageurs, puisqu'il est encore en Arabie, ne s'accorde point avec Hasselquist sur le *Solanum Sodomæum* : « Je vis, dit-il, pendant mon « séjour à Karrak, chez le curé grec de cette ville, « une espèce de coton ressemblant à la soie; ce coton, « me dit-il, vient dans la plaine El-Gor, à la partie « orientale de la mer Morte, sur un arbre pareil au « figuier, et qui porte le nom d'*Aoéscha-èz;* on le « trouve dans un fruit ressemblant à la grenade. J'ai « pensé que ces fruits, qui n'ont point de chair inté- « rieurement, et qui sont inconnus dans tout le reste « de la Palestine, pourroient bien être les fameuses « pommes de Sodome. »

Me voilà bien embarrassé, car je crois aussi avoir trouvé le fruit tant cherché : l'arbuste qui le porte croît partout à deux ou trois lieues de l'embouchure du Jourdain ; il est épineux, et ses feuilles sont grêles et menues ; il ressemble beaucoup à l'arbuste décrit par Amman ; son fruit est tout-à-fait semblable en couleur et en forme au petit limon d'Égypte. Lorsque ce fruit n'est pas encore mûr, il est enflé d'une sève corrosive et salée ; quand il est desséché, il donne une semence noirâtre qu'on peut comparer à des cendres, et dont le goût ressemble à un poivre amer. J'ai cueilli une demi-douzaine de ces fruits ; j'en possède encore quatre desséchés, bien conservés, et qui peuvent mériter l'attention des naturalistes.

J'employai deux heures entières (5 octobre) à errer au bord de la mer Morte, malgré les Bethléémites qui me pressoient de quitter cet endroit dangereux. Je voulois voir le Jourdain à l'endroit où il se jette dans le lac, point essentiel qui n'a encore été reconnu que par Hasselquist; mais les Arabes refusèrent de m'y conduire, parce que le fleuve, à une lieue environ de son embouchure, fait un détour sur la gauche, et se rapproche de la montagne d'Arabie. Il fallut donc me contenter de marcher vers la courbure du fleuve la plus rapprochée de nous. Nous levâmes le camp et nous cheminâmes pendant une heure et demie avec une peine excessive dans une arène blanche et fine. Nous avancions vers un petit bois d'arbres de baume et de tamarin, qu'à mon grand étonnement je voyois s'élever du milieu d'un

sol stérile. Tout à coup les Bethléémites s'arrêtèrent et me montrèrent de la main, au fond d'une ravine, quelque chose que je n'avois pas aperçu. Sans pouvoir dire ce que c'étoit, j'entrevoyois comme une espèce de sable en mouvement sur l'immobilité du sol. Je m'approchai de ce singulier objet, et je vis un fleuve jaune que j'avois peine à distinguer de l'arène de ses deux rives. Il étoit profondément encaissé, et rouloit avec lenteur une onde épaissie : c'étoit le Jourdain.

J'avois vu les grands fleuves de l'Amérique avec ce plaisir qu'inspirent la solitude et la nature; j'avois visité le Tibre avec empressement, et recherché avec le même intérêt l'Eurotas et le Céphise; mais je ne puis dire ce que j'éprouvai à la vue du Jourdain. Non seulement ce fleuve me rappeloit une antiquité fameuse et un des plus beaux noms que jamais la plus belle poésie ait confiés à la mémoire des hommes, mais ses rives m'offroient encore le théâtre des miracles de ma religion. La Judée est le seul pays de la terre qui retrace au voyageur le souvenir des affaires humaines et des choses du ciel, et qui fasse naître au fond de l'ame, par ce mélange, un sentiment et des pensées qu'aucun autre lieu ne peut inspirer.

Les Bethléémites se dépouillèrent et se plongèrent dans le Jourdain. Je n'osai les imiter à cause de la fièvre qui me tourmentoit toujours; mais je me mis à genoux sur le bord avec mes deux domestiques et le drogman du monastère. Ayant oublié d'apporter une Bible, nous ne pûmes réciter

les passages de l'Évangile relatifs au lieu où nous étions; mais le drogman, qui connoissoit les coutumes, psalmodia l'*Ave, maris stella*. Nous y répondîmes comme des matelots au terme de leur voyage: sire de Joinville n'étoit pas plus habile que nous. Je puisai ensuite de l'eau du fleuve dans un vase de cuir: elle ne me parut pas aussi douce que du sucre, ainsi que le dit un bon missionnaire; je la trouvai, au contraire, un peu saumâtre; mais, quoique j'en busse en grande quantité, elle ne me fit aucun mal; je crois qu'elle seroit fort agréable si elle étoit purgée du sable qu'elle charrie.

Ali-Aga fit lui-même des ablutions: le Jourdain est un fleuve sacré pour les Turcs et les Arabes, qui conservent plusieurs traditions hébraïques et chrétiennes, les unes dérivées d'Ismaël, dont les Arabes habitent encore le pays, les autres introduites chez les Turcs à travers les fables du Coran.

Selon d'Anville, les Arabes donnent au Jourdain le nom de *Nahar-el-Arden;* selon le père Roger, ils le nomment *Nahar-el-Chiria*. L'abbé Mariti fait prendre à ce nom la forme italienne de *Scheria*, et M. de Volney écrit *El-Charia*.

Saint Jérôme, dans son traité *de Situ et Nominibus locorum Hebraicorum*, espèce de traduction des *Topiques* d'Eusèbe, trouve le nom de Jourdain dans la réunion des noms des deux sources, *Jor* et *Dan*, de ce fleuve; mais il varie ailleurs sur cette opinion; d'autres la rejettent sur l'autorité de Josèphe, de Pline et d'Eusèbe, qui placent l'unique source du Jourdain à Panéades, au pied du mont

Hémon dans l'Anti-Liban. La Roque traite à fond cette question dans son *Voyage de Syrie* : l'abbé Mariti n'a fait que le répéter, en citant de plus un passage de Guillaume de Tyr, pour prouver que Dan et Panéades étoient la même ville : c'est ce que l'on savoit. Il faut remarquer avec Reland (*Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*), contre l'opinion de saint Jérôme, que le nom du fleuve sacré n'est pas en hébreu *Jordan*, mais *Jorden* : qu'en admettant même la première manière de lire, on explique Jordan par fleuve du Jugement; Jor que saint Jérôme traduit par ῥέεθρον, *fluvius*, et Dan, que l'on rend par *judicans*, *sive judicium* : étymologie si juste qu'elle rendroit improbable l'opinion des deux fontaines Jor et Dan, si d'ailleurs la géographie laissoit quelque doute à ce sujet.

A environ deux lieues de l'endroit où nous étions arrêtés, j'aperçus plus haut, sur le cours du fleuve, un bocage d'une grande étendue. Je le voulus visiter; car je calculai que c'étoit à peu près là, en face de Jéricho, que les Israélites passèrent le fleuve, que la manne cessa de tomber, que les Hébreux goûtèrent les premiers fruits de la terre promise, que Naaman fut guéri de la lèpre, et qu'enfin Jésus-Christ reçut le baptême de la main de saint Jean-Baptiste. Nous marchâmes vers cet endroit pendant quelque temps; mais comme nous en approchions, nous entendîmes des voix d'hommes dans le bocage. Malheureusement la voix de l'homme, qui vous rassure partout et que vous aimeriez à entendre au bord du Jourdain, est précisément ce

qui vous alarme dans ces déserts. Les Bethléémites et le drogman vouloient à l'instant s'éloigner. Je leur déclarai que je n'étois pas venu si loin pour m'en retourner si vite; que je consentois à ne pas remonter plus haut, mais que je voulois revoir le fleuve en face de l'endroit où nous nous trouvions.

On se conforma à regret à ma déclaration, et nous revînmes au Jourdain, qu'un détour avoit éloigné de nous sur la droite. Je lui trouvai la même largeur et la même profondeur qu'à une lieue plus bas, c'est-à-dire six à sept pieds de profondeur sous la rive, et à peu près cinquante pas de largeur.

Les guides m'importunoient pour partir; Ali-Aga même murmuroit. Après avoir achevé de prendre les notes qui me parurent les plus importantes, je cédai au désir de la caravane; je saluai pour la dernière fois le Jourdain; je pris une bouteille de son eau et quelques roseaux de sa rive. Nous commençâmes à nous éloigner pour gagner le village de Rihha [1], l'ancienne Jéricho, sous la montagne de Judée. A peine avions-nous fait un quart de lieue dans la vallée, que nous aperçûmes sur le sable des traces nombreuses de pas d'hommes et de chevaux. Ali proposa de serrer notre troupe afin d'empêcher les Arabes de nous compter. « S'ils peuvent nous « prendre, dit-il, à notre ordre et à nos vêtements « pour des *soldats chrétiens*, ils n'oseront pas nous « attaquer. » Quel éloge de la bravoure de nos armées!

[1] Il est remarquable que ce nom, qui signifie *parfum*, est presque celui de la femme qui reçut les espions de l'armée de Josué à Jéricho. Elle s'appeloit *Rahab*.

Nos soupçons étoient fondés. Nous découvrîmes bientôt derrière nous, au bord du Jourdain, une troupe d'une trentaine d'Arabes, qui nous observoient. Nous fîmes marcher en avant notre *infanterie*, c'est-à-dire nos six Bethléémites, et nous couvrîmes leur retraite avec notre *cavalerie*; nous mîmes nos *bagages* au milieu; malheureusement l'âne qui les portoit étoit rétif, et n'avançoit qu'à force de coups. Le cheval du drogman ayant mis le pied dans un guêpier, les guêpes se jetèrent sur lui, et le pauvre Michel, emporté par sa monture, jetoit des cris pitoyables. Jean, tout Grec qu'il étoit, faisoit bonne contenance; Ali étoit brave comme un janissaire de Mahomet II. Quant à Julien il n'étoit jamais étonné; le monde avoit passé sous ses yeux sans qu'il l'eût regardé; il se croyoit toujours dans la rue Saint-Honoré, et me disoit du plus grand sang-froid du monde, en menant son cheval au petit pas : « Monsieur, est-ce qu'il n'y a pas de « police dans ce pays-ci pour réprimer ces gens-là ? »

Après nous avoir regardés long-temps, les Arabes firent quelques mouvements vers nous; puis à notre grand étonnement ils rentrèrent dans les buissons qui bordent le fleuve. Ali avoit raison : ils nous prirent sans doute pour des soldats chrétiens. Nous arrivâmes sans accident à Jéricho.

L'abbé Mariti a très bien recueilli les faits historiques touchant cette ville célèbre [1]; il a aussi parlé des productions de Jéricho, de la manière d'extraire

[1] Il en a cependant oublié quelques uns, tels que le don fait par Antoine à Cléopâtre du territoire de Jéricho, etc.

l'huile de Zaccon, etc.: il seroit donc inutile de le répéter, à moins de faire, comme tant d'autres, un Voyage avec des Voyages. On sait aussi que les environs de Jéricho sont ornés d'une source dont les eaux autrefois amères furent adoucies par un miracle d'Élisée. Cette source est située à deux milles au dessus de la ville, au pied de la montagne où Jésus-Christ pria et jeûna pendant quarante jours. Elle se divise en deux bras. On voit sur ses bords quelques champs de doura, des groupes d'acacias, l'arbre qui donne le baume de Judée [1], et des arbustes qui ressemblent au lilas pour la feuille, mais dont je n'ai pas vu la fleur. Il n'y a plus de roses ni de palmiers à Jéricho, et je n'ai pu y manger les nicolaï d'Auguste: ces dattes, au temps de Belon, étoient fort dégénérées. Un vieil acacia protége la source; un autre arbre se penche un peu plus bas sur le ruisseau qui sort de cette source, et forme sur ce ruisseau un pont naturel.

J'ai dit qu'Ali-Aga étoit né dans le village de Rihha (Jéricho), et qu'il en étoit gouverneur. Il me conduisit dans ses états, où je ne pouvois manquer d'être bien reçu de ses sujets: en effet, ils vinrent complimenter leur souverain. Il voulut me faire entrer dans une vieille masure qu'il appeloit son *château;* je refusai cet honneur, préférant dîner au bord de la source d'Élisée, nommée aujourd'hui *source du Roi.* En traversant le village, nous vîmes

[1] Il ne faut pas le confondre avec le fameux baumier qui n'existe plus à Jéricho. Il paroît que celui-ci a péri vers le septième siècle, car Arculfe ne le trouva plus. (*De Loc. Sanct. ap. Ven. Bed.*)

un jeune Arabe assis à l'écart, la tête ornée de plumes, et paré comme dans un jour de fête. Tous ceux qui passoient devant lui s'arrêtoient pour le baiser au front et aux joues : on me dit que c'étoit un nouveau marié. Nous nous arrêtâmes à la source d'Élisée. On égorgea un agneau, qu'on mit rôtir tout entier à un grand bûcher au bord de l'eau ; un Arabe fit griller des gerbes de doura. Quand le festin fut préparé, nous nous assîmes en rond autour d'un plateau de bois, et chacun déchira avec ses mains une partie de la victime.

On aime à distinguer dans ces usages quelques traces des mœurs des anciens jours, et à retrouver chez les descendants d'Ismaël des souvenirs d'Abraham et de Jacob.

Les Arabes, partout où je les ai vus, en Judée, en Égypte et même en Barbarie, m'ont paru d'une taille plutôt grande que petite. Leur démarche est fière. Ils sont bien faits et légers. Ils ont la tête ovale, le front haut et arqué, le nez aquilin, les yeux grands et coupés en amandes, le regard humide et singulièrement doux. Rien n'annonceroit chez eux le Sauvage s'ils avoient toujours la bouche fermée; mais aussitôt qu'ils viennent à parler, on entend une langue bruyante et fortement aspirée; on aperçoit de longues dents éblouissantes de blancheur, comme celles des chacals et des onces : différents en cela du Sauvage américain, dont la férocité est dans le regard, et l'expression humaine dans la bouche.

Les femmes arabes ont la taille plus haute en

proportion que celle des hommes. Leur port est noble; et, par la régularité de leurs traits, la beauté de leurs formes et la disposition de leurs voiles, elles rappellent un peu les statues des prêtresses et des Muses. Ceci doit s'entendre avec restriction : ces belles statues sont souvent drapées avec des lambeaux; l'air de misère, de saleté et de souffrance dégrade ces formes si pures; un teint cuivré cache la régularité des traits; en un mot, pour voir ces femmes telles que je viens de les dépeindre, il faut les contempler d'un peu loin, se contenter de l'ensemble, et ne pas entrer dans les détails.

La plupart des Arabes portent une tunique nouée autour des reins par une ceinture. Tantôt ils ôtent un bras de la manche de cette tunique, et ils sont alors drapés à la manière antique; tantôt ils s'enveloppent dans une couverture de laine blanche, qui leur sert de toge, de manteau ou de voile, selon qu'ils la roulent autour d'eux, la suspendent à leurs épaules, ou la jettent sur leur tête. Ils marchent pieds nus. Ils sont armés d'un poignard, d'une lance ou d'un long fusil. Les tribus voyagent en caravane; les chameaux cheminent à la file. Le chameau de tête est attaché par une corde de bourre de palmier au cou d'un âne qui est le guide de la troupe : celui-ci, comme chef, est exempt de tout fardeau, et jouit de divers priviléges; chez les tribus riches les chameaux sont ornés de franges, de banderoles et de plumes.

Les juments, selon la noblesse de leurs races, sont traitées avec plus ou moins d'honneurs, mais

toujours avec une rigueur extrême. On ne met point les chevaux à l'ombre, on les laisse exposés à toute l'ardeur du soleil, attachés en terre à des piquets par les quatre pieds, de manière à les rendre immobiles; on ne leur ôte jamais la selle; souvent ils ne boivent qu'une seule fois, et ne mangent qu'un peu d'orge en vingt-quatre heures. Un traitement si rude, loin de les faire dépérir, leur donne la sobriété, la patience et la vitesse. J'ai souvent admiré un cheval arabe ainsi enchaîné dans le sable brûlant, les crins descendant épars, la tête baissée entre ses jambes pour trouver un peu d'ombre, et laissant tomber de son œil sauvage un regard oblique sur son maître. Avez-vous dégagé ses pieds des entraves; vous êtes-vous élancé sur son dos, *il écume, il frémit, il dévore la terre; la trompette sonne, il dit : Allons*[1] *!* et vous reconnoissez le cheval de Job.

Tout ce qu'on dit de la passion des Arabes pour les contes est vrai, et j'en vais citer un exemple : pendant la nuit que nous venions de passer sur la grève de la mer Morte, nos Bethléémites étoient assis autour de leur bûcher, leurs fusils couchés à terre à leurs côtés, les chevaux attachés à des piquets, formant un second cercle en dehors. Après avoir bu le café et parlé beaucoup ensemble, ces Arabes tombèrent dans le silence, à l'exception du scheik. Je voyois à la lueur du feu ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnoit à son vêtement en continuant son récit. Ses compagnons l'écoutoient dans une

1 *Fervens et fremens sorbet terram; ubi audierit buccinam, dicit : vah!*

attention profonde, tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt poussant un cri d'admiration, tantôt répétant avec emphase les gestes du conteur; quelques têtes de chevaux qui s'avançoient au dessus de la troupe, et qui se dessinoient dans l'ombre, achevoient de donner à ce tableau le caractère le plus pittoresque, surtout lorsqu'on y joignoit un coin du paysage de la mer Morte et des montagnes de Judée.

Si j'avois étudié avec tant d'intérêt au bord de leurs lacs les hordes américaines, quelle autre espèce de sauvages ne contemplois-je pas ici! J'avois sous les yeux les descendants de la race primitive des hommes, je les voyois avec les mêmes mœurs qu'ils ont conservées depuis les jours d'Agar et d'Ismaël; je les voyois dans le même désert qui leur fut assigné par Dieu en héritage: *Moratus est in solitudine, habitavitque in deserto Pharan.* Je les rencontrois dans la vallée du Jourdain, au pied des montagnes de Samarie, sur les chemins d'Habron, dans les lieux où la voix de Josué arrêta le soleil, dans les champs de Gomorrhe encore fumants de la colère de Jéhovah, et que consolèrent ensuite les merveilles miséricordieuses de Jésus-Christ.

Ce qui distingue surtout les Arabes des peuples du Nouveau-Monde, c'est qu'à travers la rudesse des premiers on sent pourtant quelque chose de délicat dans leurs mœurs: on sent qu'ils sont nés dans cet Orient d'où sont sortis tous les arts, toutes les sciences, toutes les religions. Caché aux extrémités de l'Occident, dans un canton détourné de l'univers, le Canadien habite des vallées ombragées par

des forêts éternelles, et arrosées par des fleuves immenses; l'Arabe, pour ainsi dire jeté sur le grand chemin du monde, entre l'Afrique et l'Asie, erre dans les brillantes régions de l'aurore, sur un sol sans arbres et sans eau. Il faut parmi les tribus des descendants d'Ismaël des maîtres, des serviteurs, des animaux domestiques, une liberté soumise à des lois. Chez les hordes américaines, l'homme est encore tout seul avec sa fière et cruelle indépendance: au lieu de la couverture de laine, il a la peau d'ours; au lieu de la lance, la flèche; au lieu du poignard, la massue; il ne connoît point et il dédaigneroit la datte, la pastèque, le lait de chameau: il veut à ses festins de la chair et du sang. Il n'a point tissu le poil de chèvre pour se mettre à l'abri sous des tentes: l'orme tombé de vétusté fournit l'écorce à sa hutte. Il n'a point dompté le cheval pour poursuivre la gazelle: il prend lui-même l'orignal à la course. Il ne tient point par son origine à de grandes nations civilisées; on ne rencontre point le nom de ses ancêtres dans les fastes des empires: les contemporains de ses aïeux sont de vieux chênes encore debout. Monuments de la nature et non de l'histoire, les tombeaux de ses pères s'élèvent inconnus dans des forêts ignorées. En un mot, tout annonce chez l'Américain le sauvage qui n'est point encore parvenu à l'état de civilisation, tout indique chez l'Arabe l'homme civilisé retombé dans l'état sauvage.

Nous quittâmes la source d'Élisée le 6, à trois heures de l'après-midi, pour retourner à Jérusalem.

Nous laissâmes à droite le mont de la *Quarantaine*, qui s'élève au dessus de Jéricho, précisément en face du mont Abarim, d'où Moïse, avant de mourir, aperçut la terre de Promission. En rentrant dans la montagne de Judée, nous vîmes les restes d'un aquéduc romain. L'abbé Mariti, poursuivi par le souvenir des moines, veut encore que cet aquéduc ait appartenu à une ancienne communauté, ou qu'il ait servi à arroser les terres voisines lorsqu'on cultivoit la canne à sucre dans la plaine de Jéricho. Si la seule inspection de l'ouvrage ne suffisoit pas pour détruire cette idée bizarre, on pourroit consulter Adrichomius (*Theatrum Terræ-Sanctæ*), l'*Elucidatio historica Terræ-Sanctæ* de Quaresmius, et la plupart des voyageurs déja cités. Le chemin que nous suivions dans la montagne étoit large et quelquefois pavé; c'est peut-être une ancienne voie romaine. Nous passâmes au pied d'une montagne couronnée autrefois par un château gothique qui protégeoit et fermoit le chemin. Après cette montagne nous descendîmes dans une vallée noire et profonde, appelée en hébreu *Adommin* ou *le lieu du sang*. Il y avoit là une petite cité de la tribu de Juda, et ce fut dans cet endroit solitaire que le Samaritain secourut le voyageur blessé. Nous y rencontrâmes la cavalerie du pacha qui alloit faire de l'autre côté du Jourdain l'expédition dont j'aurai occasion de parler. Heureusement la nuit nous déroba à la vue de cette soldatesque.

Nous passâmes à Bahurim, où David, fuyant devant Absalon, faillit d'être lapidé par Seméi. Un peu

plus loin, nous mîmes pied à terre à la fontaine où Jésus-Christ avoit coutume de se reposer avec les apôtres en revenant de Jéricho. Nous commençâmes à gravir les revers de la montagne des Oliviers; nous traversâmes le village de Béthanie, où l'on montre les ruines de la maison de Marthe et le sépulcre de Lazare. Ensuite, nous descendîmes la montagne des Oliviers qui domine Jérusalem, et nous traversâmes le torrent de Cédron dans la vallée de Josaphat. Un sentier qui circule au pied du temple et s'élève sur le mont Sion nous conduisit à la porte des Pélerins, en faisant le tour entier de la ville. Il étoit minuit. Ali-Aga se fit ouvrir. Les six Arabes retournèrent à Bethléem. Nous rentrâmes au couvent. Mille bruits fâcheux s'étoient déja répandus sur notre compte : on disoit que nous avions été tués par les Arabes ou par la cavalerie du pacha; on me blâmoit d'avoir entrepris ce voyage avec une escorte aussi foible; chose qu'on rejetoit sur le caractère imprudent des François. Les événements qui suivirent prouvèrent pourtant que, si je n'avois pas pris ce parti et mis à profit les premières heures de mon arrivée à Jérusalem, je n'aurois jamais pu pénétrer jusqu'au Jourdain[1].

[1] On m'a conté qu'un Anglois, habillé en Arabe, étoit allé seul, deux ou trois fois, de Jérusalem à la mer Morte. Cela est très possible, et je crois même que l'on court moins de risques ainsi qu'avec une escorte de dix ou douze hommes.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

NOTES.

NOTE A.

Voici la description que le père Babin fait du temple de Minerve :

«Ce temple, qui paroît de fort loin, et qui est l'édifice «d'Athènes le plus élevé au milieu de la citadelle, est un «chef-d'œuvre des plus excellents architectes de l'antiquité. «Il est long d'environ cent vingt pieds, et large de cin-«quante. On y voit trois rangs de voûtes soutenues de «fort hautes colonnes de marbre ; savoir, la nef et les deux «ailes : en quoi il surpasse Sainte-Sophie, bâtie à Constan-«tinople par l'empereur Justinien : quoique d'ailleurs ce «soit un miracle du monde. Mais j'ai pris garde que ses mu-«railles par dedans sont seulement encroûtées et couvertes «de grandes pièces de marbre, qui sont tombées en quel-«ques endroits des galeries d'en haut, où l'on voit des «briques et des pierres qui étoient couvertes de marbre.

«Mais quoique ce temple d'Athènes soit si magnifique «pour sa matière, il est encore plus admirable pour sa façon «et pour l'artifice qu'on y remarque : *Materiam superabat* «*opus*. Entre toutes les voûtes qui sont de marbre, il y en a «une qui est la plus remarquable, à cause qu'elle est toute «ornée d'autant de belles figures gravées sur le marbre «qu'elle en peut contenir.

«Le vestibule est long de la largeur du temple, et large «d'environ quatorze pieds, au dessous duquel il y a une «longue voûte plate qui semble être un riche plancher ou «un magnifique lambris, car on y voit de longues pièces de «marbre, qui semblent de longues et grosses poutres, qui «soutiennent d'autres grandes pièces de même matière,

«ornées de diverses figures et personnages avec un artifice «merveilleux.

«Le frontispice du temple, qui est fort élevé au dessus «de ce vestibule, est tel que j'ai peine à croire qu'il y en «ait un si magnifique et si bien travaillé dans toute la France. «Les figures et statues du château de Richelieu, qui est le «chef-d'œuvre des ouvriers de ce temps, n'ont rien qui «approche de ces belles et grandes figures d'hommes, de «femmes et de chevaux, qui paroissent environ au nombre «de trente à ce frontispice; et autant à l'autre côté du «temple, derrière le lieu où étoit le grand autel du temps «des chrétiens.

«Le long du temple, il y a une allée ou galerie de chaque «côté, où l'on passe entre les murailles du temple, et dix-«sept fort hautes et fort grosses colonnes cannelées qui ne «sont pas d'une seule pièce, mais de diverses grosses pièces «de beau marbre blanc, mises les unes sur les autres. Entre «ces beaux piliers, il y a le long de cette galerie une petite «muraille qui laisse entre chaque colonne un lieu qui seroit «assez long et assez large pour y faire un autel et une «chapelle, comme on en voit aux côtés et proche des mu-«railles des grandes églises.

«Ces colonnes servent à soutenir en haut, avec des arcs-«boutants, les murailles du temple, et empêchent par de-«hors qu'elles ne se demantellent par la pesanteur des «voûtes. Les murailles de ce temple sont embellies en haut, «par dehors, d'une belle ceinture de pierres de marbre, «travaillées en perfection, sur lesquelles sont représentés «quantité de triomphes; de sorte qu'on y voit en demi-re-«lief une infinité d'hommes, de femmes, d'enfants, de che-«vaux et de chariots, représentés sur ces pierres, qui sont «si élevées, que les yeux ont peine à en découvrir toutes «les beautés, et à remarquer toute l'industrie des architectes «et des sculpteurs qui les ont faites. Une de ces grandes «pierres a été portée dans la mosquée, derrière la porte, «où l'on voit avec admiration quantité de personnages qui «y sont représentés avec un artifice nonpareil.

«Toutes les beautés de ce temple, que je viens de décrire, «sont des ouvrages des anciens Grecs païens. Les Athéniens, «ayant embrassé le christianisme, changèrent ce temple de «Minerve en une église du vrai Dieu, et y ajoutèrent un «trône épiscopal et une chaire de prédicateur qui y restent «encore, des autels qui ont été renversés par les Turcs qui «n'offrent point de sacrifices dans leurs mosquées. L'endroit «du grand-autel est encore plus blanc que le reste de la «muraille: les degrés pour y monter sont entiers et ma«gnifiques.»

Cette description naïve du Parthenon, à peu près tel qu'il étoit du temps de Périclès, ne vaut-elle pas bien les descriptions plus savantes que l'on a faites des ruines de ce beau temple.

Cette citation étóit insérée dans la note des deux premières éditions.

NOTE B.

Cette citation faisoit partie du texte dans les deux premières éditions.

«Cependant les capitaines et lieutenants du roi de Perse «Darius, ayant mis une grosse puissance ensemble, l'atten«doient au passage de la rivière de Granique. Si estoit né«cessaire de combattre là, comme à la barriere de l'Asie, «pour en gaîgner l'entrée; mais la plus part des capitaines «de son conseil craignoient la profondeur de ceste riviere, «et la haulteur de l'autre rive qui estoit roide et droite, «et si ne la pouvoit-on gaigner ny y monter sans combatre: «et y en avoit qui disoient qu'il falloit prendre garde à «l'observance ancienne des mois, pour ce que les roys de «Macédoine n'avoient jamais accoustumé de mettre leur «armée aux champs le mois de juing, à quoy Alexandre

«leur respondit qu'il y remédieroit bien, commandant que «l'on l'appellast le second mai. Davantage Parmenion estoit «d'avis que pour le premier jour il ne faloit rien hasarder, «à cause qu'il estoit desja tard, à quoy il lui respondit «que «l'Hellespont rougiroit de honte si luy craignoit de «passer une riviere, veu qu'il venoit de passer un bras «de mer,» et en disant cela, il entra luy mesme dedans la «riviere avec treze compagnies de gens de cheval, et «marcha la teste baissée à l'encontre d'une infinité de «traicts que les ennemis lui tirerent, montant contre-mont «l'autre rive, qui estoit couppée et droitte, et, qui pis est, «toute couverte d'armes, de chevaux et d'ennemis qui «l'attendoient en bataille rangée, poulsant les siens à tra-«vers le fil de l'eau, qui estoit profonde, et qui couroit si «roide, qu'elle les emmenoit presque aval, tellement que «l'on estimoit qu'il y eust plus de fureur en sa conduite «que de bon sens n'y de conseil. Ce nonobstant il s'obstina «à vouloir passer à toute force, et feit tant qu'à la fin il «gaigna l'autre rive à grande peine et grande difficulté : «mesmement pource que la terre y glissoit à cause de la «fange qu'il y avoit. Passé qu'il fust, il fallut aussi tost «combattre pesle mesle d'homme à homme, pour ce que «les ennemis chargèrent incontinent les premiers passez, «avant qu'ils eussent loisir de se ranger en bataille, et «leur coururent sus avec grands cris, tenants leurs che-«vaux bien joints et serrez l'un contre l'autre, et combatirent «à coups de javelines premièrement, et puis à coups d'es-«pée, après que les javelines furent brisées. Si se ruerent «plusieurs ensemble tout à coup sur luy, pour ce qu'il «estoit facile à remarquer et cognoistre entre tous les «autres à son escu, et à la cueue qui pendoit de son «armet, à l'entour de laquelle y avoit de costé et d'autre «un pennache grand et blanc à merveilles. Si fut atteinct «d'un coup de javelot au défault de la cuirasse, mais le «coup ne percea point; et comme Roesaces et Spithridates, «deux des principaux capitaines persians, s'adressassent «ensemble à luy, il se détourna de l'un, et picquant droit

«à Roesaces, qui estoit bien armé d'une bonne cuirasse, «luy donna un si grand coup de javeline, qu'elle se rom-«pit en sa main, et meit aussi tost la main à l'espée, mais «ainsi comme ils estoient accouplez ensemble, Spithridates, «s'approchant de luy en flanc, se souleva sur son cheval, «et luy ramena de toute sa puissance un si grand coup de «hache barbaresque, qu'il couppa la creste de l'armet, «avec un des costez du pennache, et y feit une telle faulsée «que le tranchant de la hache pénétra jusques aux che-«veux : et ainsi comme il en vouloit encore donner un «autre, le grand Clitus le prévint, qui lui passa un par-«thisane de part en part à travers le corps, et à l'instant «mesme tumba aussi Roesaces, mort en terre d'un coup «d'espée que lui donna Alexandre. Or pendant que la «gendarmerie combattoit en tel effort, le bataillon des «gens de pied macédoniens passa la riviere, et commen-«cerent les deux batailles à marcher l'une contre l'autre : «mais celle des Perses ne sousteint point courageusement «ny longuement, ains se tourna incontinent en fuite, «exceptez les Grecs qui estoyent à la soude du roy de «Perse, lesquelz se retirerent ensemble dessus une motte, «et demanderent que l'on les prist à mercy ! Mais Alexandre «donnant le premier dedans, plus par cholere que de sain jugement, y perdit son cheval qui luy fut tué sous luy «d'un coup d'espée à travers les flancs. Ce n'estoit pas Bu-«céphal, ains un autre; mais tous ceulx qui furent en celle «journée tuez ou blecez des siens le furent en cest en-«droit-là, pource qu'il s'opiniastra à combattre obstinee-«ment contre hommes agguerriz et desesperez. L'on dit «qu'en ceste première bataille il mourut du costé des «Barbares vingt mille hommes de pied, et deux mille cinq «cents de cheval ; du costé d'Alexandre, Aristobulus escrit «qu'il y en eut de morts trente et quatre en tout, dont les «douze estoyent gens de pied, à tous lesquelz Alexandre «voulut, pour honorer leur mémoire, que l'on dressast «des images de bronze faittes de la main de Lysyppus : et «voulant faire part de ceste victoire aux Grecs, il envoya

«aux Athéniens particulierement trois cents boucliers de «ceulx qui furent gagnez en la bataille, et généralement sur «toutes les autres despouilles, et sur tout le buttin feit «mettre ceste très-honorable inscription : Alexandre, fils «de Philippus, et les Grecs, exceptez les Lacédémoniens, «ont conquis ce buttin sur les Barbares habitants en Asie.»

NOTE C.

CONTRAT PASSÉ ENTRE LE CAPITAINE DIMITRI ET M. DE CHATEAUBRIAND [1].

Διὰ τοῦ παρόντος γράμματος γείννεται δῆλον ὅτι ὁ κὺρ Χατζῖ Πολύκαρπος τοῦ Λαζάρου Χαβιαρτζῖς ὁποῦ ἔχει ναβλωμένην τὴν πολάκα ὀνόματι ὁ ἅγιος Ἰωάννης τοῦ Κ^αν^. Δημητρίου Στέριου ἀπὸ τὸ Βόλο μὲ Ὀθωμανικὴν παντιέραν ἀπὸ ἐδὼ διὰ τὸν γιάφαν διὰ νὰ πιγαίνῃ τοὺς Χατζίδους Ρωμαίους, ἐσυμφώνισεν τὴν σήμερον μετὰ τοῦ μουσοῦ Σατὼ Μπριὰντ μπεϊζαντὲς Φραντζέζος νὰ τοῦ δώσουν μέσα εἰς τὸ ἄνωθεν χαράβι μίαν μικρὰν κάμαραν νὰ καθίσῃ αὐτὸς καὶ δύω του δοῦλοι μαζῖ, διὰ νὰ κάμῃ τὸ ταξίδι ἀπὸ ἐδὼ εἰς τὸ γιάφα, νὰ τοῦ δείδουν τόπον εἰς τὸ ὀτζάκη τοῦ καπιτάνιου νὰ μαγειρεύῃ τὸ φαγήτου, ὥσον νερον χρειαςεῖ κάθε φοφὰν, νὰ τὸν καλοκιτάζουν εἰς ὥσον καιρὸν σταθεῖ εἰς τὸ ταξίδι, καὶ κατὰ πάντα τρώπον νὰ τὸν συχαριστίσουν χωρς νὰ τοῦ προξενιθῇ καμία ἐνώχλησις. διὰ νάβλον αὐτῆς τῆς κάμαρας ὁποῦ εἶναι ἡ ἀντικάμερα τοῦ καπιτάνιου, καὶ διὰ ὅλλαις ταῖς ανωθεν δούλευσαις ἐσυμφώνισαν γρόσους ἑπτακώσια ἤτι L : 700 : τὰ ὁποιὰ ὁ ἄνωθεν μπεῖζαντες τὰ ἐμέτρησεν τοῦ Χατζῖ

[1] Ce contrat a été copié avec les fautes d'orthographe grossières, les faux accents et les barbarismes de l'original.

Πολυκάρπου, καὶ αὐτὸς ὁμολογεῖ πῶς τὰ ἔλαβεν, ὅθεν δὲν ἔχει πλέον ὁ καπιτάνος νὰ τοῦ ζητᾶ τίποτες, οὔτε ἐδῶ, οὔτε εἰς τό γιάφαν, ὅταν φθάσει καὶ ἔχεινὰ ξεμπαρχαρισῇ. διὰ τοῦτο αἱ ὑπώσχεται τώσον ὁ ῥηθεὶς Χατζὶ Πολύκαρπος ναβλωκτὴς καθὼς καὶ ὁ Καπιτάνος νὰ φυλάξουν ὅλλα αὐτὰ ὁποῦ ὑπωσχέθικαν καὶ εἰς ἔνδυξιν ἀληθίας ὑπώγραψαν ἀμφώτεροι τὸ πάρον γράμμα καὶ τὸ ἔδωσαν εἰς χεῖρας τοῦ μουσοῦ Σατὸ Μριὰντ, ὅπος ἔχει τὸ κύρος καὶ τὴν ἰσχὺν ἐν παντὶ καιρῷ καὶ τόπῳ. Κωνςαντινόπολ. $\frac{6}{18}$ σεπτεμβρίου 1806.

χατζη πολικαρπος λαζαρου βεβιονο [1]

καπηταν δημητρης στηρηο βεβηονο [2].

[3] Ο καπιταν διμιτρις ηποσχετε μεταμενα ανεφ εξ εναντιας κερου να μιν σταθη περισσοτερο απο μιαν ημερα καστρι και χηου.

ελαβον τον ναβα$^{\mu\nu}$ γρο 700 ητι επτακοσια

χατζη πολικαρπο λαζαρου.

TRADUCTION DU CONTRAT PRÉCÉDENT[4].

Par le présent contrat, déclare le Hadgi Policarpe de Lazare caviarzi nolisateur de la polaque nommée *Saint-Jean* commandé par le capitain Dimitry Sterio de Vallo, avec pavillon ottoman pour porter les pellerins grecs d'ici à Jaffa, avoir aujourd'hui contracté avec M. de Chateaubriand, de lui céder une petite chambre dans le susdit batiment, où il puisse se loger lui, et deux domestiques à son service; en outre il lui sera donné une place dans la

[1] Signature de Polycarpe. [2] Signature de Démétrius.

[3] Écrit de la main de Polycarpe.

[4] Cette traduction barbare est de l'interprète franc à Constantinople.

cheminée du capitain pour faire sa cuisine. On lui fournira de l'eau quand il en aura besoin, et l'on faira tout ce qui sera nécessaire pour le contenter pendant son voyage, sans permettre qu'il lui soit occasioné aucune molestie tout le temps de sa demeure à bord. — Pour nolis de son passage, et payement de tout service qui doit lui être rendû se sont convenus la somme de piastres sept-cent n° 700 que M. Chateaubriant a compté audit Policarpe, et lui déclarer de les avoir reçu; moyennant quoi le capitain ne doit et ne pourra rien autre demander de lui, ni ici, ni à leur arrivée à Jaffa, et lorsqu'il devra se débarquer.

C'est pourquoi ils s'engagent, ce nolisateur et ce capitain, d'observer et remplir les susdits conditions dont ils se sont convenûs, et ont signé tous les deux le présent contrat, qui doit valoir en tout temps, et lieu.

Constantinopoli 6 septembre 1806.

HADGI POLICARPE DE LAZARE
Noligeateur

Capitain DIMITRY ACRO

Le susdit cap^e. s'engage avec moi qu'il ne s'arrêtera devant les Dardanelles et Scio qu'un jour.

HADGI POLICARPE DE LAZARE.

NOTE D.

Cette citation faisoit partie du texte dans les deux premières éditions.

«En arrivant dans l'île, dit le fils d'Ulysse, je sentis un «air doux qui rendoit les corps lâches et paresseux, mais «qui inspiroit une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai «que la campagne, naturellement fertile et agréable, étoit «presque inculte, tant les habitants étoient ennemis du

«travail. Je vis de tous côtés des femmes et des jeunes «filles, vainement parées, qui alloient en chantant les «louanges de Vénus se dévouer à son temple. La beauté, «les graces, la joie, les plaisirs, éclatoient également sur «leurs visages; mais les graces y étoient affectées : on n'y «voyoit point une noble simplicité et une pudeur aimable, «qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, «l'art de composer leur visage, leur parure vaine, leur «démarche languissante, leurs regards qui semblent cher-«cher ceux des hommes, leur jalousie entre elles pour «allumer de grandes passions, en un mot, tout ce que je «voyois dans ces femmes me sembloit vil et méprisable : «à force de vouloir plaire elles me dégoûtoient.

«On me conduisit au temple de la déesse : elle en a «plusieurs dans cette île; car elle est particulièrement «adorée à Cythère, à Idalie et à Paphos. C'est à Cythère «que je fus conduit. Le temple est tout de marbre; c'est «un parfait péristyle; les colonnes sont d'une grosseur et «d'une hauteur qui rendent cet édifice très majestueux : «au dessus de l'architrave et de la frise sont, à chaque «face, de grands frontons où l'on voit en bas-relief toutes «les plus agréables aventures de la déesse. A la porte du «temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent «faire leurs offrandes.

«On n'égorge jamais, dans l'enceinte du lieu sacré, «aucune victime; on n'y brûle point, comme ailleurs, la «graisse des génisses et des taureaux; on n'y répand ja-«mais leur sang : on présente seulement devant l'autel les «bêtes qu'on offre, et on n'en peut offrir aucune qui ne «soit jeune, blanche, sans défaut et sans tache : on les «couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs «cornes sont dorées et ornées de bouquets et de fleurs «odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant «l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont «égorgées pour les festins des prêtres de la déesse.

«On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées et «du vin plus doux que le nectar. Les prêtres sont revêtus

«de longues robes blanches avec des ceintures d'or et des «franges de même au bas de leurs robes. On brûle, nuit «et jour, sur les autels, les parfums les plus exquis de «l'Orient, et ils forment une espèce de nuage qui monte «vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées «de festons pendants; tous les vases qui servent aux sacri«fices sont d'or : un bois sacré de myrtes environne le bâti«ment. Il n'y a que de jeunes garçons et de jeunes filles «d'une rare beauté qui puissent présenter les victimes aux «prêtres, et qui osent allumer le feu des autels. Mais l'im«pudence et la dissolution déshonorent un temple si magni«fique.» (Télémaque.)

FIN DU TOME PREMIER.